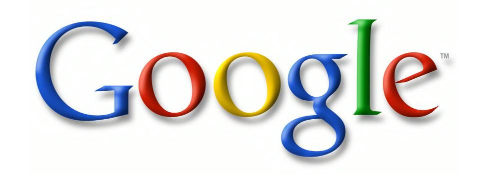
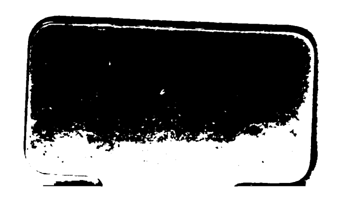




LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

PAR

ALPHONSE ESQUIROS

TOME PREMIER

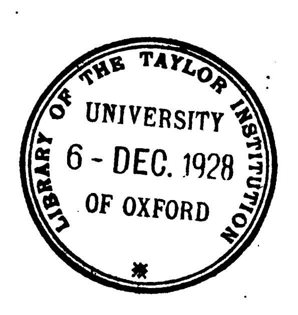


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

I

FORMATION DU TERRITOIRE. — INONDATIONS ANCIENNES ET RÉCENTES. — DESSÉCHEMENT DU LAC DE HARLEM.

Il y a un pays où les fleuves coulent, pour ainsi dire, suspendus sur la tête des habitants, où de puissantes villes s'élèvent au-dessous du niveau de la mer, qui les domine et qui les presse, où des portions de champs cultivés ont été tour à tour envahies, cédées et reprises par les eaux, où le cours naturel des rivières a rattaché d'anciennes îles au continent par un lien de sable, et où d'anciennes parties du continent, détruites, naufragées, ont formé des îles récentes. A la vue d'une constitution géographique si étrange, qui s'écarte de toutes les lois connues, on ne s'étonne point seulement qu'avec une poignée d'hommes la Hollande ait saisi et maintenu

son indépendance, que sans carrières de pierre elle ait bâti des villes et des édifices remarquables, que presque sans bois elle ait construit des navires qui ont disputé la mer aux plus formidables flottes; on ne s'étonne point même qu'avec des terres stériles, inondées, défiant le soc de la charrue, elle ait fait de ses cités des marchés de bestiaux et des greniers d'abondance. Non, ce qui étonne avant tout, c'est qu'un tel pays existe. Ce qui intéresse ici le voyageur plus encore que les accidents du paysage, le caractère des habitants, l'étendue et la prospérité du territoire, c'est le mystère d'une formation et d'une destinée singulières, qui s'expliquent en partie par la nature, en partie par l'industrie humaine.

Uni et plat comme une mer parfaitement calme, échancré par des golfes ou des baies, entrecoupé de lacs intérieurs, baigné par des fleuves qui se ramifient en plusieurs petites rivières, le sol de la Hollande paraît avoir été le théâtre d'une lutte entre la terre et les eaux. L'état actuel du pays, sorte de transaction entre les deux éléments, est évidemment la conséquence d'événements curieux et de causes particulières. Ces événements ne sont pas aussi anciens qu'on pourrait le croire. Quand la science veut remonter au berceau géologique des autres parties de l'Europe, elle est contrainte de s'adresser à des monuments sur l'interprétation desquels l'histoire est muette. Le génie humain poursuit à travers des ténèbres et des ruines le fil des événements qui ont dû s'accomplir sur la terre

dans un temps où l'homme, selon toute vraisemblance, était encore absent de la création. Ici, en Hollande, s'offre un spectacle plus singulier et plus nouveau : ces golfes, ces lacs, ces groupes d'îles, ces terrains d'alluvion qui constituent des provinces entières, l'homme les a vus naître ; il a vu depuis les temps historiques la bouche des fleuves se fermer sous le dépôt toujours croissant des sables ; il a vu la terre se convertir en eau et les mers intérieures se dessécher.

Plusieurs des causes physiques auxquelles les naturalistes rapportent les très-anciens changements survenus dans l'économie du globe terrestre, — telles que les déluges, les vents, les marées, les mouvements dans le niveau de la terre et de la mer, — sont restées, même depuis l'établissement des villes, en pleine activité sur le sol des Pays-Bas. Longtemps après que la structure du continent européen était plus ou moins arrêtée, la Hollande a commencé, a poursuivi, aujourd'hui même elle poursuit encore le cours de ses formations géographiques. L'histoire naturelle des variations du sol revêt donc ici un intérêt tout particulier. Cette histoire se lie aux destinées sociales du peuple qui habite les Pays-Bas : c'est de la géologie d'hier et d'aujourd'hui, de la géologie en action, et même, à un certain point de vue, de la géologie politique.

Jusqu'ici les voyageurs et les moralistes ont trop négligé de reconstruire le théâtre physique sur lequel les diverses civilisations de l'Europe sont venues s'é-

tablir. La date et la nature de ce théâtre, les conditions au milieu desquelles il s'est formé, ne sont pourtant pas étrangères aux faits essentiels de la nationalité. Les peuples sont ce que les influences extérieures des pays qu'ils habitent les déterminent à être, ce que les font l'eau, le ciel et la terre. La valeur de ces causes topographiques augmente encore, quand une nation se trouve placée dans des conditions uniques de position entre le continent et la mer. La géographie de ce peuple est alors la préface de son histoire, la racine de ses mœurs, de ses institutions et de son génie.

On peut savoir, à l'aide de documents certains, ce qu'était la Hollande à l'origine, ce qu'elle a subi de changements par suite de l'action des fleuves et de la mer, ce qu'elle est devenue sous la main de l'homme, en un mot comment la Hollande s'est faite. Ce que l'action des fleuves a de puissant et souvent de terrible s'est révélé dernièrement encore dans les inondations qui ont désolé plusieurs provinces néerlandaises : c'est sur ce théâtre de désastres récents que nous l'étudierons. L'action de la mer, nous pourrons l'observer dans la région des dunes ; celle de l'homme, sur tous les points du territoire, mais particulièrement aux environs de Harlem. Les éléments de l'histoire géographique de la Hollande nous seront ainsi fournis par les monuments mêmes de la nature, que viendront compléter d'autres documents tirés des collections scientifiques, trop peu connues, qui existent dans les Pays-Bas.

I

En 1851, une commission fût nommée pour explorer scientifiquement le sol de la Néerlande (1). Cette commission établit sa résidence à Harlem, célèbre par ses orgues, par le siége soutenu en 1572 contre les Espagnols, et par l'honneur d'avoir donné naissance à Laurent Coster, qui est regardé en Hollande comme l'inventeur de l'imprimerie. Un autre titre désignait Harlem aux préférences de la commission : c'est l'abondance des documents scientifiques que renferme cette ville, dont les habitants ont eu de tout temps le goût des collections. On sait que Harlem est la ville des fleurs. Là vivent les descendants de ces fameux amateurs de tulipes qui plaçaient leur fortune et leur amour-propre dans un oignon. Aujourd'hui ce n'est plus une fureur, une manie, mais c'est encore un goût, et des plus délicats. Il y a tout un art de créer des variétés nouvelles, d'assembler des couleurs, de produire des ornements artificiels, en un mot d'inventer des fleurs que n'avait pas prévues la nature. Sans être connaisseur, il est impossible, au mois de mai, de ne point voir avec

(1) Le mot de *Néerlande* (terre basse) a été adopté de préférence à celui de Hollande pour désigner l'ensemble des provinces constituées, depuis la séparation de la Belgique, sous le titre de « royaume des Pays-Bas. » La Hollande proprement dite ne forme en effet que deux provinces de ce royaume.

intérêt ces riches cultures de jacinthes et de tulipes jetées en plein champ, quelquefois même sur le sable de la dune, comme un châle de Perse ou de Cachemire. Des collections de fleurs, le goût s'est porté, dans ces derniers temps, sur les collections d'objets d'art et d'histoire naturelle. Seulement la plupart des voyageurs qui traversent la ville de Harlem à vol d'oiseau ou de vapeur ne soupçonnent pas même l'existence de ces richesses. En France, les trésors scientifiques sautent aux yeux ; en Hollande, il faut les chercher. Ces dépôts, chefs-d'œuvre de patience et d'étude, la plupart des habitants eux-mêmes les ignorent, les livres n'en parlent point, et une modeste sollicitude les conserve religieusement sous clef. Ici la science sait être riche avec discrétion, mais pourtant elle n'est point avare. Une véritable urbanité hollandaise, sans faste et sans recherche, ouvre volontiers la porte aux amateurs.

A la tête des institutions estimables qui fleurissent dans la ville de Harlem, se place d'abord la *Société hollandaise des sciences* dont un professeur distingué, M. Van Breda, est le secrétaire perpétuel. Cette société existe depuis cent trois ans. Il est curieux de voir une sorte d'académie indépendante de l'État, et qui, soutenue par les contributions annuelles d'une trentaine de ses membres, possède un cabinet d'histoire naturelle, donne des prix de 1,000 florins, publie un grand nombre de mémoires. Ces créations particulières sont tout à fait dans les mœurs et dans le caractère de la Hollande. A Harlem vécut un

honnête homme qui s'appelait M. Teyler : ce n'était point un savant, c'était un fabricant et un bourgeois de la ville ; mais en mourant il laissa une somme considérable pour fonder, entre autres établissements, un musée qui porte aujourd'hui son nom, le *Musée Teylérien* (1). Là, dans une maison extérieurement simple, intérieurement vaste et splendide, se cachent une bibliothèque riche en livres de science et de voyages, une galerie de tableaux dans laquelle figurent les meilleurs ouvrages des peintres hollandais vivants, un cabinet de minéralogie et de physique, une rare collection de fossiles (2). On sera peut-être étonné d'apprendre que ce musée, dont toutes les villes de la France et de l'Europe envieraient les trésors, a été fondé seulement par douze personnes. Plus libéraux encore que le donateur, les directeurs actuels admettent deux fois par semaine le public de Harlem dans ce sanctuaire de l'art et de la nature ; mais c'est une tolérance, on pourrait presque dire une généreuse infraction au testament.

(1) Nous avons recueilli cette inscription commémorative, gravée en lettres d'or sur marbre blanc : *Musæum Teilerianum ex testamento viri optimi de posteritate bene merentis ædificandum curaverunt...* Suivent les noms des commissaires qui ont exécuté les intentions du testateur.

(2) Parmi les ruines de l'ancien monde, nous avons remarqué quatre beaux échantillons du *mystriosaurus*, reptile qui vivait et courait sur la terre, une série d'insectes trouvés dans le terrain jurassique, des débris de *squallodon* ou grand serpent de mer, huit exemplaires de la salamandre, quelques os de l'oiseau géant de la Nouvelle-Zélande, et beaucoup d'autres monuments uniques ou précieux d'une création qui n'est plus.

Aux portes de Harlem s'élève un bois qui rivalise en agrément et en beauté avec celui de la Haye. Ces deux bois ont été touchés par la main de l'homme, mais avec cet art délicat et parfait qui respecte la nature en l'ornant. On n'imagine point, en été, de plus délicieuse promenade; ces parcs où errent en demi-liberté des cerfs et des daims, ces îles peuplées par des cygnes, ces pièces d'eau sur lesquelles s'écroulent, pour ainsi dire, des masses de fraîche et opulente verdure, ces clairs-obscurs qu'interrompt tout à coup la lumière, ces silences troublés par la voix des oiseaux, tout cela tient de l'enchantement et du rêve. Quelques parties du bois de Harlem sont évidemment de plantation récente; mais, dans les allées sombres, on rencontre des arbres au port superbe et centenaire, à l'allure vaillante, qui ont avec les arbres de la Haye un air de famille. Des naturalistes ont même cru que ces deux bois étaient les lambeaux d'une ancienne forêt, située autrefois à une assez grande distance de la mer, et qui avait été déchirée par les révolutions du sol.

C'est à l'entrée du bois de Harlem, dans une ancienne résidence royale dont on a fait un musée de tableaux, que la commission de géologie nationale a déposé le résultat de ses recherches. Ce musée des antiquités naturelles de la Hollande est encore à l'état embryonnaire : on y trouve pourtant des exemplaires curieux, — la tourbe à ses différents degrés de formation, les sédiments des rivières de la Hollande et des mers qui baignent les

côtes, les variétés de couches trouvées dans les puits artésiens aux différentes profondeurs du forage, de nombreux fossiles du terrain tertiaire, les mêmes qui se retrouvent dans les environs de Paris, de Londres et de Bruxelles. La commission, composée de trois membres, MM. Van Breda, président, Miquel et Staring, se propose de publier une carte géologique des Pays-Bas. A l'aide des documents recueillis, on peut déjà se former une idée de ce que sera cette carte. Sablonneuses ou argileuses dans les régions situées près de la mer, les terres de la Néerlande se transforment en craie du côté de l'Allemagne, et en faibles couches de houille du côté du Limbourg. Ces muets monuments de la nature demandent d'ailleurs à être interprétés par les vues du chef de la commission, M. Van Breda, et par l'histoire scientifique des faits.

On peut diviser en trois temps la formation du sol néerlandais sous l'action des eaux douces : — une période antérieure à l'existence du Rhin ; — une autre période durant laquelle le fleuve s'est ouvert un passage vers la mer ; — enfin une dernière période durant laquelle il a tracé la forme actuelle de la Hollande.

Avant la naissance du Rhin ; la plus grande partie des Pays-Bas était une mer. Limitée, du côté de l'Allemagne, par une chaîne de rochers, cette mer a laissé dans son ancien lit des dépôts de coquilles marines, des ossements de baleine, de rhinocéros et de mammouth, fracassés, brisés. Ces colosses du vieux monde se retrouvent partout ; la mer du Nord est pleine de pareils débris. Ce qui

étonne le plus sur le théâtre de cet océan disparu, desséché, c'est la présence d'énormes blocs de granit et de gneiss dont l'origine est aujourd'hui connue. On retrouve en effet les masses d'où ils ont été détachés, en un mot la souche de ces blocs, dans les montagnes de la Scandinavie.

Il ne reste plus qu'une question à résoudre : comment sont-ils venus là ? Selon toute vraisemblance, ces quartiers de roche sont venus de la Suède et de la Norwége sur des radeaux de glace. L'existence de ces glaçons voyageurs n'est point une chimère géologique : ils se promènent encore aujourd'hui sur nos mers. Ces îles flottantes, dont quelques-unes ont l'éclat blanchâtre et cristallin du sucre, ont été vues dans ces dernières années : l'une d'entre elles a même atteint le cap de Bonne-Espérance. Du temps où la Hollande était encore sous l'eau, ces bancs de glace arrivaient des mers polaires, ou bien encore c'étaient des ruines d'énormes glaciers qui, du haut des montagnes de la Scandinavie, descendaient en s'écroulant jusque dans la mer. Les quartiers de roche tombaient pêle-mêle avec les neiges. Ces débris, enlevés loin de leur gisement naturel par la rapidité de la chute, se voyaient ensuite comme portés et voiturés sur les glaçons qui traversaient en tous sens l'Océan. Les blocs erratiques se retrouvent en masse ; la mer du Nord en est pavée. Il est probable que, le radeau de glace venant à fondre, la plupart de ces blocs ont échoué sur des bancs de sable, peut-être même sur quelques îles

basses, d'où ils s'élevaient à fleur d'eau, comme des pierres druidiques dans un champ de blé.

A l'époque reculée où nous nous plaçons, toute la masse imposante des Ardennes, plissée du nord-est au sud-ouest, se dressait, formant un rempart entre cette ancienne mer et des lacs grossis dans l'intérieur de l'Allemagne par l'écoulement des rivières. La mer battait les chaînes de montagnes, les blocs erratiques entraient dans les anfractuosités de ce mur, et s'arrêtaient collés aux parois comme une pierre lancée par la fronde. Un jour (si l'on peut appeler jour ces époques de la nature), soit qu'une impulsion fût communiquée à la masse des eaux douces par des tremblements de terre, soit que la force de gravitation seule ait déterminé un conflit, les Ardennes et leurs dépendances furent battues en brèche ; les lacs emprisonnés dans une ceinture de rochers s'émurent. L'obstacle était gigantesque, mais il céda, car les rochers, que le langage humain a choisis comme des termes de comparaison pour exprimer la force de résistance, cèdent toujours dans la nature à la puissance formidable et lente des eaux comprimées. Une partie des montagnes fut emportée. Ce premier bond du Rhin (car c'était lui) dans la mer fut terrible. L'ouverture par laquelle il s'élança est encore là, visible, béante : cette ouverture, beaucoup plus considérable que le cours actuel du fleuve, montre par quelle masse d'eau la barrière primitive fut forcée. Les traces d'une si prodigieuse débâcle ne sont point encore effacées sur le sol de la Néerlande : l'œil les suit,

pour ainsi dire, au loin; les ruines de la muraille du Rhin ont été portées de deux côtés à des distances énormes. Les débris de l'immense brèche ouverte par le fleuve ont servi à former des provinces entières. Le sol de la Gueldre, de l'Over-Yssel et de l'île du Texel est jonché de cailloux roulés, dans lesquels on reconnaît les fragments des roches de basalte, de granit et de porphyre qui bordent, en Allemagne, le cours du fleuve. Ces Titans du règne minéral ont été foudroyés par l'explosion des eaux.

On le voit, le Rhin s'est fait lui-même; il s'est creusé parmi des décombres la voie orageuse qui devait le conduire à des formations nouvelles. Ici nous sortons de la nuit des âges, nous sortons de la géologie conjecturale pour entrer dans la géologie positive. Partout les fleuves tracent la physionomie des contrées qu'ils traversent; mais cette action exercée par les cours d'eau n'éclate nulle part aussi manifestement que dans la configuration du sol néerlandais. On a dit que l'Égypte était un présent du Nil; on pourrait dire, avec non moins de vérité, que la Hollande est un présent du Rhin. Il serait pourtant injuste de rapporter au Rhin seul l'honneur de cette formation géologique. L'ensemble des eaux courantes du pays constitue, à travers mille caprices, les deux côtés d'un triangle dont l'Océan est la base. La terre, composée en grande partie d'alluvions fluviatiles, et qui se trouve renfermée dans ces lignes d'eau, présente ainsi la figure plus ou moins régulière de la lettre grecque Δ. La Hol-

lande est un delta du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut.

La plupart des voyageurs se sont contentés de décrire l'état actuel du Rhin ; il y aurait une série d'études nouvelles à ouvrir, il y aurait à faire l'histoire de ce fleuve. Nous venons de voir que le Rhin n'avait pas toujours existé : il n'est pas maintenant ce qu'il était à sa naissance ; la direction de ses eaux et le niveau de son lit ont varié depuis les temps historiques. L'homme, qui vit peut, se figure aisément que la nature ne change pas ; mais celui qui étend sa pensée dans les âges et qui consulte les monuments de la science ne tarde point à reconnaître qu'il n'y a pas dans le monde physique de formes éternelles. Le cours des fleuves est lui-même temporaire, provisoire, soumis à toutes les causes de variation qui influent sur l'économie générale des continents. Il faut connaître la loi qui préside à ces changements, si l'on veut expliquer les événements qui ont tracé la forme présente de la Hollande. Cette loi, la voici : — deux grandes forces sont en antagonisme perpétuel sur notre globe, les fleuves et la mer. La masse des eaux courantes rencontre aux embouchures l'action opposée des vagues, des marées et des sables. Plus que tout autre endroit du globe, la Hollande se trouve être, depuis son origine, le théâtre de cette lutte naturelle ; on peut même dire que l'existence du sol néerlandais est due, en grande partie, à la rivalité du Rhin et de l'Océan. L'histoire du fleuve mérite, à ce point de vue, toute notre attention, car elle se lie à l'histoire physique de la contrée que nous cherchons à connaître.

Nous avons vu par quels obstacles les eaux avaient été retenues : une fois le passage ouvert, on vit commencer l'opposition séculaire de l'Océan et du Rhin. D'abord ce fut le fleuve qui obtint l'avantage ; l'Océan recula. Tous les géologues savent que la puissance des rivières est assez forte pour jeter dans la mer des terrains d'alluvion qui prolongent, au bout d'un certain nombre de siècles, l'extrémité des continents. Le sol de la Hollande se constitua et s'étendit en vertu de ce mécanisme. Formée des sables voyageurs que le Rhin apportait de l'Allemagne, la Hollande a flotté, si l'on ose ainsi parler, dans les eaux du fleuve, tenue quelque temps en suspension par la rapidité orageuse du courant, puis elle s'est déposée couche par couche au sein de l'Océan, qui battait en retraite.

Les progrès du delta ne s'accomplirent d'ailleurs qu'à travers des réactions immenses. Les eaux douces et les eaux salées se disputaient tour à tour le terrain occupé maintenant par les deux plus riches provinces des Pays-Bas. Cependant le fleuve conservait une supériorité marquée: il refoulait la mer : tout annonce que le niveau relatif de la côte et des marées différait alors de ce qui existe maintenant. Puis, par un de ces revirements de la fortune qui atteignent les puissances mêmes de la nature, le résultat de cette lutte paraît avoir tourné, depuis deux mille années, en faveur de l'Océan. Le Rhin a été vaincu ; il traîne dans le cours humilié de ses eaux le sentiment de sa décadence. Entendez-vous sa plainte ?

Cette plainte, ce murmure étouffé des flots qui se souviennent de leur grandeur passée, tout cela ressemble à de la poésie, mais tout cela est en même temps de l'histoire. Le Rhin, dont il est si souvent parlé dans les auteurs du dix-septième siècle, finit, comme le règne de Louis XIV, par la division et l'amoindrissement.

On pourrait comparer le cours des fleuves à celui de la vie humaine : ils ont une enfance, une jeunesse, une caducité. La vieillesse du Rhin ne manque, elle, ni de mélancolie, ni de singularité. Au nord de Clèves, un peu au-dessous du village de Pannerden, ce fleuve se divise en deux rivières, dont l'une prend le nom de *Wahal*, tandis que l'autre retient le nom *Vieux Rhin*. Affaibli bientôt par des divisions nouvelles, perdant à chaque pas ses eaux et son nom, le fleuve orgueilleux de la grande Allemagne court misérablement vers sa perte. Quoi ! c'est le Rhin, cela ? Les habitants eux-mêmes ne le connaissent plus : ils appellent ses eaux les *Eaux de la potence*. Ce n'est pas tout : il a fallu que l'art lui vînt en aide et lui prêtât en quelque sorte la main pour le porter jusqu'à la mer, car, au commencement de ce siècle, il se mourait honteusement dans les sables (1).

Tous les fleuves de la Hollande sont en décadence. La Meuse paraît avoir été moins soumise aux change-

(1) Le Rhin n'avait pas toujours fini de cette façon. Il existe une ordonnance de 1165 qui enjoint de faire disparaître une espèce de barrage dans le Rhin près de Zwammerdam, afin de ne point interrompre le cours de la rivière, — preuve évidente que l'embouchure de Katvijk existait alors.

ments que le Rhin ; il s'en faut pourtant que le cours de cette rivière soit aujourd'hui ce qu'il était anciennement. L'embouchure de la Meuse, près de Brielle, s'est beaucoup rétrécie depuis seulement deux siècles. C'est de là que, le 22 avril 1691, Guillaume III se rendit en Angleterre avec sa flotte, et maintenant c'est à peine si un petit bateau peut entrer dans cet étroit passage. Un auteur hollandais a constaté qu'en 1606 et 1611 cette embouchure était quatre fois plus large qu'en 1730. L'Escaut a également perdu de son importance ; sa bouche a été déformée par des irruptions de la mer. Ces changements dans le cours des fleuves ne se sont point accomplis sans de grandes perturbations intérieures. Ici les inondations ont été en quelque sorte périodiques. La force d'immobilité de la mer opposée à la force des eaux courantes, la tendance des fleuves à ensabler leurs embouchures, la violence des vents du sud-ouest, l'abondance des pluies, surtout pendant l'hiver, les dégels, toutes ces causes ont fait refluer et déborder les rivières. Les eaux, en se répandant, ont laissé dans le pays des marais, des lacs, presque des mers, dont la formation successive n'a pas peu contribué à changer, depuis les temps historiques, la physionomie de la Hollande.

L'histoire des inondations connues est une histoire longue et lamentable. Grâce à des cartes anciennes, à des notices commémoratives, qu'a réunies dans sa riche collection géographique un habitant de Leyde, M. Bodel Nyenhuis, nous avons pu suivre, surtout depuis 1702,

la trace de ces fléaux répétés. Notre siècle avait vu deux inondations fluviales tristement célèbres, celles de 1809 et de 1820. Il faut y ajouter maintenant une troisième date, 1855.

C'était au mois de mars dernier (1). Après un dur hiver, qui avait suspendu le cours du Rhin et de la Meuse, le printemps était brusquement venu pour la partie de ces deux fleuves située au midi, tandis que la partie située au nord restait pétrifiée sous le froid. La surface solide du Rhin s'étant à moitié brisée, la débâcle rencontra en Hollande la masse du fleuve qui était encore gelée. Un fleuve immobile, des glaçons mouvants, ce fut un épouvantable choc. La force de résistance opposée à la force d'expansion devait amener une catastrophe. Il y eut un moment solennel et terrible durant lequel le fleuve, en lutte avec lui-même, fit entendre un sourd frémissement. Tout à coup la couche de glace gronde et se fend. Alors la force tumultueuse des eaux, exaspérée par les lourds glaçons qui s'entre-choquent, ne connaît plus d'obstacles ni de frein. Le fleuve mugit et se lève comme une mer; il déborde. Si fortes et si hautes que soient les digues, elles sont emportées, coupées par la glace comme par une lame de rasoir. Toute la campagne se change en eau. Ce n'est plus une débâcle, c'est un déluge. Les glaçons se précipitent sur les glaçons : ces ruines du dégel détruisent, arrachent, écrasent tout

(1) Ceci fut écrit en 1855.

ce qui se rencontre sur leur passage. De grands chênes tombent brisés, fracassés, dans l'eau qui monte, monte toujours. De tous les côtés, les flots accourent comme un troupeau de loups hurlants. Le Rhin a déjà saisi un quart de la Gueldre et de la province d'Utrecht : cette terre est à lui, il s'y précipite. Une partie du Brabant septentrional a disparu sous les eaux de la Meuse. Ne cherchez plus les grasses prairies, les riants *polders*, les riches cultures hollandaises : tout ce qui se trouve au-dessous du niveau des deux fleuves est comblé par les flots débordants. Dans quelques endroits, l'eau s'élève au-dessus du toit des maisons. De frêles barques, qu'entoure un cercle de rochers mouvants et flottants, luttent seules contre cette tempête de glace.

Les remparts, les ponts sont rasés. De clocher en clocher, le tocsin s'agite, et le canon d'alarme se fait entendre le long de la ligne menacée. Une désolation infinie descend avec la nuit sur les villages, les fermes, les étables. On entend retentir sur tous les tons de la douleur et de l'épouvante ces mots : « La digue est rompue ! » Les hommes craignent pour leurs foyers, pour leurs richesses rustiques, pour leurs provisions d'hiver, pour leur bétail ; ils craignent pour eux-mêmes, ils craignent surtout pour leurs femmes et leurs enfants. Devant l'ennemi qui avance, sombre, irrésistible, inévitable, on abandonne les habitations ; on se réfugie sur les coteaux, dans des édifices bâtis sur des lieux élevés, tels que les églises et les moulins. C'est de là que le regard effaré des habitants s'étend

sur les campagnes noyées, sur les villages où l'on a laissé des amis. Apercevez-vous là-bas cette maison où brille une petite lumière ? Une ombre de femme se dessine sur la vitre éclairée. Cette femme a refusé de prendre la fuite ; un glaçon énorme heurte la maison et l'emporte. De moment en moment passent, dans un tourbillon d'eau et de glace, des toits, des meubles, des cadavres d'animaux domestiques. Hélas ! n'avez-vous pas vu flotter un berceau vide ? Qu'est devenu l'enfant ? qu'est devenue la mère ?

Une pitié morne, taciturne, glacée comme le ciel, a d'abord engourdi les bras. Cependant tous les courages ne se laissent point abattre. Grand est le désastre, mais grand aussi est le dévouement, et l'homme se montre aussi magnanime que la nature est inexorable. Il est beau de voir, au milieu de ce fléau, des malheureux luttant avec sang-froid contre la grandeur du danger, non pour eux-mêmes, mais pour leurs semblables, qu'ils ramènent à bord tremblants, évanouis et sauvés. Le désespoir, la terreur, la joie, toutes les émotions de l'âme qui rendent l'homme fou se croisent et se combattent au milieu de la confusion des éléments, comme si les lois du monde physique et du monde moral étaient à la fois bouleversées.

Les inondations de 1855 présentent trois grands théâtres : 1° les pays submergés à partir du Wesel jusqu'à la rivière de l'Yssel, et même en deçà, près de Deventer et jusqu'au Wahal, près de Nimègue ; 2° les campagnes entre la Meuse et le Wahal, ainsi qu'entre le Wahal, le Rhin inférieur et le Leck ; 3° la vallée de la Gueldre.

Le déluge, embrassé dans son ensemble, défie en quelque sorte la compassion humaine, car c'est une des infirmités de notre nature de ne saisir l'ensemble de rien, pas même des grandes douleurs. Il convient donc d'arrêter notre attention sur un des points saillants du désastre. A quelques minutes du chemin de fer qui relie Utrecht et Harlem, s'élève le petit village de Veenendaal (1). Assis sur d'anciennes tourbières qui ont été jadis exploitées et qui ont laissé un terrain humide, coupé de fossés remplis d'eau, surtout en hiver, il est habité par une population pauvre, dont la principale industrie consiste à filer de la laine. Il y avait cent quarante-quatre ans que ce village n'avait été inondé. Cette longue trêve avait inspiré aux habitants une confiance funeste et leur avait fait négliger les précautions que commandait la nature du sol. Le 5 mars 1855, on apprit que la digue, située entre deux collines, et qui sert de rempart à la vallée de la Gueldre, venait de se rompre. Des messagers à cheval apportaient de moment en moment des nouvelles alarmantes. Le village le plus voisin, Elst, venait d'être saisi par l'inondation. Les habitants se portèrent aussitôt dans la direction du fléau ; mais, arrivés à moitié chemin, ils virent un paysan qui, pâle, éperdu, accourait en toute hâte et leur donna le conseil de retourner pour n'être point coupés par l'ennemi. Ils revinrent. A leur entrée dans le village, ils trouvèrent tous les visages inquiets : les femmes étaient éplorées, les petits en-

(1) *Veenendaal* signifie en hollandais « vallée des tourbières. »

fants s'accrochaient aux mères et poussaient des cris de détresse ; plus hardis, les jeunes gens, les adolescents même, aidaient à porter les meubles sur des chariots, à sauver le bétail ; on enlevait les malades. Cependant les eaux ne paraissaient pas encore. A deux heures de la nuit, on vit, au clair de la lune, la glace se dresser dans les flots qui s'avançaient. L'effroi fut universel. La blancheur des glaçons rejaillissait en une lumière électrique assez semblable à celle que dégage dans la nue un tonnerre lointain. Cet éclair de glace fut suivi d'un long et terrible craquement. Les habitants des parties les plus basses du village se réfugièrent dans des parties élevées, et surtout dans l'église : les pauvres fuyards s'y précipitèrent comme pour demander à Dieu l'hospitalité. La nuit se passa dans des angoisses inexprimables. Le lendemain, les eaux pénétrèrent dans le village; elles envahirent successivement les rues et la grande route, qui furent sillonnées de bateaux (1). Deux jours plus tard, la partie la plus élevée de Veenendaal était atteinte, et les chaloupes passaient sur le marché comme sur un lac. Heureusement, pendant ces tristes journées, le ciel resta calme : si le vent eût soufflé, un quart de la province eût été emporté.

A la suite de tels bouleversements de la nature arrive un fléau plus triste encore, la faim. Les malheureux qui

(1) Les habitants de Veenendaal, comme d'ailleurs beaucoup de paysans néerlandais, se servaient, en temps ordinaire, de barques pour transporter les engrais et les produits de la terre.

s'étaient réfugiés dans l'église de Veenendaal manquaient de vivres. Des caravanes de femmes, d'enfants, de vieillards, erraient silencieuses et sombres autour du théâtre de l'inondation, cherchant la terre ferme et un toit pour s'y reposer de leurs fatigues. Par suite de l'entassement de toutes ces misères humaines dans les granges, des maladies commençaient à se déclarer. Cinq cents des plus pauvres habitants de Veenendaal furent alors dirigés, sur la ville d'Utrecht (1). Une vieille église de cette ancienne cité avait été disposée pour les recevoir. Les dons affluèrent : on envoyait du linge, des habits, de l'argent. Une commission, qui s'était formée volontairement, recevait les offrandes et dirigeait le service : elle se montra constamment intelligente pour le bien et supérieure aux difficultés. Nous visitâmes les pauvres inondés de Veenendaal dans leur église, à l'heure du repas qu'ils prenaient en commun, autour de tables très-simples, mais proprement et abondamment fournies. La figure de ces malheureux respirait un air d'indifférence et même de joie qui contrastait avec leur triste condition. La vérité est que quelques-uns d'entre eux ne s'étaient jamais vus si bien traités : la charité publique leur avait fait des loisirs qui succédaient doucement à de pénibles émotions et à une vie de dur travail. Une vieille femme, à laquelle on demanda si elle ne s'ennuyait pas, répondit avec une naïveté touchante : « Comment voulez-vous que je m'ennuie ici ?

(1) Une moitié du village dépend de la province d'Utrecht et l'autre de la Gueldre.

je n'ai rien à faire. » La plupart des fileuses de laine avaient cependant repris leurs occupations ordinaires ; des rouets en mouvement palpitaient sous leurs doigts. Quelques-unes de ces femmes avaient cette beauté du malheur qui pénètre l'âme. Leur costume était rustique, mais convenable. Les dames de la ville avaient tout d'abord envoyé des objets de leur garde-robe pour habiller ces infortunées : le président de la commission jugea avec un goût parfait que ces vêtements de luxe, bien loin de rehausser la condition de ces pauvres villageoises, feraient d'elles les caricatures vivantes de la bienfaisance publique. La plupart de ces femmes avaient des enfants, quelques-unes étaient même accouchées depuis la catastrophe. Ces pauvres petites créatures aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la figure ignorante du mal, étaient caressées par leurs mères avec un orgueil et une tendresse qui n'avaient rien d'étudié. Dans toutes les conditions de la vie, dans tous les rangs de la société, la femme ne se montre jamais si bien mère qu'après un danger qui a mis en question son existence et celle de son enfant. L'église, convertie en lieu d'asile, était appropriée, non sans art, à la nouvelle destination, et, si on l'ose dire, au culte nouveau qui venait de s'y établir. Les exercices de la journée étaient marqués par le son de la cloche : l'ordre le plus parfait régnait, et le lien de la discipline était visiblement la reconnaissance. Une partie du bâtiment avait été préparée pour la nuit : les hommes et les femmes couchaient séparément dans des cases, sur un lit de paille. Dans cette église,

d'où le service religieux s'était retiré pour céder la place au soulagement des misères humaines, le christianisme en était revenu à l'histoire de la crèche. Des murs sanctifiés naguère par la prière, sanctifiés maintenant par la bienfaisance publique, des victimes rachetées par le sentiment qui honore le plus les civilisations modernes, des souffrances consolées, tout cela était bien placé dans la maison de celui qui préférait la miséricorde au sacrifice.

Le lendemain de notre visite aux inondés, nous nous rendîmes par le chemin de fer sur le théâtre même de l'inondation. Par le même convoi, des femmes que nous avions vues la veille dans l'église d'Utrecht retournaient à Veenendaal ; elles allaient retrouver leurs pauvres maisons et s'assurer par elles-mêmes de l'étendue des désastres. Le chemin de fer avait été lui-même frappé et rompu par les vagues : la circulation n'était rétablie que depuis une semaine. Arrivé à la station, près de Veenendaal, nous demandâmes la voiture qui conduisait au village ; on nous montra une barque. Les chemins en effet étaient encore sous l'eau. Ce fut un triste et pénible voyage. Nous allions, à vrai dire, reconnaître un village perdu. La vue seule des lieux pouvait donner une idée des pertes que les habitants avaient essuyées. A chaque instant, le long d'une mare profonde qui avait été jadis une chaussée, nous rencontrions des toitures dont les tuiles avaient, pour ainsi dire, été effeuillées, des pans de murailles renversés, déchirés, des portes enfoncées, des vitres brisées, des greniers rompus qui pendaient

tristement sur des pilotis mis à nu, en un mot des squelettes de maisons. Ailleurs, ce n'étaient plus que des lambeaux de maçonnerie, des amas de décombres et de briques, un fouillis sans nom. Plus nous avancions dans l'intérieur du village, plus notre émotion redoublait à la vue de ces habitations sans habitants, de cette petite église, qui avait servi d'arche au milieu du déluge, de ces rues qui étaient une rivière. Notre barque s'arrêta. Nous entrâmes dans quelques maisons : les moins maltraités d'entre ces pauvres gens étaient occupés à réparer ce qui pouvait encore être sauvé de leurs meubles et de leurs instruments de travail. Une ligne onduleuse marquait sur les murs intérieurs la hauteur à laquelle les eaux s'étaient élevées. Nous avions partout devant les yeux la désolation, la destruction, la misère.

La barque que nous avions frétée se remit en route et se dirigea vers la campagne avoisinante. Ce n'était qu'une mer, au-dessus de laquelle s'élevaient des têtes d'arbres. Une bande de canards folâtres nageait avec des cris autour de la barque et insultait par sa joie à la mélancolie du paysage. Si loin que s'étendît le regard, on voyait l'eau, toujours l'eau. Un rayon de soleil était répandu comme un sourire de réconciliation ou d'ironie sur cette vallée, creusée naguère par la bêche et la charrue, labourée maintenant par la rame. Si nous avions pu oublier l'homme, nous nous serions volontiers complu dans la contemplation de ce lac, sous lequel les semailles et les espérances de l'année étaient ensevelies. La na-

ture se montre belle jusque dans ses ravages. Nous eûmes la curiosité d'aller voir l'endroit où la digue du Rhin s'était rompue. La blessure à travers laquelle le fleuve avait perdu ses eaux était fermée par des travaux provisoires. La vue de cette cicatrice durcie au flanc du géant était bien faite pour inspirer une grande idée des ouvrages de l'homme et des forces tumultueuses de la nature. Quant au Rhin, il était rentré dans son lit, tranquille et sommeillant comme un lion dans son antre après un mauvais coup.

Si l'homme se montre supérieur à la puissance aveugle des éléments, c'est surtout par le courage moral, par l'oubli de soi-même et par l'exercice de la générosité publique. La poésie et la peinture s'emparèrent bientôt de ces scènes locales où la sympathie, l'admiration et la pitié s'étaient égalées aux proportions terribles du fléau. On avait vu dans le pays inondé par le Rhin ce que peut le sentiment du devoir aux prises avec la fureur des éléments. Devant une calamité semblable, devant un héroïsme si désintéressé, toute la Hollande s'émut. Une souscription fut ouverte et devint une affaire nationale. Les troncs coururent de ville en ville. La Haye, à elle seule, contribua pour une somme de 65,000 florins. Dans ce pays, où chacun est en quelque sorte menacé par l'eau dans ses foyers et dans ses autels, il existe entre tous les Hollandais une fraternité touchante et soudaine pour les victimes de chaque grande inondation. Cette compassion naît de la communauté du danger, mais elle

est aussi dans le sang, car la race néerlandaise se montre généralement charitable. L'émotion produite par les derniers malheurs s'est étendue au delà des frontières hollandaises : de la Belgique, de l'Angleterre, de l'Allemagne, des secours sont arrivés aux victimes de l'inondition (1). Puisse ce généreux mouvement se propager et attirer quelques dons nouveaux sur des populations dont les plaies saignent encore ! La conscience antique frémit le jour où un acteur récita sur la scène romaine ces simples mots : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* Il est temps, il est juste que les nations se disent de même : « Je suis peuple ; rien de ce qui arrive aux autres peuples ne m'est étranger. »

Aujourd'hui les traces du dernier déluge ne sont pas entièrement effacées ; les eaux se retirent, mais lentement, et cette retraite découvre de plus en plus l'étendue des ravages. D'énormes troncs d'arbres ont été coupés par la glace ; des maisons pourries par les eaux s'écroulent encore tous les jours. Cependant le paysage renaît. C'est un spectacle tristement beau, unique dans le monde, que cet archipel d'îles, ces fermes, ces campagnes, ces villages sortant avec le printemps des flots d'une mer qui s'abaisse. Semblables à la baigneuse qui secoue au soleil ses membres retrempés et vigoureux, les terres

(1) Un mois ou deux après le désastre, une société de musique est venue de Malines donner des concerts en faveur des inondés, à la Haye, à Rotterdam, à Dordrecht. Toutes ces villes étaient pavoisées comme pour une fête. C'était une réconciliation de la Belgique et de la Hollande sur l'autel de la charité.



de la Gueldre, de l'Over-Yssel, du Brabant septentrional se remontrent plus fécondes qu'avant l'inondation. Des colombes viennent, comme au temps de Noé, reconnaître que le pays est desséché et ramènent l'espérance.

Il était depuis longtemps question de creuser dans la province d'Utrecht un canal vers le Zuyderzée : les eaux, depuis la dernière inondation, ont tracé elles-mêmes le plan de ce canal, en se frayant un passage vers le golfe. On dirait comme une nouvelle rivière provisoire que s'est donnée la Néerlande.

Les changements introduits ainsi dans la configuration du delta par le débordement des fleuves ont dû être considérables. A chaque inondation nouvelle, des terres stériles se sont trouvées fécondées par le limon de la Meuse ou du Rhin, sorte d'engrais voyageur que les eaux traînent après elles, tandis que d'autres parties fertiles de la province se sont au contraire changées en sables. Sur certains points le niveau des terres s'est élevé, sur d'autres il s'est abaissé. Cette action des fleuves est lente, il faut plusieurs déluges successifs pour qu'on puisse même la constater; mais nous devons toujours nous souvenir que les siècles sont comme de la poussière dans le sablier de la nature. Ces changements seraient d'ailleurs plus rapides, si la main de l'homme n'était là, toujours présente, pour effacer les traces d'altérations, et pour ramener le pays aux conditions artificielles de la culture des terres. Dans les temps anciens, le lit des

fleuves étant bien plus incertain que maintenant et l'intervention de l'homme étant moins efficace, les inondations ont dû être plus fréquentes, et les conséquences de ces débordements beaucoup plus graves. Une grande partie de la Hollande consiste effectivement en terrains d'origine récente, dus principalement à l'action des eaux. Ces terrains, l'époque historique les a vus naître, et ils se forment encore tous les jours sous nos yeux. Les déluges, qui ailleurs sont de l'histoire ancienne, presque de l'histoire fabuleuse, constituent ici de l'histoire toute moderne.

Des fouilles nombreuses ont prouvé en outre que les terrains dont l'origine se rapporte aux eaux douces alternaient, en Hollande, avec les terrains que déposent les eaux salées. Pour expliquer le mystère de cette nouvelle formation, il est nécessaire de recourir à un autre ordre de phénomènes naturels, qui sont plus ou moins particuliers à la géographie des Pays-Bas.

II

Nous venons d'indiquer à grands traits l'histoire des inondations fluviales ; il existe pour la Hollande un autre ennemi plus terrible encore, la mer. Le Rhin et la Meuse ont plusieurs fois désolé ce pays ; mais, à l'exemple du Nil, ces fleuves débordés fécondent en ravageant. Il n'en est pas ainsi des inondations marines : ces dernières laissent, au contraire, derrière elles la stérilité, la mort.

Nous avons dit que, dans sa lutte avec l'Océan, le Rhin paraît avoir été vaincu : les défaites du fleuve peuvent s'évaluer par les empiétements de la mer sur le sol de la Néerlande. C'est sur ces progrès de la mer que notre attention doit maintenant se porter.

Que la forme primitive de la Hollande ait été altérée dans le cours des siècles, que, par suite des invasions successives de la mer, l'étendue de cette contrée se soit trouvée de plus en plus circonscrite, c'est un fait dont témoignent à la fois des récits douteux et des documents positifs. Il existe une ancienne tradition qui veut que, dans les temps reculés, on ait aperçu des côtes de la Hollande les côtes de l'Angleterre. Un des changements les plus considérables qu'une portion des Pays-Bas aurait subis se rattacherait, selon quelques géologues, au cataclysme qui sépara, dit-on, la Grande-Bretagne du continent. On conçoit en effet que la langue de terre qui s'étendait entre Douvres et Calais ayant été brisée, la mer ait dû maltraiter dans ce mouvement les côtes anciennes de la Batavie.

Nous ne nous arrêterons point à ces récits plus ou moins fabuleux sur la date desquels les savants ne sont pas d'accord : il est un autre ordre de monuments plus certains qui prouvent que la constitution physique du pays a changé depuis des époques relativement récentes. Il suffit de visiter avec attention les côtes du sud de la Hollande pour juger par soi-même de l'étendue des changements introduits dans la forme du delta. Cette plage

désolée qui s'étend depuis Ostende jusqu'à Harlem et depuis Harlem jusqu'au Helder, ces dunes sapées par la vague, ces bancs de sable déchirés, tout cela porte la trace des ravages de l'Océan. Au mois de mars (c'est le mois des tempêtes), nous avons vu, sur plusieurs points, les côtes de la Hollande battues, ébranlées par la fureur des vagues, que poussait un formidable vent d'ouest : c'était à croire que la terre allait s'enfoncer.

Il est malheureusement trop certain que les barrières élevées contre les flots ont cédé, l'une après l'autre, sur plus d'un rivage depuis les temps historiques. Des chaînes de dunes ont été dévorées, cette perte augmente constamment, et l'on peut déjà prévoir le jour où cette défense naturelle devra être remplacée par une digue. C'est seulement au moyen de remparts artificiels que, plus loin vers le nord, quelques places ont pu être maintenues contre les forces assaillantes de la mer, et encore ces ouvrages de pierre s'affaissent-ils de divers côtés. La forme seule de la Hollande est en contradiction avec celle des autres deltas, et indique par cela même une altération lente, mais continuelle. Trois fleuves comme le Rhin, la Meuse et l'Escaut, qui déchargent concurremment leurs eaux presque sur le même point géographique, ont dû étendre autrefois dans la mer un promontoire ou tout au moins une langue de terre semblable à celle que projette le Mississipi. Or, aujourd'hui, on cherche en vain ce promontoire : les contours de la Hollande sont,

au contraire, affaissés, rentrés, comprimés; ils décrivent une courbe concave, une échancrure.

La mer ruine les côtes de la Hollande : c'est un fait constaté; l'œil peut suivre, à travers des écroulements de sable, ce triste et silencieux travail de destruction; mais il existe de ce cataclysme perpétuel des témoins plus irrécusables encore. A Katvijk, le village de pêcheurs dont nous avons parlé, près de l'endroit où, soutenu par de magnifiques travaux d'art, le Rhin s'écoule laborieusement dans la mer, nous avons vu, par les marées basses, les fondations d'un château romain (la *maison des Bretons*) qui dominait la bouche du fleuve dans un temps où le Rhin, alors plus jeune et plus vigoureux, se portait lui-même dans l'Océan. C'est une preuve évidente que le sol a reculé; mais ce n'est point la seule.

On a conservé le souvenir d'une antique forêt qui couvrait autrefois la Hollande méridionale, et qui s'étendait même très-avant vers le nord ; les arbres qu'on retrouve couchés dans les tourbières, à une heure et demie de la côte, sont, selon toute vraisemblance, les cadavres de cette ancienne forêt, que le vent ou les inondations ont dépeuplée, que la hache a détruite. Tout porte à croire que ces géants de la végétation du Nord s'élevaient sur des terres alors éloignées de la côte. Ces conjectures ont pour fondement certains faits positifs. Plusieurs tourbières, qui doivent leur origine à l'eau douce, se rencontrent aujourd'hui, spécialement du

côté du Zuyderzée, sous le niveau de la mer. Tout dans la physionomie actuelle du delta indique donc de vastes et profondes révolutions. Une partie de ces changements s'est accomplie presque sans désastres; d'autres fois, au contraire, l'homme a été non-seulement témoin, mais acteur de ce grand drame de la nature. Les anciens habitants de la Hollande ont péri par milliers au milieu des guerres intestines de la terre et de la mer. Les événements géographiques dans lesquels se sont trouvés enveloppés des villes, des villages, des populations entières, fournissent, depuis l'ère romaine, le sujet d'une histoire tristement authentique, à laquelle ne manquent ni les dates, ni les récits des contemporains. La Hollande, ce vaste radeau flottant sur les vagues de la mer du Nord, a vu plusieurs fois la tempête déchirer ses flancs, et lui enlever une partie de ses hommes, de ses troupeaux, de ses richesses.

Du temps des Romains, il y avait une plaine d'une grande fertilité à l'endroit où l'Ems entrait dans la mer par trois bras. Cette contrée basse projetait une péninsule au nord-est, du côté de Emden. En 1277, un déluge détruisit d'abord une partie de cette péninsule : trente-trois villages périrent (1). A cette incursion de la mer

(1) Le souvenir de ce désastre est consigné dans une carte géographique faite pour retracer le souvenir de l'événement; on y lit cette inscription brève et triste comme une épitaphe : *Anno* 1277 *maris inundatione* 33 *pagi hoc in loco periêre*. Une autre carte manuscrite, en parchemin, représente les trente-trois villages qui existaient avant l'inondation, avec le cours des rivières et le tracé

est due l'existence du Dollart, ce golfe dont le nom en hollandais signifie le *furieux*, sans doute pour exprimer l'impétuosité du choc qui rompit les défenses naturelles et ouvrit le passage aux vagues. D'autres inondations survinrent à différentes périodes dans le cours du quinzième siècle. En 1507, une partie seulement de Torum, ville considérable, était demeurée debout : le reste de cette ville, en dépit de l'érection des digues et du barrage des rivières, fut enfin emporté ; cinquante monastères disparurent, engloutis, balayés par les flots.

Une des plus mémorables entreprises de la mer est encore celle qui éclata le 18 novembre 1421. Sur une réunion d'îlots formés par les sables de la Meuse s'élevaient soixante-douze villages : en un instant, les sables furent remplacés par un désert d'eau. La marée avait fait éclater une écluse près de Wieldrecht, dont il n'est resté que le nom. Trente-cinq villages furent irrévocablement perdus : on n'a pu en découvrir aucun vestige, si ce ce n'est pourtant une vieille tour, morne, solitaire, appelée la *Maison de Merwed*. Plus tard, pour fixer les lieux où il était permis aux pêcheurs de jeter les filets, on reconstitua par conjecture le cours de la rivière, le vieux Maas, qui traversait le pays avant la submersion. Chercher dans l'eau où fut une rivière, quelle sombre et biblique figure du déluge ! L'endroit où les

des routes. Cette carte est d'ailleurs conjecturale : les cartes positives ne remontent point en Hollande plus haut que le milieu du seizième siècle.

villages ont été détruits porte encore aujourd'hui le nom de *Biesbosch*, bois de joncs (1).

Tous ceux qui ont vu la Haye connaissent le village de Scheveningue, auquel conduit une des plus agréables routes qui existent dans le monde. Scheveningue était autrefois éloigné de la mer, et maintenant il touche à la plage. En 1570, la moitié de l'ancien village a disparu sous les flots. L'église actuelle, dont le charmant clocher semble demander grâce à la mer, fut élevée au milieu des sables pour en remplacer une qu'on avait construite à deux mille pas plus avant sur la côte, au centre du village d'alors, et qui fut anéantie (2). Plus loin, vers Katvijk, autre village de pêcheurs, la mer, en quinze années, et cela au dix-septième siècle, avait fait disparaître quatre-vingts maisons. Il y avait deux rues qu'on cherchait et qu'on ne trouvait plus. Nous abrégerons cette trop longue histoire. Ceux qui croient que notre planète doit périr par l'eau trouveront dans les tragiques annales de la Hollande un avant-goût de leurs sinistres pro-

(1) A ces exploits de la mer se rattachent des chroniques locales. On raconte qu'un enfant de l'un des villages sur lesquels l'inondation allait s'étendre vit, en pompant de l'eau, sortir des poissons de mer. Tout surpris, il avait divulgué le fait, mais on en avait ri. Lui, plus sage, se décida à prendre la fuite. Peu de jours après, la catastrophe survint. Cet enfant fut le seul de son village ou presque le seul sauvé. Malheureusement la tradition ajoute que l'enfant, devenu homme, fit un mauvais usage de sa sagacité : il vola et fut pendu.

(2) Lors de sa destruction, elle venait d'être érigée en paroisse, après avoir été longtemps une chapelle.

phéties. Là l'homme a senti de siècle en siècle la terre manquer sous ses pieds; il a vu les abîmes de l'Océan monter au-dessus des contrées les plus florissantes et les balayer comme le flot qui raie le sable.

Les auteurs latins ne font aucune mention de l'énorme golfe par lequel la mer pénètre aujourd'hui si avant dans les Pays-Bas. Divers récits indiquent, au contraire, que la Frise touchait alors à la Hollande par la terre ferme. Il existe une carte de 1584 dans laquelle l'auteur, Abraham Ortelius, reconstruit, sur le témoignage des historiens, l'ancienne configuration du pays avant l'existence du Zuyderzée. Là s'étendait une vaste région, entrecoupée par différents lacs intérieurs: le plus considérable de ces lacs était le lac Flevo (*Vlieland*), dont parle Tacite. Ce lac s'était formé, selon Pomponius Mela, par les débordements du Rhin. Il était traversé par une rivière du même nom (*Flevum*), qui avait son embouchure dans la mer. Un jour l'Océan s'élança, creusa un isthme et entra dans le lac Flevo : renforcé de cet auxiliaire, l'ennemi ne tarda point à s'avancer dans l'intérieur du pays. Les invasions successives par lesquelles une grande partie du territoire fut transformée en une baie commencèrent et finirent avec le treizième siècle. Des documents certains, des relations écrites par les habitants des provinces voisines, témoins contemporains du désastre, ne laissent aucun doute sur la formation récente du Zuyderzée. C'est par des mouvements réitérés de la mer qu'une immense étendue de terres basses a été ensevelie.

En l'année 1205, l'île appelée maintenant Wieringen, au sud du Texel, faisait encore partie de la terre ferme; elle en fut détachée par plusieurs déluges dont on connaît les dates : en 1251, la séparation était achevée. Encouragée par ces premiers succès, la mer se jeta sur un isthme riche et populeux, qui s'étendait au nord du lac Flevo, entre Stavoren en Frise et Medemblik en Hollande ; vers l'an 1282, toute cette région était anéantie. Il est impossible de promener ses regards sur les côtes du Zuyderzée, si belles l'été, si calmes parfois, sans songer aux catastrophes qui ont fait cette mer, aux cités florissantes qui ont trouvé leur tombeau dans ses vagues.

Ces révolutions de la nature ont exercé une influence sur l'histoire politique des Pays-Bas. La destinée des villes qui touchent aujourd'hui les bords du golfe a été modifiée par suite des changements survenus dans la géographie de cette contrée. L'importance d'Enkhuisen, de Medemblik, de Hoorn, anciennes métropoles de la Frise au temps où l'espace occupé maintenant par le Zuyderzée faisait encore partie du continent, a successivement décru depuis la formation de la baie. C'est à ce déclin et aux événements qui l'ont amené qu'Amsterdam doit d'être aujourd'hui une des principales villes du monde et un des ports les plus fréquentés par les vaisseaux.

Les voyageurs qui passent à Amsterdam négligent trop généralement de visiter Marken, Urk et Schokland; ces trois îles du Zuyderzée sont les derniers vestiges du continent qui a sombré. Tout homme qui se livre à l'étude

des pays et des peuples doit entreprendre ce voyage, qui est en même temps un cours d'histoire. Les habitants de ces trois îles séparées de la terre ferme et comme démembrées l'une après l'autre par de terribles inondations en sont restés aux divers degrés de l'échelle morale où le cataclysme les a saisis. Voyager dans le Zuyderzée avec ce point de vue, c'est revenir dans le passé. Quel ne fut pas notre étonnement de voir ces débris de races anciennes sortant de l'abîme des eaux et de l'océan des âges avec les mœurs, le langage, les traditions, les coutumes et les figures d'un autre temps! C'était pour nous comme une apparition des anciennes sociétés. Les Bataves et les primitifs Frisons ne sont pas morts; vous les retrouvez là. Dans ces îles, dernières traces de la terre ferme, et sur les côtes voisines du Zuyderzée, on est surpris de rencontrer un étrange assemblage de traits particuliers, de caractères physiques et surtout de costumes qui ne se retrouvent ailleurs que chez plusieurs nations différentes. Ces médailles vivantes attestent l'origine d'anciennes races qui ont conservé leur genre de vie, leurs travaux habituels, leurs modes, leur physionomie distincte. On a de la sorte sous les yeux non-seulement la preuve matérielle d'anciens déluges qui ont laissé partout des monuments de destruction, mais encore des fossiles d'un ordre nouveau, qui détachent, pour ainsi dire, dans la vie les formations successives de l'histoire.

A mesure qu'on s'éloigne des côtes du Zuyderzée, c'est-à-dire du théâtre des anciennes catastrophes, on voit en

grande partie disparaître, chez les habitants de l'intérieur du pays, les caractères de cette originalité saisissante. Les types s'effacent dès que les communications géographiques se rétablissent. Le naufrage d'une partie du continent a donc isolé certaines populations de la société des Pays-Bas, et, en les détachant de la terre ferme, il les a, pour ainsi dire, pétrifiées dans les figures anciennes, mais diverses, de la civilisation.

La formation tempétueuse du Zuyderzée paraît avoir été la conséquence de désastres encore plus anciens. Tout au nord de la Hollande, on rencontre une série d'îles égrenées dans l'Océan comme les perles d'un collier dont le fil est rompu. Ces îles sont les derniers reliefs d'une côte qui servait autrefois de rempart aux Pays-Bas ; ce rempart a été enfoncé, et les débris en ont été dispersés dans la mer du Nord. Le nombre de ces îles a diminué environ d'un tiers depuis le temps de Pline, car ce naturaliste en comptait vingt-trois entre le Texel et l'Eider, tandis que nous n'en trouvons plus maintenant que seize. Encore ces îles ne sont-elles que les ruines d'une ruine. L'an 800, Héligoland, située à l'embouchure de l'Elbe, commença d'être tourmentée par les vagues; dans les années 1300, 1500 et 1649, d'autres parties de terres furent abîmées, jusqu'au moment où enfin un seul débris de l'île originelle resta debout. Un rocher de marne rouge, haut d'environ deux cents pieds, est là qui surnage au désastre, comme un de ces grands chênes qui survivent aux forêts disparues.

Pour être juste envers l'Océan, nous devons placer, en face de cette sombre liste de villes détruites, noyées, de villages perdus, de régions entières supprimées, le tableau plus consolant des restitutions de la mer. Aux grandes destructions de terres succède généralement une réaction sur une certaine échelle. Entre Anvers et Nieuport s'étend une contrée basse qui consistait, du temps des Romains, en bois, marais, tourbières, et qui était protégée contre l'Océan par une chaîne de dunes ; cette chaîne céda, vers le cinquième siècle, à la fureur des tempêtes. De mer qu'elle était devenue par suite de l'irruption des eaux, cette contrée est aujourd'hui terre ferme et supporte une assez nombreuse population. Il est vrai que ce changement est dû, en partie du moins, à l'industrie et au courage des habitants, qui ont su profiter des bancs de sable déposés par la mer pour reprendre, en quelque sorte pied à pied, le sol que la mer leur avait enlevé. Le même fait s'est reproduit dans le *Biesbosch* ; là aussi l'eau a rendu une partie des terres qu'elle avait ravies. L'emplacement des villages submergés est indiqué maintenant par des terrains d'alluvion qui s'élèvent peu à peu. D'immenses plaines, portant déjà d'abondantes moissons de grains, ont, pour ainsi dire, oublié que là fut la mer. La vue de ces anciennes terres déchiquetées par l'eau et aujourd'hui renaissantes est un des spectacles les mieux faits pour dévoiler la marche de la nature, qui crée avec la destruction même. L'eau débordée, furieuse, dépose avec le temps

sur le théâtre de l'inondation le contre-poids de ses conquêtes et de ses violences. Par le mouvement naturel des choses, il se forme de siècle en siècle des bancs de sable que recouvre un limon fertile : ainsi la terre, envahie, vaincue, engloutie, se relève à la longue et se fortifie en quelque sorte de ses défaites.

Intéressante au point de vue de la géographie et de l'histoire, la formation de la Hollande ne l'est pas moins au point de vue de la géologie philosophique. Les savants se sont plus d'une fois demandé si les lois en activité sur le globe, durant l'âge embryonnaire de notre planète, différaient beaucoup de celles qui déterminent l'économie actuelle de la nature. La réponse à cette question est peut-être dans l'histoire physique, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans la genèse de la Hollande. Il n'y a pas deux systèmes dans la nature, il n'y a pas une géologie morte et une géologie vivante : partout où les causes neptuniennes ont agi dans les âges les plus reculés, elles ont dû agir comme elles se comportent depuis les temps historiques sur le sol des Pays-Bas. Le duel de la terre et de la mer, qui joue dans les cosmogonies antiques un si grand rôle, se prolonge ici et amène les mêmes conséquences, — des déluges, des catastrophes, des changements dans la forme du delta. L'Océan se retire de certaines côtes pour en occuper d'autres, rendant quelquefois ce qu'il a saisi, et saisissant de nouveau ce qu'il a lâché, sans que la loi de ces mouvements soit encore parfaitement connue. A ce point de vue, l'his-

toire géographique de la Hollande est, en partie du moins, le secret de la création révélé. L'ensemble des événements auxquels le sol néerlandais doit sa naissance, les variations qu'il a subies, nous mettent en effet sur la voie des causes qui ont plusieurs fois modifié et qui peuvent modifier encore la constitution physique de notre globe.

Quelques faits récents prouvent que l'Océan n'a pas renoncé à ses prétentions sur la Hollande. Le 4 février 1825, la mer se souleva ; les eaux coururent dans l'Over-Yssel, dans la Frise, dans la Nord-Hollande et dans la Gueldre. Cette inondation gigantesque fut, il est vrai, de courte durée : elle se retira avec le reflux, mais en laissant derrière elle le sentiment du danger qu'avaient couru les Pays-Bas. A la vue de cette contrée que menace le niveau des fleuves, que secouent les vents, qu'accablent de tout leur poids les marées, on aurait lieu de craindre pour le sol de la Hollande, pour ses richesses, pour son existence même, si dans cette lutte n'intervenait un agent d'un ordre nouveau, une force morale qui fît contre-poids aux puissances aveugles de destruction. Cette force existe : jusqu'ici nous avons vu le travail de la nature ; il nous reste à parler des changements introduits dans la forme géographique des Pays-Bas par la main de l'homme.

III

Lorsque les premiers habitants arrivèrent sur le sol de la Néerlande, que trouvèrent-ils ? Un marais. — Heureu-

sement ces anciens pionniers étaient les Bataves et les Frisons : les Bataves appartenaient à la race saxonne, race patiente et forte contre les choses, née pour la conquête du sol ; les Frisons, dont l'origine n'est pas bien connue, étaient une branche du rameau germanique ou scandinave. Ils venaient à la suite des glaces et des blocs erratiques, car les déluges d'hommes suivent le chemin tracé par la nature aux grandes débâcles des éléments. Ces barbares manquaient de patrie ; ils jurèrent de s'en donner une. C'était un monde à faire ; il fallait commencer, comme dans les cosmogonies antiques, par séparer la terre d'avec les eaux. Ce *fiat lux* de la puissance humaine, cette seconde création dans laquelle l'industrie se montre constamment la rivale de Dieu, ce triomphe de l'intelligence sur la matière, sur le chaos, tout cela ne fut pas l'œuvre d'un jour. L'homme ne crée point d'une parole ; il crée, comme la nature, avec le concours du temps et le développement successif de ses forces. Quelques terres stériles, vagues, effondrées, que se disputaient alternativement les crues des rivières et les hautes marées, voilà le berceau des Pays-Bas.

Le génie néerlandais a grandi dans une lutte incessante contre les éléments. Cette contrée, qu'habite une population nombreuse et florissante, est un véritable pays artificiel. Sans les Hollandais, la Hollande n'existerait pas. Cette patrie est leur ouvrage, leur création, et, comme le Dieu de la Bible, ils ont le droit de trouver que ce qu'ils ont fait est bien fait, *Et vidit*

quod esset bonum. Sans l'art, jamais une telle région n'eût vu le jour ; sans l'incessante vigilance de ses habitants, elle se perdrait bientôt. Sa naïssance est un miracle du génie humain, sa conservation est un prodige. Nous allons étudier les conditions au milieu desquelles cette annexe du continent s'est affermie; nous rechercherons les procédés techniques à l'aide desquels l'industrie des habitants a repoussé les eaux, fondé des villes sur des sables mouvants que réclamait et que réclame encore la mer, enchaîné le cours des fleuves, introduit l'agriculture dans des terres basses et inondées, converti en un mot la Hollande primitive, — moins un sol qu'un mélange confus de terre et d'eau, — en une des plus délicieuses patries qui existent.

On peut partager l'histoire hydraulique des Pays-Bas en trois périodes : — les travaux d'endiguement entrepris contre la mer et les fleuves, — la création des polders, — l'application des machines à l'assèchement des lacs intérieurs.

Les premiers habitants se campèrent sur des tertres et des monticules qu'ils avaient eux-mêmes élevés. Cette position était sans cesse inquiétée par l'état primitif des fleuves, sortes de torrents vagabonds, inconstants dans leur lit, qui ravageaient à chaque instant les timides essais de culture. Il a fallu que l'art donnât des bords aux rivières et que les eaux apprissent à couler régulièrement vers la mer. La première date de l'endiguement du pays ne saurait être fixée. On croit que les Cimbres

avaient établi des digues qui ont été détruites, puis relevées plus tard sur les mêmes bases. Ces rivages artificiels ont protégé la civilisation naissante ; sans eux, la Hollande serait restée ce qu'elle était à l'origine, une terre inhabitable. Une tradition veut que la première digue de la Hollande méridionale ait été établie contre le Rhin, aux environs de Leyde, dans le plat pays. Ce système se répandit : on se servit de semblables ouvrages pour prévenir les irruptions de la Meuse.

Les historiens ne sont point d'accord sur l'origine des travaux : les uns les attribuent aux seigneurs, les autres au peuple. La noblesse avait autrefois une part dans l'établissement des digues ; mais ce serait une erreur de croire que les châteaux formassent les points de départ du système hydraulique ; beaucoup de châteaux, qui dominent le cours des fleuves et des rivières, sont au contraire de date beaucoup plus récente que l'endiguement. Ces remparts de terre ont été construits d'abord par districts ; les propriétaires du sol se cotisaient et formaient une sorte d'assurance mutuelle pour se prémunir contre le débordement des eaux. Les districts hydrauliques furent plus ou moins étendus, plus ou moins bien constitués selon les besoins de la défense. Non-seulement la noblesse féodale fut étrangère à ce mouvement, mais encore l'administration des eaux (le *waterstaat*) donna naissance à une noblesse nouvelle, d'origine toute plébéienne. Les comtes des digues, comme on appelait les inspecteurs chargés de la surveillance des fleuves, jouissaient de pou-

voirs très-étendus, qui surpassaient même, dans les temps de crise, l'autorité des comtes proprement dits.

Partout la noblesse s'est greffée à l'origine sur les conditions de la conquête ; comme, en Hollande, l'ennemi c'était le sol, les fonctions qui avaient pour but la victoire de l'homme sur les éléments furent de tout temps honorées. Les travaux entrepris dans les Pays-Bas pour rectifier le cours des rivières ont été véritablement prodigieux. Avant l'ère chrétienne, Drusus avait fait creuser un canal pour joindre l'Yssel avec un bras du Rhin; un demi-siècle plus tard, les Romains lièrent un autre bras du Rhin avec le Leck, qui n'était jusque-là qu'une petite rivière ; enfin, de notre temps, de gigantesques ouvrages ont réuni ce même Rhin à la mer du Nord. Il serait trop long de rappeler les autres conquêtes obtenues sur les rivières de la Hollande, ces ennemies intimes du pays. La Bible nous représente quelque part le génie de Babylone assis superbement sur les quais de la ville, et se disant à lui-même : C'est moi qui ai fait l'Euphrate ! A la vue des magnifiques canaux qui relient ensemble les bras errants des rivières, à la vue de ces fameuses digues qui retiennent, comme les bords d'une coupe, les flots toujours prêts à déborder, le génie de la Hollande peut dire avec plus de vérité encore : C'est moi qui ai fait le Rhin, c'est moi qui ai fait la Meuse ! — La nature n'avait donné aux Pays-Bas que des cours d'eau incertains et ravageurs : de ces cours d'eau, l'industrie nationale a fait des fleuves.

Les procédés d'endiguement varient avec la nature des obstacles qu'il s'agit de surmonter. Ici, les digues sont de simples murailles de terre; ailleurs, on couvre le sol inégal ou mou d'une couche de fascines, quelquefois même il est nécessaire de soutenir ces remparts avec de la brique. Malgré ces grands ouvrages, bien faits pour donner une idée considérable du peuple qui les a élevés, l'état des rivières de la Hollande laisse encore à désirer. Une commission, nommée par Guillaume I[er], publia en 1827 un volumineux rapport sur les meilleurs moyens de provoquer l'écoulement des eaux. La plupart de ces projets pour l'amélioration des rivières ne figurent encore que sur la carte : les difficultés d'exécution, jointes à l'embarras des finances, les ont fait remettre à un temps indéterminé. D'un autre côté, une opinion toute contraire s'est produite depuis ces dernières années. De ce que le système d'endiguement n'est pas toujours efficace contre le débordement des eaux, quelques écrivains ont conclu qu'on avait eu tort d'endiguer les rivières. Ce paradoxe a été soutenu par Bilderdijk, un des meilleurs poëtes de la Hollande.

Le principal grief sur lequel on s'appuie pour accuser l'intervention de l'art dans les ouvrages de la nature est tiré de l'état actuel des rivières. Le lit des rivières en Hollande s'élève insensiblement et toujours; les digues doivent s'élever dans la même proportion, et en s'élevant elles s'affaiblissent. Fort des dangers que suspend sur le pays cette situation des eaux, on s'est demandé s'il

n'aurait pas mieux valu abandonner les rivières à tous leurs caprices. Ces rivières, dit-on, auraient tracé elles-mêmes leur voie à travers les terrains d'alluvion, et la Hollande se trouverait aujourd'hui moins menacée d'être emportée. Ces visions poétiques rentrent dans le système de Jean-Jacques Rousseau, — l'optimisme de l'état de nature. Sans les travaux d'endiguement, les fleuves ne se seraient point tenus dans leur lit, l'agriculture n'aurait point obtenu le rang qu'elle a conquis en Hollande, les éléments de l'état social ne se seraient jamais dégagés de la confusion et de la barbarie. L'art doit soutenir la nature. Si, par suite de la résistance opposée aux forces aveugles et aux éléments destructeurs, la nature proteste, si même elle se venge par des menaces de la contrainte qu'on lui impose, c'est à l'industrie humaine de découvrir dans ses ressources toujours croissantes de nouvelles armes pour combattre le danger. Malgré l'élévation des digues, qui montent, il est vrai, sur certains points à des hauteurs considérables, les ruptures et les inondations sont aujourd'hui moins fréquentes en Hollande que dans les derniers siècles. Ces fleuves qui coulent au-dessus des terres voisines se laissent mieux contenir qu'autrefois dans leurs rivages artificiels. Il est curieux, quand on voyage en barque ou en bateau à vapeur, de jeter, du haut des rivières, un regard sur les campagnes, qui se trouvent comme encaissées, et de suivre, le long des bords élevés par la main de l'homme, le cours de ces eaux mécontentes, mais enchaînées.

L'éducation des rivières, qu'on nous permette cette image, n'aurait encore rien été, sans un système d'endiguement et de protection contre la mer. L'Océan, cette grande force de destruction, se limite lui-même par ses dunes; mais l'industrie humaine a dû soutenir et fortifier la ceinture de sables derrière laquelle s'abritent les Pays-Bas. La première fois qu'on voit moutonner de loin ce troupeau de collines nues ou recouvertes d'une sèche végétation, on est frappé du caractère sérieux qu'elles donnent aux côtes de la Hollande. Les habitants distinguent trois rangs de dunes: les dunes extérieures, c'est-à-dire celles qui touchent la mer, les dunes du milieu, qui sont les plus hautes et les plus larges, et les dunes intérieures, qu'on croit être les plus anciennes. Cette triple défense naturelle, dont les géologues attribuent la formation à l'action combinée des vagues et des vents, pourrait servir à déterminer la date de la naissance des côtes, si la proportion suivant laquelle les sables s'avancent dans l'intérieur des terres n'était variable, et ne rendait, par conséquent, ce chronomètre fort douteux.

Comme le pays est généralement plat, ces dunes forment des chaînes de montagnes relatives. Ces ouvrages avancés, qui servent de boulevard contre les eaux et d'abri contre les tempêtes, exigent un constant entretien. Les Hollandais garnissent leurs dunes avec une espèce de jonc ou de roseau qui est connu sous le nom de *arundo arenosa*, roseau des sables. On le plante au

printemps ou en automne, et on l'abrite des vents dangereux avec de la paille. Quand cette herbe a pris racine, elle relie et consolide la masse mouvante des sables: c'est le ciment végétal des côtes de la Hollande. Les dunes ont, outre les vents, un ennemi très-sérieux, le lapin. Cet infatigable mineur attaque sourdement le sol desséché qui s'élève comme un bourrelet entre la mer et l'intérieur du pays. Il faut donc une continuelle surveillance pour réparer les dégâts commis par ce faible animal. Sur tous les points du littoral où des dunes, ces digues naturelles n'existaient pas, on les a créées: quelquefois même il a été nécessaire de soutenir par des ouvrages de bois, de pierre ou de cailloutage les côtes ruinées. La vue de ces travaux donne une grande idée de la puissance de l'homme. Il est difficile d'imaginer ce que les Hollandais ont mis de persévérance, de courage et de sagacité dans ce système combiné de défense naturelle et artificielle qui forme aujourd'hui le bouclier de la Hollande contre la mer.

Pour comprendre l'étendue et la nature des dangers auxquels échappent tous les jours les Pays-Bas, il faut se représenter ce que les ingénieurs hollandais appellent l'échelle des eaux. On sait déjà qu'une grande partie de la Néerlande est située fort au-dessous du niveau de la mer et des rivières. Pour évaluer ces différences de position, l'art a tracé une ligne imaginaire qu'on a nommée le niveau d'Amsterdam. Ce plan est aux autres degrés de l'échelle hydraulique ce que le zéro du thermomètre

est aux différents degrés de la température. En partant de cette base, on a pu se former une idée de la situation relative de la terre et des eaux dans le royaume des Pays-Bas. Les résultats de ces calculs, il faut bien le dire, n'ont rien de rassurant. Durant les mauvais temps ou, pour parler la langue locale, durant la tempête du nord-ouest, la marée monte, près de Katvijk, à 3m 40; la marée de la Meuse, près de Rotterdam, s'élève à 3m 20, et celle de la Leck, près de Vianen, s'élance à 5m 80 au-dessus du niveau d'Amsterdam. On voit d'ici ce que deviendrait un pays placé dans de telles conditions, si la main de l'homme venait à se retirer.

L'industrie a tiré la Hollande du néant ; c'est l'industrie qui la conserve. Au système des digues se lie, comme moyen de défense contre les eaux, le système des écluses. On a dit que les Hollandais n'avaient pas d'architecture : quelques monuments civils ou religieux protestent contre cette opinion beaucoup trop exclusive ; mais il faut se souvenir que toujours l'art de bâtir se moule sur la nature et sur les nécessités d'un pays. Or, en Hollande, l'architecture vraiment nationale est l'architecture hydraulique. Celle-ci a jeté des constructions immenses, colossales. Les premières écluses étaient de bois : aujourd'hui ce sont des monuments de pierre, et les plus magnifiques ouvrages qu'on puisse voir. Le propre de cet art n'est pas l'élégance, c'est la force. Pour se faire une idée du style de pareils travaux, il faut visiter les grandes écluses d'Amsterdam, et surtout les construc-

tions de Katvijk. Cette forteresse, élevée contre la mer, a vraiment un caractère sévère et imposant. Trois écluses se succèdent à l'embouchure du Rhin, dans le canal destiné à soutenir le cours défaillant des eaux, et protégent de ce côté la Hollande. Les jours de grande tempête, on juge prudent de faire des concessions à la mer : les portes de l'écluse la plus avancée vers l'embouchure du fleuve livrent passage aux vagues, qui courent furieuses jusqu'à la seconde écluse et s'y brisent. Ces masses de pierre qui tiennent tête à l'Océan, ces puissantes machines que dirige un art fondé sur l'expérience, ces portes qui s'ouvrent et se ferment selon le courant et le niveau des eaux, selon la direction des vents, tout cela révèle l'existence d'un système admirable et compliqué ; tout cela annonce une sorte de providence administrative qui veille sur la Hollande. Dans les autres pays de la terre, *Celui qui met un frein à la fureur des flots*, c'est Dieu ; ici, on dirait volontiers que c'est l'homme.

Les digues, les écluses, tous ces grands ouvrages de défense élevés contre les *eaux extérieures*, comme on appelle ici les fleuves et la mer, n'auraient point suffi à rendre la Hollande habitable, si le pays n'eût trouvé encore l'art de se débarrasser des *eaux intérieures*. Par suite des pluies, des crues et des débordements de rivières, il s'était, de date immémoriale, formé des flaques, des lagunes, de perpétuels marais, qui s'étendaient très-avant dans les terres, et qui dé-

fiaient partout la culture. Une autre cause de la présence des eaux était l'extraction de la tourbe. Manquant de bois, les habitants se virent contraints de fouiller la terre pour se chauffer, et les tourbières exploitées ne tardèrent point à se changer en lacs. La Hollande présentait alors ce singulier spectacle d'un peuple sans cesse menacé par les inondations et occupé sans cesse, malgré lui, à faire de l'eau. C'est contre un tel état de choses et contre de tels dangers que l'art hydraulique était appelé à réagir par la création des *polders*. On appela ainsi, d'un mot hollandais qui veut dire *terres endiguées*, les anciens marécages que les premiers habitants entourèrent d'enclos, de faibles digues, et qu'ils munirent de grossières écluses. Le système des *polders* se développa avec les progrès de l'agriculture et de l'industrie. Dans l'enfance de l'art hydraulique, on ignorait l'emploi des machines. Ce n'est que plus tard qu'on mit à contribution, pour le desséchement des terres, un des ennemis de la Hollande, le vent. On ne saurait dire où l'on a construit d'abord les premiers moulins occupés à tirer l'eau des *polders*. Une tradition porte à croire que ce système fut pratiqué en Hollande vers le commencement du quinzième siècle. On raconte qu'en 1408, il y avait à Alkmaar, dans la Hollande septentrionale, un certain Florent Alkmade, qui avait établi un moulin hydraulique à vent. Ce moulin servit de modèle à beaucoup d'autres machines du même genre et l'invention se répandit bientôt dans les districts même éloignés.

D'abord ces moulins étaient chétifs et incomplets ; ils ne pouvaient fonctionner que dans une seule direction du vent, celle du nord-ouest, mais peu à peu ils grandirent en puissance. A la fin du quinzième siècle, l'emploi des moulins dans les polders hollandais s'était généralisé. De cette époque datent l'endiguement régulier des terres basses, l'établissement des fossés pour la décharge et la conduite des eaux, la construction d'écluses pour maintenir le niveau entre les réservoirs, en un mot, un système tant soit peu scientifique d'assèchement. Par cette découverte, l'état intérieur du pays fut changé, l'agriculture put naître. Aujourd'hui des moulins de toutes formes et de toutes dimensions s'élèvent au milieu des riches campagnes qu'ils déchargent du superflu des eaux ; leurs ailes agitées se confondent à distance dans un ciel tranquille, et donnent au paysage un caractère singulier. Quelques-uns de ces moulins sont de véritables édifices qui vont chercher le vent à des hauteurs considérables ; d'autres, plus petits, construits en briques ou en bois, n'en étaient pas moins un véritable luxe : recouverts d'un manteau de chaume qui les abrite contre la pluie, ils montrent avec orgueil l'axe qui porte les ailes ornées de reliefs et de dorures (1). Cette coquetterie champêtre, ces grandes voiles qui frémissent

(1) Il faut voir à Delft, dans la salle des modèles, toutes les modifications, tous les genres de perfectionnement que ces machines vent sont susceptibles de recevoir. Les grands moulins en pierre servant aux desséchements profonds coûtent jusqu'à 30,000 florins.

dans l'air comme les ailes d'oiseaux gigantesques et fabuleux, ce *tic-tac* mêlé au bruit entrecoupé des eaux, tout cela répand sur la nature si calme de la Hollande un mouvement et un charme qu'on ne peut définir. Ailleurs les moulins, ces monuments de la vie pastorale, ne sont guère appropriés qu'à un seul usage; ici, au contraire, ce sont des machines hydrauliques, des scieries, des instruments de mouture. On voit des *polders* desservis par un seul petit moulin; on en rencontre d'autres que plusieurs grands moulins travaillent à dessécher. Autrefois on se bornait à débarrasser des eaux superflues les terrains peu bas; mais depuis que la science a fait des progrès, on met le vent à l'attache pour épuiser même les marais profonds. L'art des *polders* a fait à la Hollande une seconde nature. Ce pays se trouve placé, sous le rapport agricole, dans des conditions toutes particulières : ailleurs il faut créer les produits du sol, ici il a fallu créer le sol lui-même. Lorsque maintenant on voit cette terre, créée et entretenue par la main de l'homme, se couvrir, l'été, de gras pâturages, de fruits et de légumes, souvent même d'abondantes moissons, on ne saurait trop admirer les conditions de l'art qui ont changé un sol perdu sous les eaux en un jardin de plaisir et de fertilité.

Une des difficultés consistait à maintenir l'équilibre entre les intérêts particuliers des *polders* et les intérêts généraux du système hydraulique auquel la Hollande doit son existence. Tout cela ne pouvait être réglé que

par une administration pourvue de connaissances précises et délicates. Quand on songe que la mer est pour la Hollande un ennemi infatigable, quand on réfléchit à ce réseau de digues, de remparts, de canaux qui se relient entre eux et se rapportent à un système d'unité ; quand on calcule les conséquences terribles de la moindre négligence dans un pays où un trou de taupe ou de rat peut mettre en question la sûreté d'une digue et ouvrir le passage aux eaux, on ne s'étonne plus que de tout temps les fonctions du *waterstaat* aient été considérées comme très-importantes. Ces fonctions étaient conférées par les états généraux et seulement aux hommes du culte réformé.. A Delft, il existe aujourd'hui une école spéciale dans laquelle on forme des élèves pour le génie hydraulique. Ce corps d'ingénieurs civils est la véritable armée qui veille à la défense du pays. On ne se figure point avec quelle science doivent manœuvrer les écluses pour ne point ouvrir les portes à l'ennemi, ni quel art pratique et minutieux doit présider, dans tout l'intérieur du pays, à l'harmonie des eaux. Notre conviction est que les Hollandais sont seuls capables de cette surveillance continuelle et méthodique, de ce travail sansdistraction, fauteduquel leur pays disparaîtrait à chaque instant sous les fleuves ou sous la mer. C'est à leur persévérance, aux lumières de leurs ingénieurs, à des dépenses énormes, au concours de tous les citoyens, que la Hollande doit de lutter contre les flots et de surnager, *Luctor et emergo*.

Les succès obtenus dans l'assèchement des *polders*, dont quelques-uns se trouvent placés à 4 et 5 mètres au-dessous des terrains naturels, devaient inspirer à l'homme une grande confiance dans ses forces. Ce fut en effet comme une prime d'encouragement pour ouvrir des travaux plus hardis encore. Au dix-septième siècle, des étendues de terre considérables furent, pour ainsi dire, tirées du sein des eaux. Le premier desséchement sur une grande échelle se fit dans la Hollande septentrionale en 1614. Des lacs formés par la nature, notamment ceux du Beemster, du Purmer et du Shermer, se changèrent sous la main de l'industrie en une des campagnes les plus belles et les plus riches des Pays-Bas (1). Un observateur de ce temps-là, William Temple, nous raconte sa surprise et son admiration quand il vit un ancien lac de deux lieues de large (le Beemster) sur lequel paissaient des bœufs! Ce sol, divisé en canaux, traversé par des voies régulières, des avenues d'arbres, formait

(1) Une chronique locale rapporte que les desséchements dans la Hollande septentrionale furent faits par un particulier. C'était un marin ou un pêcheur. Il avait vu la grande flotte envoyée par Philippe II contre la Hollande et l'Angleterre; il avait été aussi témoin du désastre de cette flotte battue par la tempête, qui perdit de tous les côtés ses vaisseaux; il avait surtout gardé le souvenir d'un beau navire tout chargé de fer et d'or qu'il avait vu couler à fond. Ayant entendu parler des frais considérables que devait entraîner le desséchement du Purmer, il se mit en tête de reprendre à la mer les richesses qu'elle avait englouties sous ses yeux. Il se rendit dans cette intention sur la côte d'Irlande, fit plusieurs voyages mystérieux, et sut enfin, par des manœuvres habiles, découvrir la Californie sous-marine. C'est avec l'or tiré de la caisse du bâtiment espagnol que, selon la chronique, le lac aurait été converti en terre ferme.

déjà de son temps le plus joli paysage qu'on pût imaginer. De 1608 à 1640, vingt-six lacs se transformèrent ainsi dans la même province en *polders*. En 1820, on comptait dans la Hollande septentrionale plus de 6,000 hectares mis à sec. Dans la Hollande méridionale, le chiffre des terres restituées à l'agriculture était en 1844 de 29,000 hectares. Dans ces derniers temps, on a encore épuisé les eaux du *polder* Nootdorp, qui était un marais, et sur l'emplacement duquel s'élève maintenant un petit village.

La Hollande, à laquelle la nature semble avoir dénié tous les éléments, pour nous servir des expressions du Dante, a su se donner par le travail ce que la nature lui avait refusé. Cette histoire de terres appelées du fond des eaux et répondant à l'homme : « Nous voici, » semblerait une histoire merveilleuse, si les moyens à l'aide desquels s'opéra ce miracle de l'industrie n'étaient connus. Ces moyens sont d'ailleurs très-simples : jusqu'ici tous les desséchements ont été accomplis par le travail des moulins à vent, et ce n'est qu'à une époque récente qu'on a mis en œuvre des agens plus puissants dont il nous reste à parler.

Malgré tant de victoires remportées sur l'ennemi intérieur, un hôte dangereux et remuant inquiétait la province de Hollande ; nous voulons parler du lac de Harlem. Ce lac, les Hollandais l'avaient vu naître. L'histoire de sa formation doit être étudiée sur les anciennes cartes : on suit alors pas à pas les développements de cette masse d'eau, qui avait fini par intimider la ville de Leyde et

la ville d'Amstèrdam. Il existait en 1531, dans les environs de Harlem, quatre petits lacs insignifiants, et à côté de ces lacs florissaient trois villages, dont les noms seuls ont été conservés. En 1591, un des trois villages avait déjà disparu ; en 1647, c'en était fait des deux autres. Les lacs étaient d'abord séparés ; en 1531, il existait entre le lac de Harlem et celui de Leyde une ouverture encore si étroite qu'on pouvait, dit une ancienne chronique, la passer sur une planche ; en 1647, les quatre lacs s'étaient réunis, et leurs noms particuliers s'étaient confondus dans celui du lac de *Harlem*. Il n'y avait plus qu'un point de terre, le Beinsdorp, qui surnageait ; en 1687, le Beinsdorp avait diminué, et le lac s'accroissait toujours (1). Dans ces derniers temps, il avait atteint onze lieues de circonférence. C'était une mer, et une mer orageuse. Sur cette mer s'étaient livrées des batailles navales, des flottes de soixante-dix bâtiments plats avaient manœuvré, plusieurs vaisseaux avaient péri (2). Nous avons vu à Harlem, dans le cabinet d'histoire naturelle du docteur Van Breda, deux individus du genre *silurus glanis*, qui avaient été pêchés dans le lac, et qui ap-

(1) Voici des chiffres exacts sur la proportion de ces agrandissements successifs :

En 1531, le lac avait	6,585 *morgen*	ou arpents de Hollande.
En 1591,	12,375	id.
En 1647,	17,080	id.
En 1687,	18,000	id.
En 1806,	20,000	id.

(2) Il existe à la bibliothèque de la Haye un livre hollandais avec des gravures représentant ces vaisseaux et leurs méthodes stratégiques.

partiennent à la plus grande taille des poissons d'eau douce. Tour à tour d'humeur calme ou violente, ce lac paraissait se comporter selon des lois à lui. Le 1er novembre 1755, on l'avait vu s'émouvoir au moment du fameux tremblement de terre de Lisbonne, et l'on n'apercevait rien de cette agitation dans la mer. La traversée de ses eaux était périlleuse ; il y avait eu des naufrages. Comme ces animaux qui deviennent plus méchants avec les années, le lac de Harlem se montrait de jour en jour d'un caractère plus tempétueux. A chaque gros temps on voyait dans cette mer intérieure des montagnes d'eau se soulever, battre avec une grande force les ouvrages de défense, et s'écrouler sur les bords avec beaucoup d'écume. C'était un voisin incommode et dangereux ; si les ouvrages dans lesquels on le contenait à peine fussent venus à céder, le lac se serait jeté dans d'anciennes tourbières inondées et eût recruté là de nouvelles forces pour menacer toute la Hollande. On dépensait, d'un autre côté, à combattre ses empiétements et à le refouler dans son lit autant d'argent qu'il en eût fallu pour le mettre à sec. Cependant le lac de Harlem continuait d'exister, lorsque, le 9 novembre 1836, les eaux, chassées par un vent d'ouest furieux, s'élancèrent par-dessus les digues et les routes, et arrivèrent jusqu'aux portes d'Amsterdam. Cet événement décida du sort du *Haarlemmermeer*. Le lac avait menacé Amsterdam, Amsterdam dit au lac : Tu disparaîtras.

De ce jour en effet, son arrêt fut prononcé ; il ne s'a-

gissait plus que de trouver les moyens pour exécuter la sentence. Le desséchement du lac de Harlem avait été plusieurs fois proposé, et divers systèmes avaient été mis au concours. En 1643, un ingénieur et *faiseur de moulins* dans la Nord-Hollande, Jean-Adrien Leegh Water, voyant le péril qui menaçait la Hollande, si le lac de Harlem continuait d'exister, avait publié à Amsterdam un petit ouvrage dont la conclusion était : « Il faut se débarrasser de cette masse d'eau ruineuse et envahissante, *Ergo delendum est mare !* » A cet ouvage, — *Haarlemmer-meer Boek*, — étaient joints un plan de desséchement et une carte. L'auteur du projet avait besoin de cent quarante moulins pour déverser l'eau du lac dans la mer. Ce projet rencontra plus d'un genre d'objection : il aurait fallu que le vent se fît sentir vite et longtemps dans la même direction pour que les moulins travaillassent convenablement. Beaucoup d'autres systèmes se produisirent ; mais pour extraire cette puissante masse d'eau, il fallait une force considérable, indépendante des variations de l'atmosphère, soumise seulement et entièrement à la volonté de l'homme. Ces plans embryonnaires n'étaient, relativement aux moyens d'exécution, que des utopies; il leur manquait une découverte qui levât tous les obstacles et qui rendît praticables toutes les hardiesses du génie humain, il leur manquait la vapeur. La force de la vapeur trouvée, l'assèchement du lac de Harlem était décrété en principe. Cette invention moderne changea en effet de fond en comble les conditions de cette

œuvre difficile et jusque-là téméraire. Au mois d'avril 1840 partit de la Hollande pour se rendre en Angleterre une commission chargée de faire des recherches sur la vapeur et sur les machines d'épuisement. On sait quel parti la Grande-Bretagne a tiré du nouveau moteur, à quelles profondeurs elle est allée chercher l'eau de ses mines, et à l'aide de quelles puissantes pompes elle a chassé cette eau vers la surface ; mais rien de tout ce qui avait été fait et pratiqué jusque-là n'était applicable à l'entreprise du lac de Harlem : il fallait un système de machines tout nouveau. Après quelques essais, les principaux organes du nouvel appareil furent constitués. C'était moins une machine qu'un être colossal et animé ; on lui donna le nom de *Leegh Water*, en souvenir de celui qui, le premier, avait osé conseiller le dessèchement de cette mer (1).

Le *Leegh Water* commença tout seul l'épuisement des eaux le 7 juin 1848. Deux autres machines, le *Cruquius* et le *Lijnden*, vinrent à son aide, l'une le 7 juin 1848, et l'autre au commencement d'avril 1849. Aujourd'hui le dessèchement est un fait accompli. Lorsque nous visitâmes dernièrement le lac de Harlem, cette redoutable mer intérieure n'existait déjà plus. Le *Leegh Water* travaillait encore, mais c'était à soutirer les eaux superflues d'un petit bassin, faible et dernier vestige de ce qui avait été le *Haarlemmer-meer*. L'édifice qui contient la machine

(1) Ceux qui croient à la prédestination des noms peuvent s'exercer sur celui-ci : *Leegh Water* signifie en hollandais *Vide-eau*.

est une tour ronde, placée au midi de l'ancien lac et assise sur une forêt de pilotis. Les constructions de l'industrie moderne ressemblent quelquefois à celles de la féodalité ; dans les unes et les autres, l'art s'est proposé d'installer la force matérielle. Seulement dans les anciennes tours résidait la puissance de destruction, tandis que ce bastion colossal, debout au milieu des eaux vaincues, effacées, représente ici la puissance d'utilité. A cette tour est adossé un bâtiment carré pour les chaudières. Il nous a été permis de visiter les pièces intérieures du *Leegh Water*, dont quelques-unes sont d'une grandeur inconnue jusqu'ici dans le monde mécanique. Le *Leegh Water* ne fonctionne pas ; il travaille, il vit, tant une économie intelligente préside à tous ses mouvements. Onze pompes, vastes et puissants suçoirs, fixées au flanc de la tour, lui donnent l'air d'un polype gigantesque occupé à boire les eaux du lac (1).

Nous venions surtout reconnaître le fond du lac mis à nu par le travail des machines. Ces terres récemment desséchées et comme étonnées de voir le jour, ces chemins à peine tracés où l'on marche et où hier on naviguait, ces oiseaux qui chantent où nageaient les poissons, tout cela forme un spectacle unique et sérieux. A propos d'oiseaux, nous rencontrâmes, chemin faisant, quelques bandes d'espèces aquatiques, venues avec le printemps

(1) Pendant les trente-neuf mois qu'avait duré le desséchement, les machines en pleine activité avaient tiré 924,266,112 mètres cubes d'eau, et consommé 25,789,920 kilogrammes de houille.

et toutes surprises de ne plus retrouver le lac qu'elles avaient connu. Les pauvres bêtes se demandaient si elles avaient perdu la tête, ou bien si c'était la nature qui était devenue folle. Ni l'un ni l'autre : c'était l'homme qui avait passé là : sous son souffle, les mers aujourd'hui se dessèchent. Dix-huit mille hectares de terres retrouvées ont été vendus et bien vendus (1). Le sol se remontre triste, nu, et tel que reparaîtrait le sol de l'Europe après trois siècles, s'il eût été couvert par un déluge universel. La civilisation recommence dans le désert, et elle recommence par le travail. Nous avons rencontré Robinson qui était occupé à construire sa hutte avec de la terre. D'autres cabanes provisoires en planches ou même en paille annonçaient le retour de la vie pastorale dans ces lieux qui furent autrefois le domaine de l'homme, et d'où l'homme s'était retiré. Quant aux anciens villages engloutis, on n'en a pas même retrouvé la trace ; du moins ces villages sont vengés : leur ennemi n'est plus. On s'attendait à recueillir au fond du lac mis à sec des pièces de monnaie, des médailles, des ouvrages d'art, et les débris des vaisseaux qui ont autrefois fait naufrage. Jusqu'ici ce qu'on a trouvé est peu de chose ; mais l'agriculture, en remuant ces terres,

(1) Cette vente a donné lieu à une singulière discussion. Les habitants de Leyde ont réclamé ces terres, comme les ayant autrefois possédées, en vertu de ce principe du droit romain, *æterna auctoritas esto*, la revendication est éternelle. L'État se trouverait de la sorte avoir desséché à leur profit des terres qui leur appartenaient ; mais la difficulté sera sans doute de produire des titres authentiques de propriété.

déterrera probablement d'autres richesses. Un trésor plus certain du reste que les pièces d'or ou d'argent enfouies dans le sol, c'est celui dont parle le fabuliste : *Travaillez, prenez de la peine*. Ce fonds qui manque le moins est déjà cherché, exploité par la bêche. Des essais de culture ont été tentés sur l'emplacement de l'ancien lac, et ont réussi au delà de toute attente. L'année dernière (1854), on a semé du colza ; c'est toujours par là qu'on commence dans les *polders* desséchés : la première récolte a été magnifique, et l'on n'espère pas moins de la seconde. La terre est en ce moment toute jaune de fleurs, et des industriels ont amené des abeilles exotiques pour butiner cette moisson d'or. On a vu là comme un présage des richesses que ce sol doit produire entre les mains des cultivateurs hollandais. Jusqu'ici les habitations s'étaient élevées sans ordre, et les terres n'étaient point classées. Quelques enfants étant venus au jour par hasard dans ces maisonnettes de bois ou de briques, on ne savait à quelle commune rapporter leur état civil. La loi n'avait pas prévu qu'on dût naître dans cet endroit-là. Aujourd'hui des circonscriptions ont été tracées, des villages et des églises s'élèvent, des canaux, des routes, des avenues d'arbres doivent bientôt varier la figure de cette plaine monotone et telle que l'ont faite les eaux. C'est un monde qui naît. Dans quelques années d'ici, ces mêmes enfants, dont il y a six mois la patrie n'existait pas encore sur la carte, seront les habitants d'une riche campagne, peut-être même les propriétaires d'une ferme, où les vaches

reviendront le soir, les flancs pleins d'herbe et le pis gonflé de lait.

La vapeur est appelée à introduire une révolution dans le sol de la Hollande : le vent sera toujours préféré comme moteur économique pour l'asséchement des petits *polders ;* mais les moulins céderont désormais la place aux machines dans tous les grands travaux d'art. Déjà plusieurs projêts considérables sont à l'étude. Il existe un autre lac semblable à celui de Harlem, le *Legmeer,* qui présente une superficie de 2,400, hectares, et dont il est question de faire une prairie. Pour ouvrir les travaux il ne manque qu'une somme de 1,400,000 à 1,800,000 francs : on la trouvera.

Une idée plus gigantesque encore, on pourrait même dire effrayante d'audace, a surgi dans ces derniers temps, c'est celle de mettre à sec le Zuyderzée. Quelques personnes traitent ce projet de chimérique et d'extravagant ; mais après les dernières conquêtes de l'industrie, après la découverte de la vapeur, après surtout le desséchement du lac de Harlem, il n'y a plus rien d'impossible. Il faut en effet se souvenir que les vues de Leegh Water, ce faiseur de moulins, avaient d'abord rencontré le même sentiment de doute, sinon de malveillance et d'incrédulité. Une différence très-sérieuse existe toutefois entre les deux entreprises : le lac de Harlem ayant des bords, les travaux s'appuyaient du moins sur une masse d'eau prisonnière et limitée, tandis que, le Zuyderzée communiquant à la mer du Nord par une large ouverture, on opère, dans ce dernier cas, sur l'in-

fini. Avant de dessécher le Zuyderzée, il faudrait lui donner des rivages. Aussi l'intention des ingénieurs qui rêvent ce grand projet serait-elle d'élever du côté de l'Océan une digue, une barrière qui isolerait les eaux du golfe. La création d'un tel polder, l'obligation de détourner les rivières qui se jettent aujourd'hui dans le golfe, tout cela présente des difficultés immenses ; cependant nous ne croyons pas ces difficultés insurmontables. Si les Hollandais conçoivent froidement et lentement, ils ne reculent devant aucun obstacle quand le jour de l'exécution est arrivé. Les travaux d'assèchement ont pour eux un intérêt suprême. La sûreté du pays est au prix du zèle que les habitants témoignent pour de tels sacrifices. L'eau appelle l'eau, les lacs appellent la mer : par ces lacs parasites, l'Océan a déjà, on peut le dire, un pied dans les terres. Dessécher des bassins comme le lac de Harlem, c'est rejeter l'ennemi hors de l'intérieur du pays, c'est repousser en quelque sorte l'invasion. Une autre considération toute politique fait du système de desséchement un système de vie ou de mort pour la Hollande. Cette revendication des terres que les eaux leur ont ravies équivaut pour les Hollandais à de véritables conquêtes. Un pays qui regorge d'habitants, et auquel le sol manque, se donne tout ce que la nature lui a refusé, quand il profite de son industrie pour s'élever au rang des premières puissances du second ordre. La race géante des Bataves a poussé jusqu'au bout du monde les conquêtes de la guerre, de la navigation et du commerce.

Les Hollandais modernes n'ont même plus besoin de jeter de nouvelles colonies sur les côtes lointaines pour étendre leur territoire, il leur suffit de rester chez eux. Ce peuple industrieux et honorable, dont les ancêtres ont fait la terreur des mers, trouvera désormais dans les machines de desséchement les ressources qu'il demandait autrefois à l'éclat de ses armes. Un géographe hollandais donnait déjà, il y a deux siècles, à ses compatriotes le conseil d'agrandir leur territoire sans en étendre les limites :

Quis furor ô Batavi, peregrinas quærere terras?
Ecce alio terram littore quæris : — habes.

Nous avons vu quel avait été le berceau des Pays-Bas, et comment l'industrie néerlandaise avait transformé un désert marécageux en une des plus agréables contrées du globe. A qui sera la terre ? A la mer ou aux fleuves ? L'homme intervient en Hollande, et les conditions de la lutte sont changées. Malgré tous les avantages obtenus par l'industrie, quelques géologues ne se montrent point rassurés sur les résultats définitifs de cette victoire. La Hollande, disent-ils, est conquise sur la mer ; mais c'est une conquête que la mer reprendra tôt ou tard. Cette opinion est appuyée sur certains faits et contredite par d'autres. Si l'on regarde au cours ordinaire et logique des choses, on est plutôt porté à la confiance qu'à la crainte. Les forces de la nature n'augmentent point, tandis que la somme des moyens de réaction dont

l'homme dispose sur le globe, et particulièrement en Hollande, pour résister aux éléments, augmente chaque jour avec la vapeur, avec les progrès des arts mécaniques, avec les lumières de la science. Donc la victoire n'est pas douteuse. Une seule circonstance géologique pourrait déconcerter tous ces calculs, et donner raison aux pessimistes : c'est si, comme le croit M. Élie de Beaumont, le sol de la Hollande a subi une dépression lente et continue. Des fouilles entreprises à Amsterdam, à Rotterdam et sur les bords du Zuyderzée indiquent, il est vrai, que les terres se sont enfoncées, sur plusieurs points, au-dessous de leur ancien niveau. De tels faits ont conduit à présager, pour un temps donné, la submersion totale de la Hollande. Il ne faut pourtant point se hâter d'accueillir cette conséquence. D'abord les changements de la nature ne s'accomplissent point avec la rapidité légère qui caractérise les œuvres de l'homme et les révolutions politiques. Toutes les civilisations de la vieille Europe auraient vraisemblablement le temps de vivre et de disparaître avant que le sacrifice de la Hollande, cette intéressante portion du continent actuel, fût consommé.

Nous aimons d'ailleurs à croire que, dans le cas contraire, celui où la nature déclarerait à la Néerlande une guerre active, le génie humain grandirait avec l'étendue même du danger. Rien ne prouve que l'Atlantide n'aurait pas pu être sauvée, si les habitants de cette île plus ou moins fabuleuse avaient eu à leur service toutes les

forces mécaniques dont disposent les civilisations modernes. D'un autre côté, la Hollande aurait eu depuis longtemps le sort de l'Atlantide, et ne figurerait plus que dans les récits des historiens, sans les connaissances de ses ingénieurs, sans les gigantesques ouvrages et les admirables remparts derrière lesquels ce pays s'est fortifié contre les eaux. Si le sol s'affaisse, le génie humain s'élève, et la lutte continue. On peut comparer la Hollande à un navire, et même à un navire menacé, qui déjà prendrait eau de toutes parts sans les manœuvres persistantes et les soins infatigables des pilotes expérimentés qui le dirigent. Soutenu par de telles mains, il se conserve depuis les âges historiques, et se conservera sans doute longtemps encore à un haut degré de puissance maritime, de grandeur commerciale et de prospérité.

II

CARACTÈRE, INSTITUTIONS ET MOEURS DE LA HOLLANDE.

Il en est des nations comme des femmes : pour les comprendre, il faut les aimer. Malheureusement les races du Nord sont peu sympathiques aux races du Midi. Le Français sorti de chez lui est le plus étranger de tous les étrangers : il ne s'identifie surtout que difficilement avec la vie des peuples septentrionaux, avec leur langue chargée de consonnes, leurs manières sagement affables, leur gravité minutieuse et correcte. La nature des Pays-Bas, quoique riche en beautés, ne répond point à son idéal. Ces jolies maisons de campagne qui bordent les routes ou les canaux, ce perpétuel jardin, ces bosquets arrangés pour les plaisirs des yeux, tout cela est charmant, mais tout cela lui paraît froid. Il lui semble qu'on ait défendu aux oiseaux de chanter. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur la Hollande l'ont fait avec un peu d'humeur ; ils en voulaient à la Néerlande de ne point être la France ou l'Italie. Ce dépit est souveraine-

ment injuste: ce qui fait précisément la valeur de ce groupe qu'on appelle la civilisation européenne, c'est le contraste des caractères et la variété des traits. Il faut voir le Hollandais chez lui, et rapprocher ses mœurs des dunes, des canaux, des polders, en un mot de la nature extérieure. Ici la nationalité adhère au sol comme l'âme au corps. Aux portraits plus ou moins chargés en couleur qui ont été faits des Hollandais, il ne manque après tout qu'une chose, la ressemblance : c'est qu'on a oublié de comparer les habitants au pays.

La Néerlande, cette patrie d'une conformation si singulière, a donné naissance à un caractère national qui est unique. Bien différents de leurs voisins les Belges, chez lesquels toute originalité de race est effacée, les Hollandais ne ressemblent dans le monde qu'aux Hollandais. Or il en est des peuples qui ont une physionomie tranchée comme des individus, ils se prêtent plus que d'autres à la caricature. En ne tenant compte que des traits extérieurs de la nationalité et en grossissant ces traits, il est facile, avec un peu d'esprit, de faire rire aux dépens du peuple néerlandais. Seulement celui qui chercherait là le véritable caractère des Pays-Bas tomberait dans une étrange erreur. Ce caractère, quoique simple et naïf, se compose néanmoins d'une foule de nuances délicates qu'il est très-difficile de saisir et plus difficile encore d'indiquer. Il faut pour cela remonter aux causes sous l'influence desquelles s'est formé ce qu'on peut appeler à juste droit le type hollandais, et ces

causes, bien que très-diverses, peuvent être toutes ramenées à une seule, les particularités du sol. La nature a été ici le cadre de la civilisation.

Un grand penseur a introduit en histoire naturelle ce principe : « Tel est l'organe, telle est la fonction. » On pourrait dire de même : Telle est la constitution physique d'une race, telles sont ses institutions, ses facultés dominantes, ses lois, ses traditions, son histoire ; tel est en un mot son génie. Cette constitution des races, principe et souche des sociétés, est d'un autre côté en harmonie avec le milieu géographique. L'homme, en sa qualité d'être intelligent, échappe plus qu'aucun être créé aux lois matérielles de sa planète, mais il ne leur échappe pas entièrement : il reste, à beaucoup d'égards, le parasite du globe terrestre sur lequel l'a greffé la naissance.

Nous avons vu que les Hollandais ont fait la Hollande ; mais le territoire ainsi constitué a plus tard réagi sur les habitants. Il y aurait donc lieu de rechercher les influences qu'un pays si différent des autres, né dans des conditions si particulières et si excentriques, a dû exercer sur le caractère national, sur le gouvernement et sur certaines habitudes de la vie. Nous avons surtout en vue les habitudes que le commerce incessant avec les eaux a dû développer dans la population si nombreuse qui flotte sur les rivières, sur les canaux ou sur la mer. La topographie liée à l'histoire des mœurs, tel sera l'objet de cette seconde étude, dans laquelle nous nous attacherons à montrer le rapport constant qui existe

entre la constitution du sol et la forme intellectuelle ou morale de la vie dans les Pays-Bas.

I

Le territoire hollandais fut couvert par deux invasions successives. Pour s'attacher au sol primitif de la Néerlande, il fallait des races éprises de l'obstacle. Tel était le caractère des Bataves et des Frisons. Braves, les Barbares l'étaient tous; mais ceux-ci se distinguaient par des qualités solides et par un genre de courage peu commun, — le courage contre les choses. Les obstacles de la nature ne se laissent point emporter par ces facultés brillantes qui décident souvent du sort des batailles; pour les vaincre, il faut plus de résolution que d'enthousiasme et plus de persévérance que d'ardeur. Une fermeté calme et inébranlable, tel est en effet le trait dominant du caractère hollandais.

Cette persistance est ici dans le sang. Quand on veut connaître les inclinations et les forces primitives d'une race, ce n'est point seulement sur les hommes faits qu'il faut les étudier, c'est aussi et principalement sur les enfants. On peut distinguer plus aisément chez ces derniers ce qu'il y a de tracé par la nature. En France, un des attributs du premier âge, c'est la légèreté, l'étourderie, la mobilité des goûts et des impressions; les enfants de nos écoles passent sans cesse dans leurs récréa-

tions d'un exercice à un autre; ils aiment la diversion, le changement. Les enfants hollandais pratiquent, au contraire, le même jeu pendant des heures entières. On les étonnerait beaucoup en leur disant que *l'ennui naquit un jour de l'uniformité;* ce ne doit pas du moins avoir été en Hollande. Ici les mêmes occupations et les mêmes plaisirs se succèdent sans amener cette maladie de l'âme qu'on appelle ailleurs le dégoût.

Dans les travaux publics, dans l'agriculture et l'industrie des Hollandais, on voit se reproduire en grand les traits de cette persévérance, qui est le véritable génie de la race. La force de ce petit peuple qui a fait de grandes choses consiste dans la patience. Il s'est donné dans sa lutte contre les éléments et contre les nations rivales un allié irrésistible, le temps. Le Hollandais est actif; mais ce n'est point par une activité turbulente, c'est par un travail silencieux, soutenu, régulier, qu'il arrive à ses fins. Ces qualités, dont le germe était sans aucun doute dans le tempérament des Bataves et des Frisons, se sont accrues et fortifiées par la lutte avec le sol des Pays-Bas. C'est ainsi que le caractère national résulte des forces primitives de la race et de la réaction que ces forces humaines sont appelées à exercer contre les agents du monde physique.

Pour vivre, la Hollande avait besoin d'être riche. Cette nécessité lui était imposée par la nature même du territoire. L'entretien des digues, des canaux, des écluses, était une source de charges sans cesse renaissantes. La

création d'un système de défense contre les eaux avait exigé des dépenses énormes, et la mer étant un ennemi qu'on ne lasse jamais, il fallait continuer de vivre avec elle sur le pied de guerre. S'enrichir était donc pour la Néerlande une question d'existence, *to be or not to be.* Cette richesse, les populations bataves ne pouvaient pas la demander à un territoire restreint, à un sol créé de main d'homme, et qui, malgré tous les miracles d'une agriculture vaillante, se refusait à produire le grain en quantité suffisante pour nourrir ses habitants. La Hollande ne pouvait non plus demander de grandes ressources à ses manufactures et à ses fabriques. Il lui manquait pour cela les deux éléments qui sont l'âme de l'industrie, le fer et le charbon. Elle n'avait rien à attendre des mines : le sol néerlandais est une contrée géologiquement pauvre. Dans cet état de choses, il a fallu que la Hollande se livrât au commerce. La position était magnifique : les Pays-Bas étant le rendez-vous des grands fleuves qui traversent l'Allemagne, la France, la Belgique, tenaient, comme on l'a dit, la navigation du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut par la bouche. A l'intérieur, cet ancien marais, drainé par une multitude de canaux, était merveilleusement favorable à la circulation des produits. A l'extérieur, la voie à l'acquisition des richesses se trouvait toute tracée ; la mer était là, seulement il fallait l'ouvrir.

Des forêts de l'Allemagne descendirent par le Rhin des arbres dont on construisit des flottes. Après avoir vaincu chez eux l'Océan, les Hollandais le mirent à con-

tribution pour leurs entreprises lointaines. Ce peuple, dont les éléments étaient la conquête, se trouvait préparé d'avance à la navigation. Des vaisseaux d'une forme lourde, mais qui tiennent admirablement la mer, s'élancèrent montés par d'intrépides matelots. Le marin hollandais se sentait, pour ainsi dire, non moins assuré sur ce sol de bois que sur celui de sa flottante patrie. Les mers furent disputées. Alors de cette poignée d'hommes qu'on aurait crus froids et apathiques sortit toute une pléiade d'héroïques marins, les Piet Hein, les Tromp, les Ruyter, les Evertsen et tant d'autres qui balayèrent de la surface des eaux les pavillons ennemis, comme l'ouragan dissipe les nuages. L'Océan est le lien des races, des climats et des échanges. La république batave se chauffa au soleil de l'Inde ; ses blonds enfants brunirent leur peau blanche au contact des noires populations de l'Afrique ; sur presque toutes les côtes de l'ancien et du nouveau monde, les Hollandais établirent des comptoirs, des factoreries, centres d'une action politique et militaire qui rayonnait plus ou moins dans l'intérieur de ces diverses contrées. On vit alors jusqu'où une volonté forte et soutenue peut porter la fortune d'un petit État. La Hollande était devenue l'entrepôt du monde, et les épices, le sucre, le thé, le café, la soie, le diamant, le grain, toutes les richesses affluaient dans ses ports.

Aujourd'hui à cette grandeur maritime et commerciale a succédé une prospérité plus modeste, conforme à la situation nouvelle où se trouve le pays. Le contraste entre

l'époque ancienne et l'époque actuelle se traduit en traits pittoresques dans la physionomie de quelques villes de la Hollande. A Amsterdam, par exemple, la vive empreinte du passé se trouve encore. On ne contemple point sans respect ces magasins, vieilles constructions, gardiennes sévères des produits et des trésors de deux mondes. La Bourse, solidement assise près du port, mêle le mugissement des affaires au mugissement des vagues qui s'éteint. Cette Tyr moderne regarde avec une tristesse royale sa couronne tombée dans les eaux ; mais, si elle n'est plus la maîtresse de l'Océan, elle est toujours une des villes les plus connues des vaisseaux qui courent sur les mers.

La physionomie des villes de la Hollande doit appeler l'attention de quiconque cherche à comprendre le caractère national. C'est à Amsterdam et à Rotterdam qu'on peut se faire une idée du travail de cette population énergique et patiente. Ces deux villes, quoique vivant du commerce, sont séparées par des intérêts, des mœurs et des besoins différents. L'existence d'Amsterdam révèle à elle seule le génie de la vieille dominatrice des mers. La grande cité hollandaise s'élève du sein des eaux, mariée à l'Y, qui l'enveloppe de ses deux bras. Les caractères qui la distinguent sont la puissance et la grandeur ; sa forme est une demi-lune. Divisée en quatre-vingt-quinze îles, liées ensemble par deux cent quatre-vingt-dix ponts ou écluses, Amsterdam déploie en éventail ses rues doublées de canaux et plantées d'arbres. Assises

au milieu d'un ancien marais, ses maisons portent généralement sur des pièces de bois, en sorte que la ville retournée présenterait l'étonnant spectacle d'une forêt dépouillée de branches et de feuilles. Le *Palais,* anciennement l'Hôtel de ville, édifice lourd, mais grandiose, construit à certains égards dans le style égyptien, repose à lui seul sur treize mille six cent cinquante-neuf mâts. Ces mâts, qui ont une longueur de dix ou treize mètres, viennent en général de la Norwége. On les enfonce en terre au moyen d'une machine qu'on appelle en hollandais *heiblok.* Vous voyez quelquefois, surtout dans le voisinage du port, une douzaine d'ouvriers dont les mouvements, en quelque sorte rhythmiques, sont mesurés à temps égaux par le chant et dirigés par un chef : ils soulèvent avec des cordes un énorme bloc qui, parvenu à une certaine hauteur, se détache et tombe d'aplomb sur la tête du mât. A chaque coup, l'arbre descend, jusqu'à ce que, la profondeur du terrain marécageux étant percée et le sol ferme étant atteint, il s'arrête. C'est sur cette forêt souterraine qu'on bâtit. Une telle disposition a fait dire à Érasme qu'il avait vu « une ville dont les habitants vivaient comme des corbeaux perchés sur la cime des arbres. » Ces maisons montées sur des échasses se tiennent solides et fières au milieu d'un sol mouvant, au sein des eaux immobiles ou agitées.

Si maintenant vous jetez les yeux sur le port, quel mouvement ! On dirait que toute l'industrie des différentes parties du globe est réunie autour de ces magasins

flottants qui apportent et qui remportent des marchandises. Cette activité s'étend de rue en rue, se communique à toute la ville. Parmi les modes de transport qui appartiennent à cette vieille cité, il en est un singulièrement original. Figurez-vous des traîneaux pesamment chargés et qui glissent sur le pavé comme sur la glace. Il est vrai que, pour faciliter la traction, on place en avant du traîneau que conduit le cheval une espèce de tonneau percé qui verse l'eau en pluie, et qui trace ainsi la voie du mouvement. Un peuple de commissionnaires et de colporteurs, aux membres athlétiques, circule à travers la foule des boursiers, des marchands, des courtiers, dont la face pâle atteste une vie sédentaire et de sourdes inquiétudes. On voit à la démarche de ces hommes que chacun de leurs pas a un but, *captant aut captantur*. Il n'y a guère ici que les étrangers qui se promènent pour voir et pour se promener. Les banques, les sociétés de commerce, quelques fabriques sont les vrais foyers de cette agitation affairée et grave.

Rotterdam est une ville plus jeune et plus aventureuse qu'Amsterdam ; elle n'a point la grandeur de son aînée ; on y chercherait en vain ces palais de marbre, au moins à l'intérieur, qui racontent toute l'histoire des richesses de la Hollande. On n'y voit pas ces rues pittoresques dont les magasins et les boutiques ont été accommodés au goût moderne, mais où le haut des maisons a conservé une forme ancienne, une physionomie sombre et sévère. Rotterdam s'élève sur la Meuse, qu'à cause de son caractère capricieux, on peut appeler la femme du Rhin.

C'est dans cet endroit-là une belle rivière, presque une mer d'eau douce, avec un flux et un reflux. Comme Rotterdam est la première grande ville qu'on rencontre en venant de la Belgique, elle annonce dignement la Hollande. Les vaisseaux entrent dans toute la ville par une multitude de canaux qui se croisent et se continuent les uns les autres. Cette flotte pacifique, ces bâtiments de bois mêlés aux maisons de briques, ces mâts qui se marient aux flèches des édifices publics, ces voiles et ces pavillons qui flottent au vent, ces habitations bourgeoises dont les perrons descendent dans l'eau, ces comptoirs, ces magasins, ces tentes de toile sous lesquelles des hommes abrités comptent, notent, reçoivent, vérifient les marchandises; la statue d'Érasme, c'est-à-dire l'esprit, le jugement, l'atticisme, debout au milieu de cette activité commerciale qui, elle aussi, poétise la matière, — tout cela laisse dans l'esprit du voyageur un long souvenir. Les habitants d'Amsterdam reprochent aux négociants de Rotterdam d'être des défectionnaires ; ils les accusent d'abandonner les bonnes et saines traditions du vieux commerce hollandais pour les utopies de la Grande-Bretagne. La vérité est que les commerçants s'y déclarent partisans du libre échange, qu'ils risquent un peu leurs capitaux, qu'ils entrent en lice avec les associations anglaises sur les marchés des deux mondes. Dans le style des rues, des quais, des constructions, on sent le mouvement d'une ville qui veut rompre les anciennes formes sous lesquelles s'enveloppe fièrement sa rivale.

Les richesses se forment à Amsterdam et à Rotterdam : elles se dépensent à la Haye (en hollandais *S' Gravenhage*), mais toujours avec modération. La Haye est une ville officielle, une résidence royale. Les rapports avec l'étranger n'ont pas été sans exercer une action sensible sur le caractère de ces trois centres de population. A Amsterdam, on découvre surtout l'influence germanique, à la Haye l'influence française, à Rotterdam l'influence anglaise ; mais dans ces trois villes, comme dans tout le reste de la Hollande, l'élément indigène surnage toujours. La Haye a d'admirables promenades, des bains de mer très-fréquentés à Scheveningen, qu'on peut considérer comme un faubourg de la ville, un théâtre français, des concerts dans le *Bois* pendant l'été, des cercles élégants, une société choisie, quelques édifices modernes, des quais plantés de beaux arbres, des places charmantes, un palais des états où siégent maintenant les deux chambres, vieille et grave construction à laquelle se rattache l'histoire si dramatique de la Hollande. On suit dans toutes les villes principales des Pays-Bas les modes françaises, mais surtout à la Haye (1). Les fem-

(1) Il y a cependant un détail de mœurs qui nous a frappé et qui donnera une idée du caractère hollandais. En France, on dévore la vie, on pousse devant soi le temps, jusqu'au moment où l'on voudrait le retenir. Les petites filles aspirent à être des jeunes filles, les jeunes filles à devenir femmes. Cette impatience d'être autre chose que ce qu'on est, cette tendance à sortir de son âge et de sa condition n'existe pas en Hollande. On voit ici des adolescentes déjà grandes, des filles de quatorze ou quinze ans, qui portent encore le costume de l'enfance, robe courte et pantalon d'indienne, tablier blanc,

mes y sont peut-être mises avec un luxe moins solide qu'à Amsterdam, mais avec plus de goût. Le caractère économique et moral de ces trois villes, Amsterdam, Rotterdam et la Haye, nous prépare, on le voit, à suivre d'un regard plus exercé le développement de l'industrie hollandaise et du génie national.

Deux forces combinées engendrent la richesse, — la force qui acquiert et la force qui conserve. Le peuple hollandais est un peuple sobre et économe de jouissances. Cette frugalité est une loi de son territoire, qui, malgré d'admirables travaux agricoles, ne produit encore les moyens de subsistance que dans une proportion insuffisante avec les besoins des habitants. On raconte que les ambassadeurs espagnols chargés, en 1608, de négocier la fameuse trêve avec les Hollandais virent près de la Haye plusieurs hommes modestement vêtus sortir d'un petit bateau, s'asseoir sur l'herbe et prendre leur repas avec du pain, du fromage et de la bière qu'ils tirèrent de leur bissac. Comme les Espagnols demandèrent quels étaient ces paysans, on leur répondit que c'étaient les députés des états.

Le propre du caractère hollandais, même quand il s'élève vers la grandeur, est de rester simple. On montre dans

cheveux nus et bouclés. Il est permis de croire que la candeur des sentiments se conserve chez elles avec les habits du premier âge. On dit, il est vrai, que c'est l'autorité des mères qui les maintient dans ce costume innocent ; mais si l'esprit des jeunes filles était tout à fait contraire à cela, l'autorité maternelle ne prévaudrait pas longtemps.

la ville de Delft l'ancienne et austère demeure du Taciturne, dont on a fait une caserne. A Amsterdam, la maison de l'amiral Ruyter, à la Haye celle de Jean de Witt existent encore. On reste frappé d'admiration en considérant ces petites maisons qui ont eu l'honneur de loger de si grands citoyens, quand il y a tant de grandes maisons qui en logent de si petits. C'est grâce à cette simplicité de mœurs que la république batave a vécu florissante, que ses pavillons ont été la terreur des mers, que son commerce et ses victoires ont, pour ainsi dire, étendu la Hollande sur les deux mondes. Ces habitudes se sont modifiées avec le succès et par l'exemple des nations voisines. La Hollande est pourtant encore l'endroit de la terre où l'opulence a le moins de faste. Les écus s'y entassent sur les écus comme la neige sur la neige, sans bruit. En France, l'ambition du négociant est de faire fortune et de se retirer ; le négociant hollandais, lui, continue ses affaires, même quand cette fortune est atteinte. Sa manière de vivre n'en est point considérablement changée : il conserve au sein de la prospérité une médiocrité de goûts qui ferait croire que son but n'était pas la richesse. Cette réserve a été diversement jugée : la plupart des voyageurs et des historiens l'ont attribuée à un sentiment de parcimonie. Il faut pourtant reconnaître que cette race économe se montre capable, dans certaines occasions, de nobles et admirables sacrifices. Elle a même quelquefois ses jours de prodigalité. Dans les campagnes, par exemple, la population vit très-frugalement ; mais quand

le paysan hollandais marie sa fille, il donne un repas de noces et fait des dépenses souvent considérables. Ces fêtes, à l'occasion des mariages, étaient autrefois entrées dans les mœurs de la classe moyenne au point qu'il fallut en réprimer l'excès par une loi. Le nombre des violons, la valeur des cadeaux de noces, le prix du couvert pour chaque convive, tout était réglé, sans doute parce que la libéralité des citoyens, au moins dans ce cas-là, avait dépassé la mesure. Ce n'est donc pas à des instincts parcimonieux qu'il faut attribuer cette modération antique, c'est à une vie réglée par les habitudes du travail, par les devoirs du foyer domestique et par les influences d'un climat qui conseille en tout la tempérance.

Ce qui a le plus frappé les étrangers dans le caractère hollandais, c'est le phlegme. On ne doit point s'étonner qu'un peuple accoutumé à enchaîner les forces tempétueuses de la nature soit maître de lui-même et de ses passions. Des gens qui dorment, qui travaillent, qui s'amusent avec des fleuves et des marées roulant au-dessus de leur tête, ne s'effraieront point beaucoup des agitations de leurs voisins ni de leurs propres déchirements intérieurs. Que le sol politique de l'Europe tremble ou s'enfonce, il y a longtemps qu'ils ont vu chez eux la terre s'affaisser et lutter contre les orages sans disparaître. La question est d'ailleurs de savoir si ce phlegme est un tempérament ou un voile. Chez quelques Hollandais, c'est, je l'avoue, un voile épais ; mais quand ce phlegme se déchire, on voit apparaître une énergie et une force

d'âme singulières. Ce qui développe surtout dans la race hollandaise ces élans virils, c'est le patriotisme.

Quand le sentiment national se trouve remué par les événements au cœur de la race néerlandaise, on voit sortir des prodiges. Toute l'histoire du pays est là. Vienne la domination étrangère, les Hollandais la repousseront avec les mêmes moyens simples et infaillibles qu'ils emploient pour se délivrer des eaux. On verra cette petite nation, presque imperceptible au seizième siècle sur la carte du monde, élever des digues, des remparts contre la plus formidable puissance qui fût alors. Dans leur lutte contre les Espagnols, les Hollandais aimeront mieux pactiser avec la mer qu'avec l'invasion. Ce territoire qu'ils ont créé avec tant de peine, ils seront un instant sur le point de l'inonder, prêts ainsi à détruire leur ouvrage et à s'ensevelir eux-mêmes dans les eaux plutôt que de vivre sur un sol déshonoré par les pas de l'étranger. Ce patriotisme calme, mais indomptable, on le retrouve à toutes les époques; il est dans le sang hollandais, témoin ce jeune Van Speyk, qui, en 1831, mit lui-même le feu aux poudres de son vaisseau pour ne pas voir le pavillon national souillé par des mains belges (1).

(1) Van Speyk avait été élevé dans la maison des orphelins civils, à Amsterdam. On conserve dans l'établissement son souvenir avec une espèce de culte. Nous avons vu sur un des murs de l'édifice une table de marbre blanc qui porte le nom de ce marin héroïque, la date et la cause de sa mort, et qui revendique pour l'établissement l'honneur de lui avoir tenu lieu de père.

Quoique capable d'enthousiasme et de dévouement, la race néerlandaise est par-dessus tout une nation pratique. Les Allemands reprochent aux Hollandais de manquer d'idéal. Cette différence dans la tournure d'esprit des deux peuples est encore une conséquence et une empreinte des milieux extérieurs. On ne combat point les forces de la nature avec des abstractions. En Hollande, l'homme est sans cesse ramené au sentiment de la réalité par le soin de sa propre conservation et par les obstacles matériels qu'il doit vaincre à chaque pas. Il en résulte une disposition morale qui n'est point sans valeur. La qualité dominante du Hollandais, qu'il porte même quelquefois très-haut et très-loin, c'est le bon sens. Suivant que ce bon sens s'associe à l'esprit, à la raison encyclopédique ou au génie médical, il donne Érasme, Hugo, Grotius ou Boerhaave. On a remarqué chez les Hollandais, surtout chez les habitants de la Frise, une disposition native aux sciences exactes, un attachement au réel et au solide poussé souvent jusqu'à la manie. On a vu, dit-on, dans la Frise des fermiers riches qui, craignant d'aventurer leurs fonds dans des placements incertains, aimaient à convertir leurs revenus en cafetières ou en plats d'or. Cette défiance du chimérique est encore un trait local. Il est dans la nature de l'homme de s'attacher d'autant plus aux biens matériels que la possession de ces biens est plus menacée. Sur une terre que ronge la mer, et dont certaines parties ont fait naufrage, on ne court point après les ombres ; on saisit

d'une main prudente ce qu'il y a de plus stable et de moins trompeur dans la richesse.

On a souvent comparé la république des Provinces-Unies à la république de Venise : il y a entre l'une et l'autre la différence de la fourmilière et de la ruche. A celle-ci le ciel bleu, les fleurs et le poignard ; à celle-là les sombres magasins, les mœurs sobres, le dévouement occulte. Le premier venu admirera la république dorée et parfumée des abeilles : il faut être naturaliste pour reconnaître ce qu'il y a de grand dans la république des fourmis, — cette abnégation des jouissances, cette science économique des approvisionnements, cet ordre dans la distribution des travaux, cette assistance mutuelle entre les citoyens. La Hollande, pour être connue et appréciée, a besoin qu'on l'observe de près ; ses qualités ne sont point de celles qui s'affichent, ni de celles qui forcent l'attention et la sympathie. Un des étrangers qui ont le mieux vu et jugé les Pays-Bas est encore, après deux siècles, l'Anglais William Temple : « La Hollande, dit cet homme d'État célèbre, est une contrée où le caractère national inspire plus d'estime que d'amour. » Ce qu'on aime chez les nations comme chez les femmes, c'est souvent moins leurs qualités que leurs défauts. Le Hollandais a peu de défauts, et quant à ses qualités, elles sont plus solides que brillantes. N'en déplaise cependant au bon William Temple, quand on a reçu de la Hollande cette hospitalité libre et généreuse qui est ici dans les mœurs, quand on rencontre à chaque pas autour de soi

cette obligeance parfaite et universelle, cette bonhomie fine et éclairée, cette sincérité de cœur qui est dans le génie de la race, on éprouve pour le caractère hollandais un sentiment plus tendre que l'estime.

II

Si cette pensée est vraie : « Les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent, » nous devons retrouver dans les institutions civiles, politiques et religieuses de la Hollande quelques traits de son génie national.

A toutes les époques de l'histoire, il a existé un rapport entre la constitution du sol et la forme gouvernementale des Pays-Bas. Les premières institutions dont on retrouve la trace en Hollande ont été des institutions de défense mutuelle contre les fleuves et la mer. La parité des dangers a été le lien de la société néerlandaise. Ici on a pratiqué de bonne heure la maxime du fabuliste : *Il se faut entr'aider*. Cette loi de la nature était en Hollande un besoin de la conquête du sol. De ce besoin suprême, de la réunion des forces, de l'agglomération des travailleurs sur des travaux dont ils partageaient ensemble les résultats, l'association a dû naître. Une fois le sol sauvé et maintenu, du travail en commun sortit une administration commune. La liberté d'élection existait dès le commencement dans les polders. Quelques nations de l'Europe ont précédé la Hollande dans l'établissement des com-

munes ; mais nulle part le génie municipal n'a jeté de plus profondes racines dans les mœurs, nulle part non plus les communes ne se sont élevées à un pareil degré de richesse et d'influence politique. La puissance des métiers était considérable, celle des nobles isolée et restreinte. Dans les conseils de la Hollande, c'était le pouvoir de la classe moyenne qui dominait. Aujourd'hui encore, le vieil esprit municipal persiste tout entier sous la forme monarchique. Ici chaque ville a, si l'on ose ainsi dire, une personnalité. Dans ce petit pays fragmenté, déchiré çà et là par la mer, occupé par des fleuves, des canaux et des lacs, distribué en plusieurs groupes d'intérêts par la nature même du système hydraulique, la centralisation politique devait avoir plus de peine à s'établir que dans les pays dont le territoire est homogène. La république française de 94, une et indivisible, rencontra dans le fédéralisme des Provinces-Unies, dans l'autonomie des communes, dans les usages particuliers des districts, en un mot dans le génie de la république batave, une force latente qui repoussait partout sa main. La même lutte se continua sous l'empire, et avec encore moins de succès. Ce que demande la Hollande, c'est la liberté des forces et des institutions locales sous une administration commune.

Le sentiment de la liberté chez un peuple est une conséquence de sa lutte avec la nature. Il faut que les sociétés s'affranchissent des forces physiques de l'univers avant de s'élever à l'indépendance politique et morale.

Sous ce rapport, la Hollande se trouvait placée dans une condition heureuse. Les peuples trop favorisés de la nature sont généralement des peuples stationnaires, Les races de l'Orient ou même de l'Occident qui jouissent d'une terre bénie et toute préparée pour la culture s'endorment nonchalamment sur le sein de leur mère. L'Indien, dominé par les influences de son climat qui l'enveloppent comme les nœuds d'un serpent, doit l'immobilité de ses institutions à l'immobilité de la température, des saisons et des astres qui brillent au-dessus de sa tête. Les contrées uniformes ont fait ces peuples qui semblent toujours au même âge, et ne connaissent point le travail. Le développement moral des nations se nourrit, au contraire, des difficultés incessantes qu'elles rencontrent, des obstacles qu'elles surmontent, des forces de destruction qu'elles enchaînent. En Hollande, toute conquête sur le sol a été un pas vers l'affranchissement. Sentant, pour ainsi dire, la terre manquer sous ses pieds, le Néerlandais a été forcé de recourir à de continuelles manœuvres pour assurer son indépendance matérielle, et chacune de ses conquêtes sur la nature l'a préparé à la conquête des libertés civiles. Aujourd'hui ces libertés reposent sur une base solide : les Hollandais acquièrent lentement, mais ils ne perdent jamais rien de ce qu'ils ont acquis. Le progrès n'est pas sujet chez eux à ces revirements et à ces mouvements rétrogrades qui affligent l'histoire.

Vis-à-vis d'un peuple ainsi formé pour la liberté, la

tâche de l'autorité se simplifie beaucoup. L'ordre naît moins de la contrainte que de la parfaite harmonie entre les institutions et les mœurs. L'absence de toute répression officielle est surtout remarquable dans les fêtes publiques. Nous assistions dernièrement dans la ville de Leyde à une mascarade historique représentant l'entrée de Charles V dans la ville de Dordrecht, et qui a lieu tous les cinq ans. Il y avait une foule immense, mais nulle police. Le cortége ouvrait lui-même sa marche à travers les flots de curieux. La ville se gardait ce jour-là comme se garde toute l'année le Bois de la Haye, sans surveillants et sans factionnaires. Dans le voisinage de certaines grandes villes, nous craindrions fort pour ces massifs d'arbres en fleurs, pour ces nids d'oiseaux, pour ces viviers où frétille le poisson, pour ces cygnes abandonnés à eux-mêmes: ici tout cela se défend par son innocence et sa beauté. La même liberté qui règne dans les fêtes et les promenades s'étend à presque tous les actes de la vie. On ne sent guère la main de l'État que dans la perception des impôts. La plupart des services de bienfaisance publique se règlent eux-mêmes; ils tiennent à honneur de ne point dépendre du gouvernement, non par opposition ou par défiance, mais pour conserver l'initiative des bonnes œuvres.

En Hollande, la civilisation et la conquête du sol ont marché de front. La victoire sur les eaux a eu pour satellite la victoire sur l'ignorance. Les ténèbres matérielles et les ténèbres morales ont été dissipées par le

même souffle créateur. Le protestantisme est ami des lumières: il croit n'avoir rien à craindre de la discussion. C'était d'ailleurs la seule religion qui pût convenir à la Hollande, et cela par des raisons géographiques. Dans les pays favorisés de la nature, on a presque fait de la paresse un dogme de foi; c'est comme une impiété de redresser le cours des fleuves, d'arracher le mystère aux forêts, de disputer avec les eaux. De quel droit l'homme tiendrait-il conseil contre l'ordre de la création et se permettrait-il d'en changer les lois? Aurait-il par hasard l'audace d'en remontrer a Dieu? Dans les religions absolues, ce n'est pas seulement la raison humaine qui se trouve liée par le dogme, c'est aussi l'action. Le dernier mot des doctrines romaines, quoique désavoué par Rome, a été dit par Fénelon: c'est le quiétisme. L'immobilité de l'homme en Dieu, le respect pour l'ordre, quel qu'il soit, des choses créées, la doctrine du laisser faire appliquée à la nature, tout cela pouvait encore se soutenir dans des pays où la terre travaille pour l'homme qui se repose; mais en Hollande ce système n'était nullement admissible. Si l'homme eût laissé faire, les eaux auraient chassé la civilisation. La Hollande ne fut jamais catholique, à ce point de vue du moins; elle a toujours protesté contre certaines lois de l'univers qui mettaient en question son existence. La race néerlandaise, quoique sincèrement et profondément religieuse, met sa foi dans le travail et dans la lutte contre la matière. Elle a pris au sérieux ces mots de la Bible: « Tu domineras

la terre! » Dieu, dit-elle, s'étant reposé sur l'homme du soin d'achever et de perfectionner l'œuvre des six jours, la création humaine est un reflet de la création divine qu'elle continue. Cette réaction du moi, cette protestation de la volonté humaine contre la force sacrée des éléments, tout cela mettait la Hollande sur la voie d'une révolution religieuse. Lorsque la réformation parut, le protestantisme se greffa sur les instincts actifs de la race batave comme sur les forces économiques des autres nations saxonnés. Les races latines ou catholiques sont artistes; les races protestantes sont industrielles, agricoles et commerçantes.

La Hollande, presque entièrement environnée d'eau, solée de l'Europe par sa langue, assise et comme oubliée à l'une des extrémités du continent, était en quelque sorte prédestinée par la nature à être un lieu d'asile pour toutes les victimes des persécutions religieuses et politiques. Dans ce pays dont l'existence était sans cesse menacée, la tolérance se développa, entée sur la douceur des mœurs, sur le besoin de s'entr'aider, sur la crainte des dangers communs. La Hollande, au milieu du déluge de sang qui couvrit le monde vers la fin du seizième siècle, fut l'arche de salut. Là, tous ceux que la mère patrie avait rejetés retrouvaient des temples, un foyer et certains droits civils. Le philosophe doit vénérer cette terre, qui a reçu les pas de tous les libres penseurs, où le sceptique Bayle a pu vivre en paix, où Spinoza lui-même n'a point été brûlé. Le respect de

toutes les convictions fortes et honorables, de toutes les infortunes imméritées, s'alliait dans les Pays-Bas à un fonds naturel de bienveillance. Des protestants de la Belgique et de la France, chassés par les bourreaux de Philippe II, par les massacres de la Saint-Barthélémy ou par la révocation de l'édit de Nantes, formèrent en Hollande une église dont la langue, l'organisation et les édifices religieux subsistent encore, l'église wallonne. La plupart de ces étrangers attendaient que la rigueur des persécutions se détendît: ils avaient touché la Hollande comme un port : ils y restèrent (1). A leur suite vinrent les Juifs.

Il y a une justice inhérente aux choses et aux actions humaines : celui qui, selon le langage de l'Évangile, a des récompenses pour tout acte de charité, même pour le verre d'eau donné à un pauvre, n'a pas voulu que cette tolérance religieuse fût sans résultat pour la Hollande. L'Angleterre doit la prospérité de son industrie aux étrangers qui s'y jetèrent à la suite des guerres de la Réforme ; la Néerlande doit, en partie du moins, la splendeur de son commerce aux Juifs portugais. Le drapeau de la liberté religieuse y attirait tous ceux dont le vieux monde catholique ne voulait plus. Il en est résulté pour la Hollande une source de développement intellectuel et moral. Dans l'échelle de la vie physique, les animaux s'élèvent

(1) Il existe à la bibliothèque royale de la Haye un volume in-12 intitulé : *Conseils aux réfugiés sur ce qu'ils devront faire à leur prochaine rentrée en France.*

par l'addition de nouveaux organes; de même, sur l'échelle des progrès sociaux, la constitution des races s'élève en se compliquant. Chacune d'elles apporte comme un membre nouveau à la civilisation. En Hollande, l'accession des éléments étrangers a donc été une bonne fortune pour le pays; la liberté a été fécondée par ses propres forces et par les forces auxiliaires qu'elle s'assimilait. C'est de la somme des facultés spéciales, des dons différents venus de l'étranger, mêlés et combinés entre eux, rattachés d'ailleurs à la souche nationale, qu'est sortie, au dix-septième siècle et plus tard, la grandeur de la Hollande.

Cette liberté religieuse est restée un des traits caractéristiques des Pays-Bas. Ici, le protestantisme, quoique dominant, s'abstient de toute manifestation extérieure du culte : la rue est en quelque sorte athée. Il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y eût point de foi. La Hollande est un des pays les plus religieux de la terre ; mais chez elle la religion est une affaire entre l'homme et Dieu. Il n'y a nulle part autant de sectes que dans les Pays-Bas, relativement à l'étendue du territoire; nulle part aussi ces différentes communions ne vivent en meilleure intelligence. On a pris au sérieux cette parole de saint Paul : *Oportet hæreses esse,* il faut qu'il y ait des dissidents. Les catholiques, longtemps regardés comme déchus, jouissent aujourd'hui en Hollande de tous les droits civils. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, sous cette tolérance le sentiment national reste protestant. La Hollande aime la réforme re-

ligieuse comme les mères aiment l'enfant qu'elles ont engendré dans la douleur. On sait ce que les Pays-Bas ont souffert de l'inquisition espagnole. Cette page tachée du sang des martyrs est la grande page du protestantisme. On la fait lire dans les écoles de ce pays, et les enfants s'inculquent ainsi le respect de ceux qui sont morts pour l'indépendance. Les Hollandais combattaient alors pour la première des libertés, la liberté de l'âme. Pour eux, la réforme a été le bouclier de la défense nationale. Sans la foi à la justice de leur cause, on n'aurait jamais vu une poignée d'hommes s'élancer hors de leurs marais, battre un si redoutable ennemi avec de si faibles moyens, et terrasser des armées qui passaient alors pour invincibles. Une petite nation qui a soutenu sans fléchir en même temps le poids de la mer et le poids de l'Espagne unie à Rome, c'est-à-dire alors de presque tout le continent, a le droit de montrer ses libertés religieuses comme un guerrier son armure. Dans plusieurs villes de la Néerlande, le catholicisme d'ailleurs n'a point été détruit : il a fini. A Utrecht, par exemple, l'évêque catholique étant mort au moment du triomphe de la réforme, on a enseveli le même jour, dans l'église du Dôme, le prêtre et le dogme. Sur la fosse entr'ouverte, le chapitre réformé entonna, en guise de *De profundis*, le cantique de Luther.

La Bible est en Hollande un monument national. Lorsque Louis XIV s'empara de la ville d'Utrecht, il fit brûler sur la place de la Grande-Église tous les exemplaires des saintes Écritures qu'on put saisir : c'était comme la Hol-

lande intellectuelle qu'on livrait aux flammes. Habitués à considérer le calvinisme comme le palladium de leurs droits et de leur existence nationale, les Hollandais combattent dans toutes les occasions *pro aris et focis*. La réforme religieuse s'est identifiée chez eux avec le patriotisme. A tort ou à raison, les Hollandais catholiques sont suspects aux protestants de vieille roche : leurs pieds, dit-on, sont sur le sol de la Hollande, mais leur cœur est à Rome. Ce sont des préjugés, si l'on veut ; mais il est juste de reconnaître que ces préjugés ont des racines dans toute la tradition historique de la Néerlande. Quand, après 1830, la Belgique s'émut et prononça le mot de séparation, la Hollande vit distinctement d'où venait la blessure. Elle reconnut la main du clergé catholique dans la révolution belge. Il y eut dans les Pays-Bas une prise d'armes protestante ; le vieux Calvin frémit dans sa tombe, et tout le monde sait aujourd'hui que sans l'intervention de la France, la Hollande aurait ressaisi les provinces du Sud. Ces événements ne contribuèrent point à réhabiliter les catholiques hollandais, qu'on accusa d'avoir vu les efforts des catholiques belges, sinon avec une sympathie directe et avouée, du moins avec une contenance passive. La Néerlande, ce petit pays que pressent et menacent de grands États, a senti de tout temps le besoin de se couvrir, comme autrefois les Juifs, d'un Dieu national. La foi calviniste s'est incorporée à la défense du territoire, aux monuments publics, à l'histoire visible du pays ; c'est de cette position élevée qu'elle défie les entreprises

et les revendications des dissidents. Le jour où le parti catholique triompherait en Hollande, il lui faudrait abattre, sur une des places de la Haye, la statue du Taciturne. Ce jour-là, ce ne serait point le protestantisme qui tomberait, ce serait, avec lui, tout le passé glorieux de la nation néerlandaise. — La question religieuse exige en Hollande une étude spéciale et approfondie; nous avons voulu seulement indiquer un rapport, trop peu remarqué jusqu'ici, entre la forme géographique des Pays-Bas et la forme générale des croyances.

Si le protestantisme est le boulevard moral de la Hollande, l'eau est son moyen de défense matérielle. C'est une des industries de la race batave que d'avoir fait servir à ses besoins et à sa sécurité les éléments que la nature lui avait donnés pour ennemis. La fameuse menace des Parthes: « Si vous ne plongez comme des grenouilles, vous n'éviterez pas ces flèches, » n'effraierait pas beaucoup les habitants de la Néerlande. Au moindre signal, le pays peut se changer en eau : il disparaît. L'inondation volontaire, artificielle, est ici la base du système stratégique. Dans leur guerre avec les Espagnols, notamment au siége de Leyde, les Hollandais appelèrent à leur secours ce dangereux allié : on vit alors se livrer moitié sur terre, moitié dans l'eau un véritable combat de Tritons. Ce moyen, il est vrai, ne leur a pas toujours réussi. Les soldats apprennent aujourd'hui à manœuvrer sur la glace pour éviter les surprises de l'hiver, qui rend tout à coup l'eau solide. Ainsi enveloppée, gardée, fortifiée,

couverte d'ailleurs du côté de la mer par des bancs de sable, défense naturelle et excellente, la Hollande se maintient calme et résolue, les yeux fixés sur l'Inde.

Les colonies sont pour elle une source de richesses. Beaucoup de ses anciennes possessions lui ont été enlevées : mais ce qui lui reste est encore assez considérable et peut s'accroître entre des mains habiles. Il n'est pas rare de rencontrer des Hollandais qui ont passé vingt ans, trente ans aux Indes ; ils parlent volontiers de ce qu'ils ont vu, du soleil de Java, des femmes brunes, des tigres, des bananiers. Un rayon de ce soleil perce à travers les brumes de la Batavie. Dans les expositions de fleurs, souvent même aux vitres des maisons, on voit des plantes de l'Inde. Dans les jardins et les collections zoologiques s'épanouissent les oiseaux de ces contrées heureuses. Il existe des dictionnaires, des grammaires en hollandais sur les diverses langues qui se parlent dans l'archipel Indien, le malais, le javanais. Dans les ports de mer, parmi les bois et les épices, on sent, pour ainsi dire, l'odeur de cet autre monde. Là est, en quelque sorte, la poésie du commerce. Pour conserver ces possessions lointaines, il fallait améliorer la condition des vaincus en transformant leur territoire par l'agriculture et le travail. La Hollande, grâce à la nature de ses idées pratiques, avait le secret de coloniser. Elle sut ainsi non-seulement étendre ses conquêtes, mais les garder. Puis, ce que ce peuple industrieux n'avait pas, il se le donna. On avait coutume de dire autrefois que la Norwége était la forêt de la Hol-

lande, les bords du Rhin et ceux de la Garonne ses vignobles, la Poméranie et la Prusse ses champs, les Indes et l'Arabie ses jardins. Une nation forte contre la nature devait être forte contre les autres nations. Les rapports que le fer ne lui ouvrait pas, elle les établissait par des traités, par des alliances.

L'influence du sol néerlandais sur la forme intérieure du gouvernement, sur les conquêtes, sur les relations internationales, a été considérable; mais cette influence semblera plus grande encore, si, quittant les généralités de l'histoire, nous descendons dans la vie privée. Les conditions géographiques ont été ici la racine des mœurs. C'est un nouveau point de vue qui ne manque point d'intérêt, car l'originalité des peuples résulte surtout de leurs habitudes domestiques.

III

Il y a en Hollande une vie qu'on ne connaît point ailleurs ou du moins qu'on connaît mal, c'est la vie sur l'eau. Il faut venir ici pour comprendre la douce mélancolie du *spiritus Dei ferebatur super aquas*. Ce qui flotte sur les eaux toutefois, c'est moins peut-être l'esprit de Dieu que l'esprit de l'homme, car dans les Pays-Bas on est sans cesse ramené au sentiment de la réalité. Dans tous les endroits où la nature avait oublié de mettre des fleuves ou des rivières, l'industrie hollandaise a fait des canaux. Ces chemins d'eau conduisent non-seule-

ment d'une ville à une autre, mais même à chaque village et presque à chaque maison de campagne. Un système artériel si riche ne pouvait manquer d'être merveilleusement favorable à la circulation des produits. Dans la seule ville de Harlem, il passe vingt-deux mille bateaux par an. Un voyageur anglais se demandait, il y a deux siècles, s'il n'y avait pas en Hollande plus de monde vivant sur l'eau que sur la terre. Comme la plupart de ces canaux sont plus élevés que les champs voisins, et comme ils sont masqués par des digues, à une certaine distance on ne voit ni l'eau ni les barques, on n'aperçoit que les voiles qui se gonflent. Ces voiles blanches ou rouges ont ainsi l'air de se promener dans la campagne. Il y a des bateaux pour le service des passagers. Les classes riches ou affairées dédaignent ce mode de locomotion comme trop lent ou trop vulgaire, mais elles perdent ainsi des beautés de paysage que la vitesse ne remplace pas. Gardez-vous en Hollande des chemins de fer! Aller en chemin de fer, c'est parcourir le pays, ce n'est point voyager. Ceux qui ne regardent pas le temps consacré à la joie des yeux comme un temps perdu, les poëtes, les artistes, les contemplateurs de la nature ou des mœurs locales, préféreront toujours ces barques lentes et rustiques aux wagons ailés.

A Dieu ne plaise que nous voulions ici faire le procès à la vapeur, dont nous admirons, au contraire, les services; mais la Hollande est de tous les pays de la terre celui où, à cause de la richesse des canaux, on pourrait le plus aisément se passer des locomotives. Ailleurs les voies

navigables n'ont jamais pu soutenir la concurrence avec les voies ferrées : dans les Pays-Bas, la plus grande partie des transports a continué de se faire par eau, et ce mode de roulage économique répondra longtemps encore à la majorité des besoins. La plupart des services qui se font dans d'autres endroits par des charrettes se pratiquent ici par les bateaux. Le jardinier conduit lui-même aux marché sa barque chargée de légumes, de fruits ou de fleurs, comme dans le midi de la France on conduit son âne. Toute cette verdure, toute cette richesse printanière, arrangée avec un sentiment très-vif de la couleur, fait vraiment plaisir à voir.

A Amsterdam, à l'époque des déménagements, les meubles vont d'un quartier de la ville à l'autre par les canaux ; les chaises et les fauteuils, rangés avec une certaine symétrie, semblent attendre des visiteurs. Ces salons sur l'eau se promènent au milieu de la foule, qui ne les regarde même pas. Le lait vient à Amsterdam des campagnes environnantes par la même voie. Le matin vers cinq ou six heures, et l'après-midi vers trois heures, le canal de la Nord-Hollande (*Noord-Hollandsh kanaal*), dont plus d'un fleuve envierait la largeur, voit arriver ou s'en retourner des bateaux chargés de seaux de chêne, avec des anses et des cerceaux de cuivre. Les laitières qui se pressent sur ces bateaux sont souvent jeunes et jolies ; leur grand chapeau de paille luisante, dont le bord est légèrement retroussé sur le devant et le derrière de la tête, leurs larges boucles d'oreilles, leur col-

lier de gros grains de corail, tout cela relève encore la fraîcheur de leur teint. Les bateaux de lait se rencontrent quelquefois dans les canaux d'Amsterdam avec les bateaux d'eau qui viennent du côté d'Utrecht. Telle est en effet une des singularités de cette Venise du Nord : assise au milieu des ondes, elle n'a pas de quoi boire. Il a fallu que des bateaux plats, véritables porteurs d'eau, vinssent à son secours jusque dans ces derniers temps, où l'industrie humaine est allée chercher l'eau des pluies dans le sable des dunes, et l'a amenée à Amsterdam par des machines dont la force et la hardiesse sont admirables; mais l'usage des nouvelles fontaines ne s'est pas encore répandu dans toutes les classes de la population.

Les barques spécialement destinées au service des voyageurs portent le nom de *trekschuiten*. Ce sont des espèces de gondoles ou de diligences par eau. Sur presque toute la longueur, qui est d'environ trente pieds, s'élève une caisse ou maison de bois, souvent peinte en vert, et dont le toit, sur lequel on marche pour exécuter certaines manœuvres, est recouvert d'un enduit parsemé d'écailles de moules pilées. Cette maison se divise en deux compartiments ou chambres. La plus grande, située vers la proue du bateau, est commune aux voyageurs et aux bagages. Là, dans un nuage de fumée, voguent, pendant l'hiver, de braves gens enfermés comme dans une boîte, et qui ont recours au tabac pour charmer les ennuis de la route ; l'été, on ôte les volets de bois, et l'on relève

le couvercle de l'ouverture par laquelle descendent les voyageurs. Le second compartiment est le cabinet, en hollandais le *roef*. On y entre par une porte à deux battants. Cette seconde cabine est petite, mais arrangée avec un certain goût. Les fenêtres, au nombre de quatre ou de six, sont pourvues d'une vitre et garnies de rideaux rouges ou blancs, selon la saison. Au milieu est une table avec un vase de cuivre qui contient du feu et un autre vase plus petit, destiné à recevoir la cendre des cigares, tous les deux nettoyés d'ailleurs et polis avec un luxe de propreté qu'on ne trouve qu'en Hollande. Ajoutez à cela, pour compléter l'ameublement, une natte, un miroir, et l'hiver, pour les dames, un chauffe-pied en bois nommé *stoof*, renfermant un petit vase de faïence avec deux ou trois morceaux de tourbe allumée et saupoudrée d'une cendre blanchâtre. Aux deux côtés de cette cabine s'étendent des bancs garnis de coussins, sur lesquels s'asseoient les voyageurs l'un vis-à-vis de l'autre. Quelquefois sur une planchette sont quelques volumes qui appartiennent au bateau et forment un cabinet de lecture flottant à l'usage du passager studieux. Tout le caractère national respire dans ce confortable simple et minutieux. A la proue, l'espace que la caisse laisse libre est occupé par des marchandises, des ballots, des tonnes ; à la poupe, par les voyageurs qui veulent prendre le frais et par un batelier qui tient le gouvernail, tout en fumant avec la régularité d'un bateau à vapeur.

Le maître de la barque est un bon Hollandais, à figure

honnête et placide, qui reçoit la rétribution des voyageurs dans une bourse de cuir. Sur le devant du bâtiment s'élève le mât, qui s'abaisse à chaque pont, et au haut duquel est nouée une longue corde dont l'autre extrémité atteint le rivage. Cette corde s'attache au cheval qui tire le bateau, et sur lequel est monté le postillon ou le chasseur (*het jagertje*). Ce chasseur, qui d'ordinaire est un jeune garçon, porte, dans certains endroits, pendue à l'épaule, une corne de bœuf dans laquelle il souffle, soit pour donner le signal du départ, soit pour faire lever les ponts ou pour prévenir les bateaux qui viennent du côté opposé sur le même canal ; mais le plus souvent il se contente d'avertir avec la voix. De distance en distance la barque s'arrête pour prendre ou pour descendre les voyageurs. Quand le *trekschuit* traverse les villes, on délie le cheval et l'on se dirige avec la perche à travers les embarras de bateaux. Les bateliers hollandais ne sont ni bruyants ni querelleurs ; c'est un plaisir de les voir manœuvrer en silence sur les eaux silencieuses.

Ces barques sont, avec les moulins et la coiffure des femmes, les monuments caractéristiques des mœurs hollandaises. Quelquefois elles n'ont à franchir que de courtes distances, comme par exemple de la Haye à Delft ; ce sont alors des *omnibus* sur l'eau. Quand la traversée est longue, chacun s'établit dans la cabine comme dans sa chambre et continue ses affaires, car il est dans la nature du Hollandais de ménager l'étoffe dont la vie est faite. On écrit, on mange, on dort. Les

femmes se livrent à des travaux d'aiguille, les plus vieilles tricotent. De telle ville à telle autre, il y a pour elles la distance d'un demi-bas. Il n'est pas rare que dans la chambre située sur le devant de la barque se trouve par hasard un joueur d'orgue qui charme les lenteurs du voyage en faisant de la musique. Le dimanche surtout, vers le soir, les jeunes filles chantent volontiers en chœur. Cette chanson des eaux a quelque chose de naïf et de doux qui pénètre.

Sur les *trekschuiten* flotte la vieille Hollande avec sa langue, ses mœurs, son originalité consciencieuse et forte. Sur les chemins de fer, il est rare, pour un voyageur venu de France, de trouver des compagnons de route qui ne le comprennent pas; dans les barques, il est, au contraire, très-rare de rencontrer des Hollandais qui entendent et qui parlent le français. On croit généralement que pour s'identifier avec un nation étrangère, il faut en posséder la langue. Le principe est vrai, mais il faut y apporter quelques restrictions. En Hollande, où il y a de la candeur dans les rapports, on est souvent d'autant moins étranger qu'on parle moins ou plus mal la langue du pays. La nécessité de s'entendre à demi-mot, le langage par signes, le mélange de sons mal prononcés ou entendus de travers, tout cela crée une sorte de courant sympathique d'où naît une manière d'intimité. Il y a des *trekschuiten* où l'on passe la nuit. Vers six heures du soir, quand le maître de la barque est affable (et nous n'en avons guère trouvé d'autres), il vous in-

vite à prendre le thé. On voit alors sortir d'une petite armoire des tasses, un sucrier et une théière en poterie noire qui ne manque point d'élégance. La bouilloire pose sur une espèce de seau revêtu de dessins chinois et dans lequel est un vase de faïence qui contient la tourbe allumée. A la nuit, le *roef* se divise en deux parties, — un salon et une petite chambre à coucher dont on relève les rideaux. Un lit commun, qui remplit toute la largeur de la cabine, et sur lequel hommes et femmes dorment honnêtement les uns à côté des autres, vous invite à prendre votre part du calme et du repos universel de la nature. Ce lit est composé d'un matelas et d'une couverture; on s'y étend tout habillé. Pendant ce temps, le bateau continue sans bruit son chemin à travers les eaux qui se divisent des deux côtés de la proue en un sillon argenté.

Sur les chemins de fer, la vapeur efface tout sous la vitesse ; dans les barques, vous jouissez à votre aise du paysage et de la physionomie des villes ou des villages qui se rencontrent sur votre route. Assis près du gouvernail, vous laissez vos yeux errer çà et là sur les eaux qui cèdent à l'impulsion de la barque avec un léger clapotement, sur ces voiles blanches, rouges ou noires, qui animent la solitude du canal, sur ces prairies où des vaches habillées au printemps de chaudes couvertures paissent gravement l'herbe humide, sur ces beaux oiseaux de marécages qu'on ne voit point ailleurs, sur les femmes qui lavent silencieusement leur linge, sur cette bordure de

châteaux, de maisons de campagne et de jardins qui se continuent.

On a reproché aux paysages de la Hollande la monotonie ; mais peut-être n'y a-t-on pas regardé à deux fois. Ici, ce n'est point sur la terre qu'il faut chercher la variété, c'est dans le ciel. Levez les yeux : le ciel est plus accidenté dans les Pays-Bas que dans le midi de la France. Ces grands nuages aux mille formes, aux couleurs changeantes, aux ailes rapides, donnent un mouvement singulier au paysage. Sur la terre et sur l'eau, les accidents d'ailleurs ne manquent pas. La nature des Pays-Bas est une nature de daguerréotype, nette, positive, délicate, qui abonde en détails minutieux et charmants. La propriété individuelle n'est point emprisonnée ni masquée ; les champs, les biens de la terre sont murés par l'eau. Dans ces fossés, qui tiennent lieu de haies, s'épanouit toute une Flore aquatique, laquelle n'est ni moins riche ni moins variée que la Flore terrestre. Au printemps, la surface sombre des canaux est toute piquée de fleurettes blanches, auxquelles s'associent bientôt les nénuphars et les iris : c'est la fête des eaux. Il n'y a pas si petite plante dans cette froide et humide nature végétale qui n'ait son jour de beauté. La vie n'est d'ailleurs pas absente de la scène. Sur les bords du canal marche de distance en distance un robuste garçon, quelquefois une femme courbée, qui remorque péniblement sa barque. Ces maisons de bois logent des ménages qui naissent, qui vivent, qui meurent là. Souvent une mère, assise

près du gouvernail, donne bravement le sein à son enfant. Le Hollandais est si naturellement marin, qu'une fois sur l'eau il n'a jamais l'air d'avoir besoin d'arriver. Le sentiment que ces personnes bercées en naissant sur l'onde dormante des canaux connaissent le moins, c'est l'impatience. Il arrive parfois de rencontrer une batelière dans le goût de Rubens, qui, fière de son embonpoint et de sa seconde jeunesse, jette autour d'elle, comme la reine des eaux un regard déterminé et froid. Dans ces maisons voyageuses habitent des animaux domestiques devenus, pour ainsi dire, amphibies, et qui ont la figure calme de leurs maîtres. Aux deux crépuscules, la surface des canaux se change en un miroir dans lequel toute la nature lave et purifie son image. Sur la rive, des arbres fatigués par la chaleur du jour trempent dans l'eau l'extrémité de leurs feuilles, comme pour boire. La nuit, si vous montez vers le gouvernail, vous jouissez d'un spectacle qui a de la grandeur. Les moulins aux ailes repliées et qui semblent regarder les étoiles, la tranquille lumière de la lune sur les eaux tranquilles, l'attitude innocente de ces petites maisons qui sommeillent sur le bord du canal et d'où sort par intervalle le chant du coq, tout cela vous révèle un des côtés rustiques de la vie hollandaise.

La Hollande est non-seulement le pays de la terre où l'on voit le plus d'eaux, mais c'est encore celui où l'on trouve le plus d'eaux immobiles. Les canaux sont des fleuves arrêtés. Cette sérénité des eaux n'est point étran-

gère à la placidité des mœurs, des habitations et des visages. Sur le parcours des canaux s'élèvent autour des villes des espèces de pavillons chinois où l'on se réunit, dans la belle saison, pour prendre le thé et le café. Quelques-uns de ces pavillons, dont le toit est recouvert de tuiles vernissées et luisantes, trempent leur pied dans l'eau avec un air de joie. Dans ces nids, qui reposent sous une abondante verdure, se réfugie le bonheur domestique. Il faut venir en Hollande pour comprendre la vie de famille. L'étranger qui erre seul contemple d'un œil d'envie ces petites retraites si contentes de leur propreté, qui se regardent dans le canal comme une jeune fille dans son miroir. Là les femmes se livrent à des travaux d'aiguille, tout en lorgnant du coin de l'œil les barques et les voyageurs qui passent ; pour les hommes, les heures s'évaporent en anneaux de fumée. On a depuis longtemps remarqué combien un tuyau de pipe pendait naturellement d'une bouche hollandaise. La plupart des habitudes locales sont calquées sur les conditions hygiéniques du climat. Sous le ciel brumeux de la Néerlande, on a senti le besoin de faire de la fumée contre de la fumée : c'est une sorte d'homœopathie locale. Quelques physiologistes ont prétendu que la vapeur du tabac enveloppait l'esprit de brouillards : cette observation est démentie par le Hollandais, qui vit dans un nuage et dont l'esprit est plus précis, plus positif, plus net dans les détails que celui d'aucun peuple. Si cet opium du Nord ne contribue pas au vague

des idées, il pourrait du moins endormir le cerveau.

Moins loquace et plus contemplatif que le Français du Midi, le Hollandais est silencieux, mais il n'est point taciturne. Les peuples gais ne sont pas toujours les peuples heureux; il en est parfois de l'homme qui rit comme de l'enfant qui chante en traversant un bois durant la nuit pour s'étourdir. En Hollande, on trouve ce que les penseurs nés dans les époques d'agitation morale n'atteignent jamais, ce que cherchait Dante, la paix. Il n'est pas rare de rencontrer, chemin faisant, sur de petites maisons où l'on donne à boire, cette enseigne: *Pax intrantibus* (1). On dirant que la vie est comme l'onde des canaux, qu'elle ne coule pas. Soit illusion ou réalité, il nous a paru que l'heure sonnait ici plus lentement qu'en France, et elle chante avant de naître. Ces carillons produisent, à distance et sur l'eau, un effet difficile à décrire. Tout le caractère de la vieille Hollande est dans ces sonneries graves, dans ces voix éoliennes que les pères ont entendues et que les fils entendront après eux. A Utrecht, ville essentiellement protestante, l'heure chante un cantique selon le rit réformé. Cette suavité toute puritaine, ces groupes de notes que le clo-

(1) Ces débris de latinité se rencontrent à chaque pas en Hollande, et cependant les enfants y apprennent moins les langues mortes que les vivantes. A Utrecht et à Leyde, villes universitaires, il est vrai, on voit sur les maisons bourgeoises des écriteaux avec cette inscription : *Cubiculum locandum*. A la Haye, où il n'y a point d'étudiants, nous avons trouvé un magasin sur lequel est écrit: *Cibaria saluberrima*, « pour désigner une composition alimentaire. »

cher lâche dans le ciel comme une volée d'oiseaux, ces horloges qui enchantent le temps, tout cela est en harmoine avec les lignes calmes et reposées du paysage. Les jardins qui bordent l'eau sont entretenus, sablés, ratissés, peignés avec un soin extrême. Des arbres chargés de fruits varient agréablement le fond un peu monotone de la verdure.

Tacite, en parlant de ces contrées basses et froides, dit : « Les richesses de l'automne leur sont inconnues ; ces peuples n'ont que trois saisons, l'hiver, le printemps et l'été. » En Hollande, l'art de l'horticulteur a créé une saison que n'avait pas indiquée la nature. L'homme a fait ici l'automne en introduisant les produits qui sont l'ornement et la couronne de cet âge de l'année. Dans la Hollande méridionale notamment fleurissent des treilles dont la prochaine récolte est déjà retenue pour l'Angleterre. Les jardiniers des Pays-Bas ont excellé de tout temps dans l'art de hâter la maturité des fruits par le moyen des couches et des châssis ; on leur attribue même d'avoir enseigné aux autres peuples le gouvernement des serres. Cet automne sous verre est riche en melons et en toutes sortes de fruits et de légumes qu'ignorait la Batavie.

En Hollande, les villes, les villages se touchent ; c'est une conséquence du peu d'étendue du territoire. Les maisons sont petites, discrètes et circonspectes ; on reconnaît dans les habitations comme dans le caractère des habitants cette modération des goûts et des désirs qui

est la philosophie du bonheur. Les Hollandais n'ont point comme les Belges la maladie du badigeonnage ; ils laissent à leurs maisonnettes la joyeuse couleur de la brique. Cette couleur rouge, combinée avec la verdure des arbres, avec le bleu sombre des canaux et avec l'or du soleil, donne aux villes des Pays-Bas, souvent même aux simples villages, un air de fête. Un goût très-répandu, surtout parmi les femmes, c'est le goût des fleurs. Ici, la vie de l'intérieur est un poëme, et l'on cherche tous les moyens de l'idéaliser. Nous avions déjà remarqué dans les Flandres que les habitudes morales s'élevaient avec l'amour des fleurs : dans la Néerlande, c'est une inclination qui devient générale. Telle rose qui s'épanouit derrière une vitre hollandaise, bien nette, bien transparente, est comme l'âme parfumée de la maison. Ces jardins domestiques sont quelquefois de véritables serres, tant la Flore en paraît riche et variée. Une des plantes les plus recherchées des Hollandais est la jacinthe ; ils en ont de toutes les variétés : la *séphrane* (blanche), la *rose unique*, la *Jenny Lind*, la *gare-les-yeux* (rouge), l'*aimable bergère*, l'*Othello*, qui est de couleur sombre et tragique, comme il convient au More de Venise. Transplantés dans un autre pays, ces oignons dégénèrent ; vrais enfants de la Batavie, ils ne se plaisent qu'en Hollande. Derrière ce rideau de fleurs éclôt le plus souvent une figure de jeune fille qui se cache, mais après avoir été vue.

Les femmes de la Néerlande sont curieuses comme

toutes les filles d'Ève; seulement c'est une curiosité qui se dissimule derrière une espèce de châssis vert qu'on appelle en hollandais *horritje*. L'habitude est de regarder ce qui se passe dans la rue, non dans la rue même, mais dans deux miroirs placés en manière d'angle, qui réfléchissent les objets, et qui méritent bien le nom que l'idiome vulgaire leur a donné, celui d'*espions*. Là, une blonde Hollandaise, ou même une brune (car les cheveux noirs ne sont pas rares dans les Pays-Bas), assise sur sa chaise, contemple pendant des heures entières, sans être vue, ce qui marche, ce qui flotte, ce qui s'anime. Cette image silencieuse du mouvement et de la vie est en rapport avec le caractère des personnes. Les beautés hollandaises sont des beautés timides et diaphanes, dont la physionomie tranquille ressemble à l'eau du canal qui dort devant les fenêtres de la maison. On connaît la réputation des eaux dormantes; mais ici les passions intérieures sont, dit-on, maintenues par la régularité de la vie et par la simplicité des mœurs. Rien ne manque à la joie paisible et recueillie de ces maisons situées dans les petites villes ou dans les villages de la Hollande, quand par hasard la cigogne vient s'y poser et y faire son nid.

On a ici pour les cigognes le respect naïf et touchant qu'on témoigne dans d'autres endroits pour les hirondelles. La cigogne est en effet une hirondelle sur une plus grande échelle; elle fait aux grenouilles, aux crapauds, aux rats, aux couleuvres, aux mulots, la guerre utile que l'hôte de nos cheminées et de nos vieux châteaux fait aux insec-

tes. Les cigognes sont regardées en outre comme des oiseaux de bon augure. N'ayez crainte qu'on les tue. Heureux le toit près duquel elles veulent bien s'abattre, plus heureux celui où elles daignent élire leur domicile ! On leur construit même des perchoirs et des abris artificiels pour les attirer : le nid de la cigogne est la couronne de la maison (1).

L'abondance des eaux qu'on a toujours sous la main devait contribuer à répandre en Hollande les habitudes de propreté. Sans parler de Broek, ce curieux village qui semble détaché d'un vase chinois, nous avons rencontré partout, même chez les pauvres, des instruments d'étain ou de cuivre que le nettoyage fait d'argent ou d'or. En Belgique, on a fondé, depuis quelques années, des prix de propreté ; en Hollande, on est propre sans le savoir et sans qu'aucun Monthyon s'en mêle. C'est le mercredi, le vendredi et le samedi qu'on fait la grande toilette des maisons. Ces jours de *schoonmaking* (nettoiement général), la rue appartient aux servantes. On les voit

(1) La cigogne peinte ou sculptée en relief figure sur les édifices publics et sur les fontaines de la Haye. Ce sont les armes de la ville. On nourrit trois ou quatre de ces oiseaux privés, dans le marché aux poissons. Quand, par accident, une cigogne se casse la patte, on pousse quelquefois l'humanité jusqu'à lui mettre une patte de bois. Cette reconnaissance des Hollandais envers les animaux qui leur rendent service est un trait de mœurs qui ne doit pas être passé sous silence. Lors du fameux siége de Leyde en 1574, les pigeons qui apportèrent aux assiégés la nouvelle d'une prochaine délivrance furent respectés pendant leur vie et empaillés après leur mort. On les conserve religieusement dans l'Hôtel de ville.

alors puiser, verser, jeter les seaux d'eau avec une sorte d'exaltation. Ces filles, ordinairement si calmes, sortent tout à coup de leur caractère : on dirait les bacchantes de la propreté. En Hollande, on brosse son mur, comme ailleurs on brosse son habit. La façade et l'intérieur des maisons, tout est lavé, frotté, écuré avec un soin impitoyable.

On peut donner de cette propreté plusieurs raisons géographiques : il est reconnu que l'atmosphère des Pays-Bas détériore très-vite le bois et les métaux, d'où la nécessité de les peindre, de les frotter et de les polir sans cesse pour éviter la moisissure ou la rouille. Si l'hiver est froid et si le printemps est aigre, l'été est quelquefois très-chaud, et comme, par suite de l'exiguïté du territoire, les populations se trouvent fort pressées les unes contre les autres, sans le soin qu'on a de nettoyer les maisons et les villes, le pays ne serait point habitable. C'est ainsi que les coutumes nationales dérivent de causes naturelles qu'on ne voit pas ou qu'on n'observe pas toujours, mais dont le lien, si délicat qu'il soit, existe pourtant. D'un autre côté, il est dans la nature de l'homme, et surtout dans celle de la femme, de s'attacher d'autant plus à son intérieur, que cet intérieur est plus net ou plus orné. La propreté des habitations a contribué en Hollande à faire aimer la vie de famille. La maison, que les anciens appelaient « le monde de la femme, » *mundus muliebris*, a besoin, pour la contenir tout entière avec ses goûts et ses affections, d'être une image en petit de l'ordre qui règne dans l'univers. Cette

propreté, qu'on retrouve ici jusque dans les écuries et les étables, n'est point étrangère à la belle santé des gens et des animaux domestiques (1). Dans les villages, on aime à rencontrer, surtout le dimanche, une population forte, saine et bravement vêtue. Les femmes portent des ornements de tête aussi riches que bizarres : elles ont fait ce jour-là leur toilette et leur prière pour être belles devant Dieu et devant les hommes.

La plus grande partie du roulage des Pays-Bas se pratiquant par les canaux, les routes sont généralement magnifiques et entretenues comme les allées d'un parc. Il arrive de trouver réunis sur la même route un chemin de halage, un chemin sablé pour les piétons, un chemin pavé en briques pour les voitures (2) et un chemin de terre molle pour les chevaux de selle. Le goût des fermiers se révèle dans leurs chariots, qui sont d'une forme élégante, avec des bouquets de fleurs peints, sculptés ou dorés sur la caisse de la voiture. Par la vue des Pays-Bas, on peut se faire une idée de l'art hollandais. Le ciel n'est pas baigné, comme dans le midi, par une lumière si intense qu'elle absorbe tout ; non, c'est une lumière prudente

(1) C'est dans la Nord-Hollande qu'il faut visiter ces salons destinés aux bestiaux. Le plancher est luisant de propreté. Les vaches se succèdent côte à côte sur une plate-forme qui est également nette et sablée. Les ordures sont reçues dans une rigole. Pour que les vaches ne se salissent point en se couchant, on suspend leur queue avec une ficelle attachée au plafond.

(2) Il y a en Hollande deux sortes de briques : les rouges, qui servent à bâtir les maisons, et les jaunes, qu'on emploie pour paver les trottoirs et les routes.

et discrète, mais vive, qui laisse une valeur à chaque objet. L'eau, qui est toujours ici l'âme et la vie du paysage, répand entre les arbres des tons argentés. Dans les plaines, où l'herbe abonde, s'ébat l'Arcadie avec ses troupeaux, ses bergers et surtout ses bergères. La figure des femmes est délicatement éclairée. Dans un tel milieu, l'art visera moins à l'ensemble qu'aux détails et à la couleur. On a reproché à l'école hollandaise de manquer d'idéal. Ce qui donne l'idéal aux paysages, ce sont les horizons étendus, vagues et découverts. Dans les Pays-Bas, les horizons sont généralement courts, précis, bornés; ils ne laissent rien à l'inconnu. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point là toute la Hollande.

Les polders ont fait Gérard Dow, Van Ostade, Paul Potter, Ruysdael, Cuyp ; les dunes ont fait Rembrandt. Les dunes sont le désert. Là, on retrouve cette vigoureuse opposition des ombres et des lumières, ce caractère sauvage et déchiré, cette végétation inculte, ces montagnes, ces gorges, ces précipices qui ont donné un style au plus espagnol des peintres hollandais. Telle partie des dunes ressemble en effet à une sierra. Cette mer de sable furieuse et solide, recouverte d'une fauve végétation de thyms, de genêts, de bruyères (sorte de forêt vierge en miniature) ; ces côtes, dont la force réside, comme celle de Samson, dans la chevelure ; ces goëlands, ces courlis, ces mouettes, ces grands corbeaux qui passent, les ailes étendues, sur la tête des dunes,

puis, entre les sommets de ces Alpes relatives, là-bas, un coin de mer flamboyant et poli comme une lame de sabre, tout cela révèle le côté énergique du caractère hollandais. On comprend alors Ruyter et tous ces étonnants marins, dont la race n'est point éteinte dans la Néerlande. Leur intrépidité semble d'autant plus grande, qu'elle est candide. Le marin hollandais se trouve aussi à son aise sur mer que sur ses canaux. On le voit souvent traverser sur des bateaux frêles et ruinés des mers périlleuses, sans même se douter de son héroïsme. Les tempêtes lui sont familières, il a vécu avec elles dès son enfance, et l'on oserait presque dire qu'il les ignore à force de les vaincre. Les dunes donnent bien le sentiment de l'énergie virile, mais en même temps il n'est pas rare de trouver sur le sable presque nu, à quelques pas de la mer, une petite fleur que le vent a semée, image de l'amour de la patrie et de l'amour de la famille qui s'allient dans le cœur des rudes matelots hollandais au courage stoïque.

Une influence a dû contribuer à endurcir physiquement les enfants de la Néerlande, c'est le climat. Ce climat n'est pas précisément très-rigoureux, mais il est humide et inconstant. Il ne faut pas perdre de vue qu'ici on vit sur la mer. La météorologie de la Hollande est particulière comme son histoire, comme son origine, comme ses mœurs. Au printemps, une belle journée s'annonce le plus souvent par un brouillard froid qui s'attache aux extrémités des branches, où il forme de petits cristaux.

Les arbres avec leurs rameaux dépouillés et leurs fines nervures blanches apparaissent alors comme des stalactites gigantesques. Vers huit ou neuf heures du matin, ces cristaux fondent sous le soleil, et la forêt construite par le givre tombe en pluie. Les nuages laissent plus volontiers qu'ailleurs, surtout dans les nuits froides, transparaître la lune. On dirait des îlots de glace qui passent comme des verres dépolis devant une lumière. L'été, deux et trois températures se succèdent quelquefois dans une même journée. Si les saisons sont des climats voyageurs, ces voyageurs-là ont en Hollande l'humeur capricieuse et changeante. Même en été, l'humidité persiste longtemps après que les armées de moulins, ces sentinelles préposées à la défense physique du pays, ont, au mois d'avril ou de mai, desséché les polders inondés pendant tout l'hiver. Par le soir des plus beaux jours, une vapeur blanche s'élève de terre et fume à la surface des prairies. Il serait intéressant de savoir si la culture et les ouvrages hydrauliques, en réchauffant le sol de la Néerlande, ont modifié les conditions de l'air; malheureusement l'histoire météorologique est encore dans l'enfance. Il existe à Utrecht un observatoire dont les travaux sont estimables, mais dont les expériences ne remontent qu'à quelques années. Tout porte cependant à croire que le climat des Pays-Bas s'est amélioré depuis les temps historiques.

Si les monuments authentiques manquent pour apprécier cette amélioration, il n'en est pas moins vrai-

semblable que le desséchement des lacs et des marais a dû exercer sur les saisons de la Batavie une influence heureuse. En chassant les eaux intérieures, le pays a dû s'assainir, et il perfectionne encore tous les jours les conditions d'un climat qui reste toutefois soumis aux bourrasques et aux caprices de la mer. Les fléaux d'ailleurs apportent avec eux une compensation. L'humidité devient un des éléments de la culture. L'inondation renouvelle chaque année la fertilité des terres. On lui doit ces riches et luxuriantes prairies de la Nord-Hollande, où les bêtes à cornes, perdues dans l'herbe, sont nonchalamment occupées à faire du lait. Dans les terres ainsi fécondées, la végétation est, on peut le dire, insolente de santé.

L'excentricité du milieu géographique crée, entretient, conserve l'originalité des coutumes nationales. On connaît l'ancienne réputation des kermesses hollandaises. Chaque ville, chaque village a la sienne, qui tombe ordinairement pendant l'été. Ces fêtes durent plusieurs jours. On y voit des boutiques, des charlatans, des animaux plus ou moins fabuleux, des parades, des manéges, des géants, des figures de cire, des chevaux de bois. Les jeunes filles vont se faire dire la bonne aventure dans une cabane de toile, antre discret et caché de la sibylle foraine. Ce qu'il y a de plus élégant, ce sont de petites maisons en bois d'un goût un peu théâtral, avec des lustres, des miroirs, quelques porcelaines, des dorures, des meubles peints non sans un certain art,

de grands vases de cuivre remplis d'une pâte blanche, et une femme assise sur une chaise haute devant un feu qui pétille. Dans ces maisons portatives sont des cabinets particuliers fermés de rideaux rouges et blancs, où l'on mange des manières de crêpes larges comme un écu de cinq francs. Un autre ornement de la fête, ce sont les Frisonnes. Leur costume, surtout leur coiffure, est d'un goût charmant et d'une propreté délicate. Elles font d'excellentes gauffres qu'elles promènent dans la ville sur des corbeilles.

Les Hollandais se montrent aussi très-avides de légumes confits dans le vinaigre : de jolies baraques étalent un grand luxe de bocaux rangés avec symétrie, et dans lesquels nagent des oignons, des concombres, des citrons, des crevettes. On mange toutes ces *aigreurs* avec des œufs.

Comme la fête dure habituellement une semaine, c'est le samedi qu'on s'abandonne. Ce jour-là, en effet, la joie hollandaise est un peu grosse et bruyante : cet entrain, ces danses nocturnes, ces rondes de sabbat dans la rue, cette liberté de la fête qui mêle et efface toutes les classes, ces chants qui se prolongent jusqu'au jour, cet emportement des femmes qui contraste avec leur calme habituel, ces mystères que la nuit aime à cacher sous ses voiles, tout cela ressuscite les toiles des vieux maîtres qui ont célébré les bacchanales du Nord. A travers cette ivresse joyeuse, la naïveté des mœurs hollandaises ne se dément pas : on dirait une orgie dans le paradis terrestre.

Tout un personnel d'hommes et de femmes est attaché au service des kermesses : ce personnel se déplace de ville en ville, et couche, comme autrefois les Scythes, dans des maisons roulantes. Cependant les kermesses de la Hollande sont en décadence : la facilité toujours croissante des relations commerciales, le développement des magasins et des boutiques, leur enlèvent de jour en jour toute raison d'être. Leur ancienne prospérité ne se maintient que dans certaines villes de la Frise, où les mœurs et les habitudes locales s'abritent derrière le Zuyderzée comme derrière le gardien des traditions. Il y a également dans la mythologie des Scandinaves une mer autour de laquelle rien ne change ; les hommes eux-mêmes n'y vieillissent pas.

Ce qui manque à la Hollande, ce sont les montagnes. Peut-être faut-il rapporter à cette cause, en partie du moins, le faible développement de l'architecture. La montagne est au paysage ce que le geste est à la physionomie. Dans les endroits où elle est absente, le sens architectural doit être restreint. En Hollande, l'art de bâtir s'est plutôt attaché à faire de jolies maisons que des édifices publics. Ici, chacun vit chez soi ; on adore les dieux lares. De petits jardins, cachés dans l'intérieur des maisons, dont les arbustes en fleur exhalent une odeur de félicité domestique, réunissent le soir toute la famille et quelques amis. Nous avons remarqué, surtout à Rotterdam, ces étroites portes, peintes en noir, par lesquelles on entre un à un comme dans un sanctuaire.

Quand une personne tombe malade, son domicile est impénétrable. La sonnette se tait. On affiche sur la maison un bulletin de santé. Cette précaution écarte l'importunité des amis, sans repousser leur sollicitude. On respecte de même le repos des femmes en couche : un avis déclare que la mère et l'enfant se portent bien. A Harlem, le marteau de la porte était autrefois orné d'une dentelle et de rubans dont la couleur indiquait le sexe du nouveau-né (1). Si la personne malade vient à mourir, son décès est annoncé dans la ville par l'*Aanspreker,* sorte de billet de faire part vivant, dont le costume un peu tragique, le crêpe noir, le manteau, le rabat, le chapeau à cornes, le ton de voix lugubre et déclamatoire, étonnent beaucoup les étrangers. On dirait le revenant des vieilles mœurs hollandaises. Cet homme annonce également les naissances et les décès, ceux qui viennent et ceux qui s'en vont. Les enterrements se font le matin avec une pompe sévère et discrète. Les amis qui ont suivi le convoi se rendent, après la cérémonie, à la maison mortuaire, où ils font une légère collation, en souvenir sans doute de ces anciens repas où l'on buvait dans de larges coupes à la santé du mort.

La Hollande, on l'a vu, est de tous les pays celui où l'homme a, pour ainsi dire, contracté le mariage le plus

(1) Quelques-unes de ces coutumes tombent de jour en jour ; d'autres sont presque entièrement abolies. Nous avons cru devoir néanmoins les signaler, à cause du parfum de nationalité qu'on y respire encore.

intime avec la forme géographique. Les mœurs, les institutions, les coutumes des habitants découlent des conditions que la nature a faites aux anciens conquérants de la Néerlande. Ces masses d'eau qui se laissent traiter par la main de l'homme avec une soumission d'enfant, comme si elles avaient fini par reconnaître la supériorité de la force intelligente, ont, en quelque sorte, assisté aux progrès de la civilisation. Paisible comme ses canaux, vigoureux comme ses dunes, terrible sur mer comme les tempêtes qui battent ses côtés, le génie hollandais est en harmonie avec le caractère de son territoire. Les deux principales industries des Pays-Bas, l'extraction de la tourbe et la pêche, se rattachent également à la constitution du sol. Il était donc essentiel d'indiquer d'abord la formation géologique de la Néerlande et le rapport de cette formation, ouvrage combiné de l'homme et de la nature, avec les habitudes d'un peuple qui s'est fait lui-même. Si les primitifs Bataves revenaient en Hollande, ils ne retrouveraient plus leurs anciens marais, mais ils reconnaîtraient dans leurs descendants l'empreinte de la race et des circonstances extérieures qui l'ont modifiée.

III

LA TOURBE ET LES TOURBIÈRES DE LA HOLLANDE.

Dans presque tous les pays civilisés, l'homme, ayant détruit les forêts, a cherché sous la terre ses moyens de chauffage. Il vit de la sorte sur un fonds de végétation ancienne dont la sage prévoyance de la nature lui a conservé les restes. La houille, l'anthracite, la tourbe, suivant les diverses contrées géologiques, suppléent à l'absence du bois, qui devient de plus en plus rare. Les tourbières sont distribuées sur plusieurs régions de l'Europe : on les retrouve en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse et même en Italie ; mais nulle part elles ne se montrent aussi abondantes que dans les Pays-Bas. On pourrait dire que la Néerlande est la patrie de la tourbe. Ici en effet, sous une couche d'argile ou de sable, il n'est pas rare de rencontrer cette terre noire et bitumineuse dont les habitants se servent pour faire du feu. En creusant les canaux, en posant les fondements des maisons, on met tous les jours à nu les veines de ce

combustible enfoui depuis des siècles. A quelques pieds de la surface, la tourbe apparaît. En certains endroits, elle se révèle par la nature inconsistante du sol. La terre élastique et comme gonflée d'eau cède sous le pied qui la presse, puis se relève aussitôt. Cette terre qui tressaille, cette terre sensitive, en quelque sorte, est connue des habitants, qui disent d'elle : *Het land leeft*, voilà une terre qui vit.

L'extraction de la tourbe fournit du travail à des milliers de bras. Presque toute la population de la Hollande se chauffe avec cette terre ; combien d'habitants en vivent ! Le mode du chauffage n'est point étranger aux mœurs ni à la vie domestique des nations. Un ami de Walter Scott nous racontait avoir entendu répéter souvent au célèbre romancier : « Dites-moi comment un peuple se chauffe, je vous dirai qui il est. » Les anciens avaient bien compris ces rapports, eux qui firent du foyer, *focus*, le symbole religieux de la famille. Avec un sens admirable, ils avaient placé les dieux dans cet endroit de la maison autour duquel se serrent et se concentrent les plus tendres affections du cœur humain. Le coin du feu est chez toutes les nations de l'Europe le siége des relations intimes ; mais c'est surtout dans la vie des peuples du Nord que le foyer joue un rôle principal et délicat. Là l'homme, obligé de faire la lumière et la chaleur, a mis dans cette œuvre journalière une étincelle des sentiments qui poétisent l'existence.

Aux veillées d'hiver se rattachent les plus doux sou-

venirs et les tableaux les plus touchants de la félicité domestique. Les traits graves de l'aïeul, les joues rouges des petits enfants, le sourire furtif des amoureux, tout cela s'éclaire saintement à la lueur de ce soleil artificiel qui réchauffe et délasse des travaux de la journée. Le bien-être du foyer, qui contraste si fort avec les intempéries de l'air ambiant et les rigueurs du climat, contribue à développer dans le Nord la vie d'intérieur. En Hollande, cette contrée où tout est particulier, le chauffage ne devait point ressembler à celui des autres nations. Virgile, ce grand peintre des mœurs rustiques, a remarqué tout ce qu'avait d'intéressant et de poétique la fumée qui s'élève vers le soir d'un toit de chaume. Dans les Pays-Bas, les cheminées fument plus qu'ailleurs. Combien de fois, dans les plaines sans fin de la Drenthe et de l'Overyssel, ne me suis-je point arrêté à regarder les nuages épais et blancs, que dégageait dans le ciel un modeste feu de tourbe ! Ces toits de chaume ou de gazon ainsi panachés faisaient rêver à toutes les joies tranquilles de la nature. La fumée qui monte le soir vers le ciel est, si on l'ose dire, la prière de la maison.

On peut même trouver un rapport entre la nature du combustible et le caractère des Hollandais. La meilleure tourbe s'enflamme difficilement ; l'étranger, dont les membres sont raides de froid, supporte avec peine les lenteurs de ce feu domestique. Aussi plus d'un a-t-il vu dans cette combustion pénible une image de la patience batave, *hollandsche patientie*. La tourbe prend malaisé-

ment le feu ; mais une fois qu'elle l'a conçu, elle le garde et le retient longtemps, symbole encore en cela du caractère des habitants, qui ne s'enflamme pas très-vite, mais qui nourrit longtemps son enthousiasme.

L'usage de la tourbe est très-ancien ; il remonte, selon toute apparence, aux premiers temps où le pays fut habité. La nécessité à laquelle était réduit le peuple batave en brûlant sa propre terre a arraché une plainte et un soupir au grave Tacite. Pline admirait l'industrie de ces peuples qui, dépourvus de bois, prenaient de la terre dans leurs mains, et avec cette terre séchée au vent encore plus qu'au soleil, préparaient leurs aliments, réchauffaient leurs entrailles engourdies par les glaces du Nord, *rigentia septentrione viscera sua urunt*. Extraire la tourbe et s'en servir comme moyen de chauffage est un art connu en Hollande depuis les temps les plus reculés (1), mais ce qui est relativement nouveau, c'est l'amélioration de ce combustible par des procédés techniques. Dans l'enfance de cette industrie, les habitants extrayaient la tourbe par mottes grossières, informes, et la brûlaient après l'avoir fait sécher. La tradition rapporte la méthode de faire et de préparer la tourbe à des paysans de la Hollande et de la Frise qui, vers l'an 1215, découvrirent le moyen de perfectionner ce présent de la nature. Une telle invention se répandit aussitôt. A la fin du treizième siècle, on vendait assez gé-

(1) Il est fait mention de la tourbe dans les lois saliques.

néralement dans les Pays-Bas des mottes de tourbe travaillées et qui avaient une forme régulière. Cette forme a d'ailleurs changé depuis les temps historiques ; nous avons vu à Leyde, dans l'Hôtel de ville, des morceaux de tourbe pris dans une tente des ennemis pendant le siége de 1574, et qui sont tout à fait cubiques, tandis que la figure actuelle est celle d'un parallélipipède allongé.

Les Hollandais ne sont point d'accord entre eux sur l'étymologie du mot par lequel on désigne dans leur langue ce combustible, *turf* ou *torf*. Plusieurs le font dériver d'un ancien vocable *dorst* ou *durst*, qui signifie pauvreté, par allusion sans doute à la pénurie de bois contre laquelle les glèbes fossiles sont appelées à réagir. Cette idée de pauvreté convient, il faut l'avouer, à la tristesse des foyers qu'alimente la tourbe. Ce combustible ne donne malheureusement pas la flamme joyeuse du bois, ni la riche lumière du charbon de terre. La tourbe blanchit plutôt qu'elle ne flambe. Autour de ces foyers ternes, le plus souvent fermés, on ne voit point, comme à la lueur des feux de bois, danser sur le mur les esprits familiers de la maison. Si elle ne donne point l'éclat pétillant ni la chaleur des autres combustibles, la tourbe n'en est pas moins une ressource considérable dans un pays où la nature a tout fait, non pour l'homme, mais contre l'homme. La consommation de la tourbe augmente toujours dans la Néerlande, ainsi qu'on peut s'en convaincre par des chiffres. Elle était de 22,275,

623 tonnes en 1834, et de 33,943,630, en 1852. Ces chiffres suffisent pour démontrer l'importance des travaux qui se rapportent aux tourbières.

Ces travaux sont intéressants à trois points de vue différents. L'économiste aime à suivre l'extraction de la tourbe, la préparation et l'exploitation, les usages industriels et domestiques de ce combustible, les rapports des tourbières avec l'agriculture. Le géologue recherche d'un œil curieux l'origine de la tourbe, la formation de ce terrain récent, la monographie des couches dans lesquelles reposent les ouvrages de l'homme. Enfin le voyageur moraliste doit reconnaître que cette industrie a donné quelques traits singuliers à la population des provinces sur lesquelles les tourbières se rencontrent maintenant en plus grande abondance, la Frise, la Groningue, la Drenthe et l'Overyssel. Les mœurs des habitants de ces provinces, et en particulier la vie des ouvriers qui travaillent aux tourbes, tout cela vaut bien la peine qu'on s'y arrête.

Nous allons suivre la trace de ces différents ordres de faits économiques, scientifiques et moraux sur le sol de la Néerlande.

I

Le travail de la tourbe varie avec la nature des tourbières. On peut établir entre elles deux grandes divisions, suivant qu'elles sont *hautes* ou *basses*. C'est

d'abord sur les tourbières hautes (*hooge veenen*) que doit se porter l'attention.

Assen est une ville ouverte, bien neuve, bien tranquille, bien éclairée, où siégent les états provinciaux de la Drenthe, où demeure un monde officiel d'employés et de magistrats, où de jolies maisons, posées çà et là, comme pour leur plaisir particulier, semblent peu soucieuses de former des rues, où des quinconces d'arbres, des nappes de sable, des tapis de gazon, des espèces de *squares* anglais, relient par un trait d'union de verdure le Palais de justice, l'Hôtel de ville, le Temple des réformés. Tout près de là s'élèvent de charmantes habitations rurales, et à côté de ces maisons de campagne s'étendent des jardins ou des prairies qui, il y a un quart de siècle, étaient des tourbières. Un grand nombre de ces tourbières sont encore en exploitation ; elles communiquent par des canaux particuliers, avec un canal central qui joint la ville d'Assen à celle de Mepel et sur lequel se gonflent les voiles de lourds bateaux qui transportent la tourbe. Situées au milieu de véritables steppes où croissent la bruyère et d'autres plantes sauvages, les tourbières hautes, — nom qu'elles doivent à leur position plus élevée et à leur nature relativement sèche, — constituent la principale, et l'on pourrait même dire la seule richesse de cette province, que la culture n'a point encore vivifiée. Au soleil couchant, quand le ciel est rouge, ces tranchées ouvertes dans une terre noire, ce sol dévasté à une certaine profon-

deur par la bêche, ces amas de glèbes bitumineuses qui sèchent au vent, les ombres de travailleurs que grandit le crépuscule, tout cela forme un point de vue abrupt que n'eût point dédaigné le pinceau de Salvator Rosa. Il convient de nous introduire sur le théâtre de ces travaux ; nous suivrons mieux ainsi les diverses transformations que la main de l'homme fait subir à une matière brute, inculte, stérile, pour la rendre capable de services industriels et domestiques.

Quand le propriétaire d'une lande tourbeuse a résolu de convertir son champ en un atelier d'exploitation, il lui faut avant tout délivrer la terre des eaux qui l'imprègnent comme une éponge. Les ouvriers attachent quelquefois à leurs pieds des appareils en bois, d'une grandeur variable, qu'en nomme en hollandais *bredden*, et qui empêchent ces pauvres hommes d'être absorbés par les abîmes d'un sol marécageux. Une fois la surface reconnue, on pratique, à vingt-quatre pieds de distance les unes des autres, et à la profondeur de trois ou quatre pieds, des tranchées (*wallen*) qu'on revêt souvent d'un mur de terre pour que la matière tourbeuse ne s'éboule pas. La profondeur de ces fossés augmente successivement ; il faut d'ordinaire huit années avant que l'on puisse attaquer la tourbe. L'aménagement des eaux soustraites à la terre par des saignées habiles et méthodiques constitue une véritable science. Il existe un art de recueillir ces eaux dans des fossés, de les retenir par des écluses et de les diriger, au moyen de conduits, vers

le canal qui doit servir au transport du combustible.

Le champ étant ainsi façonné et les eaux étant soutirées; on procède à l'extraction de la matière tourbeuse. La division du travail est le principe fondamental de toute industrie. Les ouvriers se distribuent par groupes de six ou sept hommes. Les fonctions auxquelles ils se livrent peuvent d'ailleurs se partager en quatre temps. Un premier ouvrier fend, à l'aide d'un instrument tranchant appelé en hollandais *stikker*, la surface de la couche tourbeuse. Un second ouvrier, avec cette sûreté de coup d'œil que donne l'exercice, relève les mottes tranchées à l'aide d'une petite bêche (*spade*). Un troisième ouvrier reçoit du second les glèbes divisées qu'il pique avec une sorte de fourche (*vork*), et qu'il range en même temps sur une brouette. Cette brouette est conduite par un quatrième ouvrier sur la partie ouverte du chantier où s'entassent d'abord les tourbes saturées d'eau. L'art consiste à renverser la brouette de telle manière que les pièces de limon végétal se trouvent disposées en une sorte de mur sans qu'on y mette la main. La substance tourbeuse est en effet tellement molle et tellement sensible, qu'elle garde l'empreinte de tout ce qui la touche. Il est à observer que ces pains de tourbe présentent alors un volume beaucoup plus considérable que celui auquel plus tard ils se trouveront réduits en séchant.

Aux travaux d'extraction de la tourbe succèdent les procédés de dessiccation. C'est ici une partie importante de l'industrie qui nous occupe. Au moment où elle sort

de terre tout imbibée d'eau, la tourbe est absolument impropre aux usages du foyer. Cette matière molle semble prendre par la dessiccation une nouvelle nature, elle devient un combustible. Il existe une méthode pour atteindre ce résultat. Nous avons laissé les morceaux de tourbe trempés d'eau s'accumuler sur le champ de travail ; dès qu'ils ont acquis assez de consistance pour être maniés, ils sont disposés avec un art singulier, de manière à recevoir de partout les rayons du soleil et l'influence du vent. Les ouvriers forment des piles, en ayant toujours soin de poser une tourbe en largeur sur deux tourbes en hauteur, à peu près comme le mouleur place les briques et les expose à l'air avant de les cuire. Le chantier présente alors des rangées de carreaux symétriques, coupés de petits sentiers dans lesquels marchent des femmes et des enfants qu'on emploie volontiers à cette besogne. On déplace ensuite plusieurs fois chaque morceau de telle sorte que l'air puisse jouer librement sur toutes les surfaces de la tourbe. Quand les mottes d'en haut commencent à sécher, on les pose en bas, et on relève celles que le contact avec la terre met dans une situation moins propice pour acquérir les propriétés inflammables. Si le vent souffle de l'est ou du nord, les tourbes se dépouillent encore assez vite de l'humidité qui leur est inhérente ; mais si le ciel est pluvieux, comme il arrive trop souvent au mois d'avril et de mai, il apporte un obstacle à la confection de cette matière terreuse. On a vu sous des pluies trop prolongées se détruire

ainsi l'espoir d'une abondante récolte industrielle (1).

Lorsque, après avoir été plusieurs fois maniés et déplacés, ces morceaux de tourbe ont enfin acquis le degré de sécheresse nécessaire, on les rassemble en gros tas carrés ou ronds, qu'on recouvre de joncs, de foin ou de paille, pour les défendre de la pluie et de la gelée. On les recueille aussi dans des granges, sur des lattes ou des planches disposées de telle façon que le vent puisse y circuler de toutes parts. La tourbe ne sort plus de ces granges que pour être transportée au marché dans de longues barques qui ont un mât très-haut et une grande voile.

Quand toute la tourbe est extraite, on trouve au fond de la tourbière des arbres qui appartiennent généralement à la famille des pins. J'ai eu occasion de voir moi-même des tas de bois, qui avaient été ainsi enfouis sous la couche, et dont la substance n'était presque point altérée. Les branches résineuses de ces pins servent comme

(1) Les inconvénients de la dessiccation en plein air ont depuis longtemps frappé les économistes. On s'est demandé s'il ne vaudrait pas mieux sécher les tourbes dans un endroit couvert. Des essais ont été dirigés dans ce sens; mais jusqu'ici les résultats obtenus n'ont point été concluants. Nulle part on n'a pu délivrer complétement la tourbe de l'humidité qui la pénètre. Quelques-uns des établissements fondés pour la raréfaction de ce combustible ont eu recours à des procédés techniques. On comprimait la matière tourbeuse dans des moules pourvus de trous ou de petites rigoles; mais en la traitant ainsi on perdait considérablement de parties fines, ligneuses, auxquelles l'eau était mêlée, et qui s'écoulaient avec elle. Dans le Hanovre, on sacrifie ainsi jusqu'à 65 pour 100 de la base calorifique. Pour obvier à cet inconvénient, il est nécessaire de renfermer la substance tourbeuse dans des toiles de pression.

de flambeau pour éclairer les nuits d'hiver. On déterre quelquefois des troncs énormes légèrement noircis, et qui peuvent encore être employés aux usages industriels. C'est aussi le moment de dire un mot d'une substance légère, poreuse, feuilletée, qui sert de toit à la couche de tourbe et qui avait été rejetée d'abord par les ouvriers comme impropre au chauffage. Cette croûte supérieure va maintenant jouer un rôle; mêlée à du sable, elle va devenir la base de la terre labourable sur laquelle on sèmera des pommes de terre ou du blé. Il est intéressant de voir ainsi, à côté des tourbières en exploitation, des tourbières récemment exploitées et qui se trouvent aussitôt converties en un champ fertile.

Un des dangers qu'on court dans l'extraction de la tourbe, c'est de mettre le feu aux tourbières. Sur le chantier de travail, on entretient généralement des charbons allumés pour les usages domestiques (1). Ces charbons incandescents peuvent devenir la cause de grands malheurs. Non-seulement les glèbes extraites et exposées à l'air, mais encore la terre marécageuse qui se trouve étanchée par la préparation qu'on lui a fait subir, sont susceptibles de recevoir et de communiquer l'incendie. Le feu se répand alors sourdement, au grand préjudice de ceux qui vivent des tourbières et au grand effroi des

(1) On attribue à la foudre l'incendie de quelques tourbières hautes; mais la plupart de ces désastres ont une origine plus vulgaire. Les ouvriers mettent le feu aux tourbes en allumant le tabac de leurs pipes.

pauvres gens qui habitent sur un sol inflammable. A chaque instant, leurs cabanes ou leurs chaumières peuvent être réduites en cendre. Il y des exemples d'incendies qui ont duré ainsi de douze à quatorze jours. La matière terreuse brûlait à petit bruit, et la flamme, trouvant sans cesse un aliment, s'avançait accrue par ses propres ravages. On avait alors, sur un sol plat, la triste et lamentable figure du Vésuve. Ces incendies de tourbières hautes dureraient non des jours, mais des mois et des années, si l'on ne cherchait les moyens d'en limiter les progrès. Dans les mines de houille en combustion, on engloutit des fleuves; mais ici l'usage de l'eau, qu'on n'a pas d'ailleurs toujours sous la main, serait une défense médiocre. Le seul moyen d'arrêter la marche du fléau, c'est de remuer et de bouleverser avec la bêche la terre circonvoisine. On emprisonne de la sorte l'incendie dans un cercle où il faut qu'il s'épuise sur lui-même.

L'histoire nous a conservé plusieurs exemples de tourbières incendiées. Dans la Frise, non loin du Zuyderzée, on montre un lac assez profond qu'on appelle *Jonker-Meer*. La tradition veut que, dans les temps anciens, ce lac ait été une tourbière haute. L'incurie d'un ouvrier qui se chauffait provoqua un incendie si violent, que tous les efforts furent inutiles pour l'étouffer. La matière tourbeuse fut entièrement consumée, et les eaux se rassemblèrent peu à peu dans la place qui était restée vide. Avec le temps, un lac se forma où paissaient autrefois les brebis.

De tels accidents n'ont pas toujours été l'effet de la négligence. En 1593, les Espagnols avaient construit près de Schoonebeek une chaussée pour traverser des marais. Les Hollandais cherchèrent à leur couper le passage en jetant sur la route des arbres qu'ils avaient extraits du fond des tourbières. Ils rassemblèrent ces arbres en un tas et y mirent le feu. Comme l'air était sec, la flamme pénétra jusque dans la terre, qui était riche en matière combustible. L'incendie réduisit toute la tourbe en cendre : il se creusa des gouffres, des ravins, et la route devint impraticable pour l'armée ennemie. Cette défense toute nouvelle fit sans doute naître l'idée infernale qu'on attribue à l'un des agents de Philippe II. Ayant entendu dire que la terre des Pays-Bas brûlait, il résolut de détruire par le feu cette contrée insoumise. Il n'abandonna son projet que quand il sut qu'une partie de cette terre inflammable était cachée sous l'eau, et que l'autre (celle des hautes tourbières) pouvait être défendue contre l'incendie par le travail de la bêche.

On vient de voir extraire la tourbe dans les tourbières hautes; il faut maintenant étudier un autre système d'exploitation, celui des tourbières basses, *lage veenen*. Là, c'est sous l'eau que la main de l'homme va saisir la matière terreuse qui doit lui servir de combustible.

Dans la Sud-Hollande, à quelques lieues de la Haye, est le village de Wateringen. Des jardins entrecoupés de petits canaux, des ponts de bois qui joignent des sentiers recouverts d'un sable fin, des cultures distribuées avec

art, des maisons que les arbres à fruit serrent et entrelacent comme un vêtement, une jolie école, deux églises, l'une catholique, l'autre réformée, un moulin tout fier de ses grandes ailes et de son axe doré, tout cela forme ce que les Anglais appellent *a secluded spot*. A côté du village s'étendent les tourbières.

La différence entre les tourbières hautes et les tourbières basses, c'est que dans ces dernières, dès qu'on creuse le sol, on trouve l'eau. Dans les temps anciens, on commença par défoncer ainsi les terres stériles ou presque stériles; mais bientôt, entraînés par les bénéfices que procurait l'industrie de la tourbe, les habitants bouleversèrent de fertiles prairies, des champs qui se couronnaient chaque année d'abondantes moissons. La Hollande perdait ainsi tous les jours de son territoire. Sur certains points, les excavations affaiblissaient même les digues élevées pour défendre le pays contre les chocs impétueux de la mer. La Hollande présentait alors l'étonnant spectacle d'un peuple jouissant d'un territoire déjà fort limité, et travaillant sans cesse à le détruire. Les plus belles campagnes que l'œil de l'homme eût jamais vues disparurent. Le gouvernement du pays se crut obligé de mettre un frein à ces dévastations de la terre. Nul ne put désormais attaquer son champ que dans certaines conditions et après avoir obtenu le consentement des magistrats. Des ordonnances furent publiées dans ce sens à plusieurs époques. Toutefois l'État n'osait pas restreindre suffisamment l'abus, intéressé qu'il était lui-même dans les ravages du sol, par

les bénéfices qu'il tirait des tourbières à titre d'impôts.

L'autorisation de creuser la terre étant obtenue, on conduit sur le théâtre de l'ancienne culture des hommes armés de bêches, et dont l'emploi est d'enlever la couche de terre argileuse qui sert de revêtement à la tourbe. Le propriétaire fait alors partager son champ en plusieurs longues bandes de terre qui seront successivement exploitées d'année en année. La bande qu'on se propose d'attaquer d'abord, et qui est d'ordinaire située sur la limite latérale du champ, est encore revêtue de l'herbe et des plantes qui y croissent; ce voile de verdure disparaît bientôt sous les instruments de fer : c'est ce qu'on appelle *commencer la fouille*. A Wateringen, la matière tourbeuse se trouve enfouie sous une couche d'argile qui a deux ou trois pieds d'épaisseur. Cette terre arable est relevée soigneusement avec la bêche et déposée sur une partie du champ ; lorsque la tourbe sera extraite et l'eau épuisée, elle deviendra la base de la culture renaissante. Cette préparation est un travail d'hiver. On creuse la terre et l'on met à nu la couche de tourbe pour exploiter la tourbière au printemps suivant. Une nouvelle série de faits industriels s'ouvre alors ordinairement en avril ou en mai, et se termine vers le mois de septembre. Un ouvrier pourvu de grosses bottes imperméables descend dans l'eau, dont la présence s'est aussitôt révélée sous la couche d'argile. Armé d'une bêche particulière à ce genre de travail, il extrait les glèbes tourbeuses. Cet homme ne voit point ce qu'il fait; il agit, comme on dit

ici, de sentiment, car la surface de l'eau voile entièrement le lit de tourbe. Après avoir coupé la terre, guidé par cet œil intérieur que crée l'habitude du métier, il saisit la motte divisée en la piquant avec la bêche, la retourne et la renverse dans une barque. Cinq ou six fois par jour, cette barque, antique et grossière comme celle de Caron, s'emplit des glèbes que l'homme y jette (1). La tourbe, au moment où elle sort de l'eau, a la couleur du tabac; elle est mêlée de racines et de branches d'arbres pourries. La barque est ensuite conduite à terre, et l'on décharge la tourbe dans une auge de bois. Cette auge, à peu près carrée, d'environ douze pieds de surface et de deux pieds de profondeur reçoit la matière tourbeuse qui va être mêlée et travaillée. Un ouvrier écrase avec les pieds les mottes informes et compactes qu'a coupées la bêche. En même temps il délivre la substance tourbeuse des grandes racines, des pierres et des autres impuretés qui la vicient. Dans l'auge, cette pâte combustible se trouve ainsi élaborée comme la pâte du pain sous la main du boulanger. Ceci fait, on jette par pelletées sur la terre la tourbe pétrie. Cette terre est recouverte d'un lit de roseaux secs qui doit isoler la matière bitumineuse.

(1) Dans d'autres endroits, un ouvrier appelé *veentrekker*, le puiseur de tourbe, tient à la main une longue perche, au bout de laquelle s'ouvre un cercle de fer tranchant; à ce cercle de fer se trouve attaché un filet serré et très-fort qu'on appelle trouble, *baggernet*. Cet ouvrier pêche ainsi la tourbe, et avec la main renverse le filet rempli du trésor limoneux.

On attend quatre ou cinq heures avant de niveler et de modeler cette tourbe liquide. Quand elle est suffisamment sèche, un ouvrier s'attache à chaque pied une planchette, et, ainsi chaussé, foule la matière molle, dont la surface devient bientôt parfaitement unie. Ce travail est pénible : on admire l'art avec lequel, par la manière seule de diriger ses pieds, l'ouvrier forme une plate-bande dont les côtés s'élèvent en talus. La tourbe ayant reçu cet apprêt, on la laisse encore sécher; puis, à l'aide d'un instrument qui a quelque rapport avec le râteau, garni qu'il est de dents régulières, on trace des raies qui indiquent la forme future des carreaux : la plate-bande présente alors la figure d'un échiquier. A ce travail succède celui du *turfstikker* ou *riemer*. Armé d'une bêche qu'il enfonce verticalement dans la direction des lignes tracées, il divise par morceaux la matière qui, convenablement séchée, servira plus tard au chauffage. Le système de dessiccation dans les tourbières basses ne diffère pas de celui qui se pratique dans les tourbières hautes. On emploie également des femmes, des filles, des garçons de dix à douze ans pour retourner les morceaux exposés à l'air. Il faut ordinairement trois mois avant que les tourbes sèchent. Dans le moment des grands travaux, cent quarante ouvriers se rendent à Wateringen sur un seul champ d'exploitation. Tous ces ouvriers sont à la tâche, et les habiles gagnent 1 florin 50 cents par jour, à peu près 3 fr. La journée de travail commence à deux heures du matin et dure jusqu'à cinq heures du soir.

Lorsque la tourbière basse est exploitée, que reste-t-il ? De l'eau. L'aspect de ces mornes lacs qui succèdent à de vertes prairies afflige le regard de l'agriculteur. Ce changement a même été dans les temps anciens funeste aux populations. On a vu les habitants de ces campagnes converties en lacs, pressés qu'ils étaient par la faim, émigrer vers d'autres terres. Ces lacs ne demeurent pourtant pas stériles. Quelques propriétaires les transforment en étangs peuplés d'excellents poissons qui fournissent de la nourriture à plusieurs familles, et qui créent une nouvelle source de produits. Avec l'art de la pisciculture et avec le volume d'eau dont elle dispose, la Hollande possède le moyen d'accroître sur une grande échelle le champ des richesses vivantes. Autrefois les lacs formés par l'extraction de la tourbe demeuraient dans cet état jusqu'au jour où un spéculateur hardi se mettait en tête de les dessécher. Les propriétaires des domaines inondés les cédaient à vil prix. L'acquisition faite, on entourait ces lacs de fortes digues pour les isoler des eaux affluentes, et à l'aide de moulins à vent on les épuisait quelquefois en une année. Le lit qui servait primitivement de base à la tourbe apparaissait alors : c'était tantôt de l'argile, tantôt du sable, souvent même une couche de roseaux spongieuse, légère, que les Hollandais appellent *darri* ou *derry*, et que l'on enlevait avec la drague.

La tourbe étant extraite et les eaux pompées par le travail des moulins, on voyait assez souvent certaines landes stériles converties en terres d'une fertilité prodigieuse.

L'ancienne surface enlevée avait en effet cédé la place à un fond argileux très-riche et très-propre à nourrir de florissantes moissons. Ces champs régénérés sortaient ainsi des profondeurs du sol, et des régions perdues pour l'agriculture, après la fouille des tourbes, se trouvaient restituées à la charrue. Une telle méthode ne laissa pourtant pas d'entraîner, à côté de ses avantages généraux, des malheurs particuliers. Plusieurs s'y ruinèrent. La vue de ces mécomptes fit même dire à un ancien économiste : qu'eût-il les mains pleines d'or, il ne les ouvrirait point lorsqu'on lui proposerait des maisons à bâtir, des tourbières à fouiller ou des lacs à dessécher. Les Hollandais n'ont heureusement pas suivi ce conseil. Le même champ converti en tourbière, puis changé en une forêt d'arbres abattus (1), puis devenu un étang, puis rappelé à son état naturel, leur donna sous différentes formes des bénéfices dont ils eurent lieu de s'applaudir. Aujourd'hui on dessèche volontiers l'eau des tourbières basses dès que l'extraction de la tourbe est terminée. Ces champs ou ces prairies, délivrés des eaux qui les couvraient, n'en restent pas moins sujets, dans les temps de pluies, à des inondations réitérées. Il est donc nécessaire, même après le desséchement, de les pourvoir de moulins qui travaillent à les maintenir. L'entretien de ces moulins et des hommes qui les font agir est une charge considérable. Il ne faut donc plus s'étonner qu'en Hol-

(1) Les tourbières basses sont aussi riches que les tourbières hautes en bois parfaitement conservé ; seulement ce sont d'autres arbres.

lande, où l'agriculture ne se défend que par des moyens artificiels contre un ennemi toujours présent, le prix des céréales et des autres objets de consommation soit relativement élevé. Ces fouilles présentent un autre ordre d'inconvénients. Le sol bas de la Néerlande est rendu plus bas encore tous les jours par les travaux qui s'exécutent dans les tourbières : si les vaillantes digues élevées contre les hautes marées venaient par malheur à céder, et si la mer s'emparait de ces cultures situées à plusieurs pieds au-dessous de son niveau, le désastre serait terrible, irréparable. Il faudrait du moins des années et de prodigieux efforts pour ramener à la lumière ces champs engloutis.

On a vu extraire et préparer la tourbe dans les tourbières hautes, puis dans les tourbières basses ; il reste à la suivre sur le marché. Les eaux du Wahal, du Leck et de la Meuse sont perpétuellement sillonnées par de longs bateaux que les Hollandais appellent *samereusen*, et qui transportent le combustible national. D'autres bâtiments d'une plus grande taille, construits dans les provinces voisines des tourbières, naviguent sur les canaux de la Frise, de la Groningue et de l'Overyssel ; plusieurs d'entre eux traversent même le Zuyderzée ; ils sont connus sous le nom de *turf-potten*. Leur forme est ancienne et historique. C'est avec de tels bateaux que les Hollandais ont battu dans le golfe la flotte des Espagnols. Les bateliers vivent avec leur famille, pendant toute l'année, dans ces maisons de bois, et transportent d'un lieu à l'autre

leurs affections, leurs mœurs, leur foyer domestique. Parvenue au lieu de destination, la tourbe est déchargée par des portefaix ou par les hommes du bateau, quelquefois même par les femmes. C'est une scène intéressante; il est curieux de voir comme les carreaux de tourbe sont rangés avec ordre dans ces magasins flottants. Cette construction ressemble à celle d'une maison recouverte d'un toit angulaire. Deux hommes emplissent dans le bateau des corbeilles qu'ils passent à deux autres hommes et à deux fortes femmes debout sur le quai. Les tourbes sont alors versées dans une mesure en bois. Cette tonne contient ordinairement de 36 à 37 pièces de tourbe pesante pour les fabriques, de 48 à 50 tourbes légères ou bleues, enfin 80 tourbes d'une qualité inférieure. Le nombre dépend de la manière dont on jette les morceaux; mais malgré les soins les plus scrupuleux il y a généralement un tiers de la tonne qui n'est pas rempli. Les tourbes sont alors chargées dans des charrettes à bras d'une forme lourde et singulière. C'est un souvenir de la domination étrangère. La tradition veut que des charrettes de même forme, plus grandes et tirées par des chevaux, aient apporté en Hollande les munitions de guerre des Espagnols. Il est permis de réparer cet antique matériel, mais non de construire de nouveaux chariots sur le même modèle.

La corporation des porteurs de tourbe constitue dans les villes une classe à part; elle a un commissaire, des règlements et des privileges. Dans les cérémonies publi-

ques et aux grandes fêtes nationales, les porteurs de tourbe forment entre eux des mascarades qui ne manquent pas de caractère. Il leur est défendu, sous peine d'une amende de trois florins, de fumer pendant qu'ils chargent ou déchargent les bateaux. L'extraction, le transport, la vente de la tourbe donnent naissance, on le voit, à un personnel nombreux et tout particulier. Quelquefois les plus lourds bateaux, dont le bord ne dépassait presque pas le niveau du canal, se trouvent vides en deux journées et surnagent. Une vieille femme prépare dans le cabinet le café et les aliments qui doivent réparer les fatigues de ces pauvres gens. Les bateliers sont vêtus de courtes blouses de toile, et par les temps de pluie, d'une étoffe jaune, huileuse, imperméable, que les Anglais appellent *oil skin*. Quand les tourbes sont déchargées, on fait la toilette du bateau, car, pareils aux cavaliers qui ne prennent point de repos avant d'avoir soigné leur cheval, les bateliers ne se couchent point qu'ils n'aient lavé, à renfort de grand seaux d'eau, les flancs de leur colossale monture.

La qualité des tourbes varie singulièrement. Il y en a de plus ou moins riches en matières ligneuses, de poreuses et de compactes, de lourdes et de légères. Ces variétés répondent à différents usages industriels et domestiques. Les ménagères hollandaises reconnaissent tout de suite à la couleur et à la forme les propriétés de ce combustible. Il existe une espèce de tourbe qui convient pour la cuisine, une autre pour les foyers, une

troisième pour les fabriques. En genéral, on préfère le produit des tourbières basses à celui des tourbières hautes. Les boulangers cuisent leur pain avec des glèbes peu denses qui prennent aisément feu. La tourbe sert à alimenter les fours à chaux, les brasseries, les distilleries, les fabriques d'huile, les tuileries. De Zwol à Arnhem, nous avons compté soixante-dix briqueteriés d'où sortent des briques par millions et qui sont chauffées aux dépens de cette terre consacrée à Vesta. La consommation de la tourbe destinée aux fabriques a grandement augmenté dans les Pays-Bas depuis ces dix-huit dernières années; elle s'est accrue de 12,000,000 de tonnes. La consommation de la houille s'est élevée en même temps d'un million et demi d'hectolitres, d'où il résulte que le progrès de l'industrie des tourbes a été de cinquante fois plus actif que celui de l'industrie des houilles.

Il convient maintenant d'établir le rapport calorifique entre les deux combustibles. La houille gagne moitié sur la tourbe; mais si deux quintaux de tourbe produisent le même effet dans un foyer qu'un quintal de houille, la tourbe coûte, toutes proportions gardées, beaucoup moins cher que le charbon de terre. Il y aurait donc économie à se servir du combustible né sur le sol de la Hollande. On peut d'ailleurs voir dans l'usage de la tourbe plus qu'une raison d'économie; on peut y découvrir pour les Pays-Bas une question de haute politique. Par l'emploi de la houille et du coke, les fabriques, les chemins de fer, la navigation, les asséchements de la

Néerlande deviennent dépendants de l'étranger. La tourbe est, au contraire, un élément d'indépendance nationale : les Hollandais devaient donc chercher les moyens d'alimenter la vapeur, c'est-à-dire le mouvement, avec le combustible que leur a donné la nature.

Le volume que présente la tourbe a été jusqu'ici un obstacle à l'emploi de cette matière dans les grands travaux et les services publics. La tourbe occupe trois ou quatre fois plus d'espace que la houille. On a cherché à vaincre cet obstacle par des moyens plus ou moins ingénieux. Des établissements se sont fondés pour comprimer la tourbe. Trente mille kilos de substance tourbeuse des hautes tourbières peuvent se réduire par la condensation à cinq mille kilos. On a été plus loin, on a transformé la tourbe ainsi comprimée en charbon. J'ai visité un de ces établissements où par voie de suffocation, dans de grands fours en maçonnerie, on fabriquait une nouvelle espèce de coke. L'aspect de ces morceaux de tourbe carbonisée était vraiment celui du combustible minéral dont ils avaient la couleur. Avec deux mille kilos de tourbe condensée, on obtient mille kilos de coke. Ces essais industriels sont très-curieux à titre d'expérience ; mais jusqu'ici les bénéfices ont été problématiques (1). La tourbe, quoique

(1) Au nombre des essais tentés pour doner de propriétés artificielles le combustible donné par la nature, il ne faut pas oublier la combinaison de la tourbe avec le charbon de terre. On a fabriqué ainsi des mottes inflammables qui ont une certaine valeur indus-

maniée et remaniée par l'industrie de l'homme, n'a pu lutter encore avec la houille sur le terrain du mouvement par la vapeur. Le *steamer* sur lequel je traversai le Zuyderzée, de Zwol à Amsterdam, était cependant alimenté par la tourbe ordinaire. J'observais en silence la prodigieuse quantité de matière que le chauffeur remuait avec la pelle et jetait dans la fournaise. Le bateau marchait bien ; mais je ne tardai point à me convaincre que ce combustible, à raison de l'espace qu'il occupe, est impropre à la navigation de long cours.

Si la tourbe ne peut point soutenir la concurrence avec la houille pour le mouvement des machines, cette terre susceptible de prendre feu a été pendant des siècles l'unique ou presque l'unique moyen de chauffage des trois quarts de la population hollandaise. Le charbon de tourbe a même donné naissance à l'habitude toute nationale du chauffe-pied. Pendant l'hiver, les femmes, dans leurs appartements et même au temple, durant le sermon, ont sous leur robe une chaufferette alimentée avec de la tourbe. Je fus frappé de voir à Leyde, dans une des salles qui tiennent à la grande église, trois ou quatre cents *stoven* destinés au service du dimanche. Cette habitude domestique n'est point irréprochable au point de vue de l'hygiène ; on l'accuse

trielle ; mais tout l'art de l'homme ne saurait douer la matière d'une puissance calorifique qu'elle n'a pas. L'alliance des corps étrangers apporte une force auxiliaire à la tourbe, elle ne la transforme nullement.

de ternir le teint des femmes les plus fraîches et encore jeunes. L'odeur de la tourbe porte à la tête. Ce combustible dégage une forte vapeur de soufre qui, dans certaines localités, plombe le visage humain et donne aux habitants la pâleur des spectres. Quand la carbonisation de la tourbe n'aurait pour résultat que de lui ôter cette odeur désagréable et malfaisante, on devrait encourager un traitement artificiel qui remédie aux incommodités du foyer.

Le principe économique des Hollandais est d'utiliser tout ce qu'ils ont sous la main ; c'est ainsi qu'ils ont mis à contribution les cendres, la suie et la fumée de la tourbe. Ces cendres fertilisent certaines terres. Quelques parties de la Néerlande se reprochent même d'avoir trop méconnu les propriétés fécondantes de cet engrais, et d'avoir abandonné aux Flandres un des principes les plus riches de la culture. La suie de tourbe sert dans les ménages à nettoyer les instruments de fer ou d'étain. On emploie la fumée à préparer les viandes salées et ces millions de harengs que les pêcheurs de la côte attirent dans leurs filets. La tourbe n'a pas seulement été utilisée comme moyen de chauffage ; elle se prête à différents usages industriels. La substance tourbeuse pourrait être appliquée à l'éclairage au gaz ; elle fournit une base à la fabrication du papier, de l'encre, du vernis et du noir animal, surtout pour les raffineries (1). Dans certaines provinces maré-

(1) Cinq parties de charbon de tourbe sont égales à quatre parties

cageuses, la tourbe sert à jeter les fondements des maisons. On pose les briques et les autres ouvrages de maçonnerie sur une première construction de morceaux de terre combustible, disposés en forme de pyramide. Ces tourbes se gonflent sous l'eau et forment ainsi une base inébranlable que l'humidité ne détruit point. Après des siècles, lorsque la maison est tombée de vieillesse, on retrouve la substance tourbeuse aussi bien conservée que le premier jour, et encore propre au chauffage. On ne sait pas assez tout ce que la Néerlande doit à ce présent de la nature. Parmi les services que la tourbe a rendus aux Hollandais, il en est un que ne doit point oublier l'histoire. La ville de Bréda était occupée par les Espagnols. Un Hollandais nommé Van Bergen, et qui avait pour industrie de conduire des tourbes sur l'eau, conçut le hardi projet de délivrer la ville. Il communiqua son plan à un chef militaire qui l'appuya. La tourbe est patriotique ; elle fait partie de cette vieille terre néerlandaise dont les entrailles s'étaient, pour ainsi dire, soulevées contre la domination étrangère. En cette qualité, elle devait protéger une ruse de guerre qui se proposait d'assurer l'indépendance nationale. Le 4 mars 1590, les Espagnols, voyant venir un bateau chargé de munitions contre l'hiver, le reçurent avec joie. Comme le port était couvert d'une légère croûte de glace, ils tirèrent eux-mêmes le bateau

de noir animal. Ce produit artificiel serait de 25 pour 100 meilleur marché que le noir animal proprement dit.

et aidèrent à l'introduire dans la citadelle. Ce bateau n'était ni plus ni moins qu'un second cheval de Troie. Vers le milieu de la nuit, il accoucha de quatre-vingt-dix hommes braves et entreprenants, qui, cachés jusque-là sous la cargaison de tourbe, sortirent à la faveur des ténèbres; ils surprirent l'ennemi, le taillèrent en pièces, et rendirent la ville de Bréda au prince Maurice.

La matière extraite des tourbières de la Hollande s'était prêtée depuis des siècles à différents usages industriels et domestiques ; le feu de tourbe avait éclairé et réchauffé, pendant les nuits d'hiver, les méditations des poëtes, les joies du premier amour, les travaux de la famille, avant qu'on connût au juste la nature du présent qui a été fait dans la nuit des âges au sol de la Néerlande. Le moment est venu de nous adresser à nous-même cette question : Qu'est-ce que la tourbe ? D'ou vient-elle ? Quelle est l'origine de cette terre qu'on brûle ? Il faut recourir aux lumières de la science, si l'on veut pénétrer le mystère de cette formation. L'étude des circonstances au milieu desquelles est née la tourbe se lie à l'antique géographie de la Hollande, dont les principaux traits ne peuvent être suffisamment connus que par l'examen des tourbières. Si cette ancienne constitution du sol s'est effacée, les rapports entre l'état primitif des choses et la richesse industrielle du pays demeurent et demeureront encore longtemps visibles.

II.

La tourbe n'est point une substance créée à l'origine des choses et immuable ; elle ne préexiste pas ; elle n'a point été faite, elle se fait. Cette terre se forme et se compose encore aujourd'hui sous nos yeux. La tourbe étant une terre qui croît, cette croissance même a été diversement expliquée. Quelques visionnaires ont rapporté la formation des tourbières à l'influence des astres. Les rapports des mondes entre eux ne nous sont point connus : dans l'état présent de la science, il est aussi imprudent d'affirmer ces rapports que de les nier; mais dans tous les cas il n'y a aucune raison pour que la lumière des corps célestes agisse plus sur la tourbe que sur les autres couches de la terre. D'autres naturalistes ont prétendu que cette matière combustible n'était point née sur le sol de la Hollande, qu'elle avait été amenée dans les Pays-Bas de la Norwège, de la Suède et des autres régions du Nord par de grands déluges. Cette explication recule l'origine de la tourbe sans donner une solution. On sait d'ailleurs aujourd'hui que l'existence de la tourbe est due à la décomposition de certains végétaux qui croissent sur place, et qu'un excès d'humidité empêche de se convertir en humus.

Dans l'histoire des travaux qui concourent à l'extraction de la tourbe, nous avons distingué les tourbières

hautes des tourbières basses; cette même division doit être introduite dans l'histoire des faits naturels qui président à la formation de ce terrain. La forêt est la matrice des tourbières hautes, l'eau est l'origine des tourbières basses.

De nombreux documents historiques attestent la présence de bois sombres et impénétrables sur le sol aujourd'hui découvert de la Belgique et de la Hollande. Plusieurs villages des Pays-Bas portent encore le nom d'antiques forêts qui n'existent plus. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de recourir à l'ancienne géographie de la Néerlande pour retrouver dans la présence des forêts l'origine des tourbières hautes. Dans la province d'Overyssel, non loin d'Almelo, il est un bois (le bois de *Drieschigt*, Trois-Couches) dans lequel j'ai vu, pour ainsi dire, la tourbe se former à l'œil nu. Moitié futaie et moitié tourbière, ce bois mélancolique constitue une genèse nouvelle, la genèse des phénomènes actuels de la création. La limite entre une partie de la végétation qui s'éteint, le passage du bois vivant à l'état de tourbière, les différentes phases de cette évolution plus ou moins rapide, le travail des lentes actions chimiques par lesquelles les végétaux se transforment en une espèce de terre croissante, tout cela justifie l'idée des anciens peuples qui avaient placé dans les forêts de la Gaule et de la Germanie le seul culte digne de la Divinité.

L'histoire naturelle de cette métamorphose mérite qu'on s'y arrête. Quelques botanistes ont remarqué dans

ces derniers temps un rapport entre certains grands arbres et certaines plantes basses qui croissent à fleur de terre. L'antagonisme entre ces deux systèmes de végétation ne tarde point à se déclarer. Avec le temps, les bruyères et les mousses dévorent la forêt; le hêtre est vaincu par le brin d'herbe. La formation naturelle de la tourbe est liée à ce développement continu des bruyères et des mousses. Ces plantes meurent chaque année mais en mourant elles déposent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leur vengeance sur le sol. Le mécanisme en vertu duquel la matière végétale acquiert les propriétés de la tourbe est remarquablement simple et ingénieux. Des extrémités inférieures de la tige se détachent chaque année des pousses qui meurent, et dont la chute donne naissance à un terreau particulier. Cette couche, formée de détritus végétaux, s'élève lentement, tandis que la mousse continue de croître par la tête. Le temps développe peu à peu ces inépuisables fécondités de la vie et de la mort. Les générations végétales s'entassent ainsi sur les générations, les dépouilles sur les dépouilles. La forêt, moitié bois, moitié tourbière, présente alors l'image de ces hypogées d'Égypte, dans lesquelles les vivants croissaient sur les morts. Les grands arbres enfoncent leurs racines dans ces sombres galeries où dorment les ancêtres de la végétation accumulée par couches. Cette période de croissance de la tourbe marque de plus en plus la période de décroissance du bois. La tourbière, entée sur la fôrêt comme le gui sur le chêne, la ronge

sourdement. Étouffés par les bruyères et les mousses qui pullulent à leurs pieds, minés par la tourbe qu'ils enrichissent chaque jour de leurs ruines, les grands arbres tombent. Quand les arbres ont disparu, ces bruyères et ces mousses continuent à la surface des tourbières le travail lent et silencieux de décomposition qui doit accroître sans cesse la masse du combustible. Au milieu de ces champs vides, *arva vacua*, d'où les habitants primitifs, c'est-à-dire les chênes, les hêtres, les pins, se sont successivement effacés, on éprouve un sentiment indéfinissable. La pensée s'élève à la vue du système économique de la nature, qui fait tout contribuer à l'utilité de l'homme, tout jusqu'au tressaillement du brin d'herbe que le vent détache de la tige et qui tombe précieusement dans les ténèbres de la tourbière.

Quand même le bois de Drieschigt ne serait pas là pour trahir le secret de la nature, l'influence des anciennes forêts sur la formation de la tourbe nous serait encore attestée par la multitude d'arbres qu'on trouve tous les jours au fond des tourbières hautes. Dans quelques localités des Pays-Bas, les habitants se chauffent avec ce bois enfoui rendu à la lumière (1). On trouve ces arbres conservés, pour ainsi dire, à l'état de momies dans la sub-

(1) On a trouvé sous la tourbe des forêts entières : on pouvait encore reconnaître les couches de feuilles qui étaient tombées d'année en année. La plupart des troncs d'arbres étaient renversés, d'autres se tenaient encore debout avec leurs feuilles et leurs fruits. Il n'y avait donc pas moyen de douter que ces arbres n'eussent végété sur place.

stance bitumineuse. Quelques voyageurs racontent que les fils dégénérés de l'ancienne Égypte brûlent dans le désert les cadavres embaumés de leurs ancêtres pour préparer les aliments ; les paysans hollandais livrent de même aux flammes les ancêtres du sol, ces chênes, ces hêtres, ces sapins, habitans primitifs de la Néerlande, et que l'occupation de l'homme a chassés. Ces arbres sont toujours au fond de la tourbe : ils reposent le plus souvent sur le sable, d'où leurs branches s'élèvent plus ou moins dans la masse tourbeuse. La présence de ces arbres indique bien l'existence d'une ancienne forêt ; mais il reste à découvrir la nature de l'événement qui les a abattus et précipités au fond du sol marécageux. Les uns attribuent ce désastre de la végétation à un incendie (1), les autres à un déluge, à un tremblement de terre ou à toute autre convulsion de la nature.

L'imagination des géologues a beaucoup trop abusé de ces causes violentes et perturbatrices. Il est facile d'expliquer la présence de ces arbres au fond des tourbières par des phénomènes plus simples et plus conformes à ce qui se passe encore sous nos yeux : ils ont

(1) Ce qui a donné l'idée que ces arbres avaient été détruits par le feu, c'est qu'ils sont noircis ; mais le séjour dans la terre humide communique au bois cet aspect légèrement carbonisé. Le foin coupé et laissé sur la terre fermente au bout de quelques jours de pluie, les couches inférieures revêtent un aspect noirâtre, comme si le feu y avait passé. Il faut chercher dans ces faits vulgaires l'explication des grands phénomènes de la nature ; toute décomposition végétale engendre de la chaleur.

été renversés par le vent. Les exemples de tels ravages ne sont pas rares aujourd'hui en Hollande. Dans ce terrain plus ou moins tourbeux, les arbres étendent plutôt leurs racines qu'ils ne les enfoncent, d'où il résulte qu'ils ne prennent guère pied sur le sol. On ne saurait croire en effet avec quelle facilité ils se renversent. J'ai rencontré très-souvent sur les routes de grands arbres soutenus par des tuteurs comme par des béquilles. Les propriétaires, qui connaissent la nature de leurs élèves, croient cette précaution nécessaire pour les défendre d'une chute. Les arbres les plus forts et les mieux enracinés ne résisteraient pas d'ailleurs à l'impétuosité des vents qui soufflent de la mer. Des ouragans qui balaient les églises par le milieu n'épargnent point les chênes (1).

C'est dans ces faits ordinaires et bien connus des Hollandais qu'il faut chercher l'explication des phénomènes géologiques. On a observé que la tête des arbres couchés au fond des tourbières était le plus souvent tournée entre le sud et l'est. Cette circonstance indique assez qu'ils ont été renversés par la tempête du nord-ouest. C'est en effet celle qui sévit le plus ordinairement

(1) La nef de l'église du Dôme à Utrecht fut enlevée en 1674 par une tempête. On comprend la force des agents les plus simples de la nature quand on voit cette église coupée en deux, la tour d'un côté, le chœur de l'autre, au milieu le vide. Les habitants de la Haye se souviennent d'avoir vu en 1836 les arbres séculaires d'une des places de cette ville s'abattre dans leur chute et déraciner les pavés. C'était la lutte du ciel contre les titans du règne végétal.

en Hollande, et qui cause le plus de dégâts. Une telle direction n'est pourtant pas constante. On trouve sur ces troncs, ainsi étendus, d'autres troncs couchés dans une direction opposée et qui s'entre-croisent. Ces arbres, renversés par les vents soufflant des divers points cardinaux, ont formé la base, le lit, ou, pour mieux dire encore, le plancher de la tourbière haute (1). On se demande si ces arbres engloutis se sont incorporés à la tourbe. L'expérience indique qu'il n'en a point été ainsi, puisqu'on les retrouve intacts et parfaitement conservés. C'est tout au plus si les racines et les feuilles out pu, dans certains cas, se convertir en matière tourbeuse. Cette intervention n'a d'ailleurs été qu'accidentelle et tout à fait secondaire. La substance tourbeuse a été fournie presque entièrement par la décomposition des bruyères et des mousses. Il ne faut donc point confondre les rôles des deux systèmes de végétation. Les forêts ont enveloppé, protégé la génération de la tourbe ; elles ne l'ont pas créée,

Si les bois ont favorisé indirectement la croissance

(1) Les troncs qu'on retrouve au fond de la tourbe ne se sont d'ailleurs pas écroulés tous en même temps et sous le coup d'une catastrophe unique. Chaque arbre qui mourait durant le cours des siècles tombait dans la tourbière, et en vertu des seules lois de la pesanteur gagnait peu à peu le fond de cette terre molle et marécageuse. Là il trouvait sur le sable son centre de gravité, et contribuait à augmenter de ses débris la masse des végétaux à l'état de décomposition. Dans le bois de Drieschigt, on calcule qu'il suffit d'une année pour que les arbres disparaissent dans la terre tourbeuse et pour qu'ils arrivent au sol inférieur.

des tourbières hautes, le milieu dans lequel se sont constituées et développées les tourbières basses, c'est l'eau. L'existence de lacs intérieurs qui couvraient le sol dans les temps anciens n'est pas moins proclamée que celle des forêts par les monuments géographiques. *Moer*, dans le langage de certains paysans néerlandais, indique à la fois une mère et un marais. La tradition veut en effet que la Néerlande soit fille d'une flaque d'eau. Cette origine est attestée par l'histoire et par la vue du pays. Les géographes latins qui ont parlé de la Hollande actuelle doutaient si cette contrée était une terre ou un marais. La vie végétale n'a pas manqué alors de s'emparer de ces eaux immobiles. Les plantes aquatiques. avides de naître, comme disaient les anciens, ont dû peupler la solitude de ces étangs, où rien ne s'opposait à leur croissance. On peut se faire une idée de cette profusion sauvage par ce qui se passe encore sous nos yeux. Dans certains fossés, l'eau est recouverte d'une croûte de mousse, véritable forêt microscopique. Cette mousse a même été en Hollande l'objet d'un commerce productif; on l'enlevait sur des bateaux, et on la vendait aux étrangers (1). Les eaux, purgées de cette surface verdâtre, ne tardaient point à se couvrir en quelques semaines d'une végétation renaissante, et on pouvait recommencer ce travail plusieurs fois dans un été. Aux mousses s'ajoute la population non moins exubérante

(1) Les mousses servent aux emballages et préservent les objets délicats de l'influence de l'humidité.



des roseaux et des joncs, qui forment de véritables bois. Nettoyer les eaux est pour les propriétaires des *polders* une occupation continuelle et une charge. Si maintenant cette richesse végétale éclate si abondante en dépit de la main de l'homme, qu'était-ce, nous le demandons, lorsque les eaux, abandonnées à elles-mêmes, jouissaient d'une tranquillité qui n'existe plus? Non-seulement la présence de l'homme détruit les plantes parasites des marais, mais elle détruit encore les circonstances au milieu desquelles ces plantes aiment à se développer. La navigation et la pêche ont changé les conditions de la nature, autrefois libre de ses actes.

Quoique les tourbières basses soient toutes nées dans les lacs ou les étangs, il existe divers systèmes de formation, selon la profondenr des eaux et selon le personnel de la Flore aquatique ou marécageuse. Dans les eaux basses ou peu profondes, la tourbe s'est engendrée directement de la décomposition des joncs, des roseaux et des mousses. Dans les eaux profondes, le travail de formation a été nécessairement plus compliqué. Des plantes submergées à hautes tiges (parmi lesquelles le nénuphar) ont commencé par élever leurs larges feuilles à la surface des lacs tranquilles. En mourant à la fin de l'automne, ces plantes sont tombées au fond de l'eau, où elles ont formé peu à peu une couche de débris végétaux. Quand cette couche fut imprégnée de racines, elle devint plus légère que l'eau, se souleva, et gagna

alors la surface du lac (1). Un gazon flottant naquit sur ce sol flottant. Les roseaux et les joncs s'y développèrent. Le fond primitif du lac ou du marais se trouva ainsi transformé en un pré, sur lequel croissait une herbe abondante. C'est alors que les plantes ligneuses parurent. La mousse couvrit la terre, et ajouta chaque année une couche à la formation de la tourbe. Avec le temps, s'élevèrent les aulnes, les bouleaux, et une espèce de saule (*salix caprea*), qui ne dépasse jamais les proportions d'un arbuste. L'existence de ces îles flottantes avait été mise en doute par les modernes, qui, ne voyant rien de pareil se former dans la nature actuelle, avaient relégué parmi les fables les récits des anciens géographes.

Une telle donnée est pourtant si peu une fiction, qu'on voit encore de nos jours dans les Pays-Bas, non loin de Giethoorn, des terres moitié prairies, moitié tourbières, qui nagent sur un ancien lac. Les prairies, sont fauchées tous les ans. Des aulnes de vingt pieds de haut s'élèvent sur le sol mouvant; leurs racines pénètrent jusqu'à la couche d'eau, qui supporte les prés, les arbres, les troupeaux, les habitants. Les bestiaux parcourent en liberté le terrain vacillant; on n'a pas à craindre qu'ils s'enfoncent, car un instinct de conservation leur fait très-bien distinguer et éviter les endroits périlleux. Ces pâturages flottants montent ou descendent avec l'eau, qui s'élève ou qui s'abaisse. En été, ils se trouvent quel-

(1) Un des membres de la commission géologique, M. Staring, a étudié ces faits avec soin.

quefois déposés sur la terre ferme comme un vaisseau échoué. Par les temps de grande sécheresse, il arrive même que les plantes, surtout les arbres, jettent leurs racines dans le lit du lac desséché et s'y attachent. Cette circonstance est très-redoutée des habitants, car à la crue des eaux la prairie ne s'élève plus. Fixée au sous-sol, elle se trouve alors transformée en un marais sur lequel s'étendent des joncs, des roseaux, et il faut des années avant que la surface exhaussée par le limon végétal se couvre de nouveaux pâturages.

La présence de ces terres qui nagent a plus d'une fois donné lieu à des faits naturels qui ont toute la poésie du merveilleux. On a vu des îles de tourbe, jusque-là tranquilles, s'émouvoir, se jeter sur les prairies voisines, et les engloutir. Pline nous raconte l'effroi des Romains quand, sur les deux lacs qui ont donné naissance au Zuyderzée, ils virent venir à eux pendant la nuit des forêts en pied et flottantes. Ces forêts, debout sur des fragments d'îles déchirées, manœuvraient par la seule industrie des flots, et menaçaient les vaisseaux des Romains qui étaient en station dans le lac. Il fallut, dit le naturaliste, livrer un combat naval contre les arbres. On a prêté à Pline l'imagination du romancier, mais ici il n'a été qu'historien. Pendant le débordement de 1509, une prairie sur laquelle paissaient dix ou douze vaches fut charriée d'un bord à l'autre du Dollart, dans la province de Groningue, et vint s'attacher au Reinderland, après avoir traversé ce golfe sans avoir perdu un seul

habitant. Ce déplacement donna même lieu à un singulier procès entre le maître de la prairie et le propriétaire du domaine sur lequel cette prairie était venue s'arrêter : chacun d'eux revendiquait cette terre comme son bien. On se défiait tellement de ces irruptions d'îles voguant comme des radeaux et ravageant tout devant elles, que dans certaines provinces des Pays-Bas les paysans retenaient leurs champs avec des bandes et des lanières de terre, comme on lie d'une courroie le cou d'un animal dangereux. L'existence de ces tourbières flottantes donna lieu à une curieuse industrie. Dans les temps anciens, on ne se donnait pas toujours la peine d'extraire la tourbe sur place : des hommes avides se contentaient quelquefois de dépecer à coups de hache ou de bêche le champ qui contenait des glèbes bitumineuses, puis ils attendaient un vent favorable. Quand ce vent soufflait, ils attachaient à la poupe de leurs bâtiments ces grands lambeaux de tourbe qui nageaient à la surface de l'eau, et les transportaient dans diverses contrées. Cette manœuvre fut défendue, parce que le choc de ces masses flottantes menaçait de briser les rives et d'emporter les habitations.

Nous venons d'exposer l'histoire de la formation des tourbières hautes et des tourbières basses ; mais cette constitution originelle des faits a été remaniée, bouleversée par d'autres agents de la nature. Les incendies de forêts, les débordements de fleuves, les invasions et les mouvements de la mer ont exercé,

dans le cours des siècles, des changements qui ont laissé des traces.

Le Rhin a longtemps cherché et plusieurs fois perdu son embouchure. C'est un fait attesté dans les Pays-Bas par la présence des terrains d'alluvion. Quand le cours des eaux était rapide, d'anciennes tourbières hautes ont été emportées, charriées à distance du lieu de leur formation, converties en tourbières basses. Dans les endroits, au contraire, où le fleuve voyageur, au cours lent et paresseux, traînait, pour ainsi dire, ses eaux, les tourbières basses ont été revêtues d'une couche d'argile(1). Enfin la mer n'est pas demeurée tranquille. Les tourbières de la Zélande ont été autrefois couvertes par les vagues. Les habitants de ces îles ont longtemps extrait du sel des cendres de la tourbe ; ils ne renoncèrent à une telle industrie, source de grandes richesses, que dans les derniers siècles, où cet objet de commerce fut apporté de l'Espagne et de la France à vil prix. Dans les dunes de la Hollande, j'ai rencontré plus d'une fois, sous le sable, des champs de tourbe que la culture mettait à nu, et dont on retirait des troncs d'arbres presque tout entiers. Ces tourbières des dunes se pro-

(1) Dans l'île d'Urk, au milieu du Zuyderzée, on trouve des tourbières voilées par une semblable couche d'argile. L'analyse microscopique a découvert dans cette terre limoneuse des infusoires d'eau douce. On est donc fondé à reconnaître ici l'ancien lit de l'Yssel, une branche du Rhin, qui coulait autrefois dans l'emplacement occupé maintenant par le Zuyderzée. L'île actuelle se trouvait dans la direction de ce lit

longent très-avant sous la mer. Quiconque se promène le long des côtes peut ramasser, presque à chaque pas, des rouleaux de tourbe à divers états de formation, que la mer rejette de son lit. Dans la Manche, entre Boulogne et Douvres, il existe un banc de tourbe connue sous le nom de *tourbe bocagère,* qui passe pour être formée de noisetiers. Près de l'île de Texel, il est un bois sous-marin, composé de grands arbres et dans les branches desquels les pêcheurs embarrassent quelquefois leurs filets.

Tous ces faits démontrent assez que dans le temps où les anciennes dunes de la Hollande, de la Belgique et du nord de la France ont été forcées, la mer du Nord a enlevé d'énormes fragments de tourbe mêlée à des débris de forêts, des îles entières qui, battues par les tempêtes, englouties, reposent maintenant au fond des eaux. La nature flottante et inconsistante de la matière tourbeuse s'est prêtée merveilleusement à de telles catastrophes. Sur les côtes où la mer rencontre de l'argile ou du sable, elle avance malgré le sol qui résiste, mais elle avance lentement. Dans les endroits, au contraire, où s'étendent des champs formés de glèbes végétales, l'explosion des eaux peut être subite. La tradition, d'accord avec l'expérience scientifique, veut que le lit actuel du Zuyderzée ait été occupé autrefois par d'anciennes tourbières que la fureur des vagues a brisées, soulevées, ensevelies ; il est certain que de gros morceaux de tourbe roulée sont apportés tous les jours sur les

côtes de la Frise par les eaux du golfe. Enfin l'action de la mer n'a pas seulement détruit ces champs de matière bitumineuse, elle en a formé. Il existe une tourbière faite avec des plantes marines et qu'on peut regarder comme un ouvrage de l'Océan (1).

L'origine des tourbières est maintenant connue. Il est temps de nous demander quels enseignements les naturalistes et les archéologues peuvent tirer des corps étrangers qui se rencontrent dans ces terrains de formation récente. Les objets trouvés dans la tourbe appartiennent soit au règne végétal, soit au règne animal, soit à l'industrie humaine. Une des particularités qui étonnent dans la Flore des tourbières, c'est la présence des pins. Les pins croissent aujourd'hui dans la Drenthe et dans diverses provinces des Pays-Bas; mais ces arbres vivants ne sont pas les enfants spontanés du sol. Ils ont été introduits dans la Néerlande, il y a environ deux siècles, et encore dans les commencements ces arbres importés à grands frais ne s'y plaisaient point. On pourrait dire qu'ils avaient oublié leur climat natal, car une période assez longue s'écoula, durant laquelle la Néerlande, autrefois peuplée de pins qui croissaient en grande abondance (les tourbières hautes l'attestent), se trouva entièrement privée de cette verdure qui a été

(1) Les sables, en s'accumulant, étouffent la végétation et la convertissent en tourbe. L'altération des matières ligneuses est d'autant plus avancée, qu'elles ont été plus longtemps recouvertes d'une couche sablonneuse ou argileuse.



aujourd'hui ramenée par la main de l'homme. Ces pins naturels perdus, et auxquels ont succédé des pins étrangers, indiquent à eux seuls d'assez grands changements survenus dans la géographie botanique des Pays-Bas depuis les dernières révolutions du globe (1). On est également surpris de ramasser au fond des tourbières basses une énorme quantité de noisettes. Or, les noisetiers ne croissent plus maintenant que sur des terres sablonneuses et au bord des eaux vives. Les géologues se sont donné la consolation de dire que ces noisettes avait été apportées par des courants dans le lit marécageux des tourbières ; mais l'explication, si ingénieuse qu'elle soit, n'enlève rien à la gravité du fait.

Les problèmes qui se rattachent aux changements du règne animal depuis les temps historiques ne méritent pas moins de fixer notre attention. Ces forêts, berceaux des tourbières hautes, ont été peuplées ; ces marais, qui ont donné naissance aux tourbières basses, ont eu leurs habitants ; la vie, sous des formes qu'il serait curieux d'étudier et de comparer aux formes actuelles, a jadis animé ces milieux sauvages. Malheureusement les débris organiques retrouvés dans l'intérieur des tourbières sont rares. Soit que la composition chimique de cette matière acide n'ait point été favorable à la con-

(1) Le même fait se reproduit ailleurs. En Danemark, il n'y a plus aujourd'hui ni pins, ni chênes, il n'y a que des bois de hêtres, et l'on retrouve dans les tourbières du Danemark une multitude de pins et de chênes qui ont autrefois végété sur place.

servation des ossements enfouis, soit que l'instinct des animaux leur ait fait éviter ces champs mobiles, tombeaux de la végétation et de la vie, je constate avec regret que la faune des tourbières est assez généralement pauvre. En Hollande, on a pourtant trouvé entre la couche d'argile et la tourbe des cornes de bœufs et de formidables bois de cerfs. Aux environs de la Haye, j'ai déterré moi-même dans une tourbière des dunes une mâchoire de ruminant. Les naturalistes n'ont pu encore découvrir aucune différence entre ces animaux de la période historique et ceux qui vivent maintenant à la surface du globe.

Quelques espèces anciennes se distinguent seules des espèces domestiques actuelles de la Néerlande par des caractères intéressants. Nous avons vu à Assen une corne de bœuf qui avait été trouvée dans une tourbière haute. Aucune des races bovines qui existent aujourd'hui dans les Pays-Bas n'a les cornes dirigées selon le système de cet ancien habitant de la Batavie. Beaucoup d'animaux, autrefois indigènes, sont aujourd'hui étrangers au sol. Le castor a été commun en Hollande; au moyen âge, il se retrouvait encore dans la haute Allemagne; il a aujourd'hui disparu de ces deux contrées (1). On cite

(1) J'ai vu à Zwol, dans un musée national d'histoire naturelle fondé par les soins d'un membre des états généraux, M. Sloet tot Oldhuis, un castor qui fut tué en 1825 à la suite du déluge marin qui couvrit une partie des Pays-Bas. Cet exemplaire figurait là comme mémoire; il rappelait l'existence des castors sur une terre où leurs traces sont aujourd'hui perdues.

l'endroit où furent tués, il y a un siècle, le dernier loup et le dernier sanglier. En 1851, à une profondeur de neuf pieds, on déterra dans la province de Groningue les restes d'un daim : cette espèce sauvage s'est effacée avec l'existence même des anciennes forêts qui lui servaient de retraite. Au point de vue des changements survenus dans la distribution géographique des êtres, les fouilles de la tourbe et du terrain d'alluvion deviennent de jour en jour aussi intéressantes que les fouilles des anciens terrains. Il est curieux de connaître les races d'animaux que la civilisation éteint. Ces ossements constituent des fossiles relatifs qui jettent une lumière nouvelle sur l'histoire de la vie organique à la surface de notre globe. L'extinction des espèces vivantes n'est pas un fait limité à l'ancien monde ; c'est un fait qui rentre dans l'économie générale et permanente de la nature. Les animaux géographiquement perdus vont rejoindre en Hollande et ailleurs les générations de mastodontes et de mammouths qui dorment dans l'épaisseur des couches antédiluviennes.

Un fait qui caractérise la faune des tourbières et qui la sépare d'un ordre de choses plus ancien, c'est la présence de l'homme. Du côté de Veeneendaal, il a été trouvé un vieux Germain habillé d'une peau de bœuf. Dans la Frise occidentale, on a également découvert un cavalier avec son cheval. On ne retrouve pas seulement l'homme dans les tourbières : les ouvrages de l'homme, les objets d'art, les monuments primitifs de

l'industrie s'y montrent de temps en temps. Ces fossiles historiques consistent en anneaux, médailles, bracelets, instruments de travail, vases de terre, fragments d'armes. Il y a quelques années, dans une des tourbières de Manekensweered, près de Nieuport, apparut un navire chargé de meules de moulins à bras, enfoncé dans la tourbe d'environ cinq pieds, et s'élevant d'autant dans la glaise qui le recouvrait. La plupart de ces meules ont servi à paver la cour de la ferme voisine de cette tourbière ; mais les plus lourdes et les plus profondes restèrent dans le navire, qu'on ensevelit de nouveau avec de la terre. On a découvert également près d'Ardres un bateau chargé de grains (1). Le musée de la ville de Zwol nous offre une particularité d'un autre genre ; c'est un chapeau germain en feutre noir, trouvé à cinq pieds dans la tourbe, non loin de Zuid-Broek. Entre Valthe et Emmen, dans la province de Drenthe, s'étend sous les tourbières un pont en bois de deux lieues et demie de longueur. Une tradition, veut que l'armée de Varus ait passé par là. Tacite parle de ces ponts de bois, *pontes longi*, que les Romains jetaient sur leur passage pour traverser les forêts. Nous avons vu au musée de Zwol une planche grossière qui avait été détachée du pont de Valthe ; on reconnaissait encore la place des clous qui avaient fixé cette planche à une

(1) Ces deux bateaux paraissaient avoir été brûlés ; mais cette couleur noire et ces traces d'incendie s'expliquent par le séjour dans la terre tourbeuse.

bande de bois. Ce monument de l'art stratégique des Romains nous fournit de nouveaux indices sur l'ancienne géographie de ces contrées. Les troncs d'arbres nécessaires à de tels ouvrages n'ont pu être apportés de loin : ils ont été très-certainement pris sur place. Le pays était donc alors couvert de forêts, qui versaient, comme dit Pline, l'ombre sur le froid.

Les rapports des tourbières avec l'histoire deviendraient encore bien plus intéressants, s'il était possible d'évaluer l'âge de la tourbe. Comme ce terrain de formation récente contient des vestiges d'art, comme il s'est développé depuis l'apparition de l'homme, on aurait là un art de vérifier les dates qui laisserait bien loin en arrière les recherches des plus savants Bénédictins. Malheureusement ce moyen de mesurer le temps est resté jusqu'ici incertain et vague. On croit que dans les tourbières basses il faut cinquante ans pour former deux mètres de tourbe ; on ne sait rien sur la croissance des tourbières hautes, sinon que ces dernières paraissent se former de la destruction des forêts dans une période de temps relativement courte. La science ne désespère pourtant pas de découvrir les lois de cette croissance mystérieuse, et nous avons dû indiquer la source de lumières que l'étude des terrains récents peut verser plus tard sur la chronologie historique (1). Il nous suffira de

(1) Dans les dunes de la Hollande, sous une épaisse couverture de sable, on trouve de la tourbe, sous la tourbe un argile mêlée de gravier. Eh bien ! c'est dans cette dernière couche, située quelquefois

même de laisser entrevoir les conséquences de cette étude sur la philosophie des sciences,

La formation de la tourbe et des terrains d'alluvion relie les temps anciens aux temps nouveaux de la nature. L'œil étonné saisit alors dans l'unité du globe terrestre les traces d'une création qui commence et qui ne finit nulle part. La ligne des terrains diluviens a longtemps passé pour une limite entre deux systèmes séparés par une catastrophe; mais aujourd'hui cette barrière s'efface; et le géologue entrevoit les rapports de continuité qui rattachent les mondes au delà des mondes. « Je pense, donc je suis, » dit l'homme. « Je crée, donc je suis, » dit Dieu. Et ce sont les traces de cette création incessante que la science découvre à chaque pas dans les tourbières. Les phénomènes qui ont formé et englouti les anciens terrains, qui ont minéralisé la vie végétale, continuent d'agir sous nos yeux dans le poëme actuel de la nature. Les lois du monde physique n'ont pas plus changé depuis l'origine des choses que les lois du monde moral depuis l'établissement des sociétés.

La masse de tourbe qui existait autrefois en Hollande a dû être considérable : non-seulement les habitants n'ont pas eu d'autre moyen de chauffage depuis des siècles,

à une profondeur considérable, que se rencontrent surtout les objets d'art. Ou il faut reculer singulièrement la limite des temps historiques, ou il faut supposer à certains agents de la nature une puissance de formation bien active pour avoir ainsi élevé des terrains sur des terrains depuis l'établissement de l'homme dans ces régions.

mais non contents de brûler chez eux cette matière combustible ils l'ont encore exportée sur des vaisseaux et vendue aux nations étrangères. C'est pourtant une opinion ancienne dans les Pays-Bas, que le jour viendra où la tourbe commencera à manquer ; ce jour ne paraît pas maintenant très-éloigné. Il n'y a plus de tourbe, dit-on, dans les tourbières de la Hollande que pour un siècle. Quand la science parle de quatre mille ans avant d'épuiser les houillères, on peut se confier en la Providence, d'autant que toutes les mines de houille ne sont point encore découvertes ; mais cent ans, c'est demain dans la vie des peuples. Les générations vivantes ont malheureusement peu de prévoyance pour les générations qui doivent naître. Cette charité, qui s'étend sur l'avenir, a été méconnue dans les anciens temps, où l'on n'a point assez ménagé les tourbières. Déjà quelques économistes se prennent à regretter que l'on ait détruit les forêts et proposent de replanter des arbres dans les terres incultes. D'autres songent à régénérer les tourbières. L'expérience démontre que la matière formée de détritus végétaux s'amasse avec les années ; cette matière a même paru renaître après un temps de repos dans d'anciennes tourbières exploitées dont on n'avait pas détruit les moyens de réparation naturelle. En présence de ces faits, on s'est demandé si en vue de la disette prochaine du combustible national, il ne conviendrait pas de provoquer la croissance artificielle de la tourbe. Par malheur cette croissance est trop lente. La culture de la

tourbe intéresse à plus d'un titre l'histoire naturelle ; mais c'est un fait dont l'économie politique ne saurait tirer nul parti sérieux.

Si la tourbe venait à manquer, quelque chose du caractère national s'en irait avec elle. La tourbe a été célébrée en Hollande par les poëtes. L'usage de ce combustible a donné lieu, dans le langage populaire, à une foule de proverbes et de locutions qui demeurent (1). Il n'y a pas jusqu'aux idées religieuses, inhérentes aux caractère hollandais, qui ne se soient emparées de la tourbe pour voir dans la transformation de cette terre en une substance lumineuse et ignée une image de l'homme mortel, qui doit revêtir par l'immortalité une nature, un éclat nouveau, et qui deviendra ainsi toute clarté, toute gloire, tout amour. La tourbe a fait en partie les Pays-Bas ; mais le rapport entre la présence de cette matière combustible et les mœurs de différentes provinces, l'état de prospérité des habitants, le développement de l'agriculture et de l'industrie, les habitudes de la vie privée, doit être maintenant étudié sur le théâtre même des faits géographiques. La terre néerlandaise est, pour

(1) On dit de quelqu'un qui a su par sa prévoyance acquérir du bien : « Il a fait sa provision de tourbe pour l'hiver, *Hy heeft al weleturft*, » expression qui correspond à celle-ci : « Il a du pain sur la planche. » Les Hollandais ont encore coutume de désigner un bon père de famille qui fait tout en son temps par l'expression suivante : *Het beroude noyt mon, die turf de voor St. Johan,* c'est-à-dire un homme qui a rempli son grenier de tourbe avant la Saint-Jean (24 juin), — l'époque de l'année où les tourbes se vendent ordinairement le meilleur marché.

ainsi dire, l'antique vestale qui a entretenu de ses propres mains le feu matériel et le feu sacré de la civilisation.

III

Les provinces qui doivent le plus à l'existence des tourbières sont la Frise, la Groningue, la Drenthe, l'Overyssel.

La Frise est aujourd'hui un district privilégié. Elle se défend contre la mer par un triple rang de pilotis qui entourent toutes les côtes. Chacun de ses pieux enfoncés en terre revient à sept florins. Ces ouvrages de bois sont en outre soutenus par des quartiers de roches, d'énormes morceaux de granit, de basalte, de trachyte, qui ont été apportés de la Norwége ou de l'Allemagne. Quand on songe que cette formidable défense s'étend sur un rayon de vingt-deux lieues, et qu'elle brise l'effort de l'Océan appuyé tout entier aux flancs de la province, on se demande quelles richesses il a fallu trouver dans le sol pour se défendre contre un pareil ennemi. Autrefois la mer était à Leeuwarden, la capitale actuelle de la Frise. Les magnifiques campagnes qui entourent la ville sont des terrains gagnés sur les vagues. Ces terrains ne datent que de trois cents ans. Il existe une carte du seizième siècle sur laquelle ce bras de mer est figuré et porte le nom de *Mer du milieu*. Les anciennes digues élevées l'une après l'autre contre l'ennemi intérieur sont restées et indiquent encore les progrès successifs de la

conquête sur les eaux. Cette mer frisonne a décrû en raison du Zuyderzée qui s'accroissait. Un océan d'herbe, véritable paradis des vaches, remplace aujourd'hui un océan d'eau qui s'est retiré. De l'argile, de la tourbe, du sable, c'est tout le sol de la province. Des fermes, des métairies, sorte de palais rustiques, donnent au voyageur une idée de l'état prospère de l'agriculture. De jolis villages s'épanouissent dans un bouquet d'arbres et s'élèvent de distance en distance sur des collines faites de main d'homme, *terpen*. Les premiers habitants ont construit ces tertres pour se prémunir contre les eaux dans un temps où le pays n'était pas encore défendu par des travaux hydrauliques. On se demande d'où ils ont tiré cette terre, car l'œil ne découvre aucune trace de fouilles ni d'excavation dans les parties voisines (1).

La Frise tire sa principale richesse des bestiaux et des tourbières. La loi des affinités naturelles enveloppe le règne animal tout entier : là où les hommes se distinguent par la taille et les femmes par les agréments de leur sexe, les races domestiques sont belles. On connaît la réputation des chevaux frisons ; mais il faut voir ces

(1) Ces tertres contiennent un assez grand nombre d'objets d'art ; on a eu l'heureuse idée de réunir ces objets à Leeuwarden, dans un musée des antiquités nationales de la Frise. Là, j'ai vu avec intérêt de petites pipes à tête fort étroite et à grosse queue, qui avaient été trouvées dans des fouilles, à une profondeur assez considérable. Ces pipes paraissent très-antérieures à l'usage du tabac. On suppose qu'elles ont servi à fumer du chanvre. Les antiquaires croient qu'elles remontent au temps des Germains. On retrouve la même forme de pipe sur des monuments mithriaques.

nobles animaux errer en liberté dans les prairies, et par groupes, pour se former une idée de leur valeur. Sorti de son pays, le cheval frison dépérit ou dégénère : il regrette l'herbe abondante de sa terre natale, cette herbe nourrie d'eau qui lui montait jusqu'aux genoux. Les bêtes à cornes se présentent sous des traits non moins poétiques. Des champs de verdure infinie, animés par deux cent mille têtes de bétail, ont une physionomie qu'on ne retrouve point ailleurs. Ni chiens, ni bergers : les troupeaux se gardent eux-mêmes, ou du moins ils sont gardés par l'eau qui remplit les fossés. Les tourbières occupent la partie méridionale de la Frise, où elles ont laissé tantôt des lacs, tantôt des flaques d'herbe que le vent agite comme des flots inquiets. Le caractère des habitants est particulier. On reconnaît un Frison à sa demarche indépendante, à sa figure ouverte. Le protestantisme domine dans cette province. La Frise nourrit environ 200,000 habitants sur lesquels 20,000 seulement sont catholiques. Il est à remarquer que la réforme religieuse s'est entée dans les Pays-Bas sur les races fières et fortes. De tout temps les Frisons ont passé pour indomptables. Un mâle et généreux amour de la liberté s'associe chez eux au respect de la foi jurée, à une probité sûre, à un esprit positif et à une volonté inflexible.

Il est difficile d'avoir vu la Frise sans parler des Frisonnes. Leur beauté n'est pas moins célèbre que leur coiffure. L'origine de cette coiffure a exercé la science

des antiquaires. Autrefois les femmes du Nord, surtout les femmes nobles, portaient des cercles d'or sur la tête. Cette espèce de diadème a peut-être été le prototype des *fers* que portent aujourd'hui les paysannes de presque toute la Hollande. C'est aux formes diverses de cet ornement de tête qu'on reconnaît le caractère des différentes provinces. Le choix du costume national exprime en effet le sentiment du beau chez les races. Dans la Nord-Hollande, les *fers d'or* (c'est ainsi qu'on les appelle en vertu d'une figure de rhétorique) sont oblongs et plats ; dans le pays de Groningue ils se terminent par une espèce de fleur ou de vase de fleurs, dans l'Overyssel par des spirales coniques, dans la Frise par une sorte de bouton orné. Les Frisonnes ont, comme on dit ici, deux services de fers, l'un pour la grande et l'autre pour la petite toilette. Quand elles veulent faire honneur à la personne qui leur rend visite, elles se parent de leurs plaques d'or. Cet ornement de tête est même devenu un langage. Si un jeune homme se présente au milieu d'une famille pour demander la main d'une jeune personne, il sait tout de suite à quoi s'en tenir sur la nature des sentiments qu'il inspire, et cela sans qu'on ait prononcé un seul mot. Si la fille sort et revient coiffée de son diadème, c'est un signe que l'amant est accepté ; si, au contraire, elle reste assise devant lui sans cet ornement au front, c'est une preuve qu'elle ne veut pas être sa *reine*. Ces coiffures sont d'un assez grand prix : elles coûtent de deux à trois cents florins. Le cultivateur qui

a plusieurs filles se trouve ainsi obligé d'être riche.

Les sentiments des Frisonnes ont laissé d'ailleurs plus d'une empreinte dans les mœurs et dans les antiquités du pays. J'ai vu dans la ville de Leeuwarden une paire de ces jarretières dont les amants ont coutume de faire cadeau à leurs fiancées. Sur ce ruban de soie on lit une devise qui mérite d'être traduite : « O liens du mariage, votre douce joie fait tout commun entre elle et lui! — La mort seule peut vous séparer. Réunissez donc vos deux cœurs! » Je remarquai également avec intérêt un nœud de mariage : c'était un mouchoir dans lequel l'amoureux présentait des ducatons à celle dont il recherchait la main. Si la jeune fille dénouait le mouchoir, c'est qu'elle consentait à être sa femme. Ce nœud contenait aussi une inscription : « Porter l'amour ne fait pas de mal, si cet amour trouve sa récompense dans l'amour; mais si l'amour a cessé, tout est peine perdue. — Louez Dieu! » Il n'est pas rare de rencontrer de simples paysannes frisonnes qui ont des pieds et des mains de duchesses. Dans le même musée est un soulier de jeune fille, richement brodé et passementé, qu'on prendrait volontiers pour la pantoufle de Cendrillon.

Cependant la véritable chaussure des Frisonnes, ce n'est pas le soulier, c'est le patin. Dans un pays de lacs, on a senti de tout temps le besoin de marcher et de courir sur l'eau durcie par l'hiver. Cet art est très-ancien, car j'ai vu une paire de patins en os retrouvée dans un des tertres sur lesquels s'élèvent les villages fri-

sons. Ces os m'ont paru pétrifiés; ils s'attachaient aux pieds par des courroies et au moyen de trous pratiqués dans la substance dure. De tels débris d'animaux ont été les rudiments du patin actuel. Il existe aujourd'hui dans la Frise des clubs de patineurs et de patineuses, comme il existe à Rotterdam et à Amsterdam des clubs de canotiers. Les jeunes Frisonnes ne recherchent point en patinant les fioritures, mais la vitesse. C'est encore là un trait du caractère national, qui vise plus à l'utilité qu'aux ornements. Il est d'ailleurs curieux de voir glisser comme des apparitions sur la glace ces filles du Nord, belles, hardies et graves, qui passent dans un nuage, la tête couronnée d'un nimbe d'or et de dentelles. Attacher les patins aux pieds d'une de ces reines rustiques est un honneur fort brigué par les jeunes gens. Il est vrai que la jeune patineuse reconnaît ce léger service par un baiser. La vie d'hiver occupe une grande place dans l'histoire des mœurs frisonnes. On m'a montré un traîneau qui porte la date de 1793, et qui est un véritable objet d'art. La poupe surtout est revêtue de peintures délicates : on y voit Moïse sauvé des eaux. Le dessous du traîneau représente le firmament étoilé. Dans cette petite conque peinte en rouge, dorée, sculptée avec un goût chinois, une jeune femme assise se dirigeait elle-même à l'aide de deux bâtons ferrés, et volait sur les eaux glacées avec l'agilité d'un cygne qui traverse l'espace (1).

(1) La ville où l'on retrouve le plus les vestiges de ce luxe domes-

Les mœurs de la Frise s'étendent avec des nuances jusque dans la province de Groningue. On ne peut visiter la ville de Groningue un jour de marché sans être frappé de l'élégance et de l'éclat pittoresque du costume des paysans. Ce luxe traduit une richesse réelle, et cette richesse résulte de la constitution de la propriété dans la province de Groningue. Ici le paysan est détenteur du sol à perpétuité. Les améliorations qu'il introduit dans les terres affermées lui appartiennent. Ses enfants lui succèdent et héritent des fruits du travail de leur père. Une telle garantie a donné naissance dans la province de Groningue à un développement unique de l'agriculture et du bien-être. Sur cette base matérielle s'élève une éducation morale qui n'existe point ailleurs. J'ai trouvé à Wehe, dans un simple village, un muséum d'histoire naturelle et un jardin économique. Ces institutions sont fondées et payées par trois cents habitants de la campagne. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'écrire ici l'histoire intellectuelle de la province de Groningue : nous devons limiter nos recherches aux richesses qu'y a créées l'exploitation des tourbières.

Deux anciennes colonies, le Hoogezand et le Sappemeer, peuvent nous donner une idée de la manière dont l'exploitation du combustible transforme un sol primitivement sauvage. Le Hoogezand était encore au seizième siècle une contrée vague et inhabitée. Le nom seul du

tique des Frisons est Hindeloopen. Là existent encore d'immenses richesses en porcelaine de Chine.

Sappemeer indique un ancien marécage. Là s'étendait un lac fameux et terrible, formé probablement par l'eau des pluies qui s'était ménagé elle-même un écoulement dans un bassin profond. Nulles habitations, point d'hommes ni de bétail; il n'y avait que des oiseaux aquatiques et des bêtes fauves. Tout cela avait un aspect fantastique et de mauvais augure. L'eau bouillonnait dans le lac avec bruit; aussi le nommait-on le *Lac du diable*. Les loups étaient si nombreux, qu'en 1223, dit un chroniqueur, ils déchiraient les vivants et déterraient même les cadavres. Le coassement des grenouilles, mêlé aux hurlements de ces loups affamés, aux plaintes du daim, aux cris lamentables du renard, avait jeté l'épouvante autour de ces lieux abandonnés. Pendant des siècles, une tranquillité morne ne cessa de régner le long des bords du lac.

A ce grand isolement succéda enfin le travail de l'homme. Après de longues contestations sur la propriété du sol, la ville de Groningue, devenue maîtresse des terrains voisins du lac, les céda par parcelles à des colons. Elle fit creuser des canaux qui traversaient les marécages et le lac lui-même. Par ces canaux, dirigés avec art, on écoula les eaux dans le Zijpe et dans d'autres rivières de la province. Le 26 mars 1628, le premier bâtiment chargé de tourbe passa par le grand canal, et peu de jours après la première voiture chargée du même combustible s'avançait par le chemin construit le long de la voie d'eau. On avait commencé par bâtir

des maisonnettes bien pauvres dans ces champs stériles ; bientôt les percements et les exploitations se succédèrent. La tourbe ne cessait de verser des trésors sur cette contrée éloignée des Provinces-Unies. De belles maisons de campagne remplacèrent les cabanes et les marais. Chaque tourbière épuisée se transforma en un terrain de culture, qui se couvrit d'abord de seigle, de sarrazin, d'avoine, et plus tard de pommes de terre (1). Les constructions et les défrichements avançaient toujours, mais non sans rencontrer plus d'un obstacle. A plusieurs reprises, les travaux furent suspendus. Après chaque repos forcé, les colons disaient avec un sang-froid tout batave : « Nous allons recommencer, » et ils continuaient de rendre la vie à un sol inculte. A une époque où l'argent était rare, où l'homme manquait des machines dont il dispose aujourd'hui pour multiplier la force de ses bras, on a lieu de s'étonner du succès de cette entreprise. Deux grandes qualités distinguaient ces colons du seizième siècle : la constance et le dévouement.

Quand on voit après deux siècles ce qu'ils ont fait, quand on est témoin des conséquences de leur victoire,

(1) Pour encourager la culture, la ville de Groningue avait cédé ces terrains à des conditions très-douces. Les fermiers pouvaient jouir pendant huit années du sol gratuitement ; alors seulement ils payaient un prix de louage peu élevé et fixé par des prud'hommes. Ils avaient en outre la liberté de prendre, pendant dix ans, les boues et les immondices de la ville. De cette source impure est sortie la prospérité agricole du Hoogezand et du Sappemeer.



et quand on calcule la somme des obstacles qu'ils ont dû surmonter, on éprouve pour ces ancêtres du sol un sentiment d'admiration réfléchie. Une population florissante, un mouvement continuel de voitures, de barques, de bâtiments, une richesse inconnue ailleurs, d'édifices et de maisons de plaisance, qui s'élèvent dans un lieu où il n'y avait que des eaux stagnantes et une bruyère désolée, tout cela forme un monument érigé à la gloire de la persévérance humaine.

La population de ces colonies était fort mêlée. A l'origine, des habitants de toutes les Provinces-Unies et même des pays étrangers affluèrent sur ce sol, auquel ils allaient donner une nouvelle existence. Plus tard, les réfugiés du Palatinat et de la Suisse cherchèrent dans ces lieux un asile que leur refusait la patrie. Les persécutions religieuses ne cessèrent d'alimenter ces colonies industrieuses et fortes. Des familles israélites s'établirent là comme autrefois leurs pères dans le désert. Plus tard et à leur suite vinrent les Allemands de la communion luthérienne. Le temps effaça bien vite tontes ces différences d'origine, et de tant d'éléments étrangers, qui jetaient les racines d'un nouvel ordre social, les colons ne conservèrent qu'un fruit, la tolérance. Il est consolant de voir toutes ces sectes religieuses vivre dans la plus parfaite union. La population du Hoogezand et du Sappemeer se distingue encore par un esprit d'indépendance. Elle se montre plus libre de préjugés que les autres populations de la Néerlande ;

elle résiste moins aux méthodes nouvelles. L'amour du travail, une disposition à tout entreprendre, une persistance que rien n'effraie ni ne décourage, ces qualités devaient conduire les habitants sur le terrain de l'industrie.

Le transport de la tourbe donna naissance à une navigation importante, et celle-ci à la construction des navires. On employa d'abord pour ce service de petits bâtiments qui grandirent à mesure que la circulation s'étendait. Les colonies de la province de Groningue ont maintenant des chantiers où se construisent des navires estimés. Ces bâtiments mouillent dans les grands ports et les principales villes maritimes de l'Europe, notamment à Pétersbourg. Ils s'aventurent même dans les mers du Levant et commencent à visiter l'Amérique. On est vraiment surpris de voir toute cette prospérité navale s'élever au milieu d'une ancienne bruyère. Ce n'est point, tant s'en faut, la position géographique qui a contribué à développer au milieu des terres ce goût des constructions maritimes: la nature n'a rien fait pour cela ; mais l'esprit d'entreprise qui anime la population entière a suppléé à l'absence de la mer. Si même on ne construit pas de plus gros bâtiments sur ces chantiers, situés dans l'intérieur du pays, ce n'est ni l'industrie ni l'argent qui manquent, c'est qu'il n'existe pas de canal suffisant pour recevoir les navires de grand modèle. Les vaisseaux ordinaires rencontrent déjà toute sorte de difficultés avant d'arriver à la mer.

La ville de Groningue obligeait jusqu'ici dans l'intérêt de ses chantiers, les bâtiments construits dans les colonies à passer sans mâts sous ses ponts bas et immobiles; les navires étaient gréés dans la ville même, ce qui constituait pour la population urbaine une source de travail et de prospérité. Aujourd'hui cependant la résistance municipale est vaincue; on commence à construire des ponts tournants, et bientôt les vaisseaux traverseront la ville avec leurs mâts.

L'ardeur des colonies réduit tous les obstacles. Lorsque, il y a quelques années, il fut question d'introduire en Hollande des lois plus libérales sur la navigation, la plupart des chantiers nationaux s'émurent et s'effrayèrent; les colonies s'écrièrent : « Ouvrez les mers, nous lutterons ! » Et en effet elles ont su soutenir la concurrence avec succès. Un grand développement moral s'appuie sur cette prospérité matérielle, dont la première cause, ne l'oublions pas, a été l'extraction de la tourbe. On rencontre dans ces colonies une institution pour l'enseignement moyen et dix écoles pour l'enseignement primaire.

De la province de Groningue à la province de Drenthe, en quelques heures tout change. Vous rencontrez bientôt des champs éternels de bruyères. Au moment où je les ai visités, ces champs de bruyères étaient en fleur. Un rouge foncé courait à la surface d'un sol noirâtre. Cette végétation stérile ne réjouit pas les regards de l'économiste, mais elle a pour les yeux de l'artiste un charme

sauvage que ne remplacent point les plus belles cultures. Souvenez-vous d'ailleurs que nous sommes en Hollande, et qu'ici on ne laisse rien perdre des moindres présents de la terre. Les habitants de la Drenthe coupent les bruyères pour faire des balais. Dans ces landes, sur les propriétés indivises, paissent des troupeaux de dix-huit cents à deux mille moutons, confiés à la garde d'un seul berger. La bruyère verte est tondue par les bêtes à laine, la bruyère fleurie est butinée par les abeilles. Ces abeilles sont amenées de la province de Groningue. Quand la floraison des colzas est terminée, elles viennent cueillir le miel sur les bruyères en fleur ou sur les champs de sarrasin. Cette habitude de déplacer les ruches selon les époques de l'année et selon l'épanouissement de chaque flore champêtre est commune à toute la Hollande. J'ai rencontré sur le Zuyderzée des abeilles voyageuses qui traversaient la mer dans des bateaux et qui allaient ainsi visiter les diverses campagnes de la Hollande à mesure que celles-ci se paraient de leurs bouquets de fête. Les landes de la Drenthe, inexorablement plates, s'étendent à perte de vue : après la bruyère, la bruyère recommence. Dans ces champs nus et abandonnés, on ne rencontre presque pas d'arbres. Des steppes de chênes nains, qui ne dépassent guère la taille de nos plus humbles broussailles, font cependant croire à l'existence d'anciennes forêts. Ce qui s'oppose maintenant à la croissance du bois sur ces terres, autrefois ombragées par de hautes futaies, c'est le mouton. L'animal innocent n'épargne rien. Les

moutons, avec leur petite bouche empoisonnée, comme disent les paysans, détruisent les germes et la tige naissante des arbres que le vent a semés. Dans ces plaines attristées par l'absence de l'homme, où les perdrix, les lièvres, les coqs de bruyère, rappellent seuls le voyageur au sentiment de la vie, s'élèvent de distance en distance d'anciens tertres dont l'origine est attribuée par les uns aux Celtes, par d'autres aux Germains.

Ces monticules pelés ou recouverts d'une fauve végétation passent pour avoir été des tombeaux. La culture en a déja détruit plusieurs. On a trouvé dans l'intérieur de ces *tumuli* des vases grossiers en terre et des ossements calcinés, des haches de silex, des coins, des marteaux, des scies, des têtes de flèches, des anneaux qu'on croit avoir servi de monnaie, des pierres à broyer le grain, des amulettes. J'ai pu examiner ces différents objets dans les musées de la Frise, de l'Overyssel (1) et de la Drenthe. Ces instruments de charpenterie en cailloux, embryons de nos outils actuels, ces armes, ces ustensiles de ménage, seuls vestiges de l'industrie d'un peuple qui ne nous a point laissé d'autre histoire, se rencontrent dans les contrées les plus éloignées et les plus diverses, jusque dans le Japon. Je ne rechercherai point ici quelle était cette race plus ou moins perdue. Cette histoire du travail chez un peuple oublié s'associe mélancoliquement dans

(1) On conserve au musée de Zwol une hache en diorite. Or cette substance minérale ne se retrouve nulle part dans les Pays-bas; il faut donc que cette hache ait été apportée de loin, sans doute de la Norwége.



la Drenthe aux tourbières, dont l'histoire naturelle était jusqu'ici non moins obscure.

Au milieu de ces champs uniformes qui se succèdent, l'homme trouve partout en soi et autour de soi l'infini, le mystère. Ce qu'il y a de plus ténébreux et de plus inexplicable encore sur ce sol énigmatique, ce sont les *hunebedden*. Il est difficile de voir sans émotion ces anciens monuments celtiques. Ces pierres ne sont point originaires de la Néerlande ; ce sont des blocs erratiques qui y ont été apportés par les glaces. Tout est prodigieux dans l'existence de ces débris cyclopéens et l'événement qui les déposa sur le sol de la contrée, et la main qui les souleva. On se demande comment, en l'absence des leviers et des machines dont dispose aujourd'hui l'industrie, de tels blocs ont pu être réunis et placés les uns sur les autres. Les paysans de la Drenthe, témoins de ces monuments dont ils ignorent l'origine, croient que leur pays a été habité par une ancienne race de géants qui ont apporté ces pierres sur leur dos.

La vérité est que les anciens peuples du Nord mettaient surtout leur orgueil dans la force, et qu'ils ont voulu célébrer leur passage sur la terre par des monuments dont on pût rapporter l'existence à des demi-dieux. Les auteurs latins qui ont parlé des *hunebedden* les ont appelés en effet des ouvrages d'Hercule. La destination de tels monuments n'est pas moins mystérieuse que leur origine. Une rigole creusée quelquefois dans la pierre a fait croire qu'elle avait reçu le sang des animaux, et

que les *hunebedden* avaient servi aux sacrifices. L'opinion générale est que ce sont des tombeaux. La Bible nous apprend que les anciens peuples avaient coutume d'élever des amas de pierres pour perpétuer la mémoire de certains événements. Les *hunebedden* pouvaient être à la fois des monuments commémoratifs et des sépultures. Il existe dans la province de Drenthe une cinquantaine de ces amas de blocs informes. Près d'Assen, j'ai visité deux de ces monuments, connus sous le nom de pierres druidiques, et sombres débris d'un art de Titans. Un vieux chêne et deux sorbiers croissaient parmi les vastes blocs sur lesquels je m'assis, et un oiseau que j'effarouchai chantait dans les branches. Le regard perdu dans la nature et la pensée dans la nuit des âges, on s'éloigne à regret de ces lieux qui font rêver.

Au milieu de ce désert de bruyères s'élèvent de véritables oasis où coulent de petites rivières, où s'étendent de vertes prairies, où croissent des arbres ; un village occupe toujours le centre de ces cultures. Les défrichements développés sont déjà sur une assez grande échelle. La manière de défricher les landes de la Drenthe mérite de fixer l'attention du voyageur. On sème du pin ; le pin dévore la bruyère et au bout d'une vingtaine d'années on abat les pins, dont on vend le bois. La terre enrichie par les détritus végétaux de cette forêt artificielle, est alors préparée à recevoir la charrue. Les champs de bruyères eux-mêmes ne demeurent point tout à fait abandonnés par

la main de l'homme. On les brûle, et de là terre fécondée par la cendre renaissent de jeunes pousses que broutent les moutons. L'industrie agricole ne se contente point de mettre le feu aux plantes, elle brûle le sol lui-même, ou du moins la couche superficielle de tourbe qui recouvre les tourbières hautes.

Il faut d'abord dessécher le terrain. Au mois d'octobre, un ouvrier qu'on nomme *veenhakker* ou *houwer* (le coupeur de tourbe) s'avance sur la tourbière vierge, les pieds dans de gros sabots et les jambes enveloppées de paille pour se préserver de l'eau; il déchire le sol humide, il le saigne au moyen de rigoles. Ce travail est pénible. S'il vient à geler et que la couche supérieure soit durcie, on est forcé de suspendre; mais s'il n'y a pas d'hiver rigoureux, le coupeur travaille dans la tourbière depuis la mi-octobre jusqu'au mois de mai. La tourbière coupée reste en friche l'été suivant; l'influence de l'air est nécessaire pour l'amener à un état de maturité. Dans la deuxième année, on déchire de nouveau la terre, et si le printemps est sec, la tourbe se trouve propre à être brûlée. On attend pour cela un jour de soleil et de petit vent. Le vent le plus favorable à cette opération est celui qui vient de l'est. L'ouvrier parcourt la tourbière muni d'une corbeille de fer, contenant du feu. Il jette des mottes enflammées contre le vent. Il commence son travail à neuf heures du matin et finit assez tôt sa journée, parce qu'au mois de mai et de juin le vent d'est tombe ordinairement avant le

soir. Rarement la tourbière est assez sèche pour ne pas s'éteindre, du moins en partie, pendant la nuit. Le lendemain, l'ouvrier se remet au travail pour répandre et distribuer le feu. Ses fonctions sont délicates et demandent une main habile. Il doit avoir soin que le feu n'use pas trop la tourbière : cela donnerait beaucoup de cendre, sans utilité aucune pour la végétation. Ce n'est pas la cendre, en effet, qui communique la fécondité, c'est le charbon. Puis il risque toujours d'incendier la tourbière. On tremble de voir le Hollandais attaquant sans cesse par le feu et par l'eau une terre débile qui chancelle sous ses pieds.

Le sort de cet ouvrier est digne d'intérêt. Tout en sueur, le visage et les bras noirs de poussière, un morceau de pain de seigle dans la bouche (1), le brûleur de tourbe passe des journées entières éloigné de toute habitation, séparé des siens, attendu avec anxiété par sa femme et ses enfants. La surface de la tourbe qui brûle répand dans l'air une odeur affreuse ; un nuage infect assombrit le ciel. Ces nuages chassés par le vent viennent désoler, au mois de mai et de juin, les villes de la Hollande. Les vapeurs épaisses que le paysan de la Drenthe distribue dans l'atmosphère de sa province passent même la mer ; elles arrivent jusqu'aux côtes de la Grande-Bretagne. Si la direction du vent vient à changer, le nuage qui était en route pour l'Angleterre

(1) Ce morceau de pain de seigle empêche les glandes salivaires de se sécher.

reflue sur les rives de la Nécrlande, à laquelle il rapporte le tribut odieux de son industrie. Des plaintes se sont élevées plusieurs fois contre un usage fâcheux qui obscurcit le soleil et qui couvre la terre d'une fumée sinistre ; mais les habitants de la Drenthe trouvent tant de profit dans cette recette agricole, qu'ils ne voudraient pour rien au monde y renoncer.

L'ouvrier brûleur de tourbe passe le printemps dans cette fumée, et cependant, si le champ brûle bien, il travaille avec un visage content. Quand les flammes ont suffisamment joué à la surface de la tourbière, on sème dans le charbon du sarrasin. Des moissons en fleur se lèvent au milieu des steppes ; en automne, des chariots couverts de grains s'avancent le long des routes peu frayées. On oublie alors les fumées odieuses que cette culture répand aux mois de mai et de juin, pour se souvenir uniquement des fruits. Quand le sarrasin est enlevé, les moutons viennent sur la tourbière, où ils se tiennent même durant la nuit. Et puis c'est la fête des oies : ces glaneuses cherchent d'un bec avide les grains de sarrasin perdus. La deuxième année donne une récolte meilleure que la première ; la troisième année surpasse la seconde ; mais alors les autres récoltes vont en déclinant. Après dix ans, la culture est épuisée. Il faut une période de vingt à vingt-cinq années avant qu'on puisse brûler de nouveau la terre.

Le feu et la culture du blé noir n'usent que la croûte superficielle de la tourbière : plus tard le propriétaire

est libre d'ouvrir la veine de la tourbe proprement dite; quand cette veine est épuisée, il retrouve la terre arable. On a de la peine à se figurer la richesse des tourbières de la Drenthe. Seulement la canalisation est la base de l'industrie qui s'attaque au combustible. Or, comme jusqu'ici les canaux manquent, les tourbières hautes ne constituent encore, dans la plus grande partie de ce district, qu'un vaste capital dormant. Nous avons pourtant parcouru en barque d'Assen à Meppel un long canal qui a déjà répandu la vie sur ces campagnes silencieuses. Chaque jour, la masse de tourbe se démasque et laisse apparaître des cultures.

Les mœurs des ouvriers qui travaillent dans les tourbières se rapprochent à quelques égards de la vie des ouvriers mineurs. On les accuse de dissiper follement ce qu'ils gagnent (1). Ce manque de prévoyance contraste trop avec le caractère général des Hollandais pour que nous n'en recherchions pas l'origine. L'esprit d'économie, qui forme la base du tempérament batave, est dû d'ordinaire à l'influence de la femme et au rang qu'elle occupe dans la maison. Ici, au contraire, la femme participe aux travaux de l'homme, au même genre de vie ; elle perd dans les tourbières une partie des qualités délicates de son sexe. Ouvrier comme lui, elle cesse d'être la prévoyance assise au seuil du foyer.

(1) Les travaux d'extraction durent seulement douze ou quatorze semaines par année. Les bons ouvriers qui travaillent la tourbe gagnent de 9 à 10 florins par semaine. Quelques-uns viennent de la Westphalie ; les autres appartiennent à la province de Drenthe.

Il existait autrefois dans la Drenthe, comme dans d'autres localités des Provinces-Unies, un usage barbare : nous voulons parler des combats au couteau. On ne voyait presque point de fêtes de village où il n'y eût des blessures, souvent même des morts à déplorer. Les héros de ces rixes sanglantes s'enorgueillissaient même de leurs exploits. Les traces que de telles violences laissaient sur le visage, loin de passer pour des stigmates, étaient un titre d'honneur aux yeux des jeunes filles. Ces balafres attiraient les attentions du beau sexe, qui voyait chez les amateurs de ces jeux homicides une qualité que les femmes sauvages estiment par-dessus toutes les autres, le courage. Le progrès des mœurs a heureusement effacé une coutume inhumaine. Le procureur du roi d'Assen me faisait remarquer avec un grand sens que la police correctionnelle et une condamnation modérée avaient puissamment contribué à détruire cet abus en dépoétisant les avantages de la force. Il y a pourtant quelques villages où, en dépit des lois, cette tradition est encore en vigueur. Le matamore pose en entrant dans une auberge son couteau ouvert sur la table : ce couteau est un défi et une provocation ; quiconque le touche par inadvertance ou avec dessein prémédité s'expose à sortir la figure en sang.

La Drenthe se confond, du moins sur la lisière, avec l'Overyssel, par les mœurs, les bruyères et la tourbe. Je bornerai aux colonies du Dedemsvaart l'histoire des tourbières de cette dernière province. Par une belle

journée d'août, j'étais parti de Zwol le matin avec un économiste éminent de la seconde chambre, M. Sloet tot Oldhuis. Nous traversâmes des routes délicieuses bordées de hêtres, de bouleaux et de peupliers du Canada, dont le bois sert ici à faire des sabots. Un capital de plusieurs millions de florins croissait ainsi le long des chemins auxquels il versait l'ombre et la fraîcheur. Sur le bord de la route, nous découvrîmes aussi des taillis de chênes qu'on coupe au bout de neuf ans, et dont l'écorce sert à tanner le cuir. L'entretien et la préparation de ces arbres emploient un assez grand nombre d'ouvriers. Où l'économie publique est grande, c'est quand elle associe le sentiment de l'utile à la poésie de la nature.

Quiconque voyage en Hollande doit toujours s'attendre à rencontrer des prairies. Dans les vertes prairies de l'Overyssel s'élève un bouquet d'arbres sous lequel les vaches viennent se reposer et prendre le frais durant la chaleur du jour. Qnand cés arbres sont encore jeunes, on les protége contre la dent des animaux par un treillage. Cette prévoyance envers les bêtes est touchante et annonce une bonne population. Peu à peu les prairies font place aux steppes. Au milieu des bruyères désolées, l'œil se repose de temps en temps sur une prairie naturelle comme il s'en rencontre au Texas. Les landes mêmes de l'Overyssel ne restent point improductives sous la main du Hollandais. On en retire des bruyères pour le chauffage et des cailloux pour consolider les

routés. Quelle ne fut pas ma surprise de voir des mottes de gazon soulevées (*plaggen*) devenir l'aliment des foyers domestiques ! Ces lambeaux d'herbes sèches ou plutôt de racines, dont on découvre à l'œil nu le réseau délicat, mêlé d'une croûte de terre, s'emportent moyennant un florin dans des chariots qui les conduisent à la ville. On s'en sert surtout pour cuire le pain. Les paysans de l'Overyssel emploient même ces couches de mousse et de gazon flétri en guise de chaume pour la couverture des toits. Rien n'est perdu ; mais quelle distance entre cette économie sauvage et les richesses que va développer sous nos yeux la culture ! Enfin le Dedemsvaart paraît.

Le Dedemsvaart est un canal, ni plus ni moins. Le créateur de ce canal, M. Van Dedem, est mort, il y a quelques années, pauvre, chagrin, méconnu par l'injustice des hommes. Il assistait en silence à l'enfantement d'un monde agricole dont il avait ouvert le chemin. Son sort est celui de tous les initiateurs. Heureux qu'il y eût encore un cœur pour l'apprécier, une main pour serrer sa main, il s'asseyait fier et consterné au foyer de ses rares amis. La vérité est que le Dedemsvaart a été une œuvre utile, excellente, non pour l'entrepreneur, hélas ! mais pour les colonies voisines qui sont aujourd'hui sorties du désert. Le chemin d'eau a déterminé la circulation de la tourbe, des engrais et des produits créés par l'industrie rurale.

Au Hoogezand et au Sappemeer, on peut voir d'an-

ciennes colonies, créées par les hommes du dix-septième siècle; Avereest est une colonie naissante, ouvrage des hommes de notre temps. On montrait encore, il y a quelques années, le seul arbre qui existait autrefois dans ces anciennes bruyères. C'était, je crois, un bouleau. Cet arbre a disparu; mais de riches prairies avec des bouquets de verdure, des vergers, des plantations nouvelles, s'élèvent comme par enchantement. De tous les côtés, des campagnes se forment. La nature, chrysalide féconde, se dépouille chaque jour de sa larve inculte et montre avec orgueil une figure embellie par l'art. L'artère vitale de toute cette prospérité agricole, c'est le Dedemsvaart. Dans ce canal principal se déchargent et viennent s'embrancher, au fur et à mesure des défrichements, une multitude d'autres petits canaux qui aboutissent aux tourbières. L'eau vivifie tout sur son passage. Le long des rives, les prairies sortent de l'antique bruyère, les troupeaux naissent, les habitations s'élèvent. Les canaux tracent le développement de toute cette prospérité agricole, comme dans la formation embryonnaire du corps humain les vaisseaux sanguins tracent le développement physiologique des organes.

Nous visitâmes une ferme dont dépendent trois cents hectares de terres cultivées, et dans laquelle quatre-vingt-dix vaches, quarante cochons jouissaient tranquillement de la vie. Les étables, les écuries, les instruments de travail, tout annonçait une véritable opulence rustique. Quand on songe que cette opulence date

d'hier, on reconnaît avec attendrissement ce que peut l'industrie humaine. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, on ne voyait guère dans la colonie que des chèvres. Aujourd'hui les fermes et les habitations s'y succèdent. Ces maisons ont un air d'élégance et de propreté. Les premiers colons logeaient dans des trous creusés sous la terre; les terriers ont bientôt été remplacés par des cabanes, et les cabanes par de jolies maisons de brique. Il ne reste plus rien des premières demeures souterraines dans lesquelles les habitants actuels de la colonie abritaient, il y a un quart de siècle, leur misère et leurs espérances; il ne demeure que bien peu de cabanes, monuments du second état de choses, et les maisons se dressent de tous côtés avec une rapidité qui étonne. A la race des anciens Troglodytes qui a disparu succède une population toujours croissante, industrieuse, bien logée, bien vêtue.

Dans cette colonie, on assiste à un cours d'économie politique en action. La division du travail et du commerce est encore peu avancée. La même boutique vend de tout; une marchande de mode tient, outre des chapeaux de femme, des pendules, des épices, du grain et des chaufferettes. Au développement du bien-être matériel s'associe toujours en Hollande le développement moral. Il existe quatre écoles dans la colonie. Une terre qui se défriche, une jeunesse qui s'instruit, ce rapprochement de faits est consolant à voir. Il n'y a pas de spectacle plus grand ni plus moral que celui de l'homme étendant

par le travail le domaine que lui a donné la nature. Quand maintenant on songe que c'est la tourbe qui a fait tout cela, on se demande pourquoi les habitants du vieux monde se jettent dans les déserts de l'Amérique, et pourquoi ils ne viennent point transformer les champs de la Drenthe ou de l'Overyssel. Les premiers colons qui sont venus exploiter sur les bords du Dedemsvaart cette Californie des tourbières étaient généralement des étrangers : il y avait parmi eux des Allemands, des Polonais, des Grecs ; mais la terre exerce sur ces éléments hétérogènes une force d'assimilation rapide, et Avereest et bien aujourd'hui une colonie hollandaise.

L'exploitation des tourbières, envisagée comme principe de richesse industrielle et agricole, a créé des provinces entières; elle a fourni et fournit encore du travail aux classes nécessiteuses ; elle a transformé des prolétaires errants en propriétaires du sol. Quelques économistes désirent maintenant qu'on dégrève les tourbières des droits d'accise et des divers impôts qui les frappent. Ce serait le moyen de donner une impulsion nouvelle à des travaux qui, il faut néanmoins le reconnaître, n'ont point été paralysés par les tributs qu'ils paient au gouvernement. On a vu ce que la Néerlande doit à la tourbe; en présence de ces faits économiques et moraux, on serait tenté de s'écrier avec le vieux poëte Vondel : « Heureux le pays où l'enfant brûle sa mère! »

IV

LES PÊCHES ET LES POPULATIONS MARITIMES.

Les historiens qui ont parlé des Bataves et des Frisons ont oublié de nous dire comment vivaient ces peuples. Ils ont célébré les guerres, les excursions, les entreprises sur mer et sur terre des premiers Hollandais, mais ils ne nous ont presque rien dit de la pêche, le plus ancien des arts utiles, celui qui a jeté en Hollande les fondements de la prospérité nationale. Quand l'histoire se tait, c'est à l'économie politique de rechercher les causes matérielles sur lesquelles s'est élevée la puissance morale d'un État. Nul n'ignore le rôle important qu'ont joué dans le monde les Provinces-Unies. Il fut un temps où la nation batave, du fond de ses marais, se déclarait elle-même le *Balai des mers* (1), où après avoir vaincu l'Espagne jusque dans les Indes, elle protégeait les

(1) Quelques audacieux marins hollandais attachaient, dans les anciens temps, un balai au haut du mât de leur navire, pour défier les corsaires des autres pays.

successeurs du roi qu'elle avait chassé, où elle résistait à toutes les forces de la France et de la Grande-Bretagne coalisées contre son coin de terre, où la Tamise vit les bâtiments de guerre hollandais entrer dans ses eaux bannière au vent et voiles déployées. Quand maintenant on réfléchit aux causes d'une élévation si rapide et si incroyable, on reconnaît avec étonnement que toute cette grandeur historique a son origine dans une barque de pêcheurs.

La pêche a été dans les Pays-Bas le berceau de la navigation et du commerce. Comme dans le corps humain un organe a besoin du secours des autres organes pour vivre et pour fonctionner, de même chaque contrée dans le monde a besoin, pour prospérer, des produits que donnent les contrées étrangères. Les richesses qui manquent à un pays se trouvent représentées dans ce pays même par le superflu des richesses naturelles qui s'y engendrent : c'est cette loi de répartition des denrées qui ouvre aux sociétés la voie féconde des échanges. La Néerlande manquait de beaucoup de choses nécessaires à la vie, mais elle a trouvé dans les mers voisines une large compensation à la stérilité de ses terres labourables. La pêche lui fournissait le poisson en abondance : en répandant sur les autres contrées le produit de ses filets, qui excédait de beaucoup ses besoins, elle obtint du grain et des bois de construction, première origine de son commerce et fondement de la grandeur de ses villes. Son génie industrieux changea et trans-

forma les substances premières par le miracle de l'échange ; c'est ainsi qu'elle fit du pain, de l'or, du diamant avec la chair des poissons.

La mer a été pour toutes les sociétés modernes, mais plus particulièrement pour la Hollande, un grand théâtre de développement moral. L'influence que cette masse d'eau a exercée sur la civilisation a été jusqu'ici trop peu remarquée : sans elle l'homme n'eût point acquis pleinement le sentiment de ses forces, il n'eût point tourné les yeux vers le ciel avec une persévérance intrépide pour observer les mouvements des astres ; les sciences physiques, l'industrie, les arts utiles, n'eussent point franchi d'un pas si assuré les limites du moyen âge religieux. La Hollande est fille de l'Océan, et, comme le fantôme biblique, elle a marché sur les eaux pour aller à la conquête des richesses.

Il est inutile de remonter aux textes plus ou moins obscurs qui révèlent l'origine très-ancienne de la pêche maritime sur les côtes de la Néerlande. L'alimentation des races s'est calquée, au début de l'état social, sur les moyens d'existence que leur avait ménagés la nature. Le voisinage des forêts et des plaines a fait les peuples chasseurs ; le voisinage des lacs, des fleuves et de la mer a fait les peuples pêcheurs. Une grande partie de la population batave vivait donc depuis des siècles du produit de ses filets. Les habitants de la Hollande avaient greffé en outre diverses branches de commerce sur l'industrie de la pêche bien avant la guerre de l'indépendance. La

réformation n'a pas créé les Pays-Bas; mais si les pêcheries hollandaises existaient sans le moindre doute avant la révolution politique et religieuse qui dégagea les Provinces-Unies, il est vrai de dire que cette industrie, comme d'ailleurs tous les éléments de la fortune publique, puisa dans la liberté une séve et une force nouvelles. C'est alors seulement que le pays se sentit vivre dans sa plénitude, et qu'il commença, selon la parole d'un historien, à « jouir des mers. » Aujourd'hui, quoique certaines pêcheries hollandaises soient en décadence, l'importance de cette industrie demeure encore considérable ; on le verra par les chiffres que nous empruntons aux documents officiels. A cet art utile se rattache d'ailleurs un intérêt de grandeur politique et d'indépendance pour les Pays-Bas. Les pêcheries hollandaises contribuent à assurer les moyens d'existence aux classes laborieuses ; elles forment une pépinière d'intrépides marins, elles donnent naissance à un commerce international qui n'attend que l'abaissement du tarif des douanes pour reprendre un éclat obscurci depuis plus d'un siècle.

Selon la nature des poissons qui se trouvent dans la mer du Nord, la pêche néerlandaise se divise en plusieurs branches ; mais il est un produit tout national qui peut nous servir de type pour déterminer le caractère des différentes pêcheries locales : c'est le hareng. On suppose que le hareng fut inconnu des anciens ; il ne s'est pas trouvé jusqu'ici dans la Méditerranée. Ce fruit de l'Océan

a été pour les Pays-Bas un élément de grandeur e de prospérité. Le hareng introduit dans des tonnes a changé les destinées historiques de la Hollande, et par suite les destinées du monde au seizième et au dix-septième siècle. Une industrie qui a exercé une si grande influence sur la révolution des Provinces-Unies et sur les événements qui la suivirent n'est pas indigne de notre attention (1). Aussi longtemps que la pêche hollandaise fournira annuellement plus de 50 millions de harengs, elle comptera encore parmi les grandes pêches maritimes de l'Europe.

Les Hollandais distinguent trois espèces de harengs: 1° le hareng *pec* ou caqué, nommé en hollandais *gekaakte haring,* qui se pêche au nord de l'Écosse pendant l'été; 2° le *steur-haring,* qu'on pêche en automne sur les côtes de Yarmouth, qu'on sale d'abord pour le fumer plus tard, et qui, fumé, prend alors le nom de *bokking;* 3° le *pan-haring,* sorte de hareng frais qu'on pêche dans le Zuyderzée, et qui sert de nourriture aux classes pauvres. Depuis un temps immémorial, les pêcheurs de *hareng caqué* (*gekaakte haring*) ont établi le siége de la corporation à Vlaardingen et à Maasluis. — Les côtes de la Hollande sont bordées par des villages dont les habitants, comme ceux de Scheveningen et de Katwijk, préparent le hareng saur (*bokking haring*). — Enfin les

(1) Le hareng, considéré comme *animal utile,* a été le sujet d'une étude pleine d'intérêt dans la *Revue des Deux Mondes.* Voy. la livraison du 1er janvier 1849.

villes qui s'élèvent autour du Zuyderzée, et surtout les îles de cette mer intérieure, telles que Urk, Schokland et Marken, envoient des barques qui exploitent le hareng frais. La vie de la mer est commune à ces différentes catégories de pêcheurs, mais avec des nuances que nous tâcherons d'indiquer. Le caractère et les habitudes changent selon la figure des lieux, selon la nature des occupations, selon le séjour plus ou moins prolongé des hommes sur mer. Ce qui ne change pas, c'est l'humble majesté de cette population brave et pauvre qui dispute aux tempêtes la nourriture de chaque jour.

I

La petite ville de Vlaardingen (dans les anciennes chartes *Flerdling*) s'annonce par un clocher qui de loin ressemble assez bien à un mât de vaisseau, et qui s'élève sur un océan d'herbe tacheté de vaches noires. On assure qu'elle tire son nom d'une ancienne rivière dont il ne reste rien qu'une mention plus ou moins honorable dans les archives de la province. Aujourd'hui elle est située sur la Meuse, ou, pour mieux dire, sur un bras de la Meuse que divise en cet endroit une île récemment formée. Ses vaisseaux s'abritent dans un port tranquille, le long duquel s'alignent, sur le quai, des comptoirs ou des magasins, constructions sévères, avec des ouvertures fermées par des volets de bois, et dans lesquelles on tient en réserve les instruments de pêche.

A quelques-unes de ces fenêtres sans vitres débordent de longs filets qui sèchent. Sur le port, des hommes à la figure rembrunie par le vent de mer et par le soleil déchargent de lourds tonneaux qu'on roule devant les vaisseaux qui les ont apportés. Ces vaisseaux ou barques, appelés *buizen* ou *doggers*, sont solidement construits, pour la plupart en bois de chêne, avec un seul mât et une puissante voile carrée qu'on abaisse tant que le bâtiment se repose. On ne contemple point sans un sentiment de respect ces bateaux-pêcheurs qui ont bravé les tempêtes du Nord. Quelques-uns rapportent de leur dernier voyage de nobles cicatrices : leurs flancs rapiécés, leurs voiles souvent déchirées comme des drapeaux après une campagne, leurs ancres rouillées et qui annoncent des services honorables, tout raconte les défis qu'ils ont portés aux éléments.

Vlaardingen était anciennement une ville importante et fortifiée ; mais, comme toutes les villes hollandaises qui vivent de la mer, elle est aujourd'hui déchue de son antique splendeur : *jam pagus est quæ Troja fuit*. Dans de petites rues étroites et basses, des maisons de brique, penchées comme des vaisseaux qu'incline le vent, abritent des ménages de pêcheurs. Ces habitations, dont la propreté fait toute la richesse, ont un aspect simple et modeste, mais non pas triste. A Vlaardingen, on ne rencontre dans les rues pendant l'été que des femmes et des enfants : les hommes sont à la mer. Ces femmes font sécher sur le devant de leur maison le linge qu'elles vien-

nent de blanchir, ou bien elles travaillent aux filets. Sur une population de sept à huit mille habitants, on compte deux mille pêcheurs : le reste pratique plus ou moins des industries relatives à la navigation. Il y a cinq chantiers dans lesquels on construit des flibots.

Une trentaine de navires marchands qui font le commerce avec la Méditerranée, mouillent plusieurs fois par an dans le port. Quelques-uns d'entre eux apportent le sel d'Espagne et de Portugal avec lequel on prépare le hareng. A la porte de quelques armateurs figure en guise d'écusson un petit bâtiment peint et sculpté avec ses voiles. Ainsi tout dans la physionomie de la ville, dans les habitudes, dans les signes extérieurs, rappelle la vie de mer.

C'est à Vlaardingen qu'il faudrait écrire l'histoire de la pêche du hareng, au milieu de ces filets qui ont pesé dans les destinées du monde, de ces *buizen* qui ont provoqué pendant longtemps la jalousie de l'Angleterre, de ces pauvres familles par lesquelles s'est élevée en grande partie la fortune des Pays-Bas (1). La Belgique paraît avoir été le berceau de cette pêche ; mais vers le milieu du douzième siècle, elle passa des Flandres dans la Zé-

(1) Les armements pour la pêche du hareng ne sont point limités au port de Vlaardingen. De Maasluis, de Zwartewaal, de Delfshaven, d'Enkhuisen, d'Amsterdam, de Ripp, de Middelhornis, de Wormerveer, partent des *buizen*; mais en 1853, sur 93 navires dont se composait la flottille pour la grande pêche, 60 appartenaient à la ville de Vlaardingen. On peut donc considérer cette dernière place comme le centre de la fabrication du hareng caqué.

lande. Quoique abondante, jamais la pêche de ce poisson frais n'eût constitué une branche importante du commerce national sans la découverte que fit, vers 1380, Guillaume Beukelszoon.

Ce fut lui qui inventa l'art de préparer et de conserver le hareng dans le sel. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il naquit à Biervliet, petit village de la Zélande. Il est cependant peu de découvertes qui aient produit tant de richesse en ne demandant aucun sacrifice à l'humanité. Ces petites causes, dédaignées par l'histoire, n'échappent point à ceux qui mettent au niveau des événements politiques les révolutions accomplies dans l'alimentation et dans le bien-être des peuples modernes. Aux yeux de l'économiste, il n'y a point de vils produits. Charles-Quint, lui, sachant ce que la Hollande devait au hareng caqué, voulut perpétuer le souvenir d'un si grand service rendu à la patrie. Se trouvant en 1556 à Biervliet, il fit ériger un tombeau à Beukelszoon, qui était mort en 1397. Il y a peu d'exemples d'un monument funèbre aussi bien mérité. L'Évangile raconte qu'un des disciples du Christ trouva dans la bouche d'un poisson une pièce de monnaie pour payer le tribut : c'est l'histoire de la Hollande ; elle a trouvé dans la bouche du hareng le moyen de payer ses énormes impôts, de subvenir à l'entretien d'un pays que ruinait la mer, et d'alimenter la source de la richesse publique.

Une autre circonstance vint compléter la découverte de Beukelszoon. — A Hoorn, en 1416, se fit le premier grand

filet pour la pêche du hareng. Il faut avoir vu à Vlaardingen décharger sur des voitures ces immenses filets, il faut songer aux myriades de harengs qui s'y sont engloutis depuis plus de quatre siècles, il faut réfléchir aux conséquences historiques d'une telle invention pour comprendre ce qu'ont à la fois d'utile et de poétique ces éperviers des mers. Avec les progrès dans l'art de prendre et de conserver le hareng, cette pêche s'étendit, puis se déplaça. Vers le commencement du quinzième siècle, elle s'établit à Enkhuisen et à Hoorn. Les guerres avec l'Espagne et ensuite avec la France étant survenues, les Zélandais trouvèrent plus d'avantages à armer leurs vaisseaux et à écumer la mer. Le hareng avait d'ailleurs changé de parages : il avait quitté les côtes de la Norwége, de la Suède et du Danemark, où il se pêchait alors, pour celles de l'Écosse, où il se trouve encore aujourd'hui. Cette inconstance dans la marche du poisson n'est pas un fait particulier : on cite d'autres mers dans lesquelles le hareng a paru, disparu, reparu, et cela à des intervalles de temps considérables. Les calculs scientifiques n'ont pu déterminer jusqu'ici la loi de ces mouvements.

Quoi qu'il en soit, la pêche du hareng passa alors presque tout entière dans les deux provinces de Nord-Hollande et de Sud-Hollande, où elle se maintint longtemps à un degré de prospérité considérable. Tout porte à croire, il est vrai, que les résultats de cette industrie maritime ont été un peu exagérés. Si l'on acceptait sans critique les chiffres donnés par quelques historiens sur l'im-

portance de cette pêche et sur le nombre des *haringbuizen*, il faudrait en conclure que toute la population mâle des sept provinces unies était occupée à prendre, à encaquer ou à vendre le hareng. Tout en retranchant de ces statistiques l'excès ou l'invention, on est forcé de reconnaître que cette branche de commerce était extrêmement féconde. Un écrivain plus ou moins digne de foi fait monter à près de vingt mille le nombre des personnes qui tiraient leur subsistance de la pêche du hareng. Plus d'une fois la Grande-Bretagne s'émut de voir les bateaux hollandais ramasser sur ses côtes toute cette manne de de la mer (1). On regardait alors la pêche du hareng, ou la grande pêche, comme une branche si précieuse du commerce national, que dans plusieurs édits elle est appelée le *Pérou* (*goud myn*) *de la république batave*. Qui eût dit alors que cette industrie si florissante, que cette grande pêche (*groote visscherij*) dût expirer un jour sous sa renommée ? Tel est pourtant aujourd'hui l'état des choses. Mourir de gloire n'est guère pour les industries, non plus que pour les personnes, une destinée commune. Aussi convient-il de rechercher les causes d'une

(1) Dans des temps plus reculés, des familles royales et princières s'allièrent pour s'assurer le droit de pêche. Édouard Ier, roi d'Angleterre, avait donné sa fille Élisabeth à Jean Ier, vingtième comte de Hollande. Il résulta de ce mariage des lettres patentes qui autorisaient les pêcheurs hollandais, zélandais et frisons à jeter leurs filets près de Jernemuth, dans la mer de Sa Majesté Britannique, *in mari nostro*. Il est probable que ce droit de pêche était le présent de noces apporté par la fille du roi d'Angleterre au comte de Hollande.

décadence qui ressemble si peu au déclin ordinaire des grandeurs humaines.

L'art d'encaquer le hareng a constitué jusqu'ici un monopole. Cette industrie était protégée, c'est-à-dire réglementée. L'époque de l'année où l'on devait jeter les filets dans la mer, la longueur de ces filets, le nombre des mailles (1), la forme des *buizen*, le jour de la sortie et de la rentrée dans le port, tout était déterminé par des règlements ou par des coutumes ayant force de loi. La corporation des pêcheurs de hareng était soumise à un serment solennel; il était interdit à tous les membres, quels qu'ils fussent, d'exercer cette industrie en pays étranger. On devait même défendre l'accès des bâtiments-pêcheurs aux hommes des autres nations. En échange de ces obligations et de ces servitudes, la confrérie jouissait de grands priviléges. Elle seule pouvait saler et préparer le hareng à bord; elle recevait d'ailleurs des primes d'encouragement qui étaient refusées à toutes les autres branches de la pêche. Cette sollicitude avait une raison d'être dans un temps où le secret du caquage n'était point encore divulgué. Il faut même convenir que le hareng hollandais dut à ces règlements une

(1) Chaque filet neuf était visité par un compteur juré, et marqué d'un plomb portant les armes de la ville. Un collége des pêches présidait à l'exécution des lois et des règlements. Toute cette organisation subsiste encore de fait, mais on peut dire qu'elle est détruite en principe depuis ces dernières années, car, en réduisant la prime et en annonçant l'intention de la supprimer, le gouvernement des Pays-Bas s'est engagé à détruire lui-même ce réseau de formalités qui en était la conséquence.

partie de sa réputation. Cette denrée excellente défiait alors sur tous les marchés de l'Europe la concurrence des autres pays. Le hareng néerlandais était une véritable puissance, et l'on peut dire qu'il fit plus pour la grandeur des Provinces-Unies que le canon même des vaisseaux bataves. Cependant les temps changent et avec eux les destinées de l'industrie. Le hareng hollandais si haut qu'il fût placé dans les régions économiques, peut-être même à cause de cette élévation, fut atteint par les revers de fortune qui détrônent tôt ou tard toutes les souverainetés (1). La Grande-Bretagne était entrée en lice : après avoir parcouru le système des primes et avoir entassé ruines sur ruines, elle finit dans ces derniers temps par appeler à son secours la liberté des pêcheries. De ce jour, le hareng hollandais, aristocratiquement cher, se vit non dédaigné, mais isolé sur la place. Pendant que l'Angleterre marchait, la vieille pêche néerlandaise, immobile sous ses chaînes d'or, esclave de sa célébrité, fière de ses primes et de ses priviléges avait vu décroître d'année en année le nombre de ses *buizen*. Pour juger cette situation critique, il faut comparer à ce qui était ce qui est aujourd'hui. Un tel contraste nous mettra sur la voie d'une solution.

Jusqu'à ces dernières années, le départ des bateaux

(1) Parmi les causes de la décadence de la grande pêche, il faut compter les guerres de l'empire : alors que les mers étaient fermées, la Hollande dut se résigner à voir tomber entre les mains des Anglais le plus beau fleuron de sa couronne économique.

pour la grande pêche était fixé à la Saint-Jean (24 juin). Ce départ était précédé de fêtes. Il existe un livre de vieilles chansons hollandaises que chantaient les pêcheurs avant de se mettre en mer. On portait des toasts au succès de la pêche et l'on priait Dieu de bénir les filets. Enfin on attachait les voiles, et la flottille pacifique allait à la conquête du hareng. Aujourd'hui les *doggers* partent dans les premiers jours du mois de juin et peuvent dès lors ouvrir la pêche ; mais fidèles aux traditions ou si l'on veut aux préjugés, les pêcheurs ne profitent qu'à contre cœur de cette liberté toute nouvelle. « Le hareng, disent-ils dans leur langage naïf, n'aime point à être pris avant la Saint-Jean. » En 1755, le nombre des *buizen* partant pour la grande pêche était de deux cent trente-quatre ; en 1820, il était encore de cent vingt-deux ; il est aujourd'hui de quatre-vingt-dix. Ce groupe de voiles se dirige vers les côtes de l'Écosse. Deux navires de guerre les accompagnent pour les protéger et les surveiller. Il est interdit aux pêcheurs de toucher la terre. Ils ne doivent pas non plus vendre de poissons à bord. La flottille se maintient à la hauteur des Shetlands, d'Édimbourg, et sur les côtes de l'Angleterre (1). La réputation du

(1) Nous avons vu un tableau dans lequel l'artiste, témoin oculaire de cette scène intéressante, a représenté la manière dont les bâtiments pêcheurs se comportent en mer. Il est difficile d'imaginer rien de plus poétique ni de plus imposant. Au milieu de ces abîmes d'eau peuplés par une force occulte, *crescite et multiplicamini*, il semble que la faible créature humaine atteigne à la grandeur de la nature.

hareng hollandais tient surtout à la puissance des *doggers*, très-bons bâtiments de mer, dont la constitution nautique permet de jeter les filets dans des eaux très-profondes. Là seulement se trouvent les harengs de grande taille et d'une qualité supérieure. Treize ou quatorze cents hommes environ prennent part à ce travail de mer. A peine saisi par la main des pêcheurs, le hareng est caqué, c'est-à-dire ouvert avec la lame d'un couteau et mis dans des barils ; on y ajoute du sel qui fond et dans lequel le poisson se conserve. Depuis une huitaine d'années, une corvette à vapeur accompagne la flottille. Les cent premiers barils sont chargés sur cette corvette, qui les transporte à toute vitesse dans le port de Vlaardingen (1).

Autrefois l'arrivée des premiers harengs donnait lieu à des fêtes et à des cérémonies nationales dont l'éclat a diminué avec l'importance même de cette pêche. Aujourd'hui les marchands de poissons à la Haye, à Rotterdam et à Amsterdam se contentent d'arborer un drapeau sur leur boutique et de pendre une couronne de verdure. Le premier hareng est toujours porté dans un char pavoisé et offert triomphalement au roi, qui reconnaît ce cadeau par une gratification de 500 florins. Il y a quelques années encore, dans les premiers jours qui suivaient la pêche,

(1) Les jours suivants, cinq navires connus sous le nom de *chasseurs*, et qui portent un pavillon bleu piqueté de blanc, ramassent successivement en mer le produit de la pêche. Aussitôt que le premier chasseur a réuni cent vingt tonnes, il part pour la Hollande ; le deuxième revient avec cent soixante-dix, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Quand les cinq chasseurs ont fini leur service, la primeur du hareng caqué est à peu près déflorée.

de riches Hollandais promettaient aux gros poissonniers de la Haye un ducat par tête de hareng ; chaque marchand faisait en conséquence des sacrifices intéressés pour obtenir le premier cette étrenne de la mer, arrivée à Vlaardingen sur les ailes de la vapeur. L'un d'eux, homme d'esprit, nous racontait que vingt-quatre harengs, apportés de Vlaardingen à la Haye par dix hommes et dix chevaux lancés ventre à terre, lui avaient coûté, seulement de port, 200 florins.

A présent le hareng de primeur est encore recherché; il se vend dans les premiers jours de 3 à 4 fr. (1). Les riches habitants de la Haye en envoient de petits barils à leurs amis de la Drenthe et de l'Overyssel, qui leur adressent en échange des coqs de bruyère. Tout cela peut être intéressant comme détail de mœurs, mais au point de vue économique on se demande si l'état doit protéger plus longtemps un produit de luxe, un objet de mode, que consomment seulement les classes opulentes. Grâce à la surveillance, au système des primes, à la marque de feu imprimée sur les barils, le hareng hollandais a conservé dans le monde sa renommée, mais voilà tout: *stat magni nominis umbra*. Tant que ce produit de l'art

(1) Dans les premiers jours qui suivent la pêche, le prix du hareng en gros est de 1,400 francs la tonne. Chaque tonne contient à peu près sept cents harengs. A mesure qu'on avance dans la saison, le prix des tonnes diminue, et la taille du poisson s'amoindrit. La tonne renferme alors huit ou neuf cents harengs. Un surveillant ouvre et examine les tonneaux qu'on débarque sur le port de Vlaardingen, pour s'assurer qu'ils sont pleins et que la marchandise est de bonne qualité.

et de la nature a maintenu la splendeur des Provinces-Unis, payé les flottes, étendu le commerce, tout esprit sage et pratique se serait bien gardé d'en rire ; mais aujourd'hui que ce côté utile a disparu, le royaume des Pays-Bas a mieux à faire que de mettre son point d'honneur dans un hareng.

Il est bien vrai que là ne s'arrête point la portée économique de cette industrie : la grande pêche repose sur un fond plus sérieux que le commerce de primeur. Quand les cinq bateaux-chasseurs ont rapporté l'un après l'autre la fleur de ce qu'on appelle ici la pêche de saison, les hommes continuent de jeter leurs filets, et les *doggers* rentrent en Hollande avec leur butin. Ces bâtiments peuvent tenir de 420 à 450 tonnes ; mais il est très-rare qu'ils retournent avec un chargement complet. Nous avons vu revenir dernièrement à Vlaardingen deux bâteaux-pêcheurs qui, après une absence de sept semaines, rapportaient chacun 150 tonneaux ; les armateurs se montraient tout à fait contents du résultat. L'ensemble de la grande pêche donne à peu près 34,000 barils de hareng pec, dont 21,000 sont exportés et produisent en moyenne 456,000 francs. Ces chiffres sont respectables sans doute ; mais, quand on les rapproche du mouvement de la pêche anglaise, quelle différence ! En 1849, l'Angleterre avait déjà sur les mers 14,962 bateaux-pêcheurs, elle employait 104,427 hommes, et elle remplissait 770,770 tonnes de hareng caqué (1).

(1) Les résultats obtenus en 1850 précisent bien l'état de la pêche

On est donc forcé de reconnaître que les pêcheries anglaises, dont le développement est tout nouveau, ont marché à pas de géant depuis le jour où elles ont secoué la chaîne des primes, tandis que les pêcheries hollandaises, autrefois si célèbres, sont demeurées stationnaires, et ont même rétrogradé sous le régime de la protection. Dans un temps où la révolution du bon marché atteint l'une après l'autre toutes les branches de l'arbre économique, un produit qui s'isole fastueusement dans sa renommée est un anachronisme. Le hareng hollandais, ce patricien coudoyé sur les marchés d'exportation par le hareng étranger, d'origine moins noble et de qualité moins délicate, mais qui se vend à prix réduit, ne peut plus soutenir la concurrence. Ces faits ont attiré l'attention du gouvernement des Pays-Bas : une enquête a été ordonnée; le résultat de cette enquête a été de porter la lumière sur les côtés faibles de l'ancien système. Tous les intérêts ont été entendus : ils sont venus l'un après l'autre plaider leur cause devant la commission, et nonobstant l'avis des intéressés, c'est-à-dire des armateurs, on a conclu que les priviléges dont jouissait depuis des siècles la grande pêche devaient s'effacer devant la liberté de l'industrie. Le gouvernement est entré dans cette voie ; les primes ont été successivement réduites, l'intention avouée est de les abolir. Toutefois l'état a cru devoir jusqu'ici borner son initiative à ces premières mesures ;

dans les deux pays. L'Angleterre a recueilli 507,024 lasts de hareng caqué ; la Hollande, 2, 515. Le last représente quatorze tonneaux.

il a laissé aux conseils provinciaux le soin de modifier sur quelques points l'ancienne juridiction, se réservant de présenter plus tard une loi qui mette les intérêts de la pêche nationale en harmonie avec le principe de liberté. Il est à désirer que cette loi vienne. Les industries longtemps protégées souffrent plus de l'incertitude que d'une décision énergique, mais brève, qui les fasse rentrer promptement dans le droit commun.

Si maintenant nous voulons nous faire une idée plus nette de la fâcheuse influence du système des primes sur la pêche nationale, retournons à Vlaardingen. Qu'y voyons-nous? — Une sorte de tristesse et de solitude règne sur le port. Il y a dix ans, on comptait à Vlaardingen près de 80 bâtiments pêcheurs; il n'y en a plus aujourd'hui qu'une cinquantaine. Ces *doggers* ont pour la plupart un âge respectable, et à mesure qu'ils vieillissent, ou qu'ils tombent en ruines, ils laissent dans le mouvement de la navigation une place vide qu'on ne se soucie plus guère de combler. Les vaisseaux diminuent; les hommes manquent. Les pêcheurs de Vlaardingen, surtout quand la pêche d'hiver a été mauvaise, trouvent plus avantageux de s'engager comme matelots sur les navires marchands. On les remplace alors par des étrangers, le plus souvent par des Prussiens. Ces signes de décadence, ou mieux de renouvellement (car la pêche hollandaise est dans une période de transition), ne doivent point détourner notre intérêt du personnel et du mécanisme, très-simple d'ail-

leurs, qui ont longtemps maintenu cette pêche à un si haut degré de puissance économique. Quelques mots suffiront pour écrire l'histoire des *buizen* depuis leur sortie du chantier jusqu'au moment où, ornés de leurs cordages et de leurs voiles, pourvus de leurs hommes, armés de leurs instruments de pêche, ils s'avancent vers la mer du Nord.

Jusqu'ici, ces bâtiments se construisaient à Vlaardingen. Le prix d'un *dogger*, avec les agrès, les filets et tout le matériel de pêche, était de 20,000 florins. L'armateur dont ce bateau est la propriété s'entend avec un *maître* qui se charge de choisir son monde. L'équipage de chaque bâtiment-pêcheur se compose en été de 15 personnes: 11 hommes et 4 garçons. L'armateur n'a affaire qu'au maître: il lui donne 5 pour 100 du produit. Dans l'été, les hommes reçoivent des gages fixes, 5 florins 3/4 par semaine: ils font deux voyages pour la pêche du hareng. Leur nourriture habituelle est le gruau; leur boisson est le café et le genièvre. La plupart d'entre eux ont pratiqué la mer depuis l'âge le plus tendre. Nous avons vu sur ces *doggers* des enfants de dix à douze ans, que les familles envoient pendant l'hiver à l'école et pendant l'été à la grande pêche. Quant au courage de ces hommes, il est inébranlable. Plus braves que les matelots qui naviguent pour le commerce, ils ne connaissent point le danger. L'histoire, si prodigue de récits quand il s'agit de batailles navales, de tueries sur l'eau, garde le silence dès qu'il s'agit des luttes pacifiques de l'homme avec les éléments. Il semble

que les actes d'héroïsme perdent leurs droits à la célébrité du moment où ils deviennent utiles.

Ne serait-il pas temps d'accorder mieux que l'oubli à ces populations intéressantes qui vont conquérir le bien-être, non pour elles-mêmes, hélas! (car elles sont et restent pauvres), mais pour la société tout entière? Parmi ces obscurs pêcheurs, il y a peut-être des Van Speyk anonymes dont le courage n'a manqué que d'une occasion pour se produire sur un théâtre plus vaste et plus éclairé. Ce que valent ces hommes, ce qu'ils ont essuyé de fatigues, combien de fois ils ont vu la mort face à face, l'Océan le sait, mais l'Océan n'en dit rien. De leur côté, ils n'en parlent guère: la mer et eux, ce sont des ennemis qui s'estiment en silence. Outre la bravoure, quelques-uns de ces hommes ont encore d'autres facultés qui étonnent. Bien qu'ignorants en genéral, une fois à la mer, ils deviennent d'excellents marins pratiques. On en voit même qui semblent doués d'un véritable sens navigateur et chez lesquels ce don, aidé par l'expérience, supplée à l'absence de la théorie. Un armateur de Vlaardingen nous a montré un maître ou patron qui se promenait en veste et en sabots et qui dans son genre était une espèce de Christophe Colomb. On lui avait dit il y a quelques années: « Il faut que tu ailles aux Indes, » et il y alla. Une autre fois, il trouva le chemin de la Californie. Aborder sur des terres connues avec si peu de lumières acquises, c'est presque les découvrir.

Ces mêmes bâtiments, qui ont fait deux voyages d'été pour la pêche du hareng, vont pendant l'hiver à la pêche du cabillaud (*kabeljaauwvisscherij*). Il est vrai que cela dépend un peu de l'âge du *dogger* ; quand un navire est trop vieux, il ne peut plus supporter le service d'hiver. L'équipage est de douze matelots qui reçoivent 2 et 1/2 pour 100 du produit; le capitaine reçoit le double. La mer du Nord est encore le théâtre de cette pêche, mais les bâtiments font voile cette fois du côté de l'Islande et du Doggersbank ; ils s'avancent jusqu'au 63e degré. Pour cette pêche, on n'emploie plus de filets : une corde d'une étendue considérable, garnie de crochets placés à quelque distance les uns des autres, sert à prendre le cabillaud. Les mêmes bâtiments et les mêmes hommes font trois ou quatre voyages en hiver. Ils rapportent le cabillaud à l'état frais ou salé. Pour le ramener vivant, chaque *dogger* a un réservoir à claires-voies dans lequel on jette le poisson, qui continue de nager et de recevoir l'eau de la mer, comme s'il était libre. Le cabillaud salé prend le nom de morue.

Cette pêche d'hiver est des plus dangereuses : il y a deux années, dans ces eaux farouches (*aquæ truces*, dit Tacite), deux bâtiments périrent ; on compte en moyenne un vaisseau par an qui ne revient plus. L'hiver, quand le voyage dure plus de cinq semaines, c'est que le *dogger* a fait naufrage. Les femmes regardent alors, avec un sentiment inexprimable, loin, bien loin sur la Meuse, et

si elles ne voient rien venir du côté de la mer, elles rentrent chez elles mornes et désolées. Il arrive quelquefois que le bâtiment se perde et que les hommes réussissent à se sauver sur un autre vaisseau, mais c'est très-rare. On n'arrête point sans tristesse sa pensée sur cette fin obscure, ténébreuse, enveloppée dans le mystère de l'Océan, sur ces malheureux dont la famille elle-même ne sait rien, sinon qu'ils ne sont pas revenus. Quand on jette ensuite ses regards autour de soi sur les hommes de Vlaardingen, que le même sort attend peut-être, et qui, insouciants de leur vie, chargent gaiement leur vaisseau pour le prochain voyage, on éprouve une sorte d'admiration douloureuse qui serre le cœur.

La pêche du cabillaud est une des plus anciennes et des plus célèbres dans l'histoire économique de la Hollande. Comme celle du hareng, elle a beaucoup perdu de son ancienne prospérité ; ce n'est pourtant pas qu'elle donne des résultats moins favorables. Depuis dix années, les bateaux-pêcheurs attestent, par un produit croissant, que le poisson n'a pas diminué dans ces mers et que la main de l'homme ne s'est point affaiblie (1). Ce qui manque à la pêche du cabillaud comme d'ailleurs à celle du hareng, ce sont les débouchés. Les Pays-Bas ont à leur portée un excellent marché, ils ont la Belgique, qui fait maigre

(1) En 1853, trente-cinq bâtiments ont fait cent douze voyages et rapporté 8,078 tonnes. En 1852 trente-huit *doggers* avaient récolté de la même pêche, en cent quarante-quatre voyages, 11,939 tonnes, soit 16,324 pièces.

une partie de l'année, en bonne catholique qu'elle est ; malheureusement ce marché se trouve fermé par un tarif de droit d'entrée considérable. Il en est de même pour la France : en France, la morue coûte 60 fr. la tonne, en Hollande 30 à 35 fr. ; mais un mur de douane s'oppose à ce que la concurrence puisse s'établir entre les deux produits. L'avenir des pêcheries hollandaises est lié à la libre entrée du hareng et du cabillaud chez les nations voisines ; cette libre entrée est énergiquement réclamée dans ce moment même, par la plupart des économistes belges, au nom des intérêts de la classe ouvrière.

La vie des pêcheurs de hareng, qui deviennent en hiver des pêcheurs de morue, est tout entière à la merci des flots ; ces hommes ne passent à terre que deux ou trois semaines dans l'année. Quand ils reviennent toucher le port de Vlaardingen après un voyage, c'est pour repartir bientôt. Identifiées avec la mer, avec son calme et ses fureurs, ses bons et ses mauvais jours, ils vivent des présents qu'elle leur fait, ou mieux qu'ils lui arrachent. En retour de cette existence dure, pleine de fatigues et de labeurs, livrée à toutes les violences des éléments, ces hommes, qui ont fait la grandeur politique et commerciale de la Hollande, reçoivent un mince salaire : un pêcheur gagne de 250 à 300 florins par an (600fr.).

On se demande ce que deviennent les femmes à Vlaardingen pendant que dure la pêche, c'est-à-dire presque toute l'année. Elles prennent soin du ménage ; le reste du temps, elles travaillent à faire du filet chez elles ou

dans les ateliers. Ce demi-veuvage ne semble pas d'ailleurs leur être très-pénible : elles se consolent dans leurs enfants, qui sont nombreux, et auxquels elles servent à la fois de père et de mère. Quand le mari ne revient pas, on l'attend triste et inquiète, on l'attend longtemps, puis on finit par se résigner à cette absence qui ne finit plus. Autrefois la loi interdisait de se remarier avant dix années aux femmes qui ne pouvaient point produire la preuve matérielle de leur veuvage. Or quelle preuve les pauvres femmes de Vlaardingen auraient-elles fournie de la mort de leur mari ? L'Océan ne signifie point les décès, et la preuve d'un naufrage est dans l'absence même de toute nouvelle. Les mœurs avaient à souffrir de cette disposition légale ; tout le monde n'a point l'opiniâtre fidélité de la femme d'Ulysse. On a sagement fait en modifiant cet article, et en permettant aux femmes de pêcheurs de se remarier après trois années.

L'état de la ville de Vlaardingen, ses rues attristées, son port silencieux, ses bâtiments de mer qui vieillissent et qu'on ne renouvelle pas, tout annonce l'état de souffrance dans lequel est tombée la grande pêche. Et que dire de Maasluis ? c'est encore une bien autre désolation. Ce pauvre village, assis sur un bras de la Meuse qu'il est question de supprimer, a l'air d'un condamné à mort qui demande grâce. Si triste que soit la condition actuelle de la grande pêche, il ne faut pourtant pas prononcer légèrement le mot de décadence. Ce qui a vieilli, ce qui s'écroule en ce moment, c'est l'édifice des primes, ce sont les

formes sacramentelles d'une organisation qui a eu de l'éclat, mais qui n'a plus de raison d'être. Nous ne doutons point que la pêche hollandaise ne se régénère sous un régime de liberté. La ville de Vlaardingen conservera d'ailleurs longtemps l'avantage que lui donnent son excellent matériel de pêche, la renommée de ses produits et l'habileté de ses matelots (1). Avec cela, elle peut abandonner un monopole auquel nous reprocherons surtout d'avoir étouffé sous un vain nom l'intérêt des autres pêcheries néerlandaises. Le hareng pec, cette célébrité historique, a relégué le hareng des côtes, et surtout celui du Zuyderzée, dans un immense dédain. C'est contre cet ostracisme que proteste à cette heure une sage économie politique. Il n'est pas juste qu'un objet de luxe, un fruit défendu (au moins dans la primeur) pour la majorité des contribuables, absorbe toute la sollicitude de l'état au détriment des sources plus sérieuses de l'alimentation nationale. Ceci nous conduit naturellement à étudier la pêche des côtes, les résultats qu'elle produit et la vie des populations qui l'exercent.

(1) En même temps que les armateurs de Vlaardingen ont perdu un privilége, ils en ont d'ailleurs conquis une autre. Depuis ces deux dernières années, ils n'ont plus exclusivement le droit de préparer le hareng de saumure; mais en revanche ils peuvent faire du hareng fumé. Grâce à ses robustes *buizen* qui sont capables de tenir la haute mer durant trois et quatre mois de l'année, Vlaardingen fumera désormais des harengs qui, à cause du volume, seront plus recherchés que les autres sur le marché de la Belgique.

II

Les côtes de la Hollande sont masquées par des chaînes de dunes qui dérobent au voyageur la vue des eaux. Après une longue et pénible ascension dans ces collines de sable, tournez les yeux, la mer est là ! Cette mer du Nord était mal connue des anciens, qui l'envisageaient à travers des fables et de superstitieuses terreurs. Tacite lui-même se la représentait comme bouleversée par des vents éternels et comme peuplée de monstres. La vérité est que ses côtes sont tempêtueuses; sa couleur est changeante : sur le premier plan, elle est d'un jaune écumeux qui ressemble à l'eau de lessive ; plus loin, d'un vert mourant; là-bas, d'un bleu évaporé qui se confond avec la ligne ondoyante du ciel. De grands nuages projettent obliquement de distance en distance leur ombre grave sur ce miroir indécis. Aucuns rochers, aucunes falaises ne brisent l'effort des vagues : cette mer se roule sur le lit de sable qu'elle s'est fait elle-même et qu'elle étend toujours. La physionomie des côtes de la Hollande varie peu : du sable et puis du sable, de l'eau et puis de l'eau, le ciel et puis le ciel. Sur ces côtes, qui donnent le sentiment de l'infini, s'élèvent, depuis l'embouchure de la Meuse jusqu'au Helder, plusieurs villages de pêcheurs. Les plus intéressants de ces villages sont Scheveningen et Katwijk.

La plage de Scheveningen est fréquentée pendant la belle saison par les baigneurs. Un joli village, relié à

la Haye par une route plantée d'arbres et par une promenade en forme de bois qui se perd dans les dunes, reçoit durant l'été des étrangers de toutes les nations. Ici tout se ressent du voisinage de l'Océan. L'église, qui ne manque point d'élégance, conserve l'énorme crâne et quelques vertèbres d'un cachalot qui fut jeté sur le rivage en 1617 par une tempête. Ce silencieux débris est comme un commentaire de ces paroles de Job : « Les monstres te racontent, ô Seigneur ! » Dans la principale rue, qui conduit à la mer, on rencontre plusieurs marchands de coquillages. Cette mer, dont on entend la voix, ne se montre elle-même que quand le voyageur a les pieds tout près de l'eau. Le brusque plaisir de la surprise et la grandeur de la scène qui se déploie alors compensent bien cette gradation d'effets qu'on rencontre sur d'autres rivages. Une flottille de pêche, dont les flibots sont ou échoués sur le sable, ou maintenus par l'ancre, ou éparpillés au large comme les pensées du cerveau de la mer, associe l'image du travail aux souvenirs historiques. Ici l'Océan a lieu d'être fier de la Hollande et des Hollandais : en 1673, de Ruiter défit en vue de Scheveningen les flottes anglaise et française.

Ce petit village est le Cherbourg de la Hollande. Il a vu des exils et des infortunes royales. C'était par une froide journée de janvier 1795 ; les pêcheurs chargeaient dans deux barques des ballots et des malles de voyage ; d'une voiture qui débouchait à l'extrémité du village sortirent un homme envoloppé d'une large pelisse et une

femme qui portait un enfant dans ses bras. Cet homme était le prince d'Orange, l'enfant était le petit-fils du dernier stathouder, le futur roi Guillaume II. En 1813, cette plage revit et reçut au milieu des acclamations (l'empire venait de tomber) le représentant de la même famille, assise maintenant sur le trône des Pays-Bas.

Si vous continuez sur la droite votre promenade dans les sables, vous rencontrez l'hôtel des bains, où les habitants de la Haye se rendent le dimanche soir pour entendre de la musique. C'est à la tombée de la nuit, quand la mer vole au ciel toutes ses étoiles, un point de vue solennel et magnifique. J'ai assisté, devant cet hôtel, à un feu d'artifice sur l'eau, dont le motif était naturellement l'incendie d'un navire. Je n'ai pas grand goût pour les fusées et les chandelles romaines; mais ici la vulgarité de ces fêtes se relevait par la grandeur du théâtre. La sombre mer faisait presque à elle seule tous les frais du spectacle, et grâce à son fracas sublime, à ses nuages déchirés, aux catastrophes trop réelles dont l'imagination pouvait se retracer le tableau dans cet incendie artificiel, la scène ne manquait point de majesté.

Cette grande rue, ces jeux, ces bains, ces cafés, ces hôtels, tout cela pourtant n'est point Scheveningen. On peut avoir habité cet endroit pendant plusieurs étés et ne point connaître le village des pêcheurs. Derrière d'élégantes habitations, qui servent véritablement de trompe-l'œil, se cachent des rues étroites, de pauvres niches de brique, dans lesquelles se dissimule une population

silencieuse et misérable. A la porte de ces réduits, devant lesquels sèchent du linge, des filets, des chemises rouges et des chapelets de poissons enfilés dans une corde, apparaît de temps à autre une figure de femme triste, vieillie et amaigrie par la fièvre. Les enfants, eux, jouent à travers toute cette détresse, comme si c'était un des priviléges de leur âge d'ignorer le mal et la pauvreté.

La population de Scheveningen est de 6, 800 habitants parmi lesquels 450 catholiques seulement. Il est à noter que la plupart des aubergistes et des marchands de poissons professent le catholicisme, tandis que les armateurs et les pêcheurs sont réformés. Il y a pour le village deux écoles de l'état que nous avons visitées, et qui sont parfaitement tenues. La première est, à vrai dire, une salle d'asile qui reçoit 250 enfants des deux sexes. Les enfants quittent cette première école vers l'âge de six ans, et entrent alors dans l'école primaire, qui contient 600 élèves. L'instruction est distribuée par un chef, cinq sous-maîtres et cinq surveillants. On enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie et un peu d'histoire. Les enfants sortent de cette seconde école entre dix et douze ans : le vaisseau les réclame.

Tout fils de pêcheur devient pêcheur. Habile, intrépide, ayant pour ainsi dire du sang de marin dans les veines, il acquiert bientôt l'art de conduire un navire et de jeter les filets. Dès l'âge de seize ou dix-sept ans, il connaît déjà le métier. Cette nouvelle éducation efface l'éducation scolaire. De ce qu'ils ont appris dans les classes, il

ne reste à ces enfants de la mer que la connaissance des lettres écrites, dont ils se servent pour lire la Bible. Il est assez rare de trouver un garçon de vingt ans qui sache signer son nom le jour de ses noces. L'ignorance, tel est le premier trait du caractère des pêcheurs. Cette ignorance se lie à un attachement tenace pour les usages et pour les traditions du passé. Ils font en tout comme faisaient leurs ancêtres. La population maritime de Scheveningen ne s'assimile point aux étrangers, et par étrangers il faut entendre ici les Hollandais eux-mêmes. L'un d'eux, né à Rotterdam, établi depuis vingt années dans le village, nous racontait qu'il était encore considéré par les pêcheurs comme un homme d'un autre pays. L'originalité de cette population s'abrite derrière la langue, le costume, les habitudes et les mœurs comme derrière une barrière infranchissable.

La langue des pêcheurs est une sorte de patois qui diffère essentiellement du hollandais ordinaire, et dans lequel certains linguistes ont cru reconnaître des traces de l'anglo-saxon, qui paraît avoir été la souche de l'idiome national. Leur costume est particulier, surtout celui des femmes : elles portent, durant l'hiver, un corsage de serge ou d'indienne, une jupe de serge brune, un long camail de la même étoffe et de la même couleur, doublé de rouge, avec un collet droit et raide. Cet habillement a quelque chose d'austère et de cénobitique : on est d'ailleurs forcé de convenir qu'il s'adapte bien au climat et à la profession. Un grand chapeau de

grosse paille, bordé d'un ruban noir, doublé d'une indienne à fleurs, abaissé légèrement de chaque côté, relevé par derrière et par devant en forme de nacelle, leur sert à maintenir sur la tête jusqu'à trois et quatre corbeilles. Ces femmes ont une stature robuste, une grande taille, une figure médiocrement jolie, mais qui respire un air de santé, — des yeux bleus dont les paupières sont peu ouvertes, et des membres vigoureux. A trente ans, elles ont déjà beaucoup perdu de leur fraîcheur; leur peau est hâlée, circonstance qui tient sans doute au voisinage de la mer et à l'habitation dans les dunes. Les dunes constituent un pays dans le pays même; le sable y réfléchit plus fortement qu'ailleurs les rayons du soleil : c'est l'Arabie de la Hollande.

Les hommes sont relativement de petite taille; leur costume, pantalon et veste noirs, favorise peu leur tournure, qui est grave, mais lourde. Ils ont le visage rond, le col court, les cheveux le plus souvent bruns et frisés. Leur grand luxe consiste dans des boutons de chemise et dans des boucles d'argent, qu'ils attachent aux pieds ou à la ceinture. Cette persistance dans le costume, surtout dans celui des femmes, cette fixité des traits physiques, ces caractères de race qui se conservent par le soin qu'ont les garçons et les filles de Scheveningen de ne se marier qu'entre eux, tout cela est peut-être une conséquence du commerce avec la mer. L'Océan, dans lequel certains poëtes ont cru voir une image de l'inconstance, est au contraire, comme l'a très-bien fait observer Byron, une

image de l'éternité : c'est, de tous les éléments, celui qui a subi le moins de vicissitudes depuis l'origine du monde. Tel l'aurore de la création l'a vu naître, et tel il roule encore maintenant. Il se déplace ; il ne change pas. Aux forces du temps, qui minent les rochers, qui altèrent le niveau des continents, qui transforment la nature vivante et les destinées humaines, il oppose, lui, sa mobile stabilité.

Les mœurs des pêcheurs qui habitent la côte participent du caractère de l'Océan. Ils n'ont aucune des habitudes de la ville. Le fond de leur caractère est l'indépendance. Scheveningen ne fournit presque pas de domestiques : filles et garçons, aucun ne veut servir. Il semble que le commerce avec la mer développe le sentiment de la dignité humaine. Les pêcheurs ne veulent point de maîtres ; pauvres, mais libres, ils ne reconnaissent aucune autorité : ils n'obéissent même point à l'armateur. Le patron part à son heure et quand il veut ; l'équipage le suit, non par subordination, mais par sentiment du devoir et par besoin. Les pêcheurs fuient le service militaire ; ils résistent à la conscription : ce ne sont point les dangers du métier des armes qu'ils détestent, c'est la discipline. Les grandeurs de la vie militaire ne leur en dissimulent point les servitudes. Ces hommes n'aiment point la terre : il leur faut l'espace, la libre immensité des mers, le flot indompté, le ciel bleu le jour, étoilé la nuit, l'âcre brise du nord, la conscience de l'homme debout sur ces actes comme le mât du vaisseau sur les mouvements de

l'Océan. Soldats du travail, ils aiment à braver volontairement le feu de l'éclair, le hennissement des flots qui courent sans mors et la bouche écumante autour de la quille du navire. A terre, ils ont le mal du pays. Étrangers aux conventions sociales, ils ne veulent être ni réglés ni protégés. Ce sentiment d'indépendance est visible sur leur physionomie. Les matelots et les pêcheurs se distinguent des autres hommes par la manière dont ils portent la tête haute en marchant. C'est pour eux, on le dirait du moins, qu'a été fait le vers d'Ovide :

Os homini sublime dedit.....

Cet amour de la liberté déteint jusque sur leurs croyances religieuses. Les pêcheurs de la côte, ainsi que nous l'avons vu, sont tous ou presque tous réformés ; ils ne reconnaissent que deux livres qui aient le droit de leur parler de Dieu, la Bible et la mer. Il semble que l'Océan exerce sur eux une action morale et sanctifiante. L'ivrognerie est rare parmi les pêcheurs de Scheveningen ; mais ceux-là même qui boivent du genièvre à terre avec excès s'abstiennent de toute intempérance quand ils naviguent. A bord du vaisseau, les jurons sont inconnus. La vie de la mer exalte chez ces hommes simples et ignorants le sentiment religieux. Quand un flibot part, chaque pêcheur emporte ordinairement sa Bible. On ne prend jamais de repas sans prière, et le repas finit également par une action de grâces. Le dimanche, si les hommes sont en mer, ils s'abstiennent de pêcher ; s'ils

sont à terre, on entend dès le matin dans leurs petites maisons le chant des psaumes.

Le sentiment religieux s'exprime en mille circonstances; mais les autres affections de l'âme, telles que l'amitié fraternelle et l'amour conjugal, se montrent peu. Les hommes et les femmes se sont connus dès l'enfance, et peut-être l'habitude déflore-t-elle la tendresse de leurs relations domestiques; mais cette indifférence n'a-t-elle point aussi une autre cause? Le cœur de ces hommes est engagé ailleurs : ils aiment la mer. Voilà leur fiancée à eux, leur maîtresse. Elle est inconstante, capricieuse, terrible; mais elle leur plaît ainsi. Il faut voir les pêcheurs de Scheveningen quand par les gros temps ils se promènent désœuvrés sur la plage; le regard qu'ils adressent à la mer exprime une sorte de passion furtive. C'est le regard de l'amant à la femme irritée. Cette affection-là chez eux ne vieillit pas. On rencontre sur le sable d'anciens pêcheurs que l'âge retient à la rive, mais qui ne se lassent point de contempler la masse tumultueuse des eaux, les voiles errantes sur l'abîme et le troupeau des nuages conduits par le vent. Ces patriarches de la mer sont vénérés des pêcheurs, qui témoignent en général un grand respect pour la vieillesse. Quand la mort vient, ils la reçoivent avec un visage calme et résigné, comme une ancienne connaissance qu'ils ont vue passer plus d'une fois sur leur tête dans les horreurs de la tourmente. Froids et inanimés, ils reposent non loin des vagues qu'ils ont soumises, au

bord de cette mer troublée comme le temps, stable et impassible comme l'éternité.

Les femmes ont également des affections peu expansives. Toutefois, malgré cette placidité apparente, il arrive souvent qu'elles soient dans un état de grossesse, ou même qu'elles aient un enfant avant le jour du mariage ; mais il n'y a presque point d'exemple que la fille enceinte ait été abandonnée de son fiancé. Assurée ainsi de la constance de son amant, la fille-mère ne s'afflige point de sa fécondité; elle se présente devant l'officier civil sans rougir; son regard semble au contraire dire : « Vous voyez que je ne m'étais pas trompée ! » Les garçons et les filles se marient très-jeunes. L'infidélité conjugale est rare, surtout de la part des hommes. Les femmes sont extrêmement diligentes; elles font en sorte de suppléer par leur industrie et leur activité au faible salaire de leurs maris. On les rencontre dans les rues de la Haye portant sur leur tête le poisson que les hommes ont pu obtenir des armateurs à titre de petit bénéfice. Le mouvement qu'elles se donnent pour vendre est extraordinaire : quand elles ne peuvent tirer de l'argent de leur marchandise, elles pratiquent le système d'échange. On les voit alors revenir vers le soir, sur la route de Scheveningen, avec du pain, du bois, des légumes qu'elles rapportent fièrement sur leur tête dans les mêmes corbeilles où elles ont apporté des soles, des crevettes. Dans leur maison règne ou une extrême propreté ou une saleté repoussante; quand elle se rencon-

tre, cette saleté doit être mise sur le compte de la misère : sept et jusqu'à huit personnes couchent quelquefois dans une seule chambre, ou, pour mieux dire, dans un réduit obscur, où l'on ne logerait point les animaux domestiques. Deux fois le choléra-morbus visita ces pauvres masures et y fit d'affreux ravages.

Dans ces ménages de pêcheurs, les querelles sont à peu près inconnues. Il est vrai de dire que la femme est le chef de la maison : elle doit cette domination domestique à la supériorité de ses connaissances et de ses lumières acquises. Plus civilisée, plus intelligente, peut-être moins morale, elle se montre en tout la maîtresse de son mari, qui obéit à ses conseils, on pourrait presque dire à ses ordres. Ces lions de la mer, qui affrontent avec une espèce d'insouciance les plus grands dangers sur leurs frêles bâtiments, se laissent conduire comme des agneaux par la main de leurs compagnes. Quoique les sentiments parlent généralement peu entre les couples, on surprend quelquefois des scènes d'amour conjugal qui intéressent. Je me souviens d'un jour où la mer n'était point irritée, mais chagrine : un groupe de femmes se tenaient sur les dunes et échangeaient des signaux avec les hommes d'une douzaine de bâtiments qui allaient partir. Du groupe, parmi lequel il y avait des enfants, se détacha une jeune femme qui tenait une orange dans sa main. Elle jeta quelques paroles que contrariait fort dans le moment le bruit du vent et des vagues ; pourtant la voix de l'amour fut plus forte que la voix de la mer, car de

l'un des bâtiments appareillés s'élança un pêcheur qui marcha dans l'eau jusqu'à la ceinture, et vint recevoir des mains de la femme ce gage de tendresse naïve. Un moment après, les ancres se levaient, la petite flottille se dispersait sur la mer; le groupe de femmes continua de demeurer sur la dune, échangeant un dernier adieu avec les hommes des bâtiments qui s'éloignaient; puis elles rentrèrent en silence dans le village.

La pêche des côtes se divise en deux branches distinctes: 1° la pêche du poisson frais; 2° la pêche du hareng qu'on fume, *steurharing* (1). C'est la pêche du poisson frais qui doit la première appeler notre attention. Scheveningen peut mettre en mer 112 flibots ordinaires et 8 petits. Un flibot ordinaire coûte de 5,500 à 6000 florins: il est la propriété d'un armateur, qui lui-même se trouve souvent commandité par une main inconnue. Quand l'armateur veut équiper son bâtiment, il prend un patron, c'est-à-dire un ancien matelot plus capable et plus expérimenté que ses camarades; ce patron cherche de son côté six hommes et un garçon. Tous les ans, les pêcheurs de Scheveningen ont à faire au bureau de police une déclaration qui consiste dans cette simple formule: « Je m'enrôle sur tel bâtiment et sous tel capitaine. » L'armateur donne chaque année aux hommes de son flibot pour la pêche du poisson frais un grand filet et demi, deux câbles et demi, et quelques cor-

(1) Ce mot *steur-haring* vient du mot anglais *store*, comme si l'on disait hareng de provision.

dages. Le reste du filet et du cordage est à la charge des pêcheurs. L'équipage doit aussi pourvoir à ses besoins de nourriture et de ravitaillement. Les frais de réparation du navire se partagent entre l'armateur et les matelots ; ce qui est au-dessus du *klamp*, c'est-à-dire la partie du bâtiment qui est hors de l'eau, incombe au compte de l'équipage ; la partie qui est dans l'eau regarde l'armateur. On donne de cette division de responsabilité un motif plus ou moins logique ; la moitié qui plonge s'use, l'autre moitié qui surnage se détériore souvent par négligence. Le voilage est supporté par l'armateur. Pour la pêche du poisson frais, les flibots ne font généralement que de courts voyages en haute mer. Les produits de cette pêche consistent surtout en soles, carrelets, plies, qu'on prend dans des filets de corde appellés tirasses, en hollandais *sleepnetten*, et qui s'ouvrent dans l'eau comme une fosse. Une pêche a cessé sur cette côte, c'est la pêche à la ligne pour le cabillaud et le merlan. On jette ordinairement les filets pendant la nuit.

Le poisson pris et rapporté dans les flibots est vendu à Scheveningen même. Le marché a lieu sur la grève : ces fruits de la mer, étendus sur le sable, sont achetés par des marchands du village. La vente se fait au moyen d'un papier qu'on donne pour se présenter chez l'armateur ; l'argent serait refusé; c'est un mode d'échange trop lent sur la plage, qui offre alors une scène piquante et animée. Le poisson acheté par les marchands de Scheveningen, lesquels sont environ au nombre de cinquante, est conduit

à la Haye dans de petites charrettes tirées par des chiens d'une mine assez farouche, mais aussi ardents à l'ouvrage et aussi fiers de leur office que les meilleurs coursiers. Le soir, les marchands, hommes ou femmes, occupent sur ces charrettes parmi les corbeilles la place que la vente du poisson a laissée libre, et regagnent ainsi leur demeure, traînés par leur humble attelage.

Un flibot qui se livre à la pêche du poisson frais depuis le 1er février jusqu'à la mi-août rapporte de 2,000 à 2,500 florins. Le bénéfice est distribué de la manière suivante : l'armateur prend d'abord 20 pour 100 du revenu brut ; ce qui reste est partagé ensuite entre le patron, l'armateur et les matelots. Le patron reçoit un quart de plus que les autres ; l'armateur reçoit autant que les hommes de l'équipage. En outre, chaque fois que le flibot arrive de la pêche du poisson frais, les petites soles, les *pitermans* sont pour les pêcheurs, qui les transmettent à leurs femmes (1). Cette répartition est loin de satisfaire les matelots: en général ils détestent l'armateur, et quand l'occasion se présente de le tromper, ils n'y manquent pas. Fins sous leur ignorance et un peu menteurs sous une apparence grossière (car il faut mettre les ombres au portrait), hostiles envers quiconque n'est point de leur village et de leur profession, ils pratiquent volontiers la maxime du fabuliste : « Notre en-

(1) Les matelots d'un flibot dont on a bien voulu nous montrer les comptes ont reçu l'année dernière 158 florins et 2 cents. Ils ont eu pour cadeau (*zood-visch*) 33 florins 17 cents 1/2.

nemi, c'est notre maître. » La fraude la plus commune à laquelle ils se livrent est de vendre en mer du poisson frais et de ne point tenir compte à l'armateur de ce bénéfice éventuel. Leur excuse est dans les dangers qu'ils courent et dans leur extrême pauvreté.

Ce sont, il faut le dire, d'intrépides matelots. La mer n'a pas de colères qui les effraient. Quelquefois ils vont sur les côtes de l'Angleterre en une seule journée. Dans les gros temps, on ferme toutes les ouvertures, et le vaisseau ballotté se maintient comme il peut sur les précipices de l'Océan (1). On compte six ou huit flibots perdus en vingt-six années. Pendant les jours de tempête, les femmes courent sur la dune; elles regardent en silence, le visage morne, le cœur glacé, cette masse d'eau furieuse qui tient leur frère, leur mari, et qui peut les engloutir (2). Les armateurs sont assurés, du moins en partie, pour les

(1) La côte de Scheveningen est d'un abord difficile. Les bâtiments sont construits en conséquence : ce sont des vaisseaux plats qui échouent sur le sable. Il est question, depuis quelques années, de bâtir un port qui donnerait une importance nouvelle à Scheveningen et à la ville de la Haye. Ce projet utile, mais qui entraînerait des dépenses considérables, est ajourné comme tant d'autres à des temps meilleurs.

(2) Il y a quelques mois, Scheveningen eut un naufrage à déplorer. Un bâtiment de pêche, parti depuis une semaine, n'était pas revenu; les pressentiments les plus sombres attristaient les visages. Bientôt la nouvelle arriva d'Angleterre qu'un pêcheur anglais avait pris, remorqué et conduit à Lowstoff la carcasse de la jonque *Cornelia*, dans laquelle se trouvaient les cadavres de quatre marins hollandais. On ne disait rien des trois autres hommes, qui, selon toute vraisemblance, avaient été renversés par-dessus le bord. Presque tous les pêcheurs avaient une famille; l'un d'eux laissait neuf orphelins.

risques de mer ; les pêcheurs ne le sont pas. Leur seul espoir est dans la bienfaisance publique. Il existe bien à Scheveningen un hospice pour les orphelins ; mais les ressources de cet hospice sont insuffisantes pour donner asile à toutes les infortunes que crée la mer. Il faut voir, le lendemain d'une catastrophe maritime, les pauvres habitants de Scheveningen pour avoir une idée des douleurs de la vie des côtes.

La pêche du poisson frais cède la place, vers la fin de l'été, à la pêche du *steur-haring* qui commence à la mi-septembre et qui se termine vers le mois de décembre. Pour cette seconde pêche, le ravitaillement ainsi que tous les autres frais, soit de cordages, soit de filets, sont supportés par l'armateur, qui reçoit la totalité du butin. En retour, il donne à chaque matelot, pour chaque centaine de florins gagnés 2 florins et 80 cents ; le capitaine ou patron touche une fois et demie la même somme. Chaque flibot est monté par huit hommes, qui, lorsqu'ils reviennent de la pêche du hareng, reçoivent en outre de l'armateur un pour-boire de 12 à 20 florins (1). Les résultats matériels de cette pêche, pour ce qui regarde le seul village de Scheveningen, sont considérables. En 1853, les pêcheurs ont rapporté 18,194,500 harengs, qui ont donné une somme de 218,915 florins 45 cents. En 1854, quatre-vingt-dix flibots ont été absents durant trois mois; cinq ont fait quatre voyages sur les côtes de l'Angleterre,

(1) Pour la pêche du hareng, chaque matelot reçoit en tout de 80 à 100 florins.

vingt-huit ont fait trois voyages, cinquante-deux ont fait deux voyages, et sept autres un voyage. La pêche n'a point été si abondante qu'en 1853 : ces quatre-vingt-dix flibots ont rapporté néanmoins 11,729,000 harengs (1). En présence de ces chiffres, on s'étonne de la misère des pêcheurs de la côte : cette misère, qui contraste avec les résultats économiques de leur travail, est cependant trop réelle. Sur cent pêcheurs, il y en a quatre-vingt-dix-huit qui sont pauvres. L'hiver, on leur distribue du pain et de la soupe; autrement, nous disait un officier civil de l'endroit, ils mourraient de faim. On compte à Scheveningen 3,530 personnes qui reçoivent de la communauté calviniste des secours à domicile. Ce malaise navrant a des causes qu'il importe de signaler. D'abord le salaire des pêcheurs est faible; ils gagnent au plus 4 ou 5 florins par semaine. Un tel résultat n'est point en rapport avec les fatigues du métier; il fait une triste exception à la loi qui veut que les professions industrielles où il y a pour l'homme risque de la vie soient rétribuées en conséquence.

La pêche est d'ailleurs soumise à des chômages. Au mois de décembre et de janvier, les pêcheurs ne veulent

(1) La préparation diffère de celle qu'on pratique à Vlaardingen et à Masluis. On n'entasse pas ces harengs-là comme ceux de la grande pêche dans des tonneaux, mais on les amasse à fond de cale, et l'on y jette du sel (*steur*), se réservant de les saurer plus tard. Le principal débouché du *steur-haring* est dans la Belgique, où il prend alors le nom de *diepwaterschè bokking* (hareng d'eau profonde et qui a été fumé). Les pêcheurs de Scheveningen peuvent maintenant caquer le hareng, mais ils usent très-peu jusqu'ici de cette liberté.

point jeter leurs filets dans la mer; les tempêtes sont alors, disent-ils, plus fréquentes que dans les autres mois de l'année. Il est extrêmement désirable (et c'est peut-être le meilleur remède au paupérisme) que les populations de la côte ne se reposent point uniquement sur la pêche. Déjà quelques matelots de Scheveningen font des voyages d'hiver pour porter divers objets de consommation en France, en Belgique et à Londres (1); d'autres défrichent un peu dans les dunes. Cette culture des dunes constitue un des traits caractéristiques de la côte. Quand on a résolu de convertir une certaine étendue de sable en terre labourable, on y mène paître la première année des animaux domestiques, le plus souvent des moutons. Ce n'est encore qu'un parcage; mais les années suivantes on y introduit la bêche et l'on égalise le sol. L'ennemi de cette culture naissante est le vent; on lui oppose des digues et quelquefois des plantations d'arbustes; le champ embryonnaire est fumé ensuite avec les engrais qu'on a sous la main, le plus souvent avec du poisson. Ceci fait, on y plante des pommes de terre, qui viennent bien, ou d'autres légumes. A voir ces champs conquis sur la dune sauvage, véritables chefs-d'œuvre de création humaine, on éprouve pour la patience et l'industrie de ces pauvres gens une admiration mêlée de tendresse.

Si de Scheveningen nous suivons la mer, nous ren-

(1) Il existe pour les jeunes filles une maison de couture, fondée par la reine-mère de Hollande; on y fait des chemises et d'autres ouvrages pour les pauvres de la commune. Cet établissement ne fonctionne que pendant l'hiver.

contrerons à Katwijk, à Noorwijk, à Egmond, à Zandvoort, la même côte, la même race, la même misère. Au moment où nous visitâmes le Katwijk des pêcheurs (car il y a deux villages du même nom, situés l'un à côté de l'autre), le typhus y régnait (1). Depuis treize années, la pêche du poisson frais à Katwijk est en décadence. A la vue de cette situation déplorable quelques économistes se sont demandé si l'usage des filets de corde n'avait point appauvri les mers. Cette question se lie à une autre qui relève de l'histoire naturelle. La fécondité a été donnée aux animaux, surtout aux poissons, pour résister aux entreprises de l'homme ; mais dans quelles limites cette fécondité résiste-t-elle ? En d'autres termes, est-il possible de dépeupler les eaux ? La science n'hésite point à se déclarer pour l'affirmative. Le champ de la vie sous-marine est une source de richesses inépuisables tant que les forces de reproduction font équilibre aux moyens de destruction mécanique ; mais du jour où cet équilibre se trouve rompu, il y a lieu de craindre que dans un espace de temps donné les mers les plus peuplées ne se convertissent en solitudes.

Notre siècle a vu naître un art ingénieux qui se propose d'ensemencer et de repeupler les eaux au moyen

(1) Sur la côte de Katwijk est une triple rangée d'écluses monumentales qui protégent l'embouchure artificielle du Rhin. Sur le pilier central qui sert de clef de voûte à la première écluse, on lit cette inscription, en langue hollandaise : « Réunion du Rhin à la mer du Nord commencée le 7 août 1804 et achevée le 21 octobre 1807. »

d'une graine animale soumise à la volonté de l'homme. On se demande seulement s'il ne vaudrait pas mieux prévenir par de sages mesures l'anéantissement des poissons que d'en être réduit un jour à revivifier les mers par des moyens artificiels.

Le danger d'un appauvrissement des mers est-il à craindre? Pour en juger, il suffit de jeter les yeux sur les filets de corde, ces sépulcres flottants dont la bouche s'ouvre pour dévorer les habitants des eaux, dont le plomb laboure et soulève le fond de la mer. Non-seulement tous les poissons que le filet rencontre sont emportés, mais aussi tout le frai qui se trouve dans le sol est détruit. On a proposé en conséquence d'interdire pendant la saison d'hiver l'usage de cette pêche (1). Le principe sur lequel se fonderait une telle défense est inattaquable : les richesses du règne icthyologique constituent le capital des mers; ce capital appartient au genre humain tout entier. Les générations présentes ne doivent point détruire le fond, elles peuvent seulement en toucher les revenus. L'état, qui doit veiller non-seulement sur les intérêts du présent, mais aussi sur ceux de l'avenir, est donc en droit de protéger les forces prolifiques de la mer contre des moyens d'exploitation dangereux; seulement, comme des pêcheurs étrangers traînent ces mêmes filets sur les côtes de la Hollande,

(1) Les mers ont besoin de se reposer au moins pendant quelques mois de l'année. Dans la discussion soulevée en Hollande sur cette matière, on a plus d'une fois invoqué comme une autorité l'opinion émise dans la *Revue des deux mondes* par M. de Quatrefages.



il faudrait obtenir une convention internationale qui, au nom même des intérêts de la pêche, défendît de ravager les eaux. La question vaut qu'on y réfléchisse. Les gouvernements ont des congrès pour régler la paix ou la guerre: où serait le mal quand ils auraient des congrès économiques pour conserver et accroître les moyens alimentaires des peuples?

Quoique souffrante, la pêche des côtes est pour la Hollande une ressource considérable. Sans protection aucune, gênée même par les règlements, qui favorisaient jusqu'ici la grande pêche au détriment des autres pêches nationales, cette industrie a lutté contre les forces avares de la nature, et obtenu des résultats qui méritent d'appeler notre attention. En 1850, du 1er février au 5 septembre, quarante-huit barques ont pris sur la côte du Katwijk pour 78,902 florins de poissons frais. En 1853, trente-six flibots ont rapporté 6,096,000 harengs. Outre les barques qui sortent des villages situés près de la Meuse, 218 bâtiments montés par 1,744 hommes, jettent leurs filets dans la mer qui baigne les côtes de la Nord-Hollande et de la Sud-Hollande. Les frais annuels d'équipement pour chaque vaisseau se montent à 4,500 florins. Ce capital qui flotte sur les eaux a une valeur sans doute, mais le travail des hommes qui luttent jour et nuit contre toutes les forces de l'Océan représente une autre valeur non moins grande et non moins féconde.

La mer du Nord n'est pas le seul champ labouré par

les barques néerlandaises. Il existe une autre pêche plus obscure encore dans ses moyens d'action, presque dédaignée, mais dont le développement silencieux mérite d'appeler les regards de l'économiste : c'est celle qui s'exerce sur le Zuyderzée. Dans ce golfe, formé depuis les temps historiques par les invasions de la mer, nous allons rencontrer un nouveau théâtre de faits qui nous fournira de nouvelles armes contre le monopole en matière de pêche et des arguments décisifs en faveur de la liberté de cette industrie.

III.

Le Zuyderzée forme comme un bassin de la mer du Nord. Ainsi que les années arrondissent le corsage d'une jeune fille, les siècles ont élargi l'échancrure par laquelle cette mer enfonce son sein dans les terres. La masse des eaux occupe aujourd'hui un espace de cinquante-quatre lieues carrées ; elle s'avance sur les provinces de Frise, d'Overyssel, de Gueldre, d'Utrecht et de Nord-Hollande. L'été, les bords du Zuyderzée sont ravissants. Une ceinture de villes et de villages, liés par des prairies, des jardins, des maisons de campagne, presse mollement les contours du golfe. Ces villes anciennes vivent plus ou moins de la navigation et de la pêche.

En partant d'Amsterdam, si nous suivons la gauche

du bassin, on rencontre d'abord Monnikendam, qui doit son nom et peut-être son origine à un ancien monastère (1). Un clocher d'église, une tour, des maisons de brique harmonieusement groupées, des mâts de bâtiments et des voiles de pêcheurs, tels sont les principaux traits de cette ville, qui sort du fond de l'eau, comme la nymphe antique, avec une couronne de verdure. A propos de nymphe, voici Edam, autre ville de la Nord-Hollande, à laquelle se rattache une légende locale. C'était après une forte tempête qui avait confondu le ciel et la mer; les eaux, chassées par des vents furieux, avaient brisé les écluses, envahi les terres, lorsque les jeunes filles d'Edam, allant faire boire leurs vaches dans le lac de Purmer, avisèrent une femme aux membres nus et couverts d'une mousse verdâtre qui nageait à la surface de l'eau. D'abord la nouveauté du spectacle les effraya; puis, un peu remises de leur émotion, elles tirèrent la fille de mer dans un filet et la conduisirent à Edam. Là on la débarrassa de la vase et de la mousse qui la couvraient; ornée d'habits plus conformes à la pudeur de son sexe, elle apprit à manger du pain et à filer; mais une inclination naturelle l'entraînait toujours vers les eaux du lac. Elle parlait une langue inconnue, et ne comprenait rien au hollandais. Un grave chroniqueur, Snoyus, affirme tenir le fait de témoins oculaires: il réfute l'opinion de ceux qui, par goût du merveilleux et du chimérique,

(1) *Monnikendam*, barrage sur la rivière des moines.

ont prêté à cette fille une queue de poisson. Et maintenant, si vous doutez de l'histoire en elle-même, regardez à Edam ce vieux bas-relief conservé sur un des murs de la ville : vous y verrez le portrait authentique de cette nymphe marine dans l'état de nature. Les formes sont belles et font regretter, si les autres filles de mer lui ressemblent, que l'espèce n'en soit pas plus commune (1).

D'Edam à Hoorn, la côte s'arrondit et se comprime pour donner ensuite naissance à un promontoire sur la pointe duquel s'élève Enkhuisen. La ville de Hoorn tire son nom de la forme recourbée de son port, qui s'avance dans l'eau comme une corne de bœuf. Une telle configuration est elle-même un symbole des mœurs pastorales de la Nord-Hollande et des richesses naturelles qui s'y débitent. Hoorn est avec Alkmaar, le plus grand marché de beurre et de fromage qui existe dans cette contrée. Entourée de riches pâturages, cette ville surgit à la fois d'un océan d'herbe et d'un océan d'eau. Une fois par année, la grande rue, couverte de six ou sept mille têtes de bétail, présente une scène curieuse et animée. Sur une des portes de la ville, nous avons

(1) On a cherché si ces légendes avaient quelque fond historique: plusieurs se sont demandé si cette fille de la mer n'était point une femme d'Islande ou de Norwége jetée sur les côtes du Zuyderzée par une tempête; d'autres Hollandais ont cru que leurs naïfs ancêtres avaient pris un phoque pour une créature humaine : il est plus probable que l'imagination seule a fait les frais de ces fables merveilleuses, qu'on trouve répandues fort loin sur les côtes de la mer du Nord.

admiré deux grands bœufs en pierre fièrement sculptés; plus bas est une femme agenouillée qui trait sa vache. L'art hollandais est peut-être le seul qui ait célébré les travaux domestiques, au lieu de poétiser le meurtre. Au moment où je visitai la ville de Hoorn, les jeunes filles couraient les rues à la tombée de la nuit avec des lumières enveloppées dans des papiers de couleur. Cet usage, dont l'origine est inconnue, rappelle la fête des lanternes qui se célèbre chez les Chinois. Le divertissement dure au moins une semaine, et les habitants semblent y prendre un goût extrême.

Cette vieille ville, aperçue à la lueur des feux qui se promènent çà et là, ne manque point de caractère. On aime ses maisons chancelantes et penchées comme un homme ivre, ses auvents de bois, ses canaux remplis d'eau salée, son Hôtel de ville, gracieuse construction de 1615 et retouchée avec assez de goût. Une digue solide protége la ville contre les surprises de la mer, qui, malgré cette défense, est entrée au mois de janvier 1855 dans une des rues (1). Son port est hanté par des bâtiments de commerce qui distribuent non-seulement aux Pays-Bas, mais à la Belgique, à la France et surtout à

(1) Ce jour-là, tous les habitants étaient sur pied : une milice bourgeoise, dont les fonctions consistent à repousser les eaux, fit vaillamment son devoir. Un des moyens les plus simples et les plus ingénieux dont on se sert pour opposer un obstacle à l'ennemi, quand la mer a troué une digue, c'est d'étendre des toiles dans l'eau sur la blessure ; la mer, qui ronge la pierre, ne peut mordre cette surface lisse, et se retire humiliée.

l'Angleterre, les richesses agricoles qui s'échappent de la ville comme d'une corne d'abondance. Deux cents pêcheurs environ, logés pour la plupart dans des cabanes, vivent à Hoorn des fruits de la mer. Nous sommes ici au milieu de ces filets qui ont porté si haut et si loin l'ancienne prospérité de la Hollande. L'histoire de la pêche se lie étroitement à l'histoire de la navigation et des découvertes maritimes. On ne sait point assez l'influence que cet art utile a exercé sur la connaissance du globe, en créant des marins habiles et intrépides, des chercheurs de terres nouvelles. Hoorn fut le berceau du navigateur Willem Schouten, qui, en 1616, doubla la pointe la plus méridionale de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de sa ville natale. On devrait donc écrire cap Hoorn.

De Hoorn à Enkhuisen, nous traversons par terre une chaîne de villages bien autrement curieux que Brock, qui n'est après tout qu'un décor d'opéra-comique. De jolies maisons mi-partie de bois et mi-partie de brique, couvertes les unes de tuiles, les autres d'un manteau de chaume bizarrement découpé, s'alignent le long d'une route plantée d'arbres. Il est convenu qu'ici les portes ne sont pas faites pour entrer dans les maisons ni pour en sortir. Ces portes dorées, gauffrées, sculptées, peintes quelquefois de plusieurs couleurs, sont des ornements, des hors-d'œuvre. On ne les ouvre qu'aux trois grandes solennités du foyer domestique, la naissance, le mariage, la mort. Le reste du temps, on pénètre dans les maisons

par derrière. Quand elles sont simples, ces maisons de bois ne manquent point de charme; mais trop souvent un goût maniéré les défigure en voulant les embellir. Ici la manie de la propreté s'attaque même à la nature. Les arbres qui bordent la route sont peints en blanc; d'autres fois ils portent la couleur de la maison devant laquelle ils s'élèvent taillés en muraille. Ces arbres nous ont paru étonnés et un peu confus de leur toilette; mais ce doit être une illusion de notre part: qu'est-ce qui dans ce monde se trouve ridicule?

On arrive par cette route à Enkhuisen (1). C'était autrefois une cité florissante. Au seizième siècle, elle envoyait à la grande pêche une flotte de cent quarante bâtiments protégés par vingt vaisseaux de guerre. On admirait son port, ses édifices, son chantier de construction navale, ses fabriques de sel. Aujourd'hui quelle solitude et quelle décadence! Une des anciennes portes d'Enkhuisen se trouve à un quart d'heure de la ville: l'herbe a effacé les maisons. Des moutons d'une maigreur apocalyptique broutent cette ville déchue, qui ne sera bientôt plus qu'une ruine. Ses rues pleurent, *viæ suæ lugent*. Des murs qu'émiette le vent, de vieilles maisons aux écussons de pierre qui ne trouvent plus d'habitants ni de fortunes pour les remplir, des figures d'hommes et des femmes hâves, délabrées, sépulcrales, tout cela déroule un chapitre d'histoire qu'on pourrait intituler: Comment meu-

(1) D'anciens géographes rapportent au hareng l'origine et le nom de cette ville: *Enchusa, quasi harenchusa, priore syllaba truncata.*



rent les villes. C'est surtout à l'approche de la nuit que cette scène de désolation et de caducité me pénétra d'une tristesse indéfinissable. La mer était noire sous un ciel sans lune. De moment en moment, le glaive de l'éclair fouettait le sein du golfe ensanglanté. Ce spectre de ville penché sur les eaux était lugubre à voir. Cela nous rappela une ancienne légende du Nord : Une jeune fille éprise de sa beauté, morte la veille de ses noces en punition de son orgueil et de sa coquetterie, avait obtenu de revenir toutes les nuits d'orage pour se mirer entre deux éclairs dans la mer.

Nous négligerons les autres villes du Zuyderzée, Medemblik, Harlingen, Workurn et Kampen, qui ne présentent plus, du moins au point de vue de la pêche, qu'un intérêt secondaire, et nous visiterons les habitants des îles, qui ont pour unique industrie de jeter leurs filets dans le golfe. En face de Monnikendam s'élève la petite île de Marken (1).

(1) L'origine du nom de Marken ou *Marsch* a beaucoup exercé les antiquaires. Quelques-uns veulent que la population de cette île tire son origine des Marsaciens, *Marsatii*, dont il est fait mention dans Pline et dans Tacite. Ces Marsaciens occupaient autrefois un coin de terre dans le lac Flévo. L'île de Marken fut séparée du continent à la fin du treizième siècle. Anciennement elle formait une des propriétés d'un cloître de la Frise. C'était alors une contrée délicieuse, et on y voyait de magnifiques jardins, entretenus par les moines. D'abord la séparation de Marken et du continent n'avait qu'une largeur de quelques pieds; on passait d'un bord à l'autre au moyen d'un pont de bois: peu à peu la déchirure s'augmenta ; des campagnes très-fertiles furent minées par les eaux, et les paysans se trouvèrent transformés en pêcheurs. L'état actuel de l'île est très-

Une barque surmontée d'une voile y conduit en moins d'une heure par un bon vent; mais cette heure met des siècles entre les habitants de l'île et ceux du continent. L'entrée du port est étroite : on n'a pas osé l'agrandir dans la crainte que la pression des eaux ne causât des désastres par un vent nord-ouest. Construit en 1834 et amélioré en 1853, ce port est d'ailleurs excellent ; des bâtiments de pêche serrés les uns contre les autres y dressent fièrement leurs mâts. A terre, vous vous trouvez sur un sol plat et uni, de niveau avec la mer, et que protége une digue de circonvallation. A la surface de cette plaine s'élèvent des tertres construits de main d'homme, sur lesquels se sont établis des groupes de maisons décorés du titre de bourgades. Le voyageur peut ainsi juger par ses yeux le procédé de construction employé par les premiers habitants de la Hollande pour défendre leurs demeures contre les eaux.

Ces bourgades, au nombre de huit ou dix, et dont une ne se compose que de six maisonnettes, ont toutes des noms, et même d'assez jolis noms, la *Tour-de-feu* le *Bourg-des-Roses*, etc. Les maisons sont construites en bois, les unes peintes, les autres goudronnées, couvertes de tuiles ou de chaumes. La plupart des bourgades se ressemblent : il y en a pourtant une qui se distingue entre toutes par le luxe de ses constructions, et qu'on appelle ici la capi-

peu connu des Hollandais eux-mêmes. A Marken, l'arrivée d'un étranger est un événement : on le regarde avec surprise comme un être tombé de la lune, mais sans malveillance.

tale de Marken : c'est la *Bourgade-de-l'Église*. La maison du pasteur (la *pastorie*) y est bâtie en pierre. Un cadran solaire en bois, un jardin fruitier composé de quatre grands arbres (les seuls à peu près qui existent dans l'île), des volets qui préservent de la pluie et des vents de mer, en voilà assez pour que les habitants considèrent cette demeure comme un ornement dont ils ont lieu d'être fiers. Près de la maison du pasteur s'élève l'église; à côté de l'église, l'école, et non loin de l'école, la maison de ville. L'église est un bâtiment neuf, reconstruit en 1846 avec une toiture de zinc ; les eaux ont pénétré déjà dans l'intérieur, qui exige de grandes réparations. Les habitants de Marken, au nombre de 950, professent tous la religion réformée. A la voûte de l'église sont suspendus deux modèles d'anciens bateaux de pêche dont on se servait autrefois dans l'île. Ces monuments historiques de la navigation se trouvent bien placés dans un temple chrétien, au milieu des souvenirs d'une religion qui a commencé au bord de la mer, sur une barque de pêcheurs.

L'école reçoit deux cents enfants des deux sexes, qui apprennent les éléments de l'histoire nationale, de la géographie et de l'arithmétique. L'instituteur est né dans l'île, il honore ses humbles fonctions par la bienveillance avec laquelle il sert de cicérone aux étrangers. Dans la principale rue de la capitale de Marken, on nous montra la maison du bourgmestre, qui ne se distingue d'ailleurs des autres maisons de bois que par un air d'aisance et de

propreté. Autrefois la Bourgade-de-l'Église n'était point pavée : c'était Paris avant Philippe-Auguste. On jetait çà et là quelques planches durant l'hiver sur le sol bas et marécageux. Aujourd'hui l'état des voies s'est amélioré. Les habitants, depuis un temps immémorial, pratiquent d'une maison à l'autre un passage sur de petites chaussées. Cette organisation des chemins, ces tertres, ces petites maisons uniformes, tout cela donne aux bourgades de Marken l'air d'une cité de castors, ces premiers habitants de la Hollande, selon d'anciennes traditions d'histoire universelle, et qui ont aujourd'hui disparu devant les établissements de l'homme.

L'intérieur des maisons mérite qu'on s'y arrête. Le plus souvent la même chambre sert tout à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de magasin pour les outils de la pêche. Quelques maisons ont pourtant une seconde pièce séparée, — le salon, comme on dit ici, — dans laquelle on garde les meubles et les vêtements; mais c'est un luxe presque aristocratique. Les chambres, de plain-pied avec le sol, n'ont point de plafond; elles communiquent par en haut avec le grenier, sur lequel s'élève à angle droit la toiture de tuile ou de chaume. Les maisons manquent également pour la plupart de cheminée. Devant la fenêtre principale s'élève une grande plaque entourée d'une rangée de briques ou de pierres. Contre cette plaque se trouve soudée dans le sol une pièce de fer contre laquelle on fait le feu. Une ouverture pratiquée dans le toit laisse passer la fumée, qui, avant de sortir, se répand dans le grenier, où

elle sèche les filets. On ne cite qu'une trentaine de maisons qui aient une cheminée. Plusieurs fois dans l'année on nettoie l'intérieur, et on le couvre d'une craie blanche. Une table entourée de chaises très-basses, un vieux bahut chargé de faïences et de jolies porcelaines de Chine, une horloge à pied, des seaux pour le lait dont les cercles de cuivre brillent comme de l'or, tout cela forme dans les habitations de l'île une alliance de faits qu'on trouve rarement chez les autres races, la propreté dans la pauvreté. Ce goût des chinoiseries, des vieux cristaux, des rideaux et des couvertures de lit à fleurs est un trait délicat du caractère batave; l'art s'assied à côté de la misère près du foyer domestique, qu'il éclaire d'un rayon consolant. Il y a d'ailleurs tant de paix dans ces intérieurs modestes, tant d'ignorance des besoins que développe la civilisation, tant d'insouciance des richesses et du luxe, qu'on aimerait à y vivre, si l'on pouvait oublier son siècle. La misère n'est point, comme le croyaient certains utopistes nourris à l'école de Jean-Jacques Rousseau, une conséquence de la société : c'est au contraire une annexe de l'état barbare, un fait primitif contre lequel l'état social est appelé à réagir incessamment. Les insulaires de Marken sont restés, par suite de leur isolement, à l'origine des choses; mais comme dans l'île tout le monde est pauvre ou peu s'en faut, on ne s'aperçoit guère de la pauvreté. Chemin faisant, on nous montra la maison d'un *riche capitaliste* qui mettait ses fonds dans le commerce : cette maison était tout simplement une cabane.

Lorsque nous visitâmes l'île de Marken, les femmes étaient occupées à faire leurs foins. Les hommes ne se mêlent point de cette besogne : ils se contentent de diriger leurs flibots sur la mer et de manier leurs filets. La récolte était conduite par des barques sur de petits canaux qui se relient à un canal central appelé grand canal de l'île. De temps en temps, on franchissait des ponts ou ce qu'on appelle ainsi, c'est-à-dire des planches qu'on tourne et sur lesquelles les habitants marchent pour traverser des ruisseaux immobiles. Les foins, réunis près du port, étaient chargés dans une espèce d'embarcation qu'on nomme petit bateau de Marken, *Marker-binnenschuitjes*, et dont le modèle n'existe point ailleurs.

Le sol de l'île est une argile très-féconde ; il produit, outre le foin, des joncs qui croissent en grande quantité et qu'on exporte. Ces diverses récoltes donnent par an 10,000 florins. Les pâturages proprement dits servent à la nourriture des bestiaux. Il existe à Marken cinq *paysans;* les Hollandais donnent le nom de paysan (*boer*) moins à l'homme qui façonne la terre qu'à celui qui élève des troupeaux. On compte dans l'île 22 vaches et environ 300 moutons ; nous n'y avons pas vu de chevaux. La plupart des eaux de puits étant saumâtres, les habitants n'ont pour abreuver les bêtes à cornes que l'eau pluviale, celle qu'ils boivent eux-mêmes. On a calculé que sur ces mêmes terres on pourrait nourrir 3,000 moutons, ce qui produirait pour les pauvres insulaires un bénéfice considérable ; mais la crainte des inondations a empê-

ché jusqu'ici le développement de cette industrie (1).

Les habitants de l'île de Marken en sont encore au premier âge en fait de science économique. Chez eux, la division du travail n'existe pas. Tous font la même chose ou peu s'en faut; ils vivent de la pêche (2). Quant au commerce, il est à peu près nul : pommes de terre, légumes, objets manufacturés, tourbe, tout est apporté chaque semaine de Monnikendam, de Hoorn ou d'Amsterdam. Il n'y a dans l'île que deux boulangers, de sorte qu'on reçoit également par eau une grande quantité de pain. Hommes, adolescents, vieillards sont presque continuellement sur la mer. Autrefois ils prenaient une part considérable à la grande pêche, mais ils y ont à peu près renoncé. En revanche le nombre des pêcheurs de plies s'est beaucoup

(1) Les inondations sont moins fréquentes depuis cinquante ans que dans le dernier siècle, où la digue était moins haute. On se demande alors pourquoi on ne l'élèverait pas davantage encore, afin de préserver entièrement l'île; mais les hommes de l'art prétendent que le sol ne supporterait pas un fardeau plus considérable.

(2) Il y a pourtant quelques exceptions ; la mer est bien toujours le grand chantier de travail, mais quelques marins s'engagent pendant l'été pour le transport des marchandises; d'autres s'occupent du trainage des bâtiments qui doivent passer par-dessus le Pampus. Le Pampus est un banc de sable qui s'est formé dans le Zuyderzée, devant le port d'Amsterdam, et qui menaçait cette ville d'une destinée semblable à celle d'Enkhuisen. Par bonheur, rien n'est impossible aux Hollandais, quand il s'agit de lutter contre les obstacles de la nature. Une machine appelée *chameau* soulève les navires sur son dos et leur fait traverser ce désert de sable. Un tel mode de transport si pénible est d'ailleurs presque abandonné aujourd'hui. Les vaisseaux marchands entrent pour la plupart dans le port d'Amsterdam par le canal de la Nord-Hollande.

augmenté : à la fin du dernier siècle, il n'y avait que 18 bâtiments destinés à la pêche des plies, on en compte aujourd'hui 90 (1). Le foyer domestique, la maison intérieure, appartient à la femme ; le flibot, la maison extérieure, appartient à l'homme. Il met à soigner cette demeure flottante la même coquetterie, le même zèle que la ménagère apporte à nettoyer sa cabane. Le dimanche et les jours de fête, les bâtiments de pêche rangés dans le port semblent plutôt une flotte d'agrément, disposée pour le plaisir des yeux, qu'une flotte de travail et d'utilité.

Il existe encore dans l'île quelques autres industries, mais toujours vivant de la mer. On nous a montré une fabrique de voiles ; nous avons également visité deux ateliers de charpenterie, qui servent à construire les maisons de bois, celles qui restent à terre, comme celles qui vont sur l'eau. Dans un de ces ateliers, deux enfants d'une douzaine d'années s'amusaient à façonner un petit modèle de bâtiment. Ici les jeunes garçons jouent avec des flibots, comme ailleurs les petites filles avec des poupées.

Les insulaires de Marken ont adopté un costume uniforme. Les hommes portent une veste ou camisole de drap, une cravate à glands nouée négligemment, mais non sans grâce, des boutons d'or à la chemise, une culotte flottante à larges plis, des bas de laine noire et des sabots. Cet habillement, d'un style oriental, d'une

(1) Par suite de ces accroissements, le port est devenu trop petit, et l'on est occupé à construire un second bassin, qui recevra un nombre égal de vaisseaux.

forme libre et pittoresque, ressemble, au turban près, à celui des anciens mamelucks. Les femmes ont sur la poitrine une espèce de cuirasse en laine bariolée par devant de dessins et de fleurs, noire ou rouge par derrière ; des manches longues et étroites, également en laine ou en percale rayée, une jupe bleu-foncé et un tablier blanc. Leur bonnet se rapproche pour la forme de la mitre des anciens évêques ; des deux côtés de la tête coule une touffe de cheveux blonds, non frisés, qui rappellent par l'éclat de la couleur l'épithète donnée aux anciens Bataves, AURICOMI BATAVI (1). Ce costume est commun à tous et à toutes : il consacre par un trait visible l'égalité des conditions sociales. On ne connaît point à Marken de distinction de rang ni d'état. La mode est un mot qui ne correspond à rien : la coutume règle les changements, très-légers du reste, que doit subir la toilette. Le costume ordinaire est remplacé les jours de fête, de foire, de noces, de fiançailles, par un autre vêtement plus orné. Chacune de ces solennités a un vêtement spécial. A Marken, on rencontre d'ailleurs très-peu de jolies filles, tandis que beaucoup d'adolescents ont une figure intéressante. Ce contraste se remarque dans toutes les races qui ont conservé plus ou moins intact l'état de nature : c'est surtout la civilisation qui a créé la beauté de la femme.

(1) Les femmes romaines se montraient, dit-on, fort jalouses de cette chevelure, qu'elles se procuraient dans le commerce, ou dont elles imitaient la couleur par des moyens artificiels.

Le caractère est particulier comme le costume. Les hommes et les femmes se marient entre vingt-quatre et vingt-huit ans. On se préoccupe d'accorder les inclinations et les âges, non les fortunes. Ce que dit Tacite en parlant des mœurs des anciens Bataves est ici de l'histoire vivante; on ne connaît point d'adultères, *nulla adulteria*. « La femme n'épouse point son mari, mais le mariage. » Les séparations sont très-rares; de mémoire d'homme, on n'en cite qu'une seule. La naissance d'un enfant naturel est un événement qui ne se produit pas une seule fois en vingt années. Il arrive, comme chez les pêcheurs de la côte, qu'une fille donne avant le mariage des signes de grossesse; mais du moment qu'elle est, comme on dit en Hollande, dans un état béni, le mariage s'ensuit toujours. Quiconque agirait autrement, nous racontait un vieillard de l'île, n'oserait plus regarder la mer. En effet, la mer est la conscience visible du pêcheur; il tient à se montrer devant elle honnête et pur. La vie de la famille est exemplaire. Le mari étant absent une grande partie de l'année, soit qu'il voyage dans la mer du Nord pour la pêche du hareng, soit qu'il s'occupe dans le Zuyderzée à la pêche des anchois, c'est à la femme que revient l'éducation des enfants. Cette charge, qui constitue le premier de ses devoirs domestiques, est remplie avec une scrupuleuse vigilance. On aura une idée de l'étendue de ses fonctions et de la gravité de son fardeau moral, quand on saura que sous ces cabanes couvertes de chaume il y a souvent de neuf à douze enfants. Les

femmes font en outre tous les habillements, même ceux des hommes; elles s'occupent de la culture des terres, elles filent le chanvre nécessaire pour les agrès, elles blanchissent le linge. Dans ces soins pénibles et compliqués, les ménagères ne sont assistées d'aucune servante ; elles font tout par leurs mains. Les mœurs des hommes se distinguent par une grande sobriété. Les habitants de l'île doivent à ces habitudes sévères un état de prospérité relative, si on les compare aux pêcheurs des autres localités. Bien qu'ils aient à lutter contre mille causes du paupérisme, telles que les étés mauvais, les hivers précoces, ils ne descendent point à implorer l'assistance publique. Cette tempérance est en outre une raison de longévité ; on rencontre dans l'île beaucoup de vieillards. A la vue de ces figures calmes comme la mer par un beau soir d'été, on se prend à aimer cette médiocrité honorable, ces pauvres gens riches des biens qu'ils ignorent, cette famille de pêcheurs dont les liens se resserrent par la conformité des travaux, des inclinations et des dangers.

Les femmes ne quittent presque point leur île; les hommes, au contraire, respirent le souffle et la vie de la mer. Les pêcheurs de plies montent chaque dimanche vers minuit dans leur bâtiment ; ils passent la semaine sur le golfe, et ne rentrent chez eux que le samedi. Le seul jour qu'ils passent à terre est employé à réparer les filets, les voiles et les cordages. De graves dangers menacent ces voyageurs infatigables. La lame du Zuyderzée est plus courte et moins tumultueuse que celle de l'O-

céan, mais elle est perfide. Leur sang-froid au milieu des dangers et des tempêtes égale leur humanité. Toujours prêts à porter du secours aux vaisseaux qui sont en péril, ils ont donné mille preuves de courage et de présence d'esprit. Nous avons suivi les pêcheurs du Zuyderzée dans une de leurs excursions nocturnes. Le bâtiment sur lequel nous faisions voile était monté par trois hommes. Sur le devant était une petite chambre avec un parquet peint en bleu et luisant, une cheminée en bois, un lit, une armoire et des siéges, le tout bariolé de couleurs vives. Cette chambre prenait jour sur le toit par quatre ou cinq ouvertures carrées, fermées de couvercles de bois qu'on leva, et à travers lesquelles nous vîmes luire les étoiles. Dans la partie découverte étaient les filets, les perches, les crochets, une ou deux ancres à plusieurs dents et de gros sabots peints en vert. Un des trois hommes tenait le gouvernail et observait la voile, les deux autres promenaient les filets dans la mer. La pêche fut assez bonne. Le poisson pris était jeté au milieu de la barque, dans un réservoir plein d'eau salée. Nous regagnâmes la terre avant le jour. On abaissa la voile, on mit en ordre les instruments de pêche, et le mât fut coiffé d'un grand filet à mailles brunes dans lequel la lune vint se prendre comme un oiseau.

Les mœurs des habitants de Marken sont communes aux insulaires d'Urk et de Schokland, avec de très-légères nuances qu'il serait superflu d'indiquer. Ces deux dernières îles s'élèvent à fleur d'eau comme un rêve de l'O-

céan. La tradition veut qu'elles aient formé autrefois une île unique : entre Schokland et Urk, il est un point de la mer qui est généralement connu sous le nom de *cimetière;* à la surface de l'eau s'élèvent quelques débris de murs. Les pêcheurs ont plus d'une fois déchiré leurs filets dans ces parages. Les habitants de Schokland (1) s'attendent à ce que d'un jour à l'autre ce qui reste de l'ancienne île disparaîtra sous la mer. Les prodigieux ouvrages de brique, de joncs, de pilotis, de roche, par lesquels on cherche à soutenir une terre ruinée, ne font, disent-ils, que reculer cette date fatale. Quand on considère l'état des lieux, on reconnaît que cette crainte n'est point tout à fait chimérique. A la surface de ce sol, que la mer ébranle, les maisons tremblent; par les gros temps, l'intérieur des habitations s'agite, et les meubles chancellent. En 1825, on crut que les sinistres pressentiments des habitants de l'île allaient être justifiés par une catastrophe définitive. Les eaux montèrent à 10 pieds et 1/2 au-dessus du sol; la grande digue fut détruite sur une étendue de plus de 200 mètres; d'énormes pilotis de chêne furent enlevés comme des roseaux; 26 maisons disparurent; des hommes, des femmes, des enfants périrent. De cinquante et une vaches qu'on comptait dans l'île en 1824, on n'en voit plus aujourd'hui que cinq. Dans les nuits sombres et par les gros coups de vent, les pauvres bêtes se noient. Les insulaires de Schokland

(1) Schokland veut dire le pays des secousses, à cause des chocs que l'île reçoit des flots.

ressemblent aux hommes de l'Atlantide; ils sentent venir les derniers jours du monde, car après tout cette île ingrate est leur univers : ils ne voient rien au delà. On se demande, à la vue des dépenses faites pour éloigner une fatale destinée, s'il ne vaudrait pas mieux abandonner aux flots un lambeau de terre marécageux, incertain, *littus dubium;* mais les habitants de l'île vous répondraient volontiers : *Guenille, si tu veux; ma guenille m'est chère.* Un trait de caractère commun à tous ces insulaires, surtout aux femmes, c'est un attachement profond pour le lieu de leur naissance. Leur cœur tient à ce mélange de terre et d'eau par la racine des habitudes, des goûts et des affections naturelles. L'été, quand le soleil réchauffe les flots et invite l'herbe à croître, on comprend encore ce sentiment; mais l'hiver, quand les ténèbres enveloppent Schokland, quand les vents ébranlent la digue, mordue par la mer; quand le phare tremble comme une lumière aux mains d'une jeune fille, quand les marées montent et accourent semblables à un troupeau de phoques, quand les ombres des anciennes villes englouties au fond du golfe errent dans la tempête avec des gémissements, oh! alors il faut une grande illusion pour tenir à ce triste séjour. Un doux aveuglement du cœur caractérise l'amour du pays, comme d'ailleurs tous les autres amours (1).

(1) La Hollande est le pays des changements à vue. Les terres y naissent et y disparaissent comme dans un rêve. Au moment où s'impriment ces lignes, l'île de Schokland que j'ai visitée en 1855 n'existe plus. On a résolu d'engloutir cette île qui ne se défendait

Au point de vue économique, la situation des pêches du Zuyderzée, prise dans l'ensemble, offre un intérêt sérieux. Dans ces trois îles, Marken, Urk et Schokland, malgré des causes locales de malaise et de dépérissement, la population augmente de siècle en siècle ; elle se développe même relativement plus vite que dans le reste du pays. Ce fait seul témoigne que la mer est un champ de production fertile, car c'est une loi que les populations s'accroissent en proportion des moyens d'existence. Autrefois l'esturgeon et le saumon faisaient la plus grande richesse du Zuyderzée ; ils ont aujourd'hui tout à fait disparu de ces eaux : nouvelle preuve que le poisson ne résiste pas toujours par la fécondité aux attaques de l'homme, et que pêcher en toute saison dans certains parages, c'est dévorer pour ainsi dire en herbe les biens de la mer. En revanche, d'autres pêches, plus obscures, ont pris dans ces dernières années un développement considérable. — Celle de l'anguille, par exemple, donne un résultat de 40,000 florins par année. Ces eaux sont peuplées d'ailleurs de harengs et d'anchois. La pêche du hareng commence en octobre et dure jusqu'à la fin de mars ; celle de l'anchois se continue de mai à juillet, au moyen de filets coniques. Ce petit poisson, qu'on sale et qu'on entasse dans des magasins à Mon-

contre la mer que par des travaux incessants. Cela coûtait trop cher. Les pauvres habitants sont aujourd'hui transplantés dans la Nord-Hollande : ils n'avaient d'ailleurs pas grands bagages à emporter de leurs huttes.

nikendam, à Huizen et ailleurs, est un article de commerce qui ne manque point d'importance. On estime la pêche entière de 1853 à 20,000 ancres (l'ancre contient 4,000 anchois), qui représentent une valeur de 260,000 florins.

Le hareng du Zuyderzée est moins estimé que celui des côtes; mais il a le mérite de servir d'aliment à la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Il y a surtout dans le Zuyderzée un hareng d'arrière-saison, connu sous le nom de *panharing* (1), dont les Hollandais font peu de cas, qu'on traîne sur des brouettes dans les faubourgs des grandes villes, et dont on s'est servi longtemps pour fumer les terres. Servir à la nourriture de l'homme passe encore; mais faire du fumier! Le *panharing* s'en est vengé en s'éloignant peu à peu des parages où l'on rendait si peu de justice à ses bonnes qualités. Le hareng frais du Zuyderzée ne mérite nullement le mépris dans lequel l'a relégué un vieux préjugé national. Il y a peu d'années, des bâtiments de pêcheurs français entrèrent dans les ports de la Hollande et achetèrent en fraude ce poisson, qu'on vendait à vil prix. Une telle iudsntrie eut du succès, le nombre des bâtiments s'éleva bien vite à 319; mais le gouvernement français prit des mesures pour réprimer ce commerce équivoque qui s'éteignit.

(1) Le *panharing* est un hareng sans œufs ni laite, un hareng vide, circonstance qui tient, bien entendu, à la saison dans laquelle on le pêche.

Le dédain que les Néerlandais témoignent pour le hareng frais du Zuyderzée tient à l'estime qu'ils professent pour le hareng de la grande pêche, estime justifiée sans doute, mais beaucoup trop exclusive, et qui a contribué jusqu'ici à déprécier une branche fructueuse de l'industrie nationale. Il ne faut point oublier que le poisson est trop souvent la viande du pauvre. Aussi, en dépit de l'interdiction lancée par les hautes classes, le hareng du Zuyderzée, longtemps victime des préférences accordées à son frère aîné, tend à reprendre le rang qui lui appartient sur l'échelle des produits maritimes. On connaît l'histoire d'Esaü et de Jacob. La pêche du hareng frais, longtemps mis hors la loi et privé en quelque sorte du droit de cité, est en progrès, tandis que la grande pêche demeure stationnaire, si même elle ne rétrograde point. A Monnikendam seulement, la valeur du hareng frais vendu à l'enchère en 1850 s'est élevée à 225,000 francs. Cette pêche se fait au moyen de bâtiments qu'on nomme *botters*, et qui sortent de divers points du Zuyderzée. L'équipage de chacun de ces bâtiments est ordinairement de trois hommes.

Le Zuyderzée présente, comme on voit, un grand théâtre de faits économiques. Un millier de bâtiments qui se livrent à la pêche du poisson frais se promènent nuit et jour sur cette mer intérieure, montés par 4,000 pêcheurs hollandais. Ce spectacle suffit pour motiver nos conclusions. Quand on parle des pêcheries néerlandaises, il ne faut point isoler, comme on l'a fait trop souvent, la

grande pêche des autres branches d'une même industrie. Toutes ces branches ont des droits égaux à l'intérêt de l'observateur ; elles se soutiennent d'ailleurs les unes par les autres ; dans les années où celle-ci s'abaisse, celle-là se relève, et empêche ainsi la fortune publique de fléchir. La liberté aura pour effet de placer les trois pêches auxquelles la Hollande doit une partie de sa richesse sur un pied de considération égale. Si même il nous fallait opter entre elles, dans un temps où l'on n'a découvert d'autre solution au problème posé par les sociétés modernes que de réduire la misère en multipliant les sources de produits, nous ne déguiserions point notre préférence pour la branche d'industrie qui occupe le plus grand nombre de pêcheurs, qui représente en nature un revenu plus considérable, qui contribue plus directement à la nourriture des classes ouvrières, et qui n'a jamais eu besoin d'être soutenue par l'État.

V

LE MARIN BALEINIER ET LA PÊCHE DE LA BALEINE.

« Tout ce qui habite la terre, — dit le vieux poëte hollandais Jacob Cats à ses compatriotes, — toutes les créatures connaissent la force qui leur est propre, tous les animaux savent profiter de leurs armes et de leurs avantages pour frapper leurs ennemis. Le lion déchire avec sa griffe, le taureau frappe avec sa corne, le cheval lance ses pieds de derrière, le coq fait usage de ses rudes éperons. Votre arme à vous, c'est la mer ! — L'Océan, le premier, vous a donné la liberté en expulsant l'Espagnol ; il a introduit ici la religion ; l'Océan fait frémir devant vous l'Indien même. — Gens de mer à l'habit goudronneux, Tromp vous mène aujourd'hui sur les flots (1) : soyez attentifs à ses commandements. Il vous apprendra à jouer le jeu de paume de l'acier et du fer. Oui, il vous conduira à la danse où les femmes ne sont point admises : c'est la danse des hommes énergiques

(1) Cette pièce de vers fut composée à l'occasion de la nomination de Tromp comme amiral en chef.

seuls. Si vous aimez le pays, allez sillonner les campagnes de l'Océan; sur la mer est votre maison, là est votre lément. — Allez, allez, élus de plusieurs millions d'hommes, allez rétablir ce qui semblait perdu. Faites gronder le tonnerre sur la côte flamande, abaissez la morgue et bridez les convoitises de l'ennemi. Faites que la flotte marchande puisse voguer sur les flots, et que la mer abondante puisse répandre ses dons sur le pays ! »

Joost Vondel, comme Jacob Cats, a célébré l'Océan. Il n'y a pas vu seulement une glorieuse arène où les Pays-Bas avaient à lutter pour la liberté politique et religieuse; il a salué dans la navigation l'énergique instrument du commerce, ce lien international des peuples modernes. « Le prince des vents, dit Vondel, pour resserrer le genre humain par des nœuds d'amour, donna à chaque pays de la terre des produits particuliers. Aucune nation n'aurait été détruite par la guerre, si chacun comprenait que, pour satisfaire à ses besoins, il ne peut se passer de son voisin et qu'une province est utile à l'autre. Tel chaque membre, même le plus mince, sert aux besoins du corps entier. Pour peu qu'on donne un but moral à cet art d'assembler les chênes puissants et de les lancer sur la mer, les dons du ciel afflueront sur la navigation. Ils seront comme l'huile embaumant la barbe du grand prêtre. »

Le caractère populaire, les mœurs, la littérature, reflètent en Hollande cet ensemble de faits qui se rattachent à l'Océan. Les premières chansons que l'enfant

hollandais entend fredonner à ses oreilles sont comme un écho de la vie maritime. Les jeux, les exercices, les divertissements de la jeunesse se lient également à la mer du Nord. Une des plus touchantes ballades de la poésie hollandaise a été inspirée à l'auteur, Jacobus Bellamy, par les sables mouvants qui entourent sous l'eau les côtes de la Zélande. « — Une jeune fille, une fille bien-aimée, née d'une mère qui était morte en lui donnant le jour, avait grandi sous les larmes et les baisers de son père. Elle parlait avec une naïveté attendrissante de sa mère qu'elle n'avait pas connue ; elle était l'admiration de chacun par sa figure, son adresse et sa vertu. Elle était belle comme la lune qui brille sur les dunes. On voyait son nom écrit çà et là sur le sable par les jeunes gens de la Zélande. A peine une jolie fleur s'ouvrait-elle que cette fleur était cueillie pour Roosje. — En Zélande, lorsque viennent les vents d'ouest, avant-coureurs de l'été, vient aussi un poisson délicat qui se cache dans le sable, et que les jeunes gens déterrent comme un objet de friandise. C'est le temps des amusements et de la gaieté. On s'avance loin, bien loin sur la côte plate dans la mer. Souvent les jeunes garçons entraînent les jeunes filles qui sont sur le bord, et Roosje fut ainsi entraînée dans les vagues malgré sa résistance. — Un baiser, un baiser ! ou vous irez encore plus loin, dit celui qui l'entraînait. Elle se prit à fuir ; il la poursuivit, tous deux riant. — A la mer ! à la mer ! crièrent à leur tour les camarades. Il la pousse devant lui. C'est de

plus en plus profond. Elle crie, elle enfonce : ils enfoncent l'un et l'autre... Les sables avaient été perfides. Et nul moyen de venir à leur secours ! Les vagues roulèrent sur eux. — Terrifiés, les compagnons de leurs jeux regardaient en silence ; en silence aussi ils regagnèrent leurs demeures. Les cœurs débordaient d'émotion, mais toutes les langues étaient muettes. La morne lune se leva vers le soir, lançant de pâles rayons sur le sable où ils reposent en paix. Le vent effleurait la mer sans voix, et les lames baisaient religieusement la grève, et un hymne de tristesse et de mort résonnait sur tout le rivage en deuil. »

Un pays que tant de liens unissent à la mer se trouvait merveilleusement préparé aux grandes entreprises navales. L'Océan est pour les Hollandais un vaste et continuel atelier de travail (1). On sait les avantages qu'ils

(1) Une nation se peint dans son langage. En Hollande, on trouve une foule de métaphores et de proverbes empruntés aux usages de la vie maritime. On dit par exemple volontiers d'un homme ferme qui lutte contre les difficultés, qu'il « tient la tête au-dessus des eaux. » Veut-on soutenir en principe qu'il ne faut qu'un maître dans un État ou dans une maison, on s'exprime ainsi : « Il ne faut pas qu'il y ait deux mâts dans un navire. » Un homme ivre est un homme qui ne sait plus *diriger son gouvernail*. Insiste-t-on sur la nécessité de modifier un système établi et de céder aux circonstances, on se sert de cette image : « Si la marée refoule, il faut déplacer les balises. » Un Hollandais ne vous demandera pas : Comment vous portez-vous? mais : « Comment naviguez-vous? (*hoe vaart gy?*) » Dans les ouvrages des poëtes néerlandais, on trouve également beaucoup de figures tirées de la navigation. Vondel, parlant de Vossius, dit : « Tout ce qui est à l'ancre dans les livres est venu flotter dans son cerveau. »

'Al wat in boeken steekt is in zyn brein gevaren.

tirèrent de la pêche du hareng et du cabillaud; une autre pêche, d'un caractère tout différent, se développa plus tard avec la république elle-même, dont elle porta très-haut les destinées : je veux parler de la pêche de la baleine. Cette grande industrie maritime est un théâtre de faits tout nouveaux. La pêche de la baleine diffère de toutes les autres pêches et par la puissance des armements qu'elle exige, et par la nature des contrées qu'elle visite, et par le caractère chevaleresque des marins qui y prennent part. L'histoire de quelques expéditions célèbres dans les mers de glace, les courageux efforts de certains Hollandais pour s'établir dans des régions sauvages où la nuit succède à la nuit et l'hiver à l'hiver, les dangers d'une pêche héroïque, les mœurs des marins qui livrent chaque jour au plus grand animal de la création de véritables batailles navales, les souvenirs d'un vieux lieutenant de vaisseau, lequel s'efforça de ránimer dans ces derniers temps une industrie qui s'éteint, tout cela ne forme peut-être pas une des pages les moins intéressantes de l'histoire économique des Pays-Bas.

Non-seulement la nation hollandaise a enrichi son langage d'expressions qui révèlent ses instincts maritimes, mais encore elle a fourni aux autres peuples européens un grand nombre de termes tirés de son vocabulaire naval. Chaque race contribue ainsi au développement des idiomes modernes pour la partie de la langue qui est relative à ses facultés et à son génie. Les Anglais eux-mêmes reconnaissent que le hollandais à prêté considérablement de mots techniques à leur dictionnaire maritime.

I.

On n'a point assez recherché les causes qui ont donné naissance à la pêche de la baleine. Dès que les Provinces-Unies eurent secoué le joug de Philippe II, un esprit d'entreprise s'infiltra avec le sentiment de l'indépendance dans cette race industrieuse et virile. Il ne faut d'ailleurs point perdre de vue qu'on était alors dans le siècle des grandes découvertes maritimes. La Néerlande aborda vaillamment la voie des eaux, qui devait conduire l'esprit humain à la connaissance du globe terrestre. Un intérêt matériel se combinait avec cette impulsion morale; il s'agissait surtout pour les Pays-Bas de disputer aux autres nations européennes le commerce de l'Orient. On avait alors quelques raisons de croire qu'il existait un passage conduisant par le pôle boréal aux Indes et à la Chine. Ce passage aurait été encore plus avantageux aux Hollandais qu'à la plupart des autres nations de l'Europe, à cause de leur position géographique dans la mer du Nord. En vue de cette découverte, les Provinces-Unies équipèrent en 1594 quatre vaisseaux qui prirent le chemin des glaces. Une partie de l'expédition, sous les ordres de Cornelis Cornelisen, passa le détroit de Waigatz, et s'avança environ à une quarantaine de lieues dans la direction de l'est; puis, trouvant la mer libre et ouverte, elle s'abandonna si

promptement à l'espérance du succès, qu'au lieu de poursuivre sa découverte, elle opéra son retour, annonçant que l'existence d'une communication entre les mers du pôle et les mers de l'Inde était probable. L'autre partie de l'expédition, sous les ordres de Willem Barendz, un des meilleurs pilotes de la Hollande, croisa dans la mer Blanche et aperçut la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble. On aime à retrouver dans la bouche de ces rudes matelots et sur ces vagues désolées un souvenir de la mère-patrie. « Nous jetâmes l'ancre dans une baie à laquelle nous donnâmes le nom de *Lomsbay*; c'est ainsi que nous appelons en Hollande une espèce de pingouins qui se rencontrent là en grande quantité (1). » Cependant la saison était déjà avancée pour ces climats sévères; les glaçons flottants s'amoncelaient: les hommes de l'équipage commençaient à murmurer et refusèrent d'aller plus loin. Willem Barendz revint.

L'année suivante, 1595, le prince Maurice et les états généraux, partageant de plus en plus la foi des naviga-

(1) L'historien de ce voyage est un homme de mer, Gerrit de Veer. Il dit naïvement ce que lui et ses compagnons ont vu, ce qu'ils ont fait. Les journaux de navigateurs, les récits d'expéditions lointaines constituent une des branches les plus curieuses et les plus ignorées de la littérature néerlandaise. Deux hommes de mérite, M. Bennett, officier de marine, et M. van Wyck, auteur d'un Dictionnaire géographique, avaient entrepris de réimprimer intégralement les relations des anciens voyages. La mort prématurée de M. Bennet a interrompu cette utile publication. On doit aussi à M. van Wyck et à M. le professeur Moll, d'Utrecht, de savantes études sur les *découvertes géographiques des Hollandais* et sur plusieurs des *premières expéditions nationales*.



teurs dans l'existence d'un passage qui devait relier par le nord l'Europe à la Chine, armèrent une flottille de sept vaisseaux. L'expédition quitta le Texel le 2 juillet; le 17 août, elle doublait la côte de la Nouvelle-Zemble. Elle passa ensuite le détroit de Waigatz. Les marins débarquèrent sur la côte nord; mais ils n'y trouvèrent ni hommes ni maisons. Au sud, ils eurent quelques rapports avec les Samoïèdes. Cependant le temps était froid, mélancolique et neigeux. Il n'y avait plus moyen d'avancer dans ces mers encombrées par les glaces. Il fallut encore reprendre le chemin de la Hollande sans lui rapporter ce cri de joie et de victoire : « Nous avons trouvé ! »

La confiance qu'on avait placée dans les calculs des navigateurs fut gravement ébranlée par ces expéditions malheureuses. Les états généraux ne voulurent point renouveler une tentative qui avait entraîné beaucoup de dépenses. Ils offrirent néanmoins une prime d'encouragement à la compagnie qui ouvrirait à ses frais un passage vers la Chine par le nord-est. La régence d'Amsterdam nolisa alors deux vaisseaux, et promit aux équipages, outre la somme fixée par les états, qui était de 25,000 florins, une récompense considérable en cas de succès. Les marchands de cette cité comprenaient toute l'importance d'une telle découverte au point de vue du commerce néerlandais, dont ils formaient la tête. Jacob van Heemskerk (1) commandait l'expédition ;

(1) Jacob van Heemskerk est un des plus grands marins de la Hol-

Willem Barendz était maître-pilote sur un navire, et Van de Ryp patron sur l'autre. Le 10 mai 1596, on vit s'éloigner d'Amsterdam, non sans quelque intérêt, ces hommes qui, après deux entreprises infructueuses, s'obstinaient à chercher une route dans les glaces infranchissables. Aux doutes de leurs concitoyens, à l'inutilité de leurs premiers efforts, à la résistance des éléments, ils opposaient, eux, leur courage et leurs espérances stoïques. Ils partirent : le 5 juin, ils rencontrèrent les premières glaces, qui se présentèrent en flocons détachés et laineux, semblables, dit leur journal, à un troupeau de moutons ou à une bande de cygnes. Dans une petite île, ils trouvèrent une grande quantité d'œufs appartenant à une oie rouge « qui, en fuyant, fait entendre ce cri : *Rot, rot, rot.* » Ces oiseaux rappelèrent aux marins hollandais les oies de la même couleur qu'ils avaient vues dans leur pays. Tous les ans, on les prenait en abondance autour de l'île de Wieringen ; mais on ignorait alors où elles couvaient leurs œufs. Ce mystère avait donné naissance en histoire naturelle à une foule de fables. « Et cela n'est point étonnant, puisque aucun homme

lande. Après son exploration des mers arctiques, il passa aux Indes, et fut un des premiers à jeter les bases de la puissance batave dans l'extrême Orient. Il mourut héroïquement à la tête de la flotte hollandaise dans la fameuse bataille navale de Gibraltar, qui fut livrée en 1607, l'année même de la naissance de Ruyter. La vie de Heemskerk est résumée dans les deux vers que Hooft, le Tacite hollandais, inscrivit sur sa tombe à Amsterdam, et dont voici la traduction : « Heemskerk, qui osa se frayer un passage à travers le fer et les glaces, laissa l'honneur au pays, le corps ici, la vie devant Gibraltar. »

connu n'avait encore pénétré jusqu'à cette terre, située sous le 80e degré, qui ne figure sur aucune carte, et où ces oiseaux-là font éclore leurs petits. » Chemin faisant, nos hardis navigateurs découvrirent le Spitzberg. Ils firent ensuite d'inutiles efforts pour se diriger et se maintenir à l'est ; le vent, soufflant de ce côté-là avec violence, les repoussait, et apportait avec lui d'immenses blocs de glace. A chaque moment, le navire manquait d'être englouti par les rochers mouvants, qui se heurtaient les uns contre les autres avec un fracas épouvantable. Le gouvernail déjà avait été mis en pièces, et la chaloupe écrasée sous cette immense débâcle. Toute espérance était désormais perdue, non-seulement de pousser plus avant, mais même de regagner le détroit de Waigatz par la côte est de la Nouvelle-Zemble. On essaya alors de s'en retourner, en suivant la voie par laquelle on était venu ; mais les glaçons, qu'on avait déjà comptés auparavant jusqu'au nombre de quatre cents, se réunirent bientôt en une mer solide, et enfermèrent le vaisseau de tous côtés. C'est alors que ces malheureux marins résolurent de quitter le navire, et se résignèrent à passer l'hiver là, « dans un grand froid, une grande misère et un profond chagrin. »

L'équipage était alors de dix-sept hommes, parmi lesquels un de ceux dont on pouvait le moins se passer, le charpentier, mourut. Heureusement pour eux, ils découvrirent une assez grande quantité de bois flotté qui venait d'un continent inconnu. Sans ce secours, leur

perte eût été certaine. Avec ce bois, ils se mirent à construire un abri; « mais le froid était si terrible, disent-ils eux-mêmes, que quand nous mettions un clou dans notre bouche (comme c'est l'habitude des charpentiers), le clou gelait et s'attachait à la chair, au point que quand nous le retirions, le sang coulait. » Le journal dans lequel ces malheureux ont laissé le récit détaillé de leurs souffrances et des moyens employés par eux pour se conserver vivants est plein d'un intérêt triste, saisissant, austère. Pas un murmure ne s'échappe de leur bouche. Un esprit de haute et véritable piété, qui était l'esprit général des marins hollandais du seizième et du dix-septième siècle, les élève jusqu'à une parfaite soumission aux desseins de la Providence. Tout cependant sembait les abandonner. Le 4 novembre 1596, les faibles rayons de soleil qui leur envoyaient jusque-là, sinon la chaleur, au moins la lumière du jour, s'éteignirent. Les voyageurs qui depuis l'expédition de Barendz ont hiverné dans les mers du pôle nous ont tous peint sous des couleurs plus ou moins sombres l'impression qu'avait laissée dans leur âme cette mort de l'astre qui anime et vivifie toute la nature. Ils le suivaient en silence, disent-ils, vers les climats plus heureux où ce même soleil portait alors sa lumière; ils retournaient en pensée vers les régions éclairées où s'était écoulée leur enfance, vers leur patrie, leur maison, leur famille. Combien de telles émotions, si naturelles et si pénibles, devaient-elles être plus fortement ressenties encore par les premiers témoins de cette

longue et formidable nuit arctique, surtout dans l'état de détresse où ils se trouvaient!

Nous ne suivrons pas dans toutes ses péripéties la lutte nocturne qu'il fallut engager alors avec la rigueur homicide des éléments. Il suffira de dire qu'au moyen du bois que le mouvement des glaces leur apportait, les marins purent allumer du feu et se chauffer ; seulement il fallait aller chercher ce bois à une distance considérable, le charger sur des traîneaux et le tirer, au milieu des neiges, à travers l'obscurité et par un froid si perçant, que la peau de leurs mains et de leur figure en était enlevée. Il fallait de plus lutter presque chaque jour contre les ours blancs. Ils soutinrent toutes ces épreuves avec une patience et une opiniâtreté dignes de leur pays. Enfin le soleil revint. « Le 27 janvier, nous le vîmes dans toute sa rondeur monter sur l'horizon, ce qui nous rendit tous joyeux. Nous remerciâmes Dieu pour la grâce qu'il nous faisait en nous ramenant la lumière. » Le froid augmenta encore avec les jours qui croissaient ; la gelée devint plus intense et la neige plus fréquente. On dut attendre le mois de juin 1597 pour réparer les bateaux et les mettre en état de supporter un si long voyage. Il ne fallait pas songer au navire, il était complétement enfoncé et pris dans les glaces. Le 13 juin, tout se trouva prêt pour le départ. Avant de quitter ces lieux lugubres, où l'équipage avait fait un si long et si pénible séjour, Barendz écrivit un rapport qui contenait les noms de ses compagnons d'infortune et le journal de leur vie dans cette île déserte ; puis, après

en avoir pris le double, il laissa ce papier dans la hutte. Deux bateaux ouverts, la chaloupe et le canot, réparés tant bien que mal par des mains affaiblies et glacées, voilà tout ce qui restait à ces malheureux pour faire un voyage d'au moins sept cents lieues, exposés à la violence des vents, à de grandes pluies, à de fortes gelées de nuit, au choc des glaçons qui, pendant tout l'été, se heurtent pêle-mêle dans ces eaux. Ils naviguèrent ainsi « dans la glace, sur la glace et à travers la mer. » Pour comble de malheur, Barendz, en qui ils avaient placé toute leur confiance, était malade. On avait été obligé de le transporter de la hutte à la chaloupe sur un traîneau. Les fatigues, les privations, les horreurs de cette traversée augmentèrent encore ses souffrances. Entendant quelqu'un dire qu'un autre marin de l'équipage, Claes Adriansen, était dans un état désespéré : « Je ne pense pas, dit Barendz, que je vive longtemps après lui. » Alors, se tournant du côté de Gerrit de Veer : « Donne-moi, ajouta-t-il, quelque chose à boire ; » mais il n'eut pas plutôt porté le breuvage à ses lèvres, qu'il tourna les yeux et expira. Le même jour, Adriansen aussi mourut. Ils étaient partis dix-sept, et, à l'exception des deux qui succombèrent, le reste, après des dangers inouïs, après avoir souffert de la faim et du froid, après avoir vu mille fois la mort dans ces neiges et ces solitudes éternelles, atteignit enfin une terre habitée. A Kola, ceux qui revenaient de la Nouvelle-Zemble rencontrèrent Cornelis Ryp, qui les avait quittés l'année précédente

pour appuyer au nord. Les deux équipages se rejoignirent avec une joie mêlée de surprise : chacun des deux croyait à la perte de l'autre.

Ce fut la dernière expédition que tenta la Hollande de trouver un passage à travers les glaces pour aller aux Indes et à la Chine. Le but de ce voyage était-il chimérique ? L'existence de ce passage est-elle une fiction ? Des navigateurs sérieux restent encore aujourd'hui persuadés qu'il existe vraiment une communication entre l'Europe et la Chine par la voie du nord. Le capitaine Ross poursuivit deux fois, en 1818 et en 1829, le même rêve qui avait séduit et entraîné Barendz, mais sans plus de succès. Après une centaine de voyages entrepris pour découvrir cette communication avec les mers de l'Inde, la question n'est guère plus avancée que le premier jour. Les Hollandais n'en conservent pas moins un respect bien justifié pour la mémoire de Barendz, l'un des plus habiles et des plus malheureux navigateurs qui fût jamais (1). Le commerce profita peu des efforts de ce brave

(1) Tollens a écrit sur cette catastrophe mémorable un poëme intitulé : l'*Hivernage des Hollandais à la Nouvelle-Zemble* (*Tafereel van der Overwintering van Nova Zembla*). C'est la plus nationale des œuvres de Tollens, le plus populaire des poëtes vivants. J'avoue pourtant préférer à cette poésie artificielle la simple et inculte relation des navigateurs eux-mêmes. L'auteur nous représente Barendz et ses compagnons tirant aux dés lequel d'entre eux on mangera. Jamais une pensée si horrible (leur journal en fait foi) n'entra dans la tête de ces malheureux. Un tel effet mélodramatique affaiblit, en voulant l'accroître, l'intérêt du récit. Tollens n'en est pas moins, surtout dans ses chants lyriques, un poëte aimable, et on peut

marin ; mais l'expédition qu'il dirigeait fit avancer d'un pas la science géographique. Si les Hollandais d'ailleurs ne rençontrèrent point dans ces mers sinistres et mystérieuses ce qu'ils y cherchaient, c'est-à-dire un passage vers la Chine, ils y trouvèrent ce qu'ils n'y cherchaient pas, la baleine.

L'origine de la pêche de la baleine se rattache aux premières découvertes des navigateurs hollandais dans les mers du Nord. Témoins des ébats de ces grands animaux dans ces vastes solitudes d'eau et de glace, ils virent leurs récits accueillis par les divers peuples maritimes avec une curiosité mêlée de convoitise. La Hollande, qui avait frayé la voie, n'entra pas tout de suite dans les bénéfices de l'exploitation. Il paraît que la pêche de la baleine, fut aux douzième, treizième et quatorzième siècles, dans la main des Basques. Les pêcheurs basques poursuivaient ces grands animaux, moins grands pourtant que la baleine des mers arctiques, dans la baie de Biscaye et sur les côtes du midi de la France. Cette guerre avait d'ailleurs fini par la même cause qui a amené l'extinction de la pêche de la baleine dans plusieurs autres parages, — l'absence de l'ennemi. Les pêcheurs hollandais apprirent des pêcheurs basques l'art de harponner la baleine et la manière d'en tirer l'huile. La première fois que des navires de pêche néerlandais apparurent dans les mers de Groënland, ce fut en 1612. Ils

même le regarder, sous quelques rapports, comme le Béranger de la Hollande.

étaient au nombre de deux : l'un venait d'Amsterdam, et l'autre de Saardam ; ils semblaient armés pour la chasse du morse, vulgairement appelé cheval de mer. Ces deux vaisseaux trouvèrent les eaux, ou pour mieux dire les glaces, occupées par les Anglais, qui, jaloux d'établir un certain droit de priorité sur la pêche, défendaient aux autres nations, et surtout aux Hollandais, de leur faire concurrence. Cette rivalité de la Grande-Bretagne et de la Néerlande est un fait aussi ancien que l'histoire des deux nations. Il est curieux de voir ce grand pays, l'Angleterre, rencontrer alors devant chacun de ses pas sur le globe ce petit peuple hollandais, qui le suit, le devance quelquefois, et soutient vaillamment la lutte dans toutes les entreprises qui peuvent accroître la prospérité nationale (1). Les pêcheurs anglais obligèrent cette fois les pêcheurs hollandais de s'en retourner chez eux ; les menaçant de saisir leurs navires et leurs cargaisons, s'ils avaient jamais la témérité de reparaître dans ces mers. Les deux vaisseaux hollandais, n'étant point de force à braver cette menace, se retirèrent ; mais la marine néerlandaise n'accepta point la défense qui lui était faite par l'Angleterre. L'année suivante (1613), cinq ou six bâtiments, dont quatre armés pour la chasse de la baleine, partis d'Amsterdam et des autres

(1) On trouve les traces de cet antagonisme dans toute l'histoire du XVI[e] et du XVII[e] siècle, mais surtout dans les faits suivants : la colonisation de l'Amérique, la circumnavigation du globe, le commerce avec la Russie et avec les Indes orientales.

ports de la Hollande, firent voile sur le théâtre de la pêche. Les Anglais les découvrirent, les attaquèrent, et les dépouillèrent de leur butin. Un bâtiment monté moitié par des matelots hollandais, moitié par des Anglais, fut pris et conduit en Angleterre avec dix-huit ou dix-neuf baleines. Une protestation véhémente s'éleva contre l'injuste prétention de l'Angleterre, qui s'arrogeait le monopole de ces régions inhabitées (1).

On connaît assez maintenant le caractère néerlandais pour savoir que le fond de ce caractère est la persévérance, surtout dans les entreprises commerciales. En 1614, les principales villes et les ports de mer des Provinces-Unies s'organisèrent en une ligue puissante qui pût défier l'opposition de la Grande-Bretagne. Le centre de cette ligue fut établi à Amsterdam. Une compagnie de riches marchands sollicita et obtint des états généraux le droit de pêche pour trois années sur toutes les mers situées entre la Nouvelle-Zemble et le détroit de

(1) Les Anglais s'appuyaient, pour revendiquer l'occupation de ces mers, sur la découverte du Spitzberg, qu'ils attribuaient à un de leurs marins, Hugh Willoughby, lequel aurait le premier abordé sur cette plage en 1553. Cette découverte, ajoutaient-ils, avait été l'origine de l'établissement de la pêche. Il est bien vrai que la pêche de la baleine se lie à la connaissance du Spitzberg ; mais il est aujourd'hui bien avéré que la découverte attribuée à Willoughby est due aux Hollandais. La prétention de la Grande-Bretagne reposait donc sur une erreur et sur une injustice. Il ne faut pourtant point juger trop sévèrement la conduite des Anglais en cette occasion : les principes du droit international étaient alors si peu fixés, que les premiers occupants s'arrogeaient partout et sans façon le monopole des mers nouvellement ouvertes.

Davis. Cette concession excluait des mêmes parages tous les autres vaisseaux néerlandais étrangers à la compagnie. Encouragée par la protection de l'État, cette société enrôla des harponneurs de la Biscaye; puis, afin d'assurer la sécurité de ses vaisseaux, elle les appuya par quatre navires de guerre, armés chacun de trente canons. Cela formait une flotte de dix-huit voiles. Devant un tel déploiement de forces, les Anglais, qui avaient seulement alors dans ces mers treize grands navires et deux pinasses, laissèrent les Hollandais se livrer tranquillement à la pêche de la baleine. On pouvait croire que la Grande-Bretagne avait renoncé à ses prétentions: il n'en était rien. Au bout de deux ou trois années, durant lesquelles les Hollandais se maintinrent sur ces mers par la supériorité du nombre, la jalousie de l'Angleterre éclata de nouveau : des marins zélandais furent dépouillés encore une fois du fruit de leur pêche, et virent leurs munitions de guerre saisies par le vice-amiral de la flotte britannique. Ce nouvel outrage ne fit qu'affermir la résolution des Provinces-Unies. Décidés à vaincre sur ce point l'opposition de l'Angleterre et à continuer un commerce dont ils entrevoyaient les avantages nationaux, les Hollandais redoublèrent d'efforts. Exaspérés par la confiscation de leur huile, de leurs canons et de leurs navires, les pêcheurs de la Zélande se remontrèrent en 1617 dans ces mers avec trente-trois navires bien armés. Ils prirent position dans les baies les plus fréquentées et contrarièrent la pêche des Anglais. Vers

la fin de juillet, une petite escadre zélandaise attaqua trois bâtiments britanniques, tua une partie de leurs hommes, brûla leurs tonneaux, et s'empara d'un des navires, pour s'indemniser des pertes essuyées dans les dernières expéditions. Ce vaisseau saisi sur les Anglais fut triomphalement ramené en Hollande par la flotte des pêcheurs néerlandais; mais les états généraux, goûtant peu ce système de représailles, firent mettre en liberté le navire et dédommagèrent le capitaine. La leçon néanmoins avait frappé juste. Comme le droit des Anglais n'était après tout que le droit du plus fort, il fut détruit par la force. On finit par s'entendre et par se partager les quartiers de la pêche. Chaque nation devait poursuivre la baleine le long de certaines côtes et dans les limites qui lui étaient assignées. La Hollande ne tarda point dès lors à surpasser la Grande-Bretagne elle-même dans ses entreprises maritimes à la recherche d'une proie si convoitée (1). L'histoire de cette pêche grandiose, de cette

(1) Dans les commencements, comme l'office de harponneur exigeait, outre le courage personnel, des connaissances spéciales, on employait seulement des Biscayens, accoutumés depuis longtemps aux dangers et aux difficultés de cette pêche. Chaque vaisseau était alors dirigé par deux hommes, le commandeur ou le pilote, qui était un Hollandais, et le harponneur appelé en néerlandais *sepksnyder* (coupeur de lard), et qui était de la Biscaye. Ce dernier avait la surintendance des pêcheurs et présidait à l'attaque de la baleine. Plus tard, les Hollandais surpassèrent les Basques dans cette stratégie périlleuse, et les Anglais eux-mêmes durent apprendre des Hollandais l'art de se procurer de ces animaux, source d'une richesse considérable. Aussi recoururent-ils plus d'une fois à l'assistance des marins à qui ils avaient d'abord disputé le terrain de la pêche.

pêche épique, se divise en deux périodes distinctes, l'une de protection, l'autre de liberté (1).

La compagnie fondée à Amsterdam en 1614 retint le privilége de la pêche de la baleine jusqu'en 1642. Ce monopole ne cessa néanmoins d'exciter le mécontentement de certaines provinces bataves qui se trouvaient exclues par un tel traité des bénéfices d'une industrie souveraine. Les réclamations affluèrent auprès des états généraux. Le caractère valeureux et entreprenant des Frisons supportait surtout avec impatience les obstacles légaux qui leur interdisaient l'accès de ces régions redoutables. Ils invoquèrent le droit commun qu'ont toutes les parties d'un État républicain à la participation des mêmes dangers et des mêmes avantages. Les états généraux de la Frise consacrèrent alors le principe de la liberté naturelle et illimitée des mers. Une compagnie formée dans cette province obtint donc une concession pour faire la pêche de la baleine. La Zélande avait de son côté arraché le même privilége. Les trois compagnies d'Amsterdam, de Frise et de Zélande se réunirent et confondirent leurs intérêts pour écarter les prétentions des autres villes qui voudraient leur disputer les

(1) La naissance de la pêche de la baleine est ultérieure au développement de la pêche du hareng, qui remonte aux premiers temps de la république batave. Par une anomalie singulière, les Hollandais continuèrent à appeler la pêche du hareng la *grande pêche* et celle de la baleine la *petite pêche*. La pêche du hareng était, il est vrai, plus lucrative et occupait un grand nombre de bâtiments.

mers glaciales. Leur espérance fut trompée : tous les aventuriers des Provinces-Unies continuèrent à protester contre une concession de l'État qui les excluait du théâtre d'une industrie si lucrative. Sous le régime de la protection, la pêche de la baleine atteignit cependant à une situation florissante ; mais le succès doit être attribué, en partie du moins, à la nature même des choses. Dans les commencements, la baleine se laissait prendre avec une certaine naïveté. Ce géant de la création animale se reposait calme et superbe dans la confiance de sa force. C'était la première fois qu'il voyait l'homme au milieu de ces glaces, contemporaines peut-être de la naissance du globe. Un ennemi de si petite taille ne lui inspirait qu'une crainte médiocre, et il dédaignait de fuir les baies et les côtes témoins séculaires de sa domination incontestée.

On voyait dans ce temps-là ces grands cétacés apparaître autour des navires en immenses troupeaux. Les Hollandais en détruisirent aisément un nombre considérable. Il arriva souvent que la compagnie fut obligée de recruter sur les mers des navires vides pour rapporter en Hollande le produit de cette pêche surabondante. Un tel succès inspira à la compagnie une confiance funeste. Croyant que la pêche se maintiendrait toujours à cet état de prospérité, elle fonda dans les îles désertes des mers polaires de vastes et magnifiques établissements qui l'entraînèrent dans des dépenses exagérées. Un village néerlandais s'éleva au milieu des solitudes arctiques. Ce

village prit le nom de *Smeerenberg* (1). Visitée chaque année par douze ou dix-huit mille marins des Pays-Bas, la colonie prit un développement inattendu. Le village de Smeerenberg et l'île d'Amsterdam tout entière présentaient alors l'aspect d'une ville manufacturière et commerciale. Un nombre considérable de colons se rendaient tous les ans sur les lieux pour vendre aux marins certaines provisions, telles que de l'eau-de-vie, du vin, du tabac. Les inconvénients d'un voyage dans ces régions lointaines et glacées étaient bien compensés par les profits qu'ils tiraient de leur commerce. Des artisans de tous les métiers ne tardèrent point à les suivre. Une des délicatesses fort recherchées par les bons Hollandais de cette époque, surtout dans les grandes villes, c'étaient des petits pains chauds à leur déjeuner. Ce luxe de table fut transporté d'Amsterdam à Smeerenberg. Les boulangers annonçaient aux marins et aux colons, en soufflant dans une trompe, le moment où ils retiraient le pain du four. Autour des factoreries et des autres édifices de la compagnie s'élevèrent ainsi des maisons particulières qu'on abandonnait pendant l'hiver et qu'on reprenait au printemps suivant. La Néerlande avait alors des colonies à l'extrême sud et à l'extrême nord : Smeerenberg était sa Batavia des glaces. Les résultats obtenus

(1) Ce nom vient sans doute de deux mots hollandais : *smeer*, qui veut dire lard, graisse, huile, et *bergen*, qui signifie tirer. Il y avait en effet d'immenses chaudières qui bouillaient nuit et jour, et dans lesquelles on préparait l'huile de baleine. Le même mot *smeer*, en langue suédoise, veut dire beurre.

dans les années suivantes ne justifièrent pourtant point les espérances excessives de la compagnie groënlandaise. Les frais énormes qu'avaient entraînés la construction des bâtiments, l'équipement des navires et l'achat du matériel de pêche amenèrent de terribles mécomptes. D'un autre côté, les baleines commençaient à se tenir sur leurs gardes et à se retirer des baies dans lesquelles on leur faisait une chasse si acharnée. A un système de prodigalité succéda alors un système d'économie. Il était trop tard : le prestige s'était évanoui, et l'heure du déclin avait sonné pour la compagnie. La province d'Utrecht, la Gueldre, l'Over-Yssel, ne cessaient d'adresser des représentations aux états-généraux et de réclamer la liberté de la pêche. Les États, comprenant alors que le maintien des priviléges n'était plus possible et nuirait même aux intérêts du commerce néerlandais, ouvrirent enfin les mers à tous les aventuriers.

Nous entrons ici dans la seconde phase de cette pêche célèbre, dans l'ère de la liberté. Les états n'eurent qu'à s'applaudir de leur décision, car en peu de temps cette importante branche du commerce national se développa d'une manière inespérée. Le nombre des vaisseaux envoyés tous les ans à la pêche de la baleine par la compagnie groënlandaise était environ de trente : après l'abolition du privilége, il s'éleva à deux cent soixante navires montés par quatorze cents hommes (1). Sous le

(1) Nous trouvons ces chiffres dans les intéressants *Mémoires* de de Witt. Suivant lui, la pêche de la baleine décupla ses produits :

nouveau régime, cette vaillante industrie atteignit un degré de développement qui a pour jamais associé le nom de la Hollande à la pêche de la baleine. Les marins néerlandais acquirent alors une expérience et une intrépidité qui firent oublier les Biscayens. Les bénéfices de cette pêche furent un instant fabuleux, surtout autour de l'île de Saint-Maurice. On raconte qu'un navire commandé par un certain Willem Ys fit deux voyages en une année, et rapporta chaque fois en Hollande une cargaison de cent barils d'huile. La chasse de la baleine ne se maintint pourtant pas longtemps à ce degré inouï de prospérité. De plus en plus effrayées et voyant que leur empire était décidément détruit dans ces mers, où, avant l'arrivée de l'homme, elles ne comptaient guère d'ennemis sérieux, les baleines se retranchèrent derrière les glaces comme derrière un rempart qui leur était donné par la nature. C'est là qu'il fallut bientôt les poursuivre à travers des dangers et avec des dépenses considérables. La baleine passa, vers 1719, des mers voisines du Spitzberg au détroit de Davis. Sur ce nouveau théâtre, les profits matériels, bien que considérables encore, furent souvent balancés par des pertes énormes. Il y avait des années où l'on était obligé d'abandonner jusqu'à vingt navires dans les glaces. Malgré ces désastres et ces chances défavorables, la Néerlande retira de cette pêche des

les braves Frisons formaient un neuvième de cette armée pacifique à laquelle les Pays-Bas durent une partie de leurs plus solides conquêtes.

avantages certains. Les régions polaires furent pour les Pays-Bas, à la fin du seizième siècle et pendant la première moitié du dix-septième, une Californie perdue dans les neiges. L'huile de baleine coulait à flots d'or, suivant l'expression d'un poëte néerlandais, sur les destinées de la république (1). Cependant cette pêche historique touchait, avec la république elle-même, à une époque de décadence. Elle se maintint, quoique fort réduite, jusqu'en 1795, époque à laquelle les troubles politiques et plus tard surtout les guerres de l'empire, en fermant les mers, l'anéantirent tout à fait. En 1815, lorsque la paix de l'Europe fut rétablie, le gouvernement des Pays-Bas proposa une prime d'encouragement pour relever la pêche de la baleine. Chaque vaisseau hollandais équipé pour cette pêche devait recevoir une somme de 4,000 florins à son départ durant les trois premiers voyages, et 5,000 florins de plus s'il retournait à vide. Ce système de protection fut impuissant et ne ressuscita qu'à demi l'ardeur des baleiniers néerlandais (2).

(1) La statistique justifie jusqu'à un certain point par des chiffres ce langage de la poésie. De 1669 à 1778, les dépenses pour la pêche de la baleine montèrent à 177,893,970 fl. : le produit de cette pêche, dans le même intervalle de temps, s'éleva à 222,286,770 florins ; il restait donc entre les mains des baleiniers un bénéfice de 44,298,800 florins. Ces chiffres répondent suffisamment aux Hollandais qui, pour se consoler sans doute du déclin d'une industrie si fameuse et si nationale, prétendent aujourd'hui que la pêche de baleine n'a jamais donné de grands résultats.

(2) Le déclin de la pêche de la baleine peut être fixé à l'année 1770 : de 1679 à 1778, le nombre des bâtiments, qui était de 182 par année, fut réduit à 134 ; durant la guerre de la Grande-Bretagne

L'histoire de la pêche de la baleine serait incomplète, si nous omettions de signaler les efforts tentés à plusieurs reprises par les Hollandais pour s'établir dans ces régions âpres et silencieuses, auxquelles la nature semble avoir refusé les conditions de la vie humaine. Dès les premiers temps, les baleiniers de la Néerlande comprirent les avantages considérables qui résulteraient pour eux d'une occupation fixe et permanente de ces latitudes, visitées chaque année à grands frais par leurs vaisseaux. Les aventuriers qui se livraient à la pêche de la baleine, trouvant un intérêt majeur à établir des colonies fixes dans ces contrées inhospitalières, ne négligèrent aucun moyen pour provoquer des essais à cet égard ; mais telle était la terreur qu'inspirait cette entreprise aux hommes les plus courageux, que les offres les plus séduisantes ne furent point écoutées. Une compagnie russe, après avoir obtenu un sursis pour quelques condamnés à mort, leur promit non-seulement le pardon, mais encore une récompense en argent, à la condition qu'ils passeraient un seul hiver au Spitzberg. La crainte du supplice qui les attendait

avec l'Amérique, ce nombre tomba à 60 ou 70. Il est douloureux de comparer les faits actuels à cette ancienne situation des choses. Trois sociétés établies en 1815 s'occupèrent de la pêche de la baleine et du chien marin : en 1826 déjà, la première de ces sociétés était en dissolution. En 1853, trois vaisseaux seulement visitèrent les côtes du Groënland. La pêche fut heureuse, car 13,500 peaux de chiens marins et 1,678 barils de lard furent rapportés dans la ville de Harligen, — 6,500 peaux de chiens marins et 320 barils de lard dans la ville de Purmerende. Ce succès partiel n'encouragea pourtant pas le zèle des armateurs, car l'année suivante il ne sortit que deux vaisseaux de Purmerende, et un seul de Harlingen.

leur arracha un consentement; mais lorsqu'ils furent transportés sur le théâtre de l'expérience et qu'ils aperçurent ces contrées froides, affreuses, désolées, ils reculèrent avec horreur devant leur nouveau séjour, et demandèrent à retourner dans leur patrie pour y subir leur peine plutôt que d'affronter en des régions pareilles une mort sans cesse renaissante. Un capitaine anglais, qui était chargé de les conduire au Spitzberg, compatit à leur désespoir; il les ramena en Angleterre, et à son retour il intercéda pour eux auprès de la compagnie, qui obtint la grâce de ces hommes.

Le projet semblait abandonné. Tout à coup ce que les marchands hollandais n'avaient pu obtenir de leurs concitoyens au prix de l'or, ni les Russes au prix de la vie, le hasard, un hasard affreux, le procura. Un patron de navire anglais avait perdu seize hommes de son bord. Huit, séparés par accident du navire, avaient été laissés au Spitzberg; les huit autres étaient occupés, sur un autre point du même groupe d'îles, à la poursuite du renne pour la provision de l'équipage, lorsque le navire, chassé par les glaces, fut contraint de les abandonner à leur misérable sort. Les huit premiers périrent dans le cours de l'hiver, et l'on retrouva, l'été suivant, leurs cadavres hideusement rongés par les animaux de proie. Les huit autres, en regagnant le lieu du rendez-vous, reconnurent avec horreur que leur vaisseau était parti. A l'aide des ressources que leur fournissait la chasse, avec les débris de lard de baleine qui étaient restés dans les

chaudières, au moyen des constructions élevées par les colons d'été, et dans lesquelles ils se réfugièrent, ces malheureux réussirent à se conserver vivants jusqu'à l'arrivée de la flottille qui parut au printemps sur ces rivages. Le sort de ces huit hommes qui avaient heureusement échappé à une mort qu'on pouvait croire certaine réveilla chez les tenaces Hollandais le désir, déjà ancien, d'établir dans ces mornes solitudes des colonies permanentes. De nouveaux encouragements ayant été proclamés dans toute la flotte (1), sept hommes de bonne volonté offrirent leurs services. On les débarqua dans l'île de Saint-Maurice pour y passer l'hiver. Sept autres volontaires furent conduits en même temps dans l'île d'Amsterdam, au nord-est du Spitzberg, et après leur avoir laissé des vêtements et des provisions de bouche, on les abandonna. Quand la flottille de pêche retourna l'année suivante dans les mers du Groënland, les Zélandais arrivèrent les premiers en vue de l'île Saint-Maurice.

(1) Le but à la fois scientifique et industriel de ces terribles essais est indiqué dans une sorte de procès-verbal où l'on reconnaît bien l'esprit austère et religieux de la vieille Hollande. « Il a plu à Dieu, créateur et conservateur de l'univers, par l'incontrôlable volonté de qui les conseils des hommes sont gouvernés, d'inspirer à la compagnie du Groënland la résolution suivante : — il sera fait des études pratiques sur les véritables conditions de l'hiver dans les régions du Groënland, concernant surtout les nuits et les autres phénomènes atmosphériques dont disputent les astronomes. En conséquence il a été résolu que sept des plus braves et des plus habiles de la flotte seront admis sur leur consentement à demeurer là toute la saison d'hiver. » Suivent les noms des héroïques marins qui se proposaient eux-mêmes pour tenter l'aventure.

Le cœur de ces bons matelots battait d'impatience et d'anxiété, il leur tardait de connaître le sort de leurs braves camarades. Quelques-uns d'entre eux s'approchèrent de la côte dans un bateau : hélas ! la côte était silencieuse et déserte. Ce fut alors un défi à qui courrait le plus vite et à qui arriverait le premier devant les huttes de ces pauvres gens ; mais, ne voyant personne ni sur le rivage ni sur le seuil des habitations, ils en vinrent à concevoir d'affreuses inquiétudes. A peine entrés dans les huttes, ils trouvèrent les cadavres des sept hommes qui avaient été laissés dans l'île l'aunée précédente. Chacun d'eux était dans sa cabine. Auprès de quelques-uns, on voyait encore du fromage et du pain, dont ils s'étaient nourris peu de temps avant leur mort ; auprès d'un autre, on trouva un livre de prières ouvert à la page où il avait lu. Les matelots restèrent confondus d'admiration et de terreur à la pensée des maux que ces malheureux avaient soufferts dans leur effroyable exil. Le commandant du navire, ayant appris la funeste nouvelle, se rendit lui-même à terre ; il donna des ordres pour que les corps des sept victimes fussent mis dans des cercueils et enterrés provisoirement sous la neige, jusqu'à ce que le sol fût devenu moins dur. Ils furent couchés l'un à côté de l'autre, et l'on posa des pierres sur chaque tombe pour empêcher les bêtes fauves de déterrer leurs cadavres. Autant que le permettaient les circonstances et les lieux, on leur rendit ensuite les honneurs funèbres ; une décharge d'artillerie salua une dernière fois ces coura-

geux martyrs de la science du globe. On trouva dans la hutte des mémoires, ou pour mieux dire un journal météorologique, avec des notes curieuses et touchantes sur leur situation personnelle. Il fallait tout le dévouement et tout le courage passif des Hollandais, combiné avec leur esprit d'observation positive, pour écrire ces simples pages, qu'on ne lit point sans un serrement de cœur. Il y a surtout dans ce journal sans art, tracé par la rude main de ces hommes de mer, un détail qui revient sans cesse et qui pénètre d'un sentiment indéfinissable. Au bord de cette île déserte s'élève une montagne sur laquelle ces malheureux se rendent les jours où la neige, le vent et le froid le permettent. De cette montagne, ils regardent loin, bien loin, comme pour voir si quelque chose ne viendra point à leur secours; mais, ajoutent-ils avec une sorte d'espérance trompée et de découragement, « nous ne voyions rien, rien que les glaces, de quelque côté que nous tournions nos yeux. »

La flottille de pêche se mit ensuite à la recherche des sept autres marins qui avaient été déposés l'année précédente au Spitzberg, c'est-à-dire neuf degrés plus avant vers le nord. Malgré d'affreuses souffrances, ceux-ci avaient tous survécu. Ce succès partiel encouragea les espérances des marchands et des armateurs. Ils firent de nouveau un appel aux volontaires de la flotte, et cette année même sept hommes remplacèrent au Spitzberg les sept qui avaient réussi à vivre. Ces infortunés tinrent également un journal qui relatait l'état du temps et aussi

l'état de leurs forces, qui déclinaient. On ne sait en vérité ce dont on doit le plus s'étonner, ou de la résignation de ces hommes, ou de l'avidité des compagnies, qui cherchaient surtout dans ces expériences mortelles un moyen d'accroître la fortune de la pêche (1). Lorsque les vaisseaux arrivèrent de la Hollande l'année suivante, les marins trouvèrent la porte de la hutte fermée. Ayant pénétré dans l'intérieur, qui était sombre, ils se heurtèrent contre des cadavres. Trois étaient dans des cercueils, les autres étaient couchés à terre sur des voiles de navire, avec leurs genoux pliés et ramenés vers le menton. On referma soigneusement la porte de la hutte, dans la crainte que les corps ne fussent mangés par les ours blancs. Ce fut la dernière tentative faite par les Hollandais pour s'établir l'hiver au Spitzberg.

L'histoire de la pêche de la baleine devrait aussi embrasser l'histoire des naufrages célèbres auxquels ont plus d'une fois donné lieu ces périlleux voyages dans les glaces éternelles. Ce serait une longue et lamentable épopée maritime dont nous détacherons seulement un épisode. Un pêcheur de baleine était parti du Texel dans une galiote. Arrivé en face du Spitzberg avec l'intention

(1) Si le séjour des malheureux laissés à l'île Maurice n'avait pas résolu le problème de l'acclimatation, il avait du moins répondu affirmativement sur un autre point aux espérances des compagnies. « Aujourd'hui, disent-ils dans leur journal, en allant sur la montagne, nous aperçûmes cinq baleines près du rivage, et vers le soir quatre autres dans la baie. Si nous avions eu les instruments nécessaires pour cette pêche, nous aurions pris de ces animaux autant qu'il en faudrait pour défrayer toute une flotte. »

de jeter l'ancre, il en fut empêché par des bancs de glace contre lesquels il s'efforçait vainement de manœuvrer. Apercevant alors deux baleines dans la baie, il se mit à leur poursuite. Pendant que les gens de l'équipage étaient occupés à ramer pour suivre les mouvements de ces animaux, ils découvrirent à une certaine distance un grand îlot de glace, et à la surface de cet îlot un objet blanc qu'ils prirent à première vue pour un ours; le harponneur jugea, lui, que ce devait être autre chose. Il leur persuada de ramer dans cette direction. Ayant suivi son conseil, ils ne tardèrent point à reconnaître sous ce ciel confus, au milieu de cette nature où tout est blanc, indécis et brumeux, un débris de voile que quelqu'un sans doute élevait en l'air en signal de détresse. Ils ramèrent vers ce point de toutes leurs forces, et en approchant ils trouvèrent, à leur grande surprise, quatre hommes vivants et un mort sur la glace. Ces malheureux, qui étaient Anglais, tombèrent à genoux en exprimant leur joie et leur reconnaissance d'une délivrance si inespérée. Leur vaisseau avait fait naufrage. Ils étaient quarante-deux au moment de la catastrophe; à peine avaient-ils réussi à sauver quelques vivres et quelques outils. Le commandant, ayant reconnu, après deux ou trois jours de réflexion, qu'il était impossible pour eux de vivre longtemps sur ce champ de glace, se résolut à gagner la terre dans une corvette avec dix-sept de ses hommes. S'il réussissait dans son entreprise, il devait donner de ses nouvelles à ceux qui restaient. Il partit; mais le vent

soufflait dur, et, n'ayant plus entendu parler de lui, les malheureux pensèrent qu'il avait été submergé avant de gagner le rivage. Ils étaient demeurés trente-quatre. Bientôt ils manquèrent de provisions, et, n'ayant plus rien à attendre que la mort, les pauvres gens se divisèrent encore. La plupart d'entre eux s'embarquèrent sur des glaçons flottants, dans l'espérance de rencontrer quelque rivage. Ceux qui restaient n'entendirent plus jamais parler d'eux. De quarante-deux, les naufragés étaient réduits à quatre, qui s'attachaient à ce sol inhospitalier comme à une planche de salut. Ils avaient creusé un grand trou, en manière de caverne, dans l'épaisseur de la glace, et ils en avaient fermé l'entrée avec les glaçons qu'ils avaient extraits, afin de se défendre contre la violence des vents et des flots. Ils avaient vécu dans ce trou quatorze jours depuis la perte de leur navire. Écrasés par le désespoir, tourmentés par le froid et par la faim, ils voyaient s'approcher de moment en moment une mort certaine. Ils n'avaient mangé depuis quelques jours qu'une ceinture de cuir appartenant à l'un des naufragés, et qu'ils avaient divisée entre eux pièce à pièce, jusqu'à ce qu'enfin tout fût consommé. Au moment où la chaloupe arriva en vue de leur île de glace, ils se trouvaient tout à fait sans ressources. Portés sur la galiote hollandaise, ils y reçurent les soins les plus empressés; trois d'entre eux succombèrent pourtant, quelques jours après, aux suites de leurs privations et de leurs souffrances. De tout l'équipage du vaisseau sombré, un seul homme sur-

vécut et arriva heureusement à Delft, d'où il retourna en Angleterre.

Où en est aujourd'hui une pêche si fertile en aventures, si importante au point de vue économique? C'est une question à laquelle m'amenait la suite même de ces études sur la vie néerlandaise. Me trouvant en 1855 sur les bords du Zuyderzée, autrefois le principal théâtre des armements pour la chasse de la baleine, je recherchai les traces d'une industrie maritime qui avait porté si haut et si loin le nom de la Hollande. Hélas! ces traces sont aujourd'hui bien effacées. L'île de Marken, qui fournissait jadis à la flotte groënlandaise des baleiniers intrépides, ne connaît plus le chemin des glaces. Je me rabattis sur les côtes de la Frise, d'où s'élancèrent, dans les deux derniers siècles, tant d'heureux aventuriers. Là encore cette pêche n'est plus qu'un souvenir. J'errais ainsi sur le golfe, cherchant les restes d'un commerce qui fit longtemps fleurir les populations du littoral, quand je m'arrêtai à Stavoren, la plus ancienne des villes frisonnes. C'était une cité considérable à l'époque où Amsterdam n'existait pas, ou n'était qu'un village de pêcheurs. Neuf rois de la Frise y tinrent leur cour. Stavoren comptait parmi les plus puissantes villes anséatiques. Au neuvième siècle, ses habitants découvrirent les terres boréales, et s'ouvrirent un passage par le Sund dans les eaux de la Baltique, où ils faisaient un immense commerce. Les Danois, en récompense d'une découverte qui leur donnait de grands avantages, accordèrent aux vais-

seaux de Stavoren le libre passage par le détroit : ceux-ci ne devaient livrer en retour de cette faveur qu'un morceau de drap de Leyde au roi de Danemark. Puissante sur les mers, jouissant d'un port commode dans lequel affluaient toutes les marchandises de l'Orient et de l'Occident, assise sur une légère éminence qui s'élève et s'avance dans le golfe comme un promontoire, Stavoren défiait toutes les autres villes des Pays-Bas. Aujourd'hui quel changement! Cette opulente Ninive du Zuyderzée, comme on l'appelait, n'est plus qu'un misérable village. Une légende nous raconte les causes d'une décadence et d'une désolation qui rappellent le sort des vieilles cités bibliques. Les habitants de Stavoren, dit cette légende, ne sachant supporter une prospérité qui augmentait de jour en jour, tombèrent dans le luxe et dans l'insolence. Ils allèrent, dans leur orgueil, jusqu'à couvrir d'or leurs balustrades, leurs pots à boire et la porte de leurs maisons. Une telle extravagance humiliait les villes de la Hollande, qui s'en vengeaient en appelant ceux-ci *les enfants gâtés de Stavoren*. La superbe cité était parvenue à ce degré de splendeur, quand la fortune se retourna pour elle tout à coup comme le feuillet d'un livre au souffle du vent. Une veuve, riche marchande, ayant frété un vaisseau qu'elle avait envoyé à Dantzig, sur la Vistule, avait enjoint au capitaine de lui apporter des marchandises précieuses. Le capitaine, arrivé à Dantzig, ne put se procurer que du froment : il en chargea son bâtiment et s'en retourna. La marchande de

Stavoren lui demanda ce qu'il avait acheté à Dantzig; le capitaine répondit : Du froment. Alors l'orgueilleuse veuve lui commanda de jeter à la mer par tribord ce qu'il avait chargé par babord. Le capitaine obéit. Cependant Dieu manifesta son courroux. Aussitôt que ce froment eut été répandu dans la mer, il s'éleva à cet endroit-là un banc de sable d'une immense étendue, qu'on voit encore aujourd'hui et sur lequel échouent les navires. Ce banc de sable éteignit le commerce de cette opulente cité, qui diminua peu à peu. Aujourd'hui sa navigation et ses grandes pêches sont tombées avec tout le reste; à peine ai-je vu quelques pauvres barques qui se livrent encore à la pêche du hareng dans les eaux du Zuyderzée.

Je me dirigeai enfin vers Harlingen, où l'on me dit que la pêche de la baleine s'était maintenue dans ces dernières années. Je me promenais sur le port, chef-d'œuvre de l'industrie néerlandaise; j'admirais ces digues de mer hautes et larges qui défient tout le poids de l'Océan, lequel vient se briser au pied de la statue de Gaspard Robles (1), quand je vis entrer dans le port un vaisseau qui revenait des mers glaciales. Ce vaisseau était le dernier qui se livrât à la pêche de la baleine. Encore n'avait-il point réussi dans son voyage : il ne rapportait qu'une faible cargaison d'huile et quelques peaux de chiens ma-

(1) Ancien stathouder de la Frise, auquel la province et surtout la ville de Harlingen sont redevables de ces grands ouvrages.

rins. Ses voiles humiliées disaient assez l'insuccès de l'équipage. Il y avait pourtant sur le môle un peuple de curieux qui regardait en silence. Parmi eux, je remarquai un vieillard à la figure basanée comme celle des hommes de mer. Il considérait d'un air affligé le retour de ce navire, et murmurait entre ses dents : « Oh! quelle décadence, quelle décadence! » Ce vieillard était un ancien lieutenant baleinier. Sans avoir vu les beaux jours de cette pêche nationale, il avait pris part aux entreprises courageuses des Frisons, qui essayèrent, après 1815, de relever le pavillon néerlandais dans les mers arctiques. Je l'abordai; il parlait plusieurs langues du Nord, comme tous les marins hollandais qui ont été en relation avec les différents peuples navigateurs, mais surtout un rude anglais, *a rough english,* qui reflétait bien le caractère de ses traits. Heureux de trouver quelqu'un qui s'intéressât encore à la pêche de la baleine, il me donna volontiers tous les renseignements que je désirais sur les préparatifs de voyage, sur cette vie de mer, sur les mœurs, les aventures et les exploits de ses camarades, sur l'art de harponner la baleine. J'ai cherché à reproduire le récit du vieux marin, en conservant de mon mieux l'enthousiasme et l'énergie de ces souvenirs personnels, échos d'une âme fortement émue par les impressions d'une existence hasardeuse.

II

— Vous vous étonnez peut-être, me dit le baleinier, de l'amertume de mes regrets; mais quiconque a une goutte de sang frison dans les veines ne peut voir sans un soupir l'état d'abaissement dans lequel est tombée une pêche qui était la couronne et la gloire des Provinces-Unies. Nos couleurs avaient fait pâlir dans les mers boréales le pavillon anglais lui-même. C'est à la pêche de la baleine que la république dut une partie de ses grands navigateurs et de ses intrépides marins. Si cette pêche est sortie des découvertes et des voyages entrepris par nos ancêtres dans l'Océan Arctique, elle a favorisé à son tour l'étude des régions hyperboréennes et reculé le boulevard des glaces. Il était défendu aux baleiniers hollandais, sous les peines les plus sévères, de s'enrôler sur les vaisseaux des nations ennemies ni d'exporter au dehors le matériel de pêche (1). En temps de guerre, nos marins devaient servir sur la flotte de l'État, et vous jugez aisément ce qu'on devait attendre de ces hommes habitués à braver les monstres de l'Océan et le climat des régions polaires. Il y a quelques années, Harlingen, ma ville natale, luttait encore; mais le nombre de ses bâtiments de pêche fut successivement réduit à quatre, puis

(1) Il était même interdit aux chantiers de la Hollande de construire des navires de pêche pour le compte des autres pays.

à trois... Aujourd'hui, vous le voyez, un seul navire rentre dans notre port, et encore à peu près vide. Hélas ! je vous le dis, la pêche de la baleine s'en va.

Nous partions d'un des ports de la Néerlande vers la fin de mars ou le commencement d'avril. Quelques baleiniers mettaient même plus tôt à la voile. Impatients de forcer la barrière de glace qui, dans la froide saison, ferme le Spitzberg, ils s'engageaient de bonne heure dans les mers solides pour atteindre la retraite des baleines. On profitait d'un vent favorable, et, à l'aide de cordes et de scies dont on se servait pour scier la glace, on s'avançait, à travers des dangers et des peines incroyables entre ces rochers disjoints. Les accidents et les pertes auxquels donnait lieu une navigation si laborieuse firent abandonner un tel système. Il est à la fois plus économique et plus avantageux d'attendre que le soleil ait dénoué la ceinture de glace avant de se risquer dans ces mers dangereuses. Les bâtiments destinés à la pêche de la baleine étaient bons voiliers, solidement construits, doublés en bois, recouverts pour la plupart de lames de fer; vous pouvez d'ailleurs en juger par celui que vous avez maintenant sous les yeux. Ces précautions étaient nécessaires pour labourer les mers du Groënland et du détroit de Davis où nous étions continuellement exposés à la pression des glaces, aux coups de neige et à la fureur des vagues. L'équipage était composé de quarante ou cinquante hommes, parmi lesquels il y en avait de différents grades et de différentes professions. Chacun

se tenait à son emploi. Ils couchaient dans des cabines placées sous l'entre-pont.

Nous nous amusions fort de la consternation des apprentis à leur entrée dans ces mers ténébreuses et glacées qui ne ressemblaient à rien de ce qu'ils avaient vu jusque-là. Je regrette et je regretterai toujours une ancienne coutume qui est maintenant abolie. Le néophyte qui en était à son premier voyage se voyait initié aux mystères du cercle arctique par une cérémonie solennelle, dont se souviennent encore nos vieux marins. L'Océan, revêtu des ajustements et des attributs convenables, se présentait lui-même à bord pour recevoir l'hommage qui lui était dû comme maître et souverain de ces royaumes. Des algues, des mousses marines, avec des huîtres, des madrépores, des étoiles de mer, des coquillages de toute sorte, ornaient la personne de sa majesté hyperboréenne. Parfumée avec l'essence de baleine, de morse et de phoque, elle exhalait autour d'elle cette odeur si agréable à l'épicurisme des Groënlandais. Assise sur son char (un banc de glace) et suivie de son cortége naturel, les cétacés, les serpents de mer, en un mot tous les monstres de sa cour, elle était vraiment imposante à voir. C'était un roi, je vous jure, un vrai roi. Le tremblant adepte était alors amené en présence de l'Océan, qui lui faisait subir un examen. Cette épreuve terminée, il était remis entre les mains des officiers de sa majesté, qui exécutaient strictement et consciencieusement les fonctions de leur charge. Cette seconde épreuve

était vraiment terrible. Frissonnant de peur et de froid, le malheureux novice était rasé avec un rasoir fait par le tonnelier (1), savonné avec la lie de l'huile de baleine, et plongé ensuite dans l'eau glacée. On l'en retirait presque à demi mort, mais régénéré. Après un tel baptême, il avait le droit de se regarder comme un enfant de ces mers. Parlez maintenant de notre coutume aux matelots qui traversent le cercle arctique : ils ne s'en souviennent plus que comme d'une légende. Les vieux marins ne se rappellent pourtant point sans émotion les scènes de leur jeunesse, car ce jour d'épreuve était en même temps un jour de fête et de joie pour l'équipage. Il y avait là quelque chose qui réchauffe, même après de longues années, le cœur glacé par l'âge.

Quand le navire était parvenu à la hauteur de 60 ou 65 degrés, nous commencions à faire tous les apprêts pour la pêche de la baleine. Le commandant distribuait à chaque homme de l'équipage un emploi différent et les instruments qui lui étaient nécessaires (2). Les préparatifs de l'attaque consistent surtout dans l'armement des chaloupes. Une chaloupe est fournie de deux harpons, six ou huit lances, cinq ou sept rames. L'équipage du navire se trouve alors partagé en autant de divisions qu'il y a de bateaux. Chacun de ces bateaux a son person-

(1) Le tonnelier était sur les navires de pêche un homme important. C'est lui qui construisait et cerclait les barils destinés à recevoir l'huile de baleine.

(2) On peut voir au musée de la Haye une collection d'armes et de différents outils mis en usage pour cette pêche.

nel, qui consiste en un harponneur, un pilote qui tient le gouvernail, un homme chargé de l'aménagement des cordes, et trois ou quatre rameurs ; cela constitue l'équipage d'une chaloupe. Tout étant prêt, on force, à la hauteur de 75 ou 76 degrés, les premières glaces ; puis on avance toujours dans ces mers difficiles, jusqu'à ce qu'on soit parvenu, entre les 77[e] et 79[e] degrés, aux campagnes de glace solide sous lesquelles se tiennent d'ordinaire les baleines (1).

Il faût se faire une idée de la nature et de la topographie de ces mers si peu connues, si l'on veut comprendre les dangers de la navigation arctique. Une des merveilles de cet abîme d'eau qui s'étend sous la nuit des pôles, ce sont sans contredit les *plaines de glace*. Ce nom leur a été donné par un baleinier hollandais, et il a passé ensuite dans toutes les langues. Un des navires réunis à Smeerenberg pour la pêche avait mis à la voile et s'était

(1) Que les baleines, poursuivies et détruites le long des côtes du Groënland, se soient retranchées avec intention derrière le boulevard des glaces éternelles, c'est un fait dont il est impossible de douter, pour peu qu'on ait étudié les mœurs de cet animal. Quelquefois une baleine isolée s'attache à un grand glaçon flottant comme à un bouclier qui la couvre, et sous lequel on la voit se réfugier à la moindre alarme. Souvent aussi les baleines habitent par troupes dans des baies glacées. On les voit frapper avec leur tête et briser la surface solide, de distance en distance, pour respirer l'air. Quoique souveraine des mers par sa grande taille et par sa force prodigieuse, la baleine est extrêmement timide. Un oiseau qui vient s'abattre sur son dos la met dans un état d'agitation et de terreur. On ne s'étonnera donc plus que l'instinct de sa propre conservation lui ait fait chercher une retraite dans des solitudes défendues par une barrière compacte et difficile à ouvrir.

avancé dans la direction du nord-ouest à une distance considérable ; il ne vit point de baleines, mais il rencontra des glaçons vraiment prodigieux, et qui ressemblaient à des plaines par l'étendue de la surface. Quelquefois ces plaines se meuvent. Vous vous figurez aisément les conséquences de la rencontre de pareilles masses avec d'autres masses qui leur résistent ; c'est un des spectacles les plus solennels que présentent les mers polaires, et à coup sûr un des plus terrifiants. Il n'est pas rare que ces grands blocs acquièrent en flottant un mouvement rotatoire, lequel a souvent une rapidité de plusieurs milles à l'heure. Une plaine qui s'avance en tournant ainsi sur elle-même, et qui se heurte contre une autre plaine en repos, ou encore avec une autre plaine animée d'un mouvement contraire, produit un épouvantable choc. La plus faible des deux est mise en pièces avec un fracas indicible ; quelquefois même la destruction est mutuelle. Les deux plaines de glace se rencontrent, volent en éclats et en poussière. Les débris, d'une énorme dimension et d'un poids considérable, sont souvent lancés en l'air à vingt ou trente pieds, et couvrent un espace immense ; tandis que d'autres s'abîment soudainement au fond de la mer.

Vous jugez que le navire le plus fort et le mieux construit n'est, vis-à-vis de ces masses flottantes, qu'un insignifiant obstacle. S'il a le malheur de se rencontrer entre deux plaines de glace en mouvement, il est inévitablement broyé. Le danger augmente encore dans les temps

de brouillard, car il est alors difficile de suivre distinctement la marche de ces grands corps, qui se confondent avec la couleur générale du ciel. Il serait trop long de vous raconter tous les accidents auxquels ont donné lieu les champs de glace agités par le vent ou par les courants océaniques. Nos ancêtres eurent dans une seule année quatorze de leurs vaisseaux qui firent naufrage contre de tels écueils, et onze autres navires qui demeurèrent bloqués durant tout l'hiver. En 1777, un bâtiment hollandais, la *Wilhelmina*, fut engagé dans les glaces vers le 22 juin : la pression exercée par de telles masses flottantes était si grande, que l'équipage fut obligé de s'ouvrir un passage en sciant cette mer solide. Quelques jours après, la glace s'amollit, et le navire fut remorqué par des chaloupes dans la direction de l'est. Après avoir péniblement manœuvré durant quatre jours et à force de rames, les marins rencontrèrent à l'extrémité du banc quatre autres navires qui étaient encore cernés. Assaillis par une tempête et par une chaîne de collines mouvantes qui s'élevaient à la hauteur de vingt ou trente pieds, ce groupe de voiles fut horriblement maltraité. Trois navires sombrèrent. La *Wilhelmina* elle-même fut mise en pièces par la chute d'une énorme masse qui se détacha. L'événement fut si subit, que les hommes du vaisseau qui étaient dans leur lit eurent à peine le temps de se sauver à demi nus sur la glace. Il ne restait plus alors qu'un bâtiment, dans lequel les équipages des vaisseaux perdus vinrent chercher un refuge. Vers le commence-

ment d'octobre, ce dernier navire fut emporté au loin par la plaine de glace dans laquelle il était enserré, se heurta contre une autre plaine de glace et s'engloutit. Trois ou quatre cents hommes furent ainsi jetés sur la mer solide, presque sans vêtement et sans nourriture, sans même une tente pour s'abriter contre les rigueurs d'un froid polaire. On était à la fin d'octobre; les malheureux naufragés se séparèrent. Le plus grand nombre d'entre eux gagna la terre et entreprit un voyage désespéré à travers les côtes des îles désertes. Le reste demeura sur le champ de glace, attendant que, poussé par les vagues, le radeau abordât en vue de Staten-Hoek. Ils longèrent alors dans leurs bateaux des rivages désolés. Sans abri, sans habits convenables pour les protéger contre le froid, réduits à la triste nécessité de passer d'un glaçon sur un autre pendant l'obscurité de la nuit, ils bravèrent courageusement la mort. Après avoir reçu un accueil favorable de la part des bons Groënlandais, cent quarante d'entre eux gagnèrent les établissements danois sur la côte ouest du Groënland; le reste, c'est-à-dire environ deux cents, avait péri. — Nous nous racontions leurs aventures dans la cabine de nos vaisseaux, autour du poêle, et de tels récits du temps passé, loin d'abattre notre courage en face des mêmes dangers, ne faisaient que ranimer notre ardeur nationale. Ces mers, pleines du nom et des exploits des Hollandais, nous imposaient l'obligation morale de ne point démériter de nos ancêtres.

Les changements auxquels se trouvent soumis ces champs de glace sont quelquefois si extraordinaires, si capricieux, qu'ils déroutent tous les calculs des navigateurs. J'ai vu deux navires solidement fixés dans ces masses immobiles être tout à coup emportés par ces mêmes masses qui s'ébranlaient ; ils se trouvaient alors séparés l'un de l'autre par une distance de plusieurs lieues malgré l'apparente continuité des liens qui les retenaient à la surface de l'Océan glacial. Il faut d'ailleurs faire une distinction entre ces champs de glace qui couvrent la mer du côté du Spitzberg et les montagnes mouvantes qui du côté du détroit de Davis bondissent du fond de l'abîme. Il existe une véritable géographie des glaces dont on ne retrouve la trace sur aucune carte dessinée par la main de l'homme. Tous les pêcheurs qui ont forcé les remparts derrière lesquels la baleine se tient maintenant abritée savent qu'il se trouve vers le pôle arctique des isthmes, des archipels, puis enfin un véritable continent de glace dont l'étendue n'a point encore été mesurée. Ce continent est surtout formé d'une chaîne de montagnes qui se succèdent du côté de la baie de Baffin. Ces montagnes s'élèvent du sein de l'Océan à deux ou trois cents lieues de toute terre connue. Les neiges séculaires, les brouillards, les pluies augmentent d'année en année, selon toute vraisemblance, la hauteur de ces sommets, qui s'enfoncent toujours plus avant dans les solitudes d'un ciel immuable comme l'Océan lui-même. Seulement les lois de cette croissance n'ont point

été étudiées par nos géologues. Qui dira ce que cinq ou six siècles apportent en élévation à ces alpes des mers polaires? Ici tout est mystérieux et tout est gigantesque. Nos vieux poëtes hollandais, dont nous lisions quelquefois les œuvres pour charmer l'ennui de nos longs voyages, parlent volontiers des sévères beautés de l'hiver; mais, en vérité, ce qu'ils en connaissent est bien peu de chose. Il faut avoir vu les mers boréales pour se faire une idée de la neige, des brouillards et de ce que vous appelez les frimas. Là du moins l'hiver règne éternel, splendide, immense, fièrement assis sur des montagnes ed glace vieilles comme les fondements de la terre. Il est vrai qu'il n'a guère pour spectateurs que les ours blancs, les lourdes baleines et par hasard quelques pauvres pêcheurs ignorants, qui admirent en silence ces scènes grandioses de la nature, mais qui ne savent point les décrire.

Un des points essentiels de l'art du pêcheur, c'est de découvrir le gîte des baleines. Il faut pour cela de l'expérience et du coup d'œil. Quoique les cétacés semblent préférer le voisinage des plaines de glace, quelques-uns habitent cependant des mers ouvertes. Le plus grand nombre d'entre eux se rassemblent dans un cercle assez étroit; d'autres se répandent au contraire sur une immense surface. Il y a des baleines qui vivent seules ou par couples; il y en a aussi qui se promènent par troupeaux dans les solitudes océaniques. Ces tribus nomades se distinguent les unes des autres par certaines particularités d'âge, de caractère et de mœurs. La vie de ces

grands animaux est peu connue malgré les observations des baleiniers, qui les surveillent depuis des siècles. Il est curieux d'étudier leur marche. Parfois des groupes nombreux disparaissent en quelques jours du théâtre de la pêche. Ces mystérieuses évolutions sont sans doute déterminées par les lois de l'alimentation (1), par l'instinct de la conservation personnelle et par d'autres circonstances qu'il n'est guère possible de pénétrer. La science pratique du baleinier consiste moins à étudier les secrets de la nature qu'à s'inspirer du temps et des lieux. Il est pourtant difficile de ne point s'intéresser au sort de ces créatures gigantesques, dont la sécurité serait si grande sur les mers de glace, si l'homme n'avait pas forcé leur retraite inaccessible.

(1) Le système d'alimentation des baleines est extrêmement singulier. Ces géants du règne animal nagent à la surface de la mer avec une grande rapidité, et en nageant ils ouvrent leurs larges mâchoires. Un courant d'eau se précipite alors dans ce vaste gouffre, et avec l'eau des vers, des mollusques, de petits crustacés, en un mot les insectes de l'Océan. L'eau se trouve ensuite repoussée de chaque côté de la bouche; mais elle est tamisée en quelque sorte par les lames transversales des fanons, espèce de moustaches fixées à la mâchoire supérieure, et qui servent à retenir la nourriture. Nous avons vu ce mécanisme parfaitement exprimé sur une tête de baleine préparée dans le musée d'histoire naturelle à Harlem par les soins de M. van Breda. On peut admirer ici une des lois de la nature : dans sa sage prévoyance, elle n'a pas voulu que les gros mammifères vécussent aux dépens des autres animaux de leur espèce. L'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame se nourrissent d'herbes et de racines; la baleine s'alimente de très-petits êtres vivants, dont la reproduction au sein des abîmes de l'Océan est à peu près illimitée. Autrement l'appétit de ces colosses aurait pour ainsi dire englouti au bout de quelques siècles la création animale.

On choisit ordinairement pour la chasse de la baleine un temps couvert. Lorsque le ciel est clair, la mer s'illumine, pour ainsi dire, et l'ombre des chaloupes est alors si fortement imprimée à la surface de l'eau par les rayons du soleil, que les baleines s'effrayent volontiers et échappent à la main des plus habiles pêcheurs. Une atmosphère nuageuse, sans brouillard et sans neige, est la meilleure condition de succès. Le chef de l'expédition se tient dans une partie élevée du navire qu'on appelle le *nid de corbeau ;* il domine de là une étendue considérable de mer. Un télescope à la main, il attend le moment où se montrera sa proie. S'il découvre un jet d'eau et de fumée que la baleine, en soufflant, pousse ordinairement vers le ciel, il jette aussitôt ce cri : *Val ! val* (1) ! Pour quiconque n'a pas assisté à cette pêche, il est difficile de se faire une idée de l'émotion qu'un tel cri produit dans l'équipage. A l'instant même les marins qui étaient dans leur lit se lèvent, sautent à bas de leur couche, et par une température souvent très-inférieure à zéro se précipitent sur le pont avec leurs habits dans la main. Ils descendent alors par groupes de six ou sept hommes dans les chaloupes. Le harponneur qui doit attaquer la baleine se tient à la proue du bateau. On est

(1) Ce terme, comme la plupart de ceux qui sont passés en usage dans la pêche de la baleine, a été transporté avec plus ou moins d'altération dans les autres langues, dans l'anglais, par exemple, les baleiniers anglais disent : *Fall ! fall !* Le mot hollandais implique une idée de mouvement, soit qu'il vienne de *vallen*, descendre, tomber, ou de *aanvallen*, attaquer.

vraiment saisi d'admiration à la vue de cet homme, qui, seul, debout, se prépare avec une si faible arme à frapper le plus grand et le plus prodigieux animal de la nature. La chaloupe se précipite à force de rames sur la baleine. Le harpon est lancé de manière à ce qu'il se fixe sous une des nageoires du monstre (1). La baleine touchée fuit avec la rapidité du vent et le bruit d'un boulet de canon, puis elle plonge sous l'eau. Le plus souvent elle nage vers un des bancs de glace qui peut lui servir d'abri ; mais au harpon qui lui mord les flancs est attachée une corde. Il y a dans la chaloupe un homme dont la fonction est de lâcher et de conduire cette corde de manière à suivre l'animal en quelque sorte avec la main au fond de l'abîme. Un autre homme tient le gouvernail et pousse le bateau dans la direction convenable ; il surveille les mouvements de la baleine, qu'il évalue par les oscillations de la chaloupe, et de la voix il encourage l'équipage. Pendant tout ce temps, les rames pendent abandonnées des deux côtés du bateau. Les marins, hors d'haleine, interrogent avec une anxiété visible les yeux de l'homme qui déroule la corde, et qui, à l'aide d'un instrument, pèse sur la descente et sur les secousses de la baleine. Quelquefois la provision de cordes est insuffisante :

(1) Le harpon est une espèce de flèche : le fer est découpé en forme de hachette, et de manière à s'enfoncer toujours plus avant dans la chair par les efforts mêmes que fait l'animal pour s'en délivrer. On raconte l'histoire d'une baleine énorme qui, par un mouvement désespéré, avait pourtant réussi à se dégager de cette dent meurtrière. Le harpon sauta en l'air à une hauteur considérable, mais en retombant il se fixa sur le ventre de l'animal, et la baleine fut prise.

la chaloupe indique alors son état de détresse en élevant une rame en l'air. Les autres chaloupes viennent aussitôt à son secours. Le temps qu'une baleine blessée passe sous l'eau est ordinairement de trente minutes ; mais il y en a qui restent beaucoup plus longtemps. Enfin l'animal reparaît. Les autres chaloupes lui donnent alors la chasse avec une ardeur incroyable. La baleine est harponnée trois, quatre, cinq fois. Toujours plongeant et reparaissant pour respirer l'air, elle commence à perdre ses forces avec la vie. Les lances entrent de tous côtés dans son large corps. La mer, à une grande distance, est teinte de sang : la glace, les bateaux, les rames en sont rouges. Le ciel s'obscurcit de vapeurs. Quoique épuisée par ses nombreuses blessures, la baleine se débat encore quelque temps dans les convulsions d'une puissante agonie. Roide, elle jette, tord, secoue désespérément sa queue. Le bruit de cette formidable queue qui fouette l'air retentit à deux ou trois milles. Les cercles d'oscillation communiqués à la surface de l'eau violemment agitée, s'étendent et se succèdent à perte de vue. C'est la fin : la baleine se tourne alors sur le dos ou sur un côté. Cette mort est saluée par les pavillons, qui flottent aussitôt sur toutes les chaloupes, et par les hourras frénétiques des marins.

Il arrive encore assez souvent que, harponnées une et même deux ou trois fois, les baleines échappent. Survient aussi la tempête ou tel autre accident qui force à couper la corde. Ces mêmes baleines sauvées tombent

fréquemment, deux ou trois jours après, dans les mains d'autres pêcheurs plus heureux. Il y en a qu'on ne retrouve plus, ou qu'on retrouve à une distance considérable du théâtre de l'attaque. Un capitaine hollandais, de la petite ville de Saardam, Jacob Cool, apprit un jour qu'une baleine avait été prise par des pêcheurs indiens dans la mer de Tartarie, et que sur le dos de l'animal on avait trouvé un harpon marqué de ces deux lettres W. B. On reconnut que le susdit harpon avait appartenu à un baleinier néerlandais nommé Willem Bastiaanz, et que le cétacé en question avait été harponné par lui dans les mers du Spitzberg (1). De telles blessures remontent quelquefois à une époque fort éloignée. J'ai vu moi-même la tête d'une lance de pierre grise qui avait été retirée du lard d'une baleine tuée par des Anglais. On distinguait encore le trou dans lequel le bois de cette lance avait dû être emmanché. L'arme était assez profondément engagée dans le lard, et la blessure était guérie depuis longtemps ; une légère cicatrice blanche indiquait seulement la place où la tête de la lance avait pénétré. En 1812, l'équipage d'un autre vaisseau, l'*Aurora*, s'empara sur les mêmes mers d'une baleine qui avait

(1) Le témoignage des pêcheurs dépose, comme on voit, en faveur des idées de Barendz et des autres navigateurs hollandais, qui les premiers ont cherché un passage entre la Nouvelle-Zemble et le continent européen. L'existence de ce passage connu des baleines, inutilement cherché jusqu'ici par l'homme, semble en outre indiquée par la nature des courants et des marées. Quelques-uns de ces courants sont relativement tièdes, et les lames de glace y fondent en dégageant une légère vapeur.

dans le dos un harpon en os. Ces faits sont assez fréquents ; ils n'en sont pas moins extraordinaires. De telles armes ne sont plus en usage chez aucune des nations connues. Les Esquimaux de la baie d'Hudson et du détroit de Davis, depuis leurs relations avec les Européens, se servent pour la pêche de la baleine d'instruments en fer. Ces lances de pierre et ces harpons d'os ont donc appartenu soit à d'anciens Esquimaux, soit à d'autres tribus ignorées, qui n'ont pas encore eu de rapports avec la civilisation. Dans les deux cas, la baleine, ce musée vivant qui porte quelquefois une histoire incrustée dans sa chair, mérite bien de fixer l'attention des naturalistes et des navigateurs. On ne peut, en effet, expliquer une telle circonstance que par la longévité de ces prodigieux animaux ou par l'existence de races humaines vivant sur des côtes inexplorées.

La baleine était pour nous un ennemi, continua le vieux marin ; mais c'était un ennemi que nous estimions à cause de sa force et surtout à cause de son attachement pour sa progéniture. L'affection de ces animaux pour leurs petits contraste avec leur caractère, qui est généralement la stupidité. Le jeune nage sous la protection de sa mère. Ne connaissant point le danger, il se laisse aisément harponner ; mais tel est alors le dévouement de la baleine, qu'elle se jette volontiers au milieu des coups des pêcheurs pour le soustraire à l'attaque. Hélas ! nous profitions de cet attachement. Le petit est de peu de valeur, à peine s'il fournit une tonne d'huile ; mais

nous frappions l'enfant pour avoir la mère. C'était mal sans doute : que voulez-vous ? Il faut se servir de toutes les armes à la guerre, et c'était bien la guerre que nous faisions. Je me souviens qu'en 1828 nous avions ainsi harponné un pauvre nourrisson dans l'espérance d'atteindre une superbe baleine qui le conduisait. Tout à coup elle s'élance près de la chaloupe, et, saisissant son petit, elle l'entraîne, en plongeant, à une grande distance avec une force et une rapidité surprenantes. Elle reparut à la surface avec le baleineau, qu'elle encourageait à fuir et qu'elle protégeait en le tenant sous sa nageoire. De temps en temps, elle s'arrêtait, changeait soudain de direction et donnait dans tous ses mouvements les signes d'une extrême inquiétude. Sa formidable queue se projetait çà et là comme un immense dard. Il était dangereux d'approcher. Cependant les chaloupes la poursuivirent. Pour elle, inspirée par son affection maternelle, insouciante du péril, elle menaçait l'ennemi avec un courage et une résolution héroïques. Enfin une des chaloupes s'approcha d'elle ; le harpon fut lancé et se fixa. Frappée, elle semblait s'oublier elle-même pour ne songer qu'au sort de son enfant, dont elle se rapprochait toujours. Un second harpon fut jeté, puis un troisième. La baleine ne chercha point à s'échapper. Les autres chaloupes l'entourèrent, et au bout d'une heure elle était tuée. Le sort de cette mère, morte en quelque sorte volontairement pour sauver son enfant, était bien fait pour nous toucher ; mais l'issue du combat,

la valeur de la proie et la joie du triomphe éveillèrent bientôt en nous d'autres émotions.

Les baleiniers ont un raisonnement pour rassurer leur conscience, ébranlée par les scènes pathétiques et intéressantes qui accompagnent la destruction du géant de la nature. L'homme, disent-ils, a son intelligence et ses armes ; la baleine a sa force, ses moyens de fuite et l'océan ouvert devant elle : par conséquent, c'est un combat loyal. Je dois ajouter que cette pêche audacieuse, au milieu des glaces, n'est point exempte de dangers. La mémoire de chaque baleinier lui fournirait sur ce point une foule d'aventures. J'en choisirai seulement quelques-unes. Un de nos harponneurs avait été assez hardi pour aborder de trop près une monstrueuse baleine, qui le salua d'un coup de queue si violent, que le pauvre diable fut quelques minutes avant de retrouver la respiration. Les hommes d'une autre division, pour montrer aussi leur valeur, harcelèrent à leur tour l'animal, qui renversa leur chaloupe. Tous se sauvèrent difficilement à la nage et en cachant leur tête sous l'eau. Le froid était intense ; l'équipage les recueillit tout tremblants. Leurs cheveux étaient collés et ils avaient pour ainsi dire autour de la tête un casque de glace. Le plus grand danger, en pareil cas, c'est le sommeil, un sommeil frère de la mort. Nous fûmes obligés de les garder et de les tenir éveillés malgré eux. Plus tard, nous leur permîmes de dormir une heure ; mais au bout de cette heure nous les tirâmes, non sans grand'peine, de

leur engourdissement. Sans ces précautions, les hommes, qui ont été longtemps exposés au froid ne se réveilleraient plus.

La force de la baleine est dans sa queue, et c'est par là qu'elle se défend; mais de tous les accidents causés par cet animal formidable, il n'en est pas de plus extraordinaire que celui arrivé jadis à un harponneur néerlandais. Une baleine blessée avait disparu en plongeant. Jacques Vienkes (c'était le nom de cet ancien aventurier) se préparait à lui asséner un second coup, lorsque l'animal, en remontant à la surface, heurta de sa tête la chaloupe où était son ennemi et la fit voler en éclats. Vienkes sauta en l'air avec les débris du bateau et retomba sur le dos du monstre. Cet intrépide marin, qui n'avait point abandonné son harpon, enfonça l'arme dans le corps de la baleine sur laquelle il se tenait. Au moyen de ce harpon et de la corde qu'il conservait toujours dans sa main, il se cramponna fortement sur le dos glissant de sa formidable monture. Malgré sa situation critique, malgré une blessure qu'il avait reçue à la jambe dans sa chute, il ne perdit point la tête et appelait les autres pêcheurs à son secours. Les chaloupes essayèrent à plusieurs reprises de s'approcher de la baleine; mais leurs efforts furent inutiles. Le capitaine, Cornélius Gerard Ouwekaas, ne voyant pas d'autre moyen de sauver ce hardi camarade, lui cria de couper la corde qui l'embarrassait. Vienkes ne put suivre ce conseil : son couteau était dans la poche de son caleçon, et, à peine

capable de se soutenir, il ne pouvait disposer de ses mains. Cependant la baleine continuait d'avancer à la surface de l'eau avec une grande vitesse. Heureusement elle ne plongea point. Les marins commençaient à désespérer de la vie de leur camarade, lorsque le harpon sur lequel Vienkes s'appuyait se dégagea lui-même du corps de la baleine. Cet homme résolu profita de la circonstance pour se jeter à la mer, et, luttant contre les vagues, il regagna les chaloupes qui n'avaient pu le secourir. On le recueillit au moment où ses forces étaient épuisées. La vue du danger qu'avait couru un des leurs avait animé les marins contre la baleine. Ils se remirent avec fureur à la poursuite de l'animal et le tuèrent.

Des accidents d'une autre nature accompagnent encore cette pêche. Au moment où les chaloupes sont dispersées sur la mer et se livrent avec énergie à la chasse de quelque baleine fugitive, il n'est pas rare que la tempête survienne. Il est alors difficile pour les marins de rejoindre le vaisseau. C'est ainsi que plus d'une fois des divisions de l'équipage ont été perdues dans les glaces. Le 30 mai 1830, nous avions vivement pressé une baleine qui, malgré trois harpons et plusieurs lances dont nous l'avions lardée, nous échappa. La rapidité de la course et la fureur de l'action avaient disséminé nos chaloupes. La tempête éclata, une tempête comme on en rencontre seulement dans les mers arctiques. Le navire était hors de la portée de la vue. Nous errions dans une nuit de neige. Au bout de deux jours, nous fûmes

assez heureux pour regagner le navire. L'équipage nous témoigna en même temps sa joie et son inquiétude. Trois chaloupes manquaient encore. Il est difficile de se faire une idée de notre état d'anxiété au milieu des longues heures qui suivirent notre délivrance. Nous savions par expérience combien la mer était mauvaise. De moment en moment on tirait le canon, mais le bruit seul des glaces contre les glaces nous répondait. Toutes les mains étaient posées au-dessus des yeux, qui cherchaient à découvrir les chaloupes égarées au milieu de l'obscurité de la neige. La tempête continuait de faire rage, et la mer grossissait toujours (1). Une sombre tristesse était sur tous les fronts. Cette tristesse augmenta encore vers le soir, et se confondit avec le deuil d'une ténébreuse nuit. Enfin le lendemain, vers huit heures, un cri de joie annonça la vue des chaloupes. Quelques moments après, nos malheureux frères recevaient de tout l'équipage l'accueil le plus chaleureux et le plus sincère, car cette vie de dangers courus en commun développe dans le cœur des marins un fonds de sensibilité vraie qui perce à certains moments sous la rudesse des manières.

Vous venez d'assister à la chasse et à la capture de la

(1) Ces tempêtes de neige durent souvent plusieurs jours, et une ou deux fois dans l'année des semaines entières. Le voyageur surpris à terre par la tourmente atmosphérique n'a d'autre ressource que de se coucher à plat ventre, de se couvrir de son traîneau, et d'attendre que l'orage soit passé ; mais si la neige continue à tomber, il périt la plupart du temps étouffé sous les vagues de cette poussière glacée.

baleine ; vous avez vu les dangers qui attendent les pêcheurs dans ces mers ennemies de l'homme. Le succès de telles expéditions dépend surtout de la confiance qu'ont les marins dans la science de leur capitaine et dans le courage personnel des harponneurs. Quand les chefs sont fréquemment malheureux, ils n'inspirent plus d'énergie à l'équipage. Eux-mêmes perdent leur assurance et manquent les bonnes occasions d'attaquer le monstre. A la pêche de la baleine, le moral est tout. C'est une des raisons peut-être pour lesquelles les Hollandais ont si bien réussi dans ce genre d'entreprises. Ils ne se découragent pas. Les qualités dominantes du caractère néerlandais, le sang-froid, la valeur personnelle, la patience, se greffaient merveilleusement sur cette branche d'industrie.

Une fois tuée, la baleine est conduite vers le navire, remorquée par les chaloupes, qui rament l'une devant l'autre, comme un attelage de chevaux. On la fixe alors avec des cordes à la proue du bâtiment. Encore faut-il bien l'attacher. La négligence sur ce point a plus d'une fois donné lieu à de curieux mécomptes. Depuis 1815, grâce à la prime, une seule baleine suffit à défrayer les armateurs et les matelots des dépenses du voyage. Dans ces dernières années, un bâtiment qui avait réussi à prendre un de ces grands cétacés revenait tout fier de sa capture. Les gens de l'équipage se livraient à la joie. La sécurité était complète, on naviguait à une grande distance des bancs de glace. Le capitaine et les matelots

trouvèrent bon d'arroser le triomphe d'un verre d'eau-de-vie et de se fortifier le cœur par un régal de mer, avant de se livrer au fastidieux ouvrage du dépècement. La fête se prolongea. Enfin le *coupeur* (*speksnyder*), avec un air d'importance et une confiance parfaite, monta sur le pont. Tandis que ses camarades s'abandonnaient encore au plaisir, il alla, lui, jeter le coup d'œil du maître sur cette riche proie qui leur avait coûté tant de fatigues. Quel fut son étonnement ! La baleine n'y était plus ! Il regarde à la poupe, à la proue, sur les bords : rien, plus rien ! Le navire, chassé avec vitesse par le vent, avait pesé sur la baleine; la corde s'était rompue, et l'animal avait sombré au fond de la mer. La leçon fut bonne, et aujourd'hui de telles pertes sont rares. Quelquefois on se sert de la baleine, ou du moins de certaines parties de l'animal, comme de la tête ou de la queue, pour coussiner le navire. Une telle défense amortit l'action des lames de glace qui se heurtent contre les flancs de la machine dans ces mers obstruées.

Quand les hommes de l'équipage se sont suffisamment rafraîchis avec quelques gouttes de liqueurs fortes, les *rois du lard*, comme on les appelle dans notre langue maritime (*spek-koening*), les pieds armés de pointes de fer qui les empêchent de glisser, descendent sur la baleine. Deux bateaux chargés de couteaux, de tranchoirs et d'autres instruments, les accompagnent. Le travail de ces hommes a souvent été prévenu par certains oiseaux de mer, qui, au moment même où la baleine est blessée,

s'attachent sur cette proie encore vivante, plongent le bec dans les blessures du monstre et se nourrissent de sa chair avec avidité. Pendant l'ouvrage du dépècement, il est extrêmement curieux de voir l'activité qui règne autour de cet immense cadavre. La taille des baleines a pourtant été exagérée. Quelques anciens naturalistes parlent de certains cétacés qui auraient été vus dans les mers du Nord, et qui avaient neuf cents pieds de longueur. D'autres, plus raisonnables, donnent à cet animal une étendue de cent cinquante à deux cents pieds. On n'en trouve plus aujourd'hui de semblables. Il se peut que la race des grandes baleines ait été détruite, ou que l'homme, en tuant sans cesse ces animaux, ne leur laisse plus aujourd'hui le temps de se développer. Je crois pourtant que la taille des baleines n'a point varié. Il est plus raisonnable de supposer que, dans les anciens temps, nos ancêtres, envisageant avec une superstitieuse terreur ces géants des mers, ont encore exagéré la grandeur et la puissance de leur ennemi. Aujourd'hui les plus fortes baleines sont de soixante à soixante-dix pieds. C'est déjà une belle surface à attaquer. Cinq hommes qui travaillent avec ardeur peuvent préparer jusqu'à trois tonnes de lard par heure. Ce lard est destiné à être converti en huile. Une baleine peut donner de vingt à trente tonnes d'huile qui sert généralement pour l'éclairage et pour d'autres usages industriels. Les Esquimaux la boivent avec délectation. La chair des jeunes baleines est mangeable, et ressemble à du bœuf, seulement elle est

un peu dure. Les marins, surtout dans les temps de détresse, ne dédaignent point cette nourriture. J'ai même connu de vieux loups de mer qui, retirés du métier et au milieu de toutes les délicatesses de la civilisation, regrettaient le *beefsteak* de baleine. Un des produits de l'animal les plus fructueux, après l'huile, ce sont les fanons. On appelle ainsi une rangée de lames, au nombre d'environ trois cents sur chaque côté de la tête, qui remplacent les dents, dont l'animal est dépourvu. Les fanons jouent un grand rôle dans le commerce, où ils portent généralement le nom de *baleines*. Vous connaissez l'usage de cette substance ferme et flexible, si chère à la coquetterie des femmes. L'importance d'une telle branche de commerce a même diminué depuis que la mode a introduit certaines réformes dans les ajustements (1); elle est pourtant encore considérable. On sépare les fanons de la mâchoire de l'animal, et, après les avoir nettoyés, on les lie par bottes de soixante lames dans une des chaloupes.

Le dépècement se fait maintenant à bord; il se pratiquait autrefois dans une des stations de la pêche. Il n'est guère de bon baleinier hollandais, ayant au cœur l'amour du pays, qui n'ait tenu à visiter quelques-unes des côtes illustrées par les souffrances et

(1) Cet objet de commerce était autrefois si estimé, que les baleiniers néerlandais le vendaient aux Anglais 700 livres sterling par tonne. On calcule que, dans les beaux temps de la pêche, les Hollandais recueillirent d'un tel trafic au moins 100,000 livres sterling chaque année.

les magnifiques établissements de nos ancêtres, — telles que la Nouvelle-Zemble, l'île Saint-Maurice et surtout les îles du Spitzberg. Cet ensemble de flèches naturelles qui déchirent le ciel, ces monolithes dont la base brille quelquefois comme du feu, mais dont la pointe se perd à une hauteur considérable dans les brouillards, ces rochers dont la couleur noire contraste avec le fardeau de neige qui les recouvre, tout cela, vu de la mer, forme une des plus sublimes horreurs qui existent dans la nature, et justifie bien l'effroi des pauvres condamnés à mort qu'on condamnait à vivre dans ce monde de glace et de granit. A l'ouest du Spitzberg étaient les postes et les factoreries des Hollandais. Par un souvenir bien naturel de la patrie, ils avaient même donné le nom de *Cuisine de Harlem* à un endroit situé à quelque distance de l'île de Smeerenberg, et où ils avaient établi des chaudières pour fabriquer l'huile. Mon père, qui était baleinier comme moi, m'a assuré avoir vu dans sa jeunesse des restes de bâtiments solidement construits, et qui avaient appartenu à la compagnie néerlandaise. Il existait même encore de son temps quelques maisons dans lesquelles les marchands hollandais avaient demeuré durant la saison d'été. Elles étaient petites : il y avait sur le devant un immense poêle surmonté d'un plafond, et sur le derrière une seule chambre qui se trouvait comme enveloppée par ce manteau de chaleur artificielle. D'autres marins m'ont assuré avoir aperçu, dans des régions un peu moins avancées vers le pôle, les vestiges d'anciennes

églises, construites en pierre, et qui avaient été bâties durant l'été. L'hiver, la population nomade des pêcheurs abandonnait ces édifices, qui restaient comme enfouis dans la neige; mais ils les retrouvaient l'année suivante (1). Les églises de nos ancêtres servent aujourd'hui de retraite aux ours blancs. Nos ouvrages disparaissent de ces régions inoccupées avec les souvenirs mêmes de la Hollande. Il est devenu difficile de fixer maintenant la position du village de Smeerenberg. Le vent et puis le vent, l'hiver et puis l'hiver auront bientôt détruit jusqu'aux ruines et balayé les traces de nos entreprises glorieuses.

La baleine est bien le principal objet de commerce qui attire l'homme au milieu des mers du Groënland; mais ce n'est pas le seul: à la chasse de la baleine se rattache celle du morse, du phoque et de l'ours blanc.

Quoiqu'il soit difficile d'associer l'idée de l'été avec la présence éternelle des glaces, il y a pourtant de belles journées au Spitzberg, et qui rappellent le doux climat de la Hollande. Je me souviens surtout, non sans plaisir, d'une excursion que nous fîmes avec le capitaine et quatre hommes de l'équipage sur une des hauteurs de l'île. C'était la nuit, quoiqu'il fît jour. Le soleil se montrait généreusement dans le ciel, seulement il répandait une

(1) Un commerçant d'Amsterdam, homme fort actif et instruit, a fait, il y a vingt ans environ, un voyage dans les régions de la mer Blanche, et a trouvé encore les débris d'une église construite par les marins hollandais.

lumière plus douce que pendant la journée, au point que nous pouvions fixer sur lui nos yeux. Nous avions gravi les rochers qui dominent le port des Anglais, afin de suivre sur la mer les traces d'une baleine qui nous avait échappé durant la journée. L'océan s'ouvrait devant nous immense. Au milieu du port, d'autres pêcheurs de baleines ramaient dans leurs longs bateaux, que nous pouvions à peine distinguer. Les rochers de glace, bizarrement construits, crevassés de lézardes du plus beau bleu, formaient un contraste frappant avec les sombres roches qui les entouraient. Ces roches, les unes nues, les autres recouvertes d'un fauve manteau de mousses et de lichens, étaient elles-mêmes imposantes à voir. Notre imagination prêtait à ces masses irrégulières toute sorte de formes: on aurait dit une végétation de granit, tant les blocs se tordaient, s'assemblaient capricieusement entre eux comme les arbres d'une forêt. L'air était si calme, que nous pouvions saisir la moindre brise, et il ne faisait point froid. Le rivage était rempli de morses, ou, comme on les appelle vulgairement, de chevaux de mer. Ils ronflaient si fort que nous pouvions les entendre, quoique à une grande distance. On les aurait pris pour un troupeau de bœufs dormant et ruminant dans une prairie. Cet animal tient en effet du bœuf et de la baleine. Nous regrettâmes fort de ne point être à portée de leur donner de nos nouvelles. Cette chasse n'est pourtant pas sans danger. Il existe parmi ces animaux une sorte d'assurance mutuelle contre les attaques de l'homme.

Quand vous frappez un morse dans l'eau, tous ses camarades viennent pour le venger et le défendre. Ils accourent alors par bandes, entourent la chaloupe d'où le coup est parti, et cherchent à la renverser. Le plus souvent ils enfoncent leurs défenses dans la proue du bateau, dont ils percent les planches. Le danger augmente encore, si l'on a eu le malheur de maltraiter un de leurs petits : la mère s'élance avec un courage extrême, assistée par les autres chevaux marins, qui, menaçants, se soulèvent même hors de l'eau sur le plat-bord. La morale de ces animaux, qui leur fait considérer toute attaque individuelle comme une injure collective, serait fort inquiétante, si les pêcheurs n'avaient inventé à leur tour un moyen de défense. Pour se tirer d'une situation si critique et pour repousser l'assaut des morses furieux, on leur jette du sable. Ce sable, lancé dans les yeux, les aveugle et les force à se disperser. A terre, on les tue assez aisément avec de longs couteaux. Nous en rencontrâmes un jour deux qui dormaient dans un trou pratiqué au fond de la glace; nous bouchâmes l'ouverture de la caverne avec des glaçons pour leur fermer toute retraite, et à travers les interstices nous les éveillâmes avec nos lances (1).

(1) Les morses sont très-convoités à cause de leurs défenses. Ces défenses, du plus bel ivoire, servent aux dentistes pour fabriquer les fausses dents. Lorsque l'animal est jeune et que les défenses ne sont pas encore développées, on le prendrait volontiers de loin pour un homme. Une telle ressemblance a sans doute donné lieu dans les temps anciens aux histoires fabuleuses de sirènes et de tritons. Ces

Quand les navires n'ont pas été heureux dans la pêche de la baleine, ils se rabattent sur la pêche du phoque. Quelques-uns même, surtout depuis ces dernières années, bornent leurs prétentions à la capture de ces animaux. De mon temps, on ne s'occupait guère de la chasse aux phoques ou chiens de mer que dans les moments perdus. Par une assez belle matinée de mai (du moins pour les mers du Groënland), nous longions les côtes de l'île Saint-Maurice dans une chaloupe, le capitaine, moi, un harponneur, et quatre hommes qui tenaient les rames. Il faut avoir visité les régions arctiques pour se faire une idée du silence. Ce que nous appelons le silence dans les climats tempérés n'est qu'un concours de bruits avec lesquels l'oreille de l'homme est tellement familiarisée, qu'on ne les saisit plus. L'air le plus calme est animé par des millions d'insectes qui bourdonnent une chanson imperceptible. Dans les mers et sur les côtes arctiques, ces faibles murmures n'existent même plus : le ciel est muet comme un tombeau de glace. Nous manœuvrions par un de ces majestueux silences. Le bruit de nos rames répercuté de rocher en rocher par les échos des cavernes, tombait à temps égaux sur cette tranquillité générale de la nature, et comme le son est un phénomène relatif, on eût dit à chaque fois le grondement lointain du tonnerre. L'eau était immobile. Une légère vapeur fumait à la surface de la mer, et s'étendait comme un voile que

animaux curieux aiment en effet à élever leur tête hors de l'eau et à regarder les vaisseaux qui passent.

commençait à blanchir la lumière croissante. De temps en temps, la tête d'un phoque tachetait d'un point noir et huileux les lames unies, semblables aux vagues d'un immense lac. L'animal semblait jouir de la vue du bateau, puis replongeait à l'instant même, sans qu'une ride, sans qu'un pli indiquât l'endroit où le miroir venait de se briser. — Ramez! chuchota le capitaine, qui avait toujours une carabine à la main et qui était un habile tireur. La chaloupe redoubla de vitesse, puis les rames suspendues laissèrent glisser de côté la proue du long bateau, qui fendit l'onde comme un trait. Le capitaine se leva et déchargea son arme. Le coup retentit comme la voix du canon dans l'air dormant du matin. La surface de l'eau avait été déchirée par la balle, et une trace de sang attesta bientôt que le fusil du capitaine n'avait point parlé en vain. Les hommes se penchaient en avant sur leurs rames. Le capitaine jeta un regard à la surface de l'abîme bleu, puis, secouant la tête: « Encore un coup perdu! » murmura-t-il. En effet, le phoque, blessé à mort, avait sombré, et comme il n'y avait pas de courant dans cet endroit-là, nous ne pûmes le ressaisir. La chasse du phoque se pratique avec plus de succès d'une autre manière. On choisit pour cela une journée de printemps, l'époque de l'année où l'animal est le plus gras. Si l'on a le bonheur de tomber sur un troupeau (car ces moutons de Protée vivent généralemant par bandes), on les tue d'un coup de bâton sur le nez: c'est alors l'affaire d'un moment. Un phoque tué, tous les autres cherchent à

prendre la fuite; mais on arrête leur retraite à l'aide de ces mêmes bâtons, préparés avec art, et on s'en procure un grand nombre. La difficulté est de les approcher, car ces animaux sont ombrageux et intelligents. Quand ils dorment sur le rivage (ce qui leur arrive assez souvent), ils ont soin de placer quelqu'un des leurs en vedette. Au moindre bruit, la sentinelle donne l'alarme, et tout le troupeau se précipite aussitôt à la mer.

La rencontre des phoques est même pour les baleiniers, qui ne se livrent point spécialement à cette chasse, un sujet d'amusement et de récréation au milieu de la monotonie des mers boréales. On aime à les voir se livrer par bandes aux exercices et aux fêtes les plus joyeuses. Nous appelions de tels ébats tumultueux des « noces de phoques. » Ces animaux sont doux. La voix des jeunes phoques, dans les moments de détresse, a quelque chose de plaintif et ressemble à la voix d'un enfant. La musique les attire à la surface de l'eau. J'ai plus d'une fois évoqué de l'abîme un de ces animaux en sifflant un air. Les pêcheurs, qui profitent de tout, se servent même de la faculté musicale du phoque pour lui tendre un piége. Au moment où, séduit par le chant ou par le bruit du sifflet, l'animal lève naïvement la tête et tend le cou hors des vagues, on lui envoie une balle entre les deux yeux. Le phoque n'est d'ailleurs point une proie à dédaigner. Il fournit quelques tonnes d'excellente huile. Sa peau tannée sert à faire des souliers, et, préparée avec le poil, elle offre une surface imperméable. On l'emploie à confec-

tionner des vêtements et à couvrir des emballages. Le phoque est pour les Esquimaux un animal aussi utile que le mouton pour les Européens. Ils s'en nourrissent, ils s'en habillent, et toute l'huile de cet animal qu'ils ne boivent pas leur sert à entretenir leurs lampes. Quoique enfant des mers boréales et de la patrie des glaces, le phoque se rencontre assez fréquemment sur les côtes de la Hollande et même dans les eaux du Zuyderzée (1). Il y a près d'ici une petite île que je vous conseille de visiter, c'est l'île d'Urk. Les phoques semblent choisir de préférence ce coin de terre pour s'y reposer. Il y a même des nuits où les habitants ne peuvent dormir à cause des ronflements de ces animaux. On leur fait la chasse, mais ils sont si bien sur leurs gardes et ont des sentinelles si avisées, qu'on les manque presque toujours. Je connais pourtant dans une autre île, nommée Rottum, un habile tireur qui ne les manque pas (2).

(1) Au moment où nous traversions le golfe pour nous rendre d'Enkhuisen à Harlingen, nous rencontrâmes, à quelque distance du bateau à vapeur, un phoque qui, comme enivré d'air et de soleil, se livrait aux évolutions les plus amusantes.

(2) La petite île de Rottum appartient à la province de Groningue. Elle est habitée par une seule famille, dont le chef est en effet un très-habile chasseur de phoques. Ce Robinson hollandais vit de sa chasse et de la récolte des œufs que les oiseaux de passage déposent dans l'île. Il vend les œufs aux pâtissiers de Groningue et prépare lui-même la peau des chiens marins. On estime qu'un phoque tué vaut 8 florins. Les pêcheurs de Scheveningen réussissent quelquefois à s'emparer de ces animaux tout vivants. Ils les portent alors à la ville où ils les montrent pour de l'argent, non sans accompagner cette exhibition de commentaires d'un goût naïvement biblique sur

Le plus grand ennemi de l'homme dans ces régions polaires, où tout s'élève contre lui, c'est encore la solitude. Nous nous en apercevions à l'espèce de joie que nous causait la vue des ours blancs. Il est vrai que la rencontre d'un tel compagnon est dangereuse. Ce formidable animal était, avant l'arrivée de l'homme, le souverain des régions arctiques; il a vu depuis ce temps-là sa couronne tomber dans les glaces. Les naïfs marins prétendent qu'il leur en veut de cette déchéance, et qu'une sombre jalousie éclate à la vue de l'homme dans son œil farouche. Sur la glace, l'ours blanc est chez lui, et il est alors hasardeux de l'attaquer ; mais dans l'eau, où il nage pourtant comme un poisson, on le tue sans trop de danger. L'un d'eux, harcelé dans les mers du Spitzberg par une division de l'équipage, fit néanmoins sous mes yeux une résistance terrible. Il avait réussi à sauter dans la chaloupe et à prendre possession du gouvernail. Les matelots effrayés lui firent aussitôt les honneurs de chez eux en se jetant à la mer. Ils se maintenaient à la surface, appuyés seulement sur les agrès et sur le plat-bord du bateau. Nous vînmes en hâte à leur secours. L'ours brisa le fer de deux lances entre ses mâchoires, et fut tué d'un coup de feu sans quitter son poste. Ces animaux sont très-recherchés à cause de la valeur de leur peau ; aussi les marins les attaquent-ils continuellement et avec une audace extrême. La chair de l'ours blanc n'est même point à mépriser.

l'étrangeté des créatures que la main du Créateur a répandues dans les abîmes de l'Océan.

Le chirurgien de notre bâtiment nous traita un jour, le capitaine et moi, avec la viande d'un de ces animaux tué depuis un mois (1), et que nous prîmes l'un et l'autre pour du bœuf. Les régions arctiques sont plus habitées qu'on ne le croirait d'abord, quand on envisage seulement les rochers nus ou recouverts d'une morne végétation, la longueur des nuits d'hiver et les mers où le soleil ne brille en quelque sorte pendant l'été que pour éclairer la glace. Cependant cette vie du Nord est froide et incolore. Les animaux se confondent avec le linceul de neige qui recouvre toute la nature. Les renards eux-mêmes sont blancs. L'équipage s'amusa bien un jour de la mésaventure d'un de ces carnassiers qui avait voulu s'emparer d'un phoque endormi à l'extrémité d'un champ de glace. Le renard s'avança à pas légers le long du bord, puis sauta sur le phoque, qui, réveillé à temps, échappa en se jetant à la mer. La glace en cet endroit était extrêmement fragile, et le fragment sur lequel se trouvait alors le renard se détacha. Nous le vîmes nager avec vitesse dans la direction du vent. Jamais renard pris au piége ne fit une plus triste figure que celle de notre animal rusé sur son radeau de glace, qui, après une longue et fastidieuse navigation, fondit sans doute, laissant ainsi le pauvre renard affamé à la merci des eaux.

(1) Sous ce ciel, où toute humidité est pétrifiée en glace ou épaissie en neige, la viande se conserve le plus souvent cinq ou six mois sans se corrompre. On a retrouvé des cadavres humains qui, enterrés depuis plusieurs années, étaient encore intacts sous leurs vêtements. Cette morte nature des pôles est plus favorable aux morts qu'aux vivants.

Il me reste à vous parler de la vie des marins au milieu de ces climats uniformes où c'est toujours l'hiver. Les mœurs des baleiniers ressemblent aux mœurs des autres pêcheurs que vous connaissez déjà, seulement elles sont plus accentuées. La vue des glaces développe le sentiment religieux. Au milieu des régions inclémentes du pôle arctique, on n'en admire que plus la main de la Providence, qui nourrit les oiseaux sur les rochers du Spitzberg, qui féconde le brin de mousse et qui verse sur l'homme, étranger à de telles contrées, un pâle rayon de soleil. Le cœur humain est ainsi fait : c'est dans la privation et la misère qu'il éprouve le plus le sentiment de la reconnaissance. Le dimanche, le chant des Psaumes retentissait sur le pont du navire. Il était difficile de se défendre de quelque émotion quand nos marins célébraient avec leur rude voix les louanges de celui « qui répand la neige comme de la laine, et qui verse le brouillard comme de la cendre. » La poésie de la Bible, comparée alors avec la poésie de la nature, avec les sublimes horreurs que nous avions devant les yeux, avec la majesté des glaces solidement assises sur l'abîme, avait une sauvage grandeur, qu'elle n'atteint même pas dans nos vieilles églises. Nos braves marins hollandais partageaient ainsi la joie des anciens navigateurs Barendz, Heemskerk et Ryp la première fois qu'ils apprirent le nom de Dieu aux farouches rochers du Groënland. Un autre sentiment s'associait dans leur cœur à l'adoration d'un être invisible, c'était l'amour de la patrie absente. La vue des fleuves

du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, dont la bouche est obstruée par les glaces, nous faisait souvenir de la Meuse pendant l'hiver. Le chant des oiseaux qui fréquentent durant la saison d'été les îles du Groënland, nous rappelait le chant des oiseaux de mer qni volent sur nos dunes, et, par une habitude toute nationale (1), nous dénichions leurs œufs sur les rochers, au risque de nous rompre le cou. La rencontre du pavillon hollandais, autrefois sans rival sur ces mers, était saluée d'un navire à l'autre avec un frémissement d'enthousiasme. C'était comme une apparition de la mère patrie. Nous songions alors à nos femmes, à nos maisons, à nos amis, dont les tranquilles figures se rassemblaient peut-être autour de la lampe au moment où il faisait jour pour nous, — un jour sans chaleur, comme celui des cœurs que le soleil de la famille ne réchauffe plus. Enfin un des besoins de l'homme

(1) Les tables les plus délicates de la Hollande font grand cas des œufs de mouettes et d'autres oiseaux marins, dont on ne mange cependant pas la chair. Des enfants, des femmes ramassent soigneusement ces œufs dans des paniers. Au nord du Texel, j'ai vu une grande falaise qui formait autrefois une petite île séparée, mais qui se trouve jointe maintenant à l'île principale par une digue de sable et par le terrain qu'on a gagné sur la mer de ce côté-là. Cette falaise est connue sous le nom d'Eyerland (l'île aux œufs). La récolte de ces œufs est devenue l'objet d'un commerce qui fait vivre des familles et des populations entières. Les rochers du Groënland sont également riches en productions de la même nature, seulement il est très-difficile de les atteindre. On gravit sans trop de dangers ces hauteurs ; mais, arrivé au sommet, il est pénible de redescendre. On est alors obligé de glisser à plat ventre, et en s'accrochant avec les mains le long de ces pics, au bas desquels s'ouvrent des précipices affreux.

faible et isolé au milieu de ces solitudes polaires, c'est d'attester, pour ainsi dire, son existence en gravant les traces de son passage sur des monuments plus ou moins durables. Nous longions le groupe des îles Cary en 1840, quand notre capitaine découvrit un de ces ouvrages qui fixa son attention. Une chaloupe fut mise à la mer pour examiner ce que c'était. Nous trouvâmes un entassement de pierres qui nous rappelèrent les *hunnebeden* que nous avions vus dans la province de Drenthe. Des lettres y étaient inscrites : d'un côté du monument, J.-J. M.-R.D., avec la date 1827 : de l'autre côté, il y avait d'autres lettres, T. M.-D.K. Des baleiniers avaient touché cette terre en 1827, et ils avaient sans doute laissé ce témoignage de leur visite. L'homme perdu dans les solitudes polaires cherche tous les moyens d'échapper à l'oubli : c'est mourir deux fois que périr ignoré au milieu du silence des neiges et de l'insensibilité de la nature.

Les pêcheurs de baleine n'étaient point insensibles aux scènes grandioses qui se succédaient autour d'eux. C'est à nos baleiniers que la science doit d'avoir sondé le mystère des nuits arctiques. Encore les termes des langues humaines sont-ils impuissants pour caractériser les phénomènes d'un monde où toutes les lois de l'univers connu se trouvent comme bouleversées. Là le jour n'est plus le jour, la nuit n'est plus la nuit. Le soleil, par exemple, reste au-dessous de l'horizon depuis à peu près le 22 octobre jusqu'au 22 février. Durant cette période de l'année, la nuit pèse comme un noir manteau sur les

roches et les glaces couvertes de neige. Cette longue obscurité n'est pourtant pas aussi morne qu'on pourrait le croire. La face aplatie du soleil approche encore assez du niveau de la terre et de la mer pour leur envoyer une sorte de crépuscule qui règne pendant quelques heures. Le reste du temps les étoiles pétillent avec une clarté extraordinaire ; la lune paraît quelquefois douze et quatorze jours de suite sur l'horizon : tous ces corps célestes versent une lumière froide, mais vive, qui, réfléchie constamment par la surface des neiges, offre quelque ressemblance avec la lumière diurne. Ajoutez à cela de magnifiques aurores boréales qui embrasent de temps en temps le ciel comme une fournaise, et qui viennent en quelque sorte consoler la ténébreuse solitude des pôles. Le commerce de la baleine, en attirant l'homme dans ces régions inhabitables, a réellement ajouté une page à l'histoire physique de notre globe. La science est venue ensuite; mais elle ne doit point oublier que le chemin avait été ouvert par d'obscurs matelots, soldats de la pêche, dont le dévouement était encore plus grand que les mers arctiques n'étaient effrayantes. Longtemps on n'a guère connu ces solitudes intéressantes et les mouvements de ce ciel taciturne que par les récits des baleiniers. Les tempêtes, les glaces, les ours blancs, savent seuls ce que plusieurs d'entre eux sont devenus. La connaissance géographique des mers et des régions hyperboréennes formait la base de notre éducation professionnelle. Quoique notre but ne fût pas de décou-

vrir des terres nouvelles, les marins de nos équipages s'avançaient quelquefois avec une curiosité téméraire au delà du théâtre de la pêche. A Dieu ne plaise que je veuille rabaisser les entreprises récentes des navigateurs ! Grâce à eux, le rideau des neiges éternelles s'est en partie déchiré ; des îles nouvelles, parmi lesquelles l'île Melville, cette Thulé de la géographie moderne, sont sorties dernièrement du sein des mers enchaînées par la glace (1). Il faut seulement comparer nos faibles moyens aux ressources matérielles dont dispose actuellement la science. Les navigateurs anglais narguent l'hiver des pôles au fond de leurs cabines bien chaudes, bien

(1) L'île Melville, découverte en 1819 par Parry, est intéressante à plus d'un point de vue, mais surtout au point de vue géologique. J'ai rencontré au *British Museum* des impressions de plantes fossiles rapportées de l'île elle-même, et qui se rapportent à des familles végétales dont les congénères, tels par exemple que les fougères arborescentes, ne vivent aujourd'hui que dans les parties chaudes de la terre. Les géologues interprètent encore ce fait en disant que les pôles n'ont pas toujours été congelés, mais qu'il y a eu dans la grande année de la création une saison d'hiver, une époque glaciale ; durant laquelle les lois générales de la température ont été bouleversées, surtout pour les extrémités de la terre. Soit ; seulement il reste un autre fait mystérieux à expliquer. La lumière n'est pas moins nécessaire que la chaleur à l'existence et à la santé des plantes. L'expérience prouve que les plantes tropicales vivent dans nos serres, quand elles y rencontrent une chaleur artificielle égale à la chaleur naturelle de leur climat, mais même alors elles ne vivraient pas, si elles étaient plongées dans l'obscurité. Comment donc concilier l'existence de cette ancienne flore arctique avec une nuit d'environ sept mois ? Après avoir supposé, et avec raison, des changements dans les lois de notre planète pour expliquer les faits géologiques, faudra-t-il encore supposer des révolutions dans le système céleste ? La raison s'arrête épouvantée devant de tels problèmes.

construites, bien avitaillées; ils charment la longueur des nuits arctiques en se livrant à toute sorte d'exercices et de récréations. A terre, ils installent un théâtre et jouent la comédie dans ces mêmes solitudes où les pauvres compagnons de Barendz mouraient de froid, de faim et de misère sous la hutte. Ils ont à leur service la vapeur. Les glaçons eux-mêmes n'arrêtent plus leur marche dans les mers solides. Au lieu de scier lentement et péniblement ces blocs, ils appellent à leur secours un auxiliaire depuis longtemps utilisé dans les mines, la poudre ; à l'aide de cette substance explosible qu'ils introduisent dans les trous de la glace et qu'ils bourrent, ils font sauter devant eux l'obstacle, entr'ouvrent la croûte de l'océan, et *nettoient* ainsi une étendue considérable en une seule journée.

Ouverte au mois de mai, la pêche de la baleine se terminait généralement à la fin de juin. Quelques aventuriers la recommençaient pourtant à l'automne (1). Les navires qui n'étaient pas retenus dans les glaces reprenaient ensuite le chemin du Helder. Cette vie de dangers, de sauvage indépendance, de lutte avec les rigueurs de la nature septentrionale, avec les plus terribles animaux, avait pour nous un charme qu'on ne remplace guère. Moi, qui me fais vieux, je suis comme l'ours blanc transporté dans nos ménageries : j'ai le mal des glaces.

(1) Les mêmes tribus de baleines qui ont profité au printemps de l'ouverture des mers arctiques pour se répandre dans l'immensité des eaux, regagnent en automne leur citadelle, avant que l'entrée n'en soit fermée par l'hiver.

Au milieu des loisirs d'une existence tranquille et relativement heureuse, je regrette nos courses infinies, traversées par des périls sans nombre ; je regrette le majestueux mouvement des nuages, le bruit assourdissant des glaçons contre les glaçons, la vue des pics noirs et marbrés de neige, les joyeux entretiens de nos compagnons, les fêtes de l'équipage après une chasse fructueuse, et surtout l'émotion qui nous chatouillait le cœur, quand au retour nous apercevions les côtes plates de la Hollande....

Quelques réflexions suffiront pour compléter les souvenirs du vieux marin de Harlingen. Parmi les causes qui ont amené la décadence de la pêche de la baleine dans les mers du Groënland, il en est qui tiennent à l'ordre même de la nature, et sur lesquelles la volonté humaine est impuissante. La race des baleines, poursuivie à outrance jusqu'au milieu des glaces, a très-certainement diminué en nombre ; peut-être ce monstre marin est-il même destiné à disparaître un jour de la surface de notre globe. A mesure que le désert recule, l'éléphant, l'hippopotame, le rhinocéros, deviennent plus rares. A mesure que les mers se peuplent de vaisseaux et que l'homme s'avance sous les latitudes extrêmes, la baleine doit probablement subir le même sort. Aujourd'hui cette pêche a passé entre les mains des Américains, qui la pratiquent dans les mers du Sud. Sans autre appui que leur industrie et leur esprit d'entreprise, les Américains ont soutenu la concurrence

sur tous les marchés de l'ancien et du nouveau monde contre les autres nations qui protégeaient la pêche. C'est même dans l'intérêt de leurs baleiniers que les États-Unis ont cherché dernièrement, par des traités de commerce, à trouver des abris sur les côtes du Japon.

J'ai entendu en Hollande des économistes estimables nier que la pêche de la baleine pût se soutenir dans les autres pays. Ma conviction, contraire à la leur, s'appuie sur des faits et sur des chiffres. Jamais cette pêche n'avait atteint en Angleterre le degré de prospérité inouïe auquel elle parvint durant les quinze premières années de ce siècle (1). Faut-il faire honneur de cet heureux résultat à la prime, qui s'éleva, il est vrai, depuis 1750 jusqu'en 1824, au chiffre énorme de deux millions et demi de livres sterling? Je ne le pense pas. La source du développement que reçut alors cette branche d'industrie est dans un ensemble de circonstances heureuses pour la Grande-Bretagne. L'empire français, en fermant les mers et en occupant la Hollande, avait éteint dans la flotte des baleiniers néerlandais une rivalité puissante

(1) Dans les *Esquisses du Cap de Bonne-Espérance*, de M. A. W. Cole, ouvrage publié il y a peu d'années à Londres, on trouve un chapitre intéressant sur les pêcheries des côtes de cette colonie anglaise, où l'élément hollandais est encore bien vivace. Dans la baie d'Algoa, il y a un établissement fixe pour la pêche de la baleine : un seul de ces monstres marins donne 500 livres sterling de bénéfice à l'établissement anglais. Parfois on en prend une trentaine dans une année : mais là encore la baleine a l'instinct de s'éloigner des côtes habitées. On a gardé au Cap une coutume toute hollandaise : on plante les grandes mâchoires et les os des baleines le long des routes en guise de bornes milliaires.

pour la flotte des baleiniers britanniques. Les événements politiques contribuèrent alors, beaucoup plus qu'un encouragement artificiel, à consolider la fortune de la pêche anglaise. La guerre ayant annihilé les forces et les ressources des pêcheurs hollandais, le gouvernement de la Grande-Bretagne offrit toutes les immunités dont jouissent les citoyens anglais aux baleiniers néerlandais qui voudraient venir se fixer en Angleterre.

Plusieurs d'entre eux profitèrent de cette invitation. Ils apportèrent avec eux leur capital, leur industrie et leur expérience. Grâce à cette accession de forces nouvelles, la pêche anglaise de la baleine fut poursuivie durant quelques années avec un succès qui ne fut égalé à aucune autre époque. A la chute de l'empire, en 1815, il y avait en Angleterre cent cinquante excellents navires et environ six mille marins occupés à la pêche de la baleine dans les mers du Nord. Il est vrai que cette industrie ne se maintint point à un état de prospérité qui était en partie l'ouvrage des circonstances. Je lis néanmoins dansdes documents officiels que de 1813 à 1818 il fut importé en Angleterre et en Écosse 68,940 tonnes d'huile et 13,420 tonnes de *baleines*, ce qui, en évaluant l'huile à 36 livres 10 shellings et les *baleines* à 96 livres la tonne, donne, avec les peaux, un total de 2,834,110 livres sterling, ou 566,822 livres par année. En 1824, la prime fut abolie. Je ne trouve point que la pêche ait beaucoup souffert de cette mesure législative, car en 1825 cent dix navires, sans autre encouragement que

leur propre intérêt, rapportèrent en Angleterre 500 baleines dont on tira 6,370 tonneaux d'huile à raison de 36 livres sterling la tonne, et 350 tonneaux de *baleines* au prix de 250 à 300 livres. Il y eut cette année-là cinq navires perdus. On voit par ces chiffres que la pêche de la baleine, pratiquée alternativement dans les mers du Grënland et au détroit de Davis, n'avait point alors sensiblement fléchi ni sur l'un ni sur l'autre de ces deux théâtres. Elle se maintint jusqu'en 1830, date fatale dans les annales de la pêche. A mesure que, par suite des nouvelles découvertes, le rempart des glaces reculait pour ainsi dire vers le pôle arctique, les baleines reculaient avec lui. Il devenait donc d'année en année plus difficile de les atteindre et de les saisir. Les vaisseaux, engagés toujours plus avant dans la glace, se trouvaient, malgré les progrès de la navigation, exposés à plus de dangers. L'année 1830, si fertile en désastres et en aventures tragiques, ne fit que dessiner sous ce rapport une des faces de la situation : dix-neuf navires anglais firent naufrage, et douze furent fortement endommagés ; on évalua la perte à la somme énorme de 142,600 livr. sterl. Ces événements exercèrent une fâcheuse influence sur la pêche de la baleine, qui suivit depuis cette époque, dans les mers du Nord, une échelle de réductions lentes, mais continues. De 1844 jusqu'à nos jours, vingt-huit ou trente navires n'en prennent pas moins part chaque année à cette industrie, qui lutte résolûment contre tant d'obstacles; plusieurs d'entre eux réalisent d'assez

grands bénéfices. Un navire baleinier est rentré dernièrement dans le port de Hull, avec une des plus riches cargaisons d'huile qui revint jamais des mers arctiques. La pêche de la baleine a donc subi en Angleterre, dans ces derniers temps, des fortunes diverses ; mais si les statistiques avouent un mouvement de décroissance, elles ne contiennent pourtant rien de tout à fait décourageant.

D'ailleurs, — et c'est ici le côté important de la question, — l'Angleterre même, en abandonnant les mers arctiques, n'abandonnerait point pour cela la baleine : elle ne ferait que déplacer le terrain de la chasse. Il n'en est point de même de la Hollande, qui est restée étrangère à la pêche de la baleine dans les mers du Sud. Les Anglais chassent sur ces nouvelles eaux trois espèces de grands animaux : la baleine *spermaceti*, la baleine noire ou commune, et l'éléphant de mer. La baleine spermaceti habite les régions tropicales, les côtes de la Nouvelle-Zélande et les mers voisines. La durée ordinaire du voyage pour un navire de pêche qui part d'un des ports de l'Angleterre à la recherche de ces grands et productifs animaux est de trois années. La baleine commune des mers du Sud se rencontre dans plusieurs parages, mais principalement sur les côtes du Brésil et dans les baies de l'Afrique. Les éléphants marins des mers du Sud sont des animaux intermédiaires qui forment l'anneau de transition entre le morse des mers arctiques et le phoque. On les trouve surtout dans les

mers qui entourent les îles de la Désolation, dans les Shetlands du Sud et près des côtes de la Californie. Chaque année, les pêcheurs anglais en prennent un nombre considérable, des bâtiments entiers reviennent chargés de ce butin, et le morse fournit, dit-on, plus d'huile que la baleine commune du Sud. Les navires se livrent ainsi indifféremment à l'une ou à l'autre pêche, suivant que les circonstances le permettent. Le terme du voyage entrepris à la recherche de la baleine commune ou du morse est de douze à dix-huit mois. La Grande-Bretagne a tiré et tire encore de cette industrie maritime des avantages immenses. En 1842, cinquante-neuf navires mirent à la voile ; le produit de la campagne s'éleva à 364,680 livres sterling. Le succès de cette nouvelle pêche a réagi puissamment contre l'ancienne pêche de la baleine dans les mers polaires : celle-ci en a souffert, mais elle n'est pas anéantie.

La France, comme la Hollande, ne figurent plus au même rang qu'autrefois dans les solitudes arctiques. En 1839, trente et un bâtiments français, montés par mille pêcheurs, firent voile encore pour le Groënland ; mais en 1841 quatre navires seulement se rendirent dans les mers de glace. Le gouvernement crut pourtant devoir témoigner sa sollicitude envers cette pêche fameuse, en la favorisant de primes dont le total s'éleva dans certaines années à une somme considérable.

Est-il vrai maintenant que le pavillon néerlandais se soit effacé pour jamais dans les mers du Nord, où,

à la fin du dernier siècle, il s'élevait encore si triomphant ? Nous ne le croyons pas, nous ne voulons pas le croire. La pêche de la baleine est peut-être la seule qui soit fondée à réclamer la protection du gouvernement à cause des risques infinis qui l'accompagnent, et qui souvent la rendent improductive ou même ruineuse. Cette protection n'a pourtant pas réussi à la relever. On peut tirer d'une telle impuissance un nouvel argument en faveur de la liberté de la pêche. Ce qu'il faudrait, ce serait moins invoquer la main de l'État que réveiller l'ardeur entreprenante de la nation. La Hollande a eu de beaux jours dans l'histoire; mais l'abus du succès a peut-être affaibli le succès même. A mesure qu'elle s'est enrichie, les capitaux sont devenus plus timides et les hommes moins confiants dans les hasards de la mer. L'économiste ne saurait envisager sans tristesse la perte d'une telle ressource nationale. La pêche de la baleine, en dehors des profits qui y étaient attachés, communiquait une grande impulsion à tout le commerce intérieur. Avec cette branche d'industrie a disparu un élément notable de la prospérité publique. Pour la relever, il suffirait de circonstances qui viendraient réchauffer le zèle d'une population demeurée toujours laborieuse et forte. Il est permis de croire que la liberté du commerce et de la pêche, en ranimant l'esprit d'entreprise, aura cette heureuse conséquence. En attendant, le devoir de ceux qui aiment la Hollande est de provoquer, par le contraste des faits, le réveil d'une nation qui n'a besoin

que de redevenir elle-même pour reprendre un rang honorable dans les mers arctiques, et pour ressaisir les avantages qu'elle a perdus. Si même les mers de glace doivent être abandonnées, rien n'empêcherait les Hollandais de chercher, comme les Anglais, sur les mers du Sud (1) une compensation à la pêche du Nord, et le moyen de reconquérir une célébrité qui ne doit point tomber à l'état de souvenir historique.

(1) Les Américains, qui ont hérité de l'activité surprenante des Bataves et des Anglo-Saxons, ont plus de sept cents vaisseaux baleiniers dans ces mers; les Hollandais n'en ont pas un seul aujourd'hui.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU TOME PREMIER

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.